

ETHNOZOOTECHE

N° 80

Le gardiennage en élevage

Journée d'étude de

la Société d'Ethnozootechnie

Académie d'agriculture

19 avril 2007

© Société d'Ethnozootechnie 2007 – ISBN 2-901081-70-3

Les opinions librement émises dans Ethnozootechnie n'engagent que leurs auteurs.

Société d'Ethnozootechnie – 5 Avenue Foch, 54200 TOUL

TABLE DES MATIERES

Avant-propos (Louis Reveleau)	5
Louis Montméas D'hier à aujourd'hui, le gardiennage dans l'élevage français: quelle signification zootechnique? ou les quatre âges du gardiennage	7
Denis-Richard Blackburn Le gardiennage des troupeaux des Highlands d'Écosse, au cours de la période	19
Colette Méchin Le porcher dans le contexte rural traditionnel en France de l'Est	29
François Spindler Le gardiennage collectif dans les régions de champs ouverts du Nord-Est de la France	37
Jean-Louis Moreau Transhumance et ambulante dans la grande région du Nord-est de la France	43
Albert Grammes Les troupeaux ambulants en Alsace	47
Carole Ferret Les Yakoutes, des chercheurs de chevaux	51
Bertrand Langlois Le gardien de Camargue entre mythes et réalités; entretiens avec Jean-Claude Gleize	63
Bertrand Langlois Le "ringer" australien, une figure occultée par le mythe hollywoodien du "cow-boy"	69
Carlos Pereira Le gardiennage des troupeaux à cheval au Portugal au début du XXI ^e siècle: la fin d'une tradition et d'une profession?	75
Josiane Ribstein Le gardiennage, moment clef de l'apprentissage de la montagne.	85
Danielle Lassalle Le gardiennage dans les Pyrénées occidentales et centrales	89
Patrick Fabre La transhumance, de la Provence aux Alpes. Le travail de gardiennage du berger en alpages	95
Michel Crèche Gardiennage en bord de Loire (amont d'Orléans) avec une race ovine rustique: la Solognote	105
Gérard Loup Gardiennage des chèvres en Haute-Provence: Témoignage	113
VARIA	
Louis Reveleau, Jeanine Beelen-Reveleau L'élevage ovin de M. Lécuyer	117
Bernard Bouilhol, Jean-Louis Cannelle et Bernadette Lizet Des hommes et des chevaux au travail aujourd'hui	121
NOTES COMPTES-RENDUS ANALYSES ET COURRIER DES LECTEURS	
In memoriam	137
Professeur Jacques BOUGLER	137
Professeur Jean-Louis TISSERAND	138
Marie-Claude Chaudière, avec la participation de J.-L. Maillard, J.-P. Cilliard et Alison Clarke - <i>Races domestiques de l'Ouest. Le cheptel de l'Écomusée</i>	139
Anne Lauvie - Gérer les populations locales à petits effectifs: approche de la diversité des dispositifs mis en œuvre; Thèse de Doctorat	139
Fête de la vache Nantaise et des races locales ("Pas bête la fête"), 8-9 septembre 2007	140
Voyage de la Société d'Ethnozootechnie dans le nord du Portugal, 19-23 Septembre 2007	141

AVANT-PROPOS

M. Laurans aurait sans doute apprécié qu'une journée d'étude, avec une grande diversité d'approches, soit consacrée au gardiennage, pratique qui a sûrement suivi de très près la domestication, celle-ci pourrait donc lui être dédiée.

Dans ce mode de conduite le rôle de l'homme est prépondérant, que ce soit pour une exploitation plus rationnelle de l'espace ou encore par un suivi très fin de l'animal dans ses comportements alimentaires, son état de santé, etc.

Si l'on peut noter que les techniques de gardiennage, très contraignantes sur des surfaces restreintes, pâturage au carré des ovins par exemple, ont fait place à des pratiques plus libérales pour les animaux; le gardien impose, avec l'aide d'un auxiliaire, une orientation qui a de toute façon comme finalité une meilleure valorisation des territoires offerts.

Nous pourrions noter dans la période contemporaine, une sorte de repli depuis des surfaces à fortes potentialités fourragères vers des milieux à fortes contraintes et à faible productivité.

Les performances zootechniques des animaux concernés ont bien évidemment évolué avec une forte réduction des types génétiques exploités.

L'apparition de la clôture à grande échelle, à partir de l'ère industrielle, a permis un cloisonnement des surfaces plus ou moins étroit en fonction des exigences d'intensification.

Ceci étant surtout vrai pour les ruminants.

Pour essayer d'avoir un large regard sur ce système de type pastoral, nous nous devons d'élargir d'une part à toutes les espèces et d'autre part à des contrées plus ou moins lointaines où il est encore couramment pratiqué de nos jours.

Dans le cadre qui nous occupe aujourd'hui, les ovins et caprins sont les espèces peut-être les mieux connues; le berger conserve une image forte dans la perception que nous avons du gardiennage

contemporain.

Dans cet esprit, l'épaisseur historique de l'évolution du statut de l'homme dans ses activités quotidiennes avec ses auxiliaires méritait qu'on s'y arrête.

Après n'avoir été que des animaux de travail, le cheval et le chien sont maintenant perçus différemment de la part de certaines couches sociales. Heureusement des professionnels les utilisent pour de nobles tâches, nous nous devons d'en analyser certaines, à finalité agricole ou parfois de loisir.

Quant au porc, il a fait l'objet de conduite dans des situations totalement oubliées actuellement. La *glandée*, par exemple, revêtait une importance considérable dans l'année, pour obtenir ce que nous appellerions aujourd'hui une "finition".

L'entretien des territoires est une nouvelle donne, la réduction importante de la population rurale n'y est pas étrangère.

Des témoins de ces évolutions ont bien voulu nous faire part de leurs perceptions ou de leurs pratiques, qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Il nous a semblé opportun, dans le cadre de cette journée, que des praticiens viennent parler de ce qu'ils font.

Nous avons essayé d'avoir sur le gardiennage une vision la plus ethnozootechnique possible, avec des croisements de points de vue, des complémentarités, notamment comment l'histoire peut parfois apporter un éclairage à l'actualité.

Pour souligner la cohérence et la continuité dans l'approche des sujets que nous étudions, précisons que la première exposition réalisée à Rambouillet en 1970 par M. Laurans avait pour thème "*Le gardien de Camargue*"!

Louis Reveleau

D'HIER À AUJOURD'HUI, LE GARDIENNAGE DANS L'ÉLEVAGE FRANÇAIS: QUELLE SIGNIFICATION ZOOTECHNIQUE?

OU

LES QUATRE AGES DU GARDIENNAGE

Louis MONTMÉAS ⁽¹⁾,

avec le concours de

Roland JUSSIAU ⁽²⁾ et de Jean Claude PAROT ⁽³⁾.

Résumé: À partir de quatre périodes représentatives de l'évolution de l'agriculture française, l'exposé analyse l'évolution du rôle du gardiennage dans les systèmes d'élevage.

Entre 1830 et les Trente Glorieuses, on passe ainsi d'une pratique d'élevage jusque là "vitale" - car elle permettait d'assurer l'essentiel de l'alimentation des animaux d'élevage -, à une pratique "marginale, voire passiviste" sous l'effet conjugué du développement des cultures fourragères, de l'amélioration des techniques de récolte et de conservation des fourrages et de la généralisation de la clôture.

Mais depuis une dizaine d'années, la redécouverte du rôle des systèmes pastoraux dans l'entretien et la mise en valeur des milieux difficiles conduit à porter un autre regard, plus positif, sur le gardiennage.

1 Introduction: quelques définitions

À partir d'une définition du gardiennage qui est l'objet de cette journée d'étude, sont définis d'autres termes

qui lui sont associés.

11 – Gardiennage

Dans son *"Dictionnaire du monde rural"* (1997), Marcel Lachiver donne les définitions suivantes:

- "Garder: prendre soin, en parlant d'un troupeau, garder les vaches, les oies."
- "Gardeur: celui qui garde les animaux dans les pâtures, un gardeur de vaches."

Dans *L'Union Ovine* de mai 1935, Georges Bréart – secrétaire général de l'Union Ovine de France – explique que

"le principal objectif du gardiennage est de faire trouver au troupeau le maximum d'aliments utiles, dans des conditions qui en permettent la meilleure assimilation."

On pourrait convenir que l'on appelle gardiennage "l'ensemble des pratiques mises en œuvre par celui qui organise et surveille le pâturage des animaux, c'est-à-dire le prélèvement direct de ressources diverses sur des surfaces de différente nature".

12 – Pâturage

Selon le *Larousse Agricole*, ce terme a deux sens:

- "surface fourragère destinée à une utilisation directe par les animaux pour leur alimentation",
- "mode de récolte d'une surface fourragère passant

par la consommation du fourrage sur place par les animaux".

Ces définitions renvoient à une typologie des systèmes d'élevage extensif.

13 – Pastoralisme, système d'élevage pastoral

Selon les géographes, relativement à l'élevage, le terme pastoralisme renvoie à une façon de nourrir le bétail

avec une proportion plus ou moins importante de végétaux spontanés ou "en place", c'est-à-dire non cultivés au sens strict. Le mot a donc trait à la pâture, donc à la nourriture et à l'élevage des animaux, en principe en plein air et sous la conduite de pasteurs. Ainsi, P. Veyret définit-il le pastoralisme comme une "méthode d'élevage fondée sur le pâturage de la végétation spontanée, qui ne reçoit point d'aide de l'agriculture et ne lui en donne pas". Une telle définition est très "intégriste"; en particulier, elle néglige les retours à l'agriculture des pratiques pastorales.

1) inspecteur de l'enseignement agricole, zootechnie, 3 rue Eugène Guillaume, 21000 Dijon

2) inspecteur de l'enseignement agricole, zootechnie, ENESAD Dijon, Boulevard Petitjean, 21000 Dijon

3) inspecteur honoraire de l'enseignement agricole, histoire-géographie, 67 rue Messonnier, 87000 Limoges

Selon l'Association Française de Pastoralisme: "la principale caractéristique des milieux pastoraux est sans doute que la flore y reste essentiellement constituée par des espèces spontanées, même si la végétation a été influencée par l'homme à des degrés divers. L'art du pastoralisme consiste à savoir choisir les espèces animales les mieux adaptées, les périodes d'exploitation, l'intensité et la durée de la pâture. En effet, les éleveurs et les bergers mettent en valeur un patrimoine possédant des caractéristiques écologiques ainsi qu'une diversité biologique exceptionnelles, dans un but de production basé sur le long terme. En cela ils se démarquent des finalités agronomiques classiques ou du

génie écologique, qui visent à créer artificiellement des états de milieu répondant à des objectifs immédiats de production, de production ou de cadre de vie".

Pour É. Landais et G. Balent, "les systèmes pastoraux utilisent des parcours et font fréquemment appel au gardiennage. Ils sont extrêmement variés, notamment en relation avec la diversité et l'hétérogénéité des parcours qu'ils exploitent: landes, garrigues, forêts, alpages... Dans la plupart des cas, des surfaces exploitées sont associées à ces parcours, dans des proportions variables". Elles permettent ainsi de constituer des stocks de fourrages destinés à surmonter les périodes d'arrêt de la végétation spontanée.

14 – Système d'élevage herbager

Selon les deux auteurs précédents, "les systèmes herbagers reposent sur la clôture et la culture de l'herbe. Un système herbager est d'autant plus extensif que l'herbe joue un rôle plus important dans l'alimentation des animaux et que les surfaces qu'il met en jeu reçoivent moins d'intrants, et subissent moins d'opérations culturales".

Ainsi, la différence entre système d'élevage pastoral et système d'élevage herbager tient aux caractéristiques de la végétation et à son mode de gestion. Dans le premier cas, il s'agit d'une végétation spontanée et diversifiée que des pratiques de pâturage appropriées permettent de réguler tout en assurant l'alimentation des animaux; dans le second, il

s'agit d'une végétation cultivée – la prairie – dont la diversité botanique est généralement plus restreinte et qui fait l'objet d'une mode de conduite dans la perspective d'alimenter au mieux les animaux.

Dans le cas des systèmes pastoraux, le rôle de l'homme dans l'utilisation de la ressource alimentaire est essentiel. Par le gardiennage, il organise la "prise alimentaire" quotidienne des animaux au cours des différents moments de la journée. En revanche, dans les systèmes herbagers, ce pilotage est plus relâché, il se limite à délimiter la surface attribuée aux animaux et à décider de l'opportunité des changements de parcelle.

15 – Nomadisme pastoral

Le terme nomadisme renvoie à des groupes humains et à leur habitat; ces groupes se déplacent, et déplacent leur habitat pour des raisons diverses, et ils ne sont pas toujours accompagnés d'animaux d'élevage. Le nomadisme témoigne donc d'un mode de vie, celui des nomades; la nomadisation désigne leur déplacement dans l'espace selon des rythmes relativement réguliers ou très variables. Le nomadisme s'oppose ainsi à la sédentarité.

Le mot nomade n'appartient pas en propre au monde de l'élevage. Si des nomades sont aussi pasteurs et s'adonnent à l'élevage itinérant, ce système d'élevage est

qualifié de nomadisme pastoral. Dans ce cas, les déplacements du troupeau et du groupe social sont commandés par l'état de la végétation spontanée et des points d'eau.

Si aujourd'hui - tout du moins en France -, le gardiennage est uniquement associé aux systèmes d'élevages pastoraux, il en allait autrement autrefois où cette pratique concernait tous les animaux de ferme.

Le tableau n° 1 récapitule les caractéristiques de ces différents systèmes d'élevage extensif.

Tableau n°1 : TYPOLOGIE DES SYSTEMES D'ELEVAGE EXTENSIF

	SYSTEME HERBAGER	SYSTEME PASTORAL	NOMADISME PASTORAL
CARACTERISTIQUES DE LA RESSOURCE	Végétation cultivée PRAIRIE	Végétation spontanée et diversifiée PARCOURS	Végétation spontanée et diversifiée STEPPE – SAVANE – TOUNDRA
MODE DE GESTION	Conduire une production fourragère pour satisfaire au mieux les besoins du troupeau	Réguler la végétation tout en assurant les besoins du troupeau	Déplacer le troupeau en fonction de l'état de la végétation et des points d'eau
MOYENS DE GESTION	Pâturage par clôtures + récolte pour constitution de stocks fourragers SEDENTARITE	Gardiennage : Circuit de pâturage DEPLACEMENT DU TROUPEAU (possibilité de constitution de stocks fourragers à partir de prairies plus ou moins proches des bâtiments d'exploitation)	Surveillance : Circuit de déplacement DEPLACEMENT DU TROUPEAU ET DU GROUPE SOCIAL = MODE DE VIE (pas de constitution de stock fourrager)
EXEMPLES	Plateaux du Jura Bassin allaitant français Bocage normand Pampa humide	Elevage provençal Transhumance alpine et pyrénéenne Estive du Massif central	Civilisation du renne Civilisations des steppes Civilisations bédouines Nomadisme pastoral africain : Peuls , Masais

2 – Gardiennage et système de production agricole dans l'économie de subsistance préindustrielle (XVI^e siècle-1830): une pratique vitale

Résultant d'une évolution progressive du système de production agricole médiéval, et au-delà des différences régionales, ce système de production, qui s'est maintenu jusque vers 1830, est caractérisé par une polyculture à dominante céréalière qui n'accorde au bétail qu'une place mesurée (figure n° 1).

Les animaux de ferme sont omniprésents, mais en troupeaux disparates et de faible effectif. Chaque paysan, avec les moyens dont il dispose, s'attache à entretenir quelques animaux pour en exploiter toutes les ressources, pour le travail, pour le fumier, pour la subsistance, pour la vente.

L'orientation "élevage", au sens où on l'entend aujourd'hui, avec des systèmes de production presque entièrement organisés en fonction des nécessités de l'animal, n'existe pas et ne commencera à se mettre en place en France qu'au cours du XIX^e siècle. Si le cheval et le mouton - animaux stratégiques - ont bénéficié d'une politique d'amélioration de la part de l'État, les autres animaux de ferme font l'objet de peu d'attention. Le bétail reste avant tout un "auxiliaire de production céréalière" (1). Les agriculteurs et éleveurs sont déjà engagés dans des rapports marchands, mais leurs systèmes de production, couvrant la majeure partie des besoins du ménage, reposent presque exclusivement sur les ressources territoriales locales.

Dans un tel système, tous les animaux d'élevage - et pas seulement les herbivores - doivent alors tirer l'essentiel de leur alimentation de la végétation spontanée présente dans les bois, sur les landes et les jachères, dans les zones marécageuses et sur les parcours d'altitude. Le gardiennage des troupeaux constitue alors une pratique "vitale" car il permet, par le choix judicieux des surfaces utilisées, du circuit de pâturage et la surveillance des animaux:

- d'utiliser de la manière la plus économe possible des ressources alimentaires limitées en évitant tout refus et gaspillage. Le matin, les animaux affamés consomment d'abord les refus de la veille avant d'accéder à une surface

nouvelle;

- d'assurer un transfert de fertilité des zones de parcours vers les surfaces cultivées; les moments de repos entre les repas, avec rumination et défécation, sont localisés autant que possible sur les champs cultivés. Dans le cas des ovins, ce transfert de fertilité est assuré par le parage de nuit sur les chaumes;

- d'empêcher la divagation des animaux - et les dégâts qui peuvent en résulter - sur les parcelles cultivées ou les biens d'autrui;

- d'éviter la dispersion des animaux et leur accès à des zones dangereuses, comme de les protéger contre les prédateurs, limitant ainsi pertes et accidents;

- de repérer le plus tôt possible toute anomalie ou tout signe de maladie afin de prendre des mesures d'urgence et d'en avvertir les propriétaires.

L'utilisation de telles surfaces est facilitée par l'existence d'usages collectifs tels que:

- un assolement réglé qui organise la répartition des cultures sur le territoire et le regroupement des surfaces mises en jachères,

- des droits d'usage collectif des communaux et des restrictions à la clôture des parcelles,

- le recours à la vaine pâture sur les terres débarrassées de leur premier fruit après la fenaison ou la moisson,

- une réglementation du pâturage en forêt,

- l'existence de "bergers" (2) communaux chargés du regroupement et de la surveillance collective de l'ensemble des animaux de la communauté villageoise.

Au cours de cette période, le gardiennage ne concerne pas seulement les animaux des paysans, mais aussi ceux que détiennent de nombreux artisans ruraux et ouvriers agricoles: pour ces populations "sans terre", ces pratiques collectives permettent de disposer de quelques animaux qui concourent à l'amélioration de leur existence.

3 - Gardiennage et système de polyculture-élevage (1830-1950): une pratique encore répandue

À partir de 1830, la France entre dans l'ère industrielle. S'ensuit une conception différente de

l'agriculture et de l'élevage, qu'il s'agit alors de gérer pour répondre à la demande croissante de produits agricoles, en particulier de viande bovine, due à l'évolution démographique et au développement des villes. L'augmentation de la consommation de produits laitiers est plus tardive, liée à la révolution des transports, à l'organisation de la collecte laitière et à la constitution de bassins de production autour des grands centres urbains.

Entre 1850 et 1946, la part de la population rurale dans la population totale passe de 75 à 46 %. Cette période est en effet marquée par un exode rural qui entraîne vers les villes des familles rurales qui trouvaient des ressources dans les travaux du textile, dans les activités des forges, des tuileries et autres ateliers artisanaux, désormais sévèrement concurrencés par la production des usines. Il touche également des ouvriers agricoles qui ne trouvent plus à s'employer dans des exploitations agricoles qui disposent

1) Ce schéma est incontestable pour les régions de plaines et de bas plateaux où la production céréalière paraît donner satisfaction. En revanche, dans des régions à faibles aptitudes céréalières, en particulier hautes et moyennes montagnes, mais aussi Bas-Maine par exemple, la place faite à l'élevage est réelle, voire centrale, dès la période moderne. On aboutit à la mise en place de systèmes de production tenant compte de marchés lointains beaucoup plus rémunérateurs qu'ont bien voulu le dire les "agronomes" et physiocrates" du XVIII^e siècle, très ardents à dénigrer tout ce qui ne pouvait être aussi bien normé que l'agriculture céréalière des grandes fermes de l'Île-de-France.

2) Le terme "berger" est ici entendu au sens large; selon l'espèce dont il a la garde, il pourrait être qualifié de berger, chevrier, vacher, porcher, gardeur d'oies ou de dindons...

encore d'une main d'œuvre familiale abondante.

On assiste alors à une véritable intégration de l'élevage dans l'exploitation et l'économie agricoles: le bétail passe progressivement du statut d'"auxiliaire de la production céréalière" à celui d'"animal productif", pivot d'un nouveau système de polyculture-élevage que l'on peut qualifier de plus marchand.

Avec le "cercle vertueux" intégrant la production fourragère est ainsi rompu l'ancien "cercle vicieux de la jachère"; et des animaux sélectionnés et mieux nourris, en particulier les bovins, assurent la fourniture des produits demandés par le marché. Mais ces animaux continuent aussi d'être source de fertilisation et de travail pour la production végétale: il y a toujours interdépendance entre élevage et agriculture (figure n° 2).

Un tel système, qui résulte du contexte économique et social de la période 1830-1950, se maintient jusqu'au sortir de la seconde guerre mondiale.

L'extension des surfaces fourragères - et en particulier celles des prairies permanentes, dont la part dans la S.A.U. a doublé entre 1860 et 1950 - a été rendue possible par:

- le défrichement de près de 2 millions d'hectares de landes au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle,
- le recul de la jachère dont la surface est réduite de moitié entre 1840 et 1892,
- la modernisation du matériel,
- l'emploi de la chaux, et dans une moindre mesure

celui des engrais, dont le transport est rendu plus facile par l'extension du chemin de fer,

- une amélioration des rendements en céréales qui autorise une contraction de la sole qui leur est consacrée.

Si les prairies ont un rôle déterminant dans l'amélioration du niveau d'alimentation du bétail, l'utilisation des parcours et le pâturage des chaumes conservent toujours un rôle important pour l'entretien du cheptel. Le fumier reste indispensable pour la fertilisation des sols dans un système de polyculture-élevage dont le fonctionnement repose toujours sur la valorisation des ressources territoriales locales.

Dans ce contexte, le gardiennage conserve encore un rôle "vital", mais il tend cependant à perdre de l'importance avec les progrès de la sidérurgie qui permettent l'installation de clôtures faites de fils de fer, barbelés ou non, modifiant sensiblement les pratiques d'élevage. Leur usage est attesté dès les années 1875-1880. Il faut attendre les années 1930 pour qu'apparaissent les premières clôtures électriques.

L'aménagement de "parcs" à l'aide de clôtures métalliques, qui viennent compléter le rôle des "bouchures", bénéficie d'abord aux bovins qui sont les principaux utilisateurs des prairies et qui, compte tenu de leur gabarit, peuvent être efficacement contenus par une clôture constituée seulement de deux ou trois rangs de fils de fer, ce qui n'est pas le cas des ovins. Pour cette espèce, l'élevage en plein air avec clôture dite "pampa", constituée de sept fils lisses, débute seulement vers 1930 dans le Montmorillonnais à l'initiative du baron Reille-Soult.

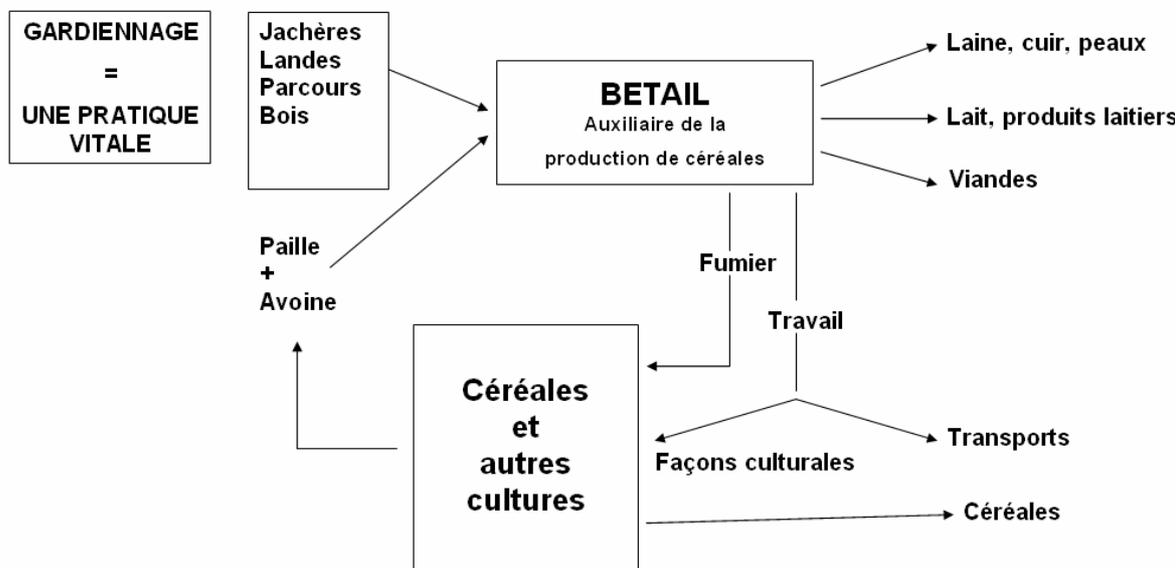


Figure 2: Système de production agricole dans l'économie de subsistance préindustrielle (XVI^e siècle - 1830)

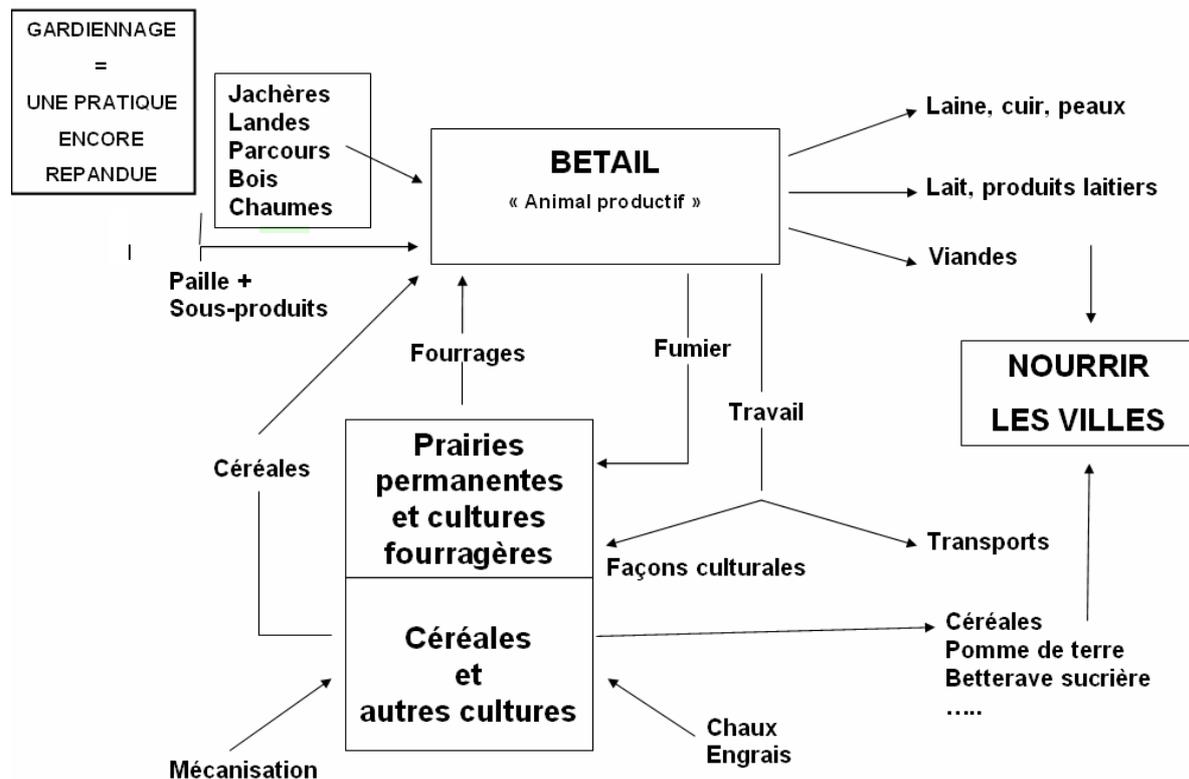


Figure 3: Système de polyculture-élevage: 1830 - 1950

L'émergence progressive d'un élevage au parc est facilitée par:

- l'affirmation du droit de propriété qui se traduit par la remise en cause des restrictions à la clôture et des usages collectifs des communaux,
- la suppression des assolements réglés avec la disparition progressive de la jachère,
- l'augmentation de la taille des troupeaux,
- la disparition des grands prédateurs,
- le caractère de plus en plus effectif de la scolarité obligatoire des enfants, ce qui ne permet plus de leur confier la garde des animaux au pâturage.

Ainsi, au cours de la première moitié du XX^e siècle, l'évolution du gardiennage paraît être la suivante:

- en zones de plaine, le gardiennage perd de l'importance en élevage bovin; en revanche, il reste une pratique courante en élevage ovin, permettant ainsi de tirer profit des terrains impropres au labour, des chaumes et des sous produits des grandes cultures. Le troupeau reste la plus grande partie de l'année au champ; après le pâturage, il est parqué pour la nuit et surveillé par le berger qui dispose d'une roulotte lui permettant de suivre les déplacements des animaux. Le troupeau ne rentre en bergerie que pendant la mauvaise saison et pour l'agnelage. Existente aussi, en particulier dans l'est de la France, des bergers sans terre, qualifiés d'"ambulants", qui se déplacent avec leur troupeau sur des distances importantes;

- en zones de montagne, associé à la transhumance ou à l'estivage, le gardiennage des bovins, ovins et caprins reste essentiel car il permet d'assurer la complémentarité alimentaire entre les prairies des vallées réservées à la récolte du foin pour l'hiver et les pacages d'altitude qui fournissent l'alimentation pendant la belle saison. Le gardiennage joue un rôle comparable dans les exploitations ovines des grands causses du sud du Massif Central;

- dans le cas des porcs, les pratiques de gardiennage collectif semblent avoir disparu. Se généralise alors l'engraissement à l'aide des animaux des races dites "améliorées", à partir de pâtée à base des sous-produits laitiers, de céréales et de pomme de terre; mais, dans le cas des races locales, on associe fréquemment "le régime de la stabulation à celui du pâturage". Les porcs sont ainsi conduits dans des luzernières, des tréflières, sur les chaumes, les champs de pomme de terre après la récolte et dans les bois où ils consomment glands, châtaignes et faines;

- en ce qui concerne les volailles, le gardiennage des oies et des dindons est une pratique courante dans certaines régions. L'annexe 1 illustre, à l'aide de textes d'époque, les conceptions alors relatives au gardiennage de ces animaux.

En conclusion de l'évolution du gardiennage au cours de la période 1830-1950, il paraît intéressant de relever quelques caractéristiques du statut social du "gardien". Exception faite de l'élevage ovin où le berger est un homme dont les activités ne se limitent pas au gardiennage, dans les autres cas, la garde des troupeaux est généralement confiée à "des enfants, des femmes, des vieillards ou des simples d'esprit".

Un tel constat s'inscrit dans une répartition sociale et sexuée du travail entre les différents membres du collectif de travail au sein de l'exploitation agricole ou de la communauté villageoise. À une époque où, malgré la possibilité de l'emploi de machines, la plupart des travaux s'effectuent manuellement et nécessitent une certaine force physique, les travaux de force sont socialement valorisés et effectués par les hommes. Les autres travaux - dont la garde des troupeaux qui ne requiert pas de telles aptitudes - sont socialement déconsidérés: ce sont des "petits travaux" confiés aux personnes qui ne peuvent pas encore ou ne peuvent plus effectuer des travaux de force.

Si les compétences requises pour le gardiennage ne

pas totalement méconnues, en revanche, celles des personnes qui en ont la charge sont souvent mises en doute. En témoignent:

- les "*Conseils à un jeune berger*" (annexe 2); ce texte de conseils pour la garde des vaches à l'intention d'une classe d'enfants de la campagne a été rédigé par un membre de la Société d'agriculture de l'Ain et publié dans le *Journal d'agriculture pratique* en 1838;

- "il y a bien quelquefois un vacher, mais, c'est presque toujours un enfant de l'un ou de l'autre sexe, qui, loin d'être capable de garder convenablement le gros bétail au pâturage, aurait plutôt, besoin lui-même d'être gardé" A. Ysabeau (1862).

- les propos tenus par le docteur A. Le Play, propriétaire foncier à Ligourne (Haute-Vienne) en 1877: "Si la garde du troupeau est confiée à une femme, il doit du moins y avoir dans le domaine un homme qui en ait la surveillance et la responsabilité. C'est lui qui mettra dans les râteliers la nourriture supplémentaire, veillera à la litière, comptera le troupeau, vérifiera les pieds des animaux, surveillera l'allaitement... Les femmes sont incapables de ces soins; dans les champs, l'attention qu'elles portent à leur couture ou à leur tricot ne permet pas d'exercer une surveillance attentive et, dès qu'elles ont enfermé le troupeau, elles rentrent à la cuisine, d'où elles ne sortent plus".

S'ensuit un certain discrédit pour la fonction de gardiennage, discrédit auquel le berger n'échappe d'ailleurs pas.

Dans le cas du berger, ses activités ne se limitent pas à la garde du animaux, il assure la conduite du troupeau selon les directives du chef d'exploitation. De nombreux textes exposent les qualités du bon berger et s'élèvent contre les préjugés dont cette profession est l'objet, par exemple:

- A la question: pourquoi fait-on garder des troupeaux par des enfants?: Daubenton répondait en 1784:

"parce qu'on néglige de faire soigner ces troupeaux, ou parce que l'on ne connaît pas assez le profit que l'on pourrait tirer d'un bon troupeau soigné par un bon berger. Les bêtes à laine abâtardies, faute de soin, rapportent si peu, qu'elles ne méritent pas d'occuper un homme. Au lieu de chercher de bons bergers pour remonter ces troupeaux, on les fait conduire par des enfants; au lieu de leur apprendre le métier de berger, on les en dégoûte bien vite, parce qu'on en connaît pas l'utilité".

- "le bon berger possède l'ensemble des connaissances nécessaires à son métier; il ne brusque pas les moutons, ne les malmène pas, ne précipite jamais leur marche, de manière à ménager les agneaux comme les brebis pleines...il sait soigner les animaux malades, apprécier le temps favorable pour la reproduction, aider les brebis au travail, et procéder avec dextérité à la castration des agneaux" (A. Ysabeau – 1862)

- "De tous les domestiques employés dans une exploitation, le berger est peut-être celui sur lequel pèse la plus lourde responsabilité; c'est de lui surtout que dépend la prospérité du troupeau. Plus qu'aucun autre il échappe à la surveillance du maître, d'où la nécessité qu'à une conscience éprouvée et à l'amour du métier il joigne d'autres qualités importantes, et des connaissances assez positives... Malheureusement les bons bergers se font rares, et il est fâcheux que les jeunes soient éloignés, par le discrédit dont elle est frappée en général dans les campagnes, de cette profession, que les paysans, dans leur ignorance et leur préjugé, considèrent comme destinée aux paresseux". (L. Léouzon – 1906)

- "Un bon berger est indispensable à l'exploitation lucrative d'un troupeau et l'importance de son rôle ressort de la valeur même du bétail dont il est responsable et qui représente souvent un capital considérable... Il faut avant tout écarter ce préjugé que le berger puisse être un bon à rien, un innocent ou un gamin". (F. David - 1920)

4 – Gardiennage et Trente Glorieuses (1950-1980): une pratique marginalisée

Après avoir paré au plus pressé et retrouvé les niveaux de production d'avant guerre, l'agriculture française entre, des années 1950 aux années 1980, dans une modernisation, cogérée avec la profession "représentative", en cohérence avec l'évolution sociale. L'exploitation agricole est désormais une unité de production (à deux unités de main d'œuvre) assimilable à une petite entreprise plus ou moins artisanale. À la logique paysanne de l'autosubsistance fait place une logique marchande qui, pour accroître les quantités à mettre sur le marché, cherche et réussit à améliorer les rendements, notamment grâce à la motorisation et au recours aux intrants. L'augmentation de la productivité du travail se traduit par une forte diminution de la population agricole. Cette dynamique entraîne un bouleversement des systèmes techniques, qui se manifeste par une dissociation spatiale entre élevage et agriculture, une spécialisation régionale renforcée et l'apparition de systèmes de production "normés" insérés dans une filière.

Deux facteurs contribuent à la dissociation spatiale entre élevage et agriculture:

- la disparition de la traction animale dans les exploitations agricoles, et plus généralement le développement de la motorisation qui entraîne la fonte des effectifs de chevaux de trait;

- le recours massif aux engrais qui remplacent les

déjections animales. Les animaux - et en particulier les troupeaux ovins - ne sont plus indispensables à la fertilisation, et ils disparaissent peu à peu de la plupart des exploitations de "grande culture". Les quelques troupeaux restants font l'objet d'un élevage en bergerie.

On assiste ainsi à l'émergence de systèmes de grande culture d'une part et de systèmes d'élevage d'autre part. Ceux-ci se déclinent eux-mêmes en systèmes d'élevage "herbivores" avec ruminants, et systèmes hors-sol dès que l'alimentation animale est assurée sans mobiliser la moindre parcelle de l'exploitation.

Dans le cas des élevages laitiers – bovins en particulier –, la recherche de hauts niveaux de production nécessite une conduite rigoureuse de l'alimentation, induisant une intensification de la production fourragère. Des prairies naturelles sont retournées pour implanter des prairies temporaires et surtout du maïs destiné à l'ensilage. Entre 1960 et 1980, la surface en maïs fourrage est multipliée par quatre et passe de 300 000 à 1 200 000 ha. La distribution à l'auge tend à prendre le pas sur le pâturage, rendu plus difficile par l'augmentation de la taille des troupeaux. Il conserve cependant une place importante dans les régions où le lait est destiné à la production de fromages A.O.C.

Par l'élevage au parc, les bovins et ovins allaitants

deviennent les principaux utilisateurs des prairies permanentes, qu'ils pâturent pendant la majeure partie de l'année. Sauf élevage en plein air "intégral", les troupeaux sont rentrés pendant la période hivernale, qui correspond généralement aussi à celle des mises bas. Associé à la généralisation des clôtures, ce mode d'élevage est aussi rendu possible par la mise au point de médicaments permettant de limiter l'incidence des parasites internes – douves, strongles... - qui causaient d'importants préjudices en particulier en élevage ovin.

La recherche de l'augmentation de la productivité du travail et des quantités produites, correspondant à des caractéristiques définies, entraîne:

- le remplacement des races mixtes et locales par des races spécialisées,
- la diminution du nombre d'exploitations d'élevage qui va de pair avec leur spécialisation,
- l'intensification de la production fourragère,
- l'augmentation généralisée de la taille des troupeaux,
- l'abandon des parcelles dont l'exploitation ne peut être mécanisée ou qui ne peuvent être clôturées; ainsi, entre 1950 et 1980, les surfaces boisées passent de 11 à 15 millions d'hectares.

On assiste ainsi à une distanciation entre agriculture et territoire; la logique de conduite de "systèmes de production normés" prime sur celle de la valorisation des ressources locales, en particulier dans les zones fragiles ou à fortes contraintes. Obéissant à un autre logique technique, les systèmes pastoraux se trouvent fragilisés. Dans une approche strictement "productiviste", ils sont alors considérés comme "hors normes", inadaptés et constituant des survivances du passé. Une série de facteurs y concourt:

- l'importance accordée à l'amélioration des performances, qui conduit à exploiter des races spécialisées au détriment des races mixtes ou locales, entraîne la recherche d'une alimentation régulière et équilibrée, dite "rationnelle". Ainsi sont privilégiés le pâturage sur des

parcelles ayant une végétation homogène, et surtout les rations distribuées à l'auge à partir d'un nombre limité d'aliments dont on connaît la quantité distribuée et la valeur alimentaire. Dans le cas des systèmes pastoraux, l'alimentation est fondée sur le pâturage d'une végétation très composite, dont la disponibilité est très aléatoire selon les saisons et les conditions météorologiques, et dont on ne connaît précisément ni la valeur alimentaire ni la quantité consommée.

Dans de telles conditions, les performances individuelles sont généralement plus faibles et plus variables. Le fait que les espaces pastoraux ne permettent pas l'utilisation des outils de gestion des systèmes "normés" conduit la zootechnie des Trente Glorieuses à les considérer comme des espaces "sans valeur": s'inscrivant dans la mouvance de la modernisation, les éleveurs n'accordent plus leur confiance à des ressources fourragères non maîtrisables par les nouvelles techniques agronomiques;

- la recherche d'une production de masse associée aux possibilités accrues de circulation des marchandises, la quête d'une réduction des coûts (hors coûts "environnementaux" dont on se soucie alors peu) pénalisent les systèmes de production extensifs dont la production est plus modeste, plus hétérogène et davantage soumise aux contraintes du milieu: ils sont considérés comme moins rentables;

- le gardiennage apparaît comme une perte de temps, les savoirs et compétences requises sont ignorés; par ailleurs, les conditions de vie qui lui sont associées, effectivement rudes et difficiles, sont jugées incompatibles avec les exigences de la vie moderne: il constitue alors une activité socialement déconsidérée et réservée à des "vieux ou des marginaux".

Plus que les autres, les espaces pastoraux font l'objet d'une importante déprise: la baisse du nombre d'exploitations et la diminution corrélative des cheptels entraînent l'abandon de certaines zones au profit de celles dont l'utilisation apparaît plus compatible avec les techniques nouvelles.

5 – Gardiennage et nouvelle donne (à partir de 1980): un autre regard

Au cours des années 1980, l'agriculture française - devenue moderne et performante, mais qui a perdu deux tiers de ses actifs en trente ans - se trouve confrontée aux limites du "système productiviste": marchés saturés, dégradation du revenu des éleveurs, pesantes conditions de vie et de travail, modes de production de plus en plus critiqués du fait de la banalisation des produits et d'atteintes à l'environnement et aux paysages jugés insupportables.

La question du "développement durable" de l'agriculture est posée. Un pas important est accompli avec la loi d'orientation agricole du 9 juillet 1999 qui reconnaît "la multifonctionnalité de l'agriculture", à laquelle n'est plus seulement assignée une fonction de production, mais qui doit aussi préserver les ressources naturelles et contribuer à l'aménagement du territoire.

En effet, le retour à la friche et à la forêt des surfaces abandonnées par l'agriculture et l'élevage s'est accompagné d'une fermeture des paysages, d'une dégradation du patrimoine rural et de la disparition des emplois et services locaux. Ces zones en déprise, plus ou moins boisées, souvent difficilement pénétrables, ne sont pas favorables à des

activités de loisirs; elles deviennent très sensibles aux incendies et, en montagne, les pentes non pâturées favorisent le déclenchement d'avalanches.

Cette situation conduit à s'interroger de nouveau sur le rôle de l'animal dans l'entretien de l'espace et à porter un "nouveau regard" sur les systèmes pastoraux et sur leur caractère multifonctionnel. Ces questions sont en phase avec les attentes d'une population de plus en plus urbanisée et avide de "nature, d'authenticité et de grands espaces". Dans les zones auparavant délaissées par une agriculture productiviste, les systèmes pastoraux paraissent pouvoir concilier demande en produits de qualité, entretien du milieu et du paysage, présence humaine en zone rurale, interactions positives avec la faune sauvage et les autres activités humaines, notamment l'agrotourisme.

La loi du 23 février 2005, relative au développement des territoires ruraux, reconnaît la valeur de l'activité pastorale et différentes dispositions contribuent à en faciliter la mise en œuvre.

Cependant, ces nouvelles attentes ne sont pas exemptes d'ambiguïté; en particulier, la réapparition du loup

ou la réintroduction de l'ours mettent en évidence les divergences de points de vue entre le monde de l'élevage et celui des tenants de "la protection de la nature".

Un nouveau regard sur l'élevage pastoral et le gardiennage conduit ainsi à reconsidérer ces activités et pratiques d'élevage, dont on a pendant trop longtemps sous-estimé l'intérêt. Ainsi est mise en évidence la nécessité de l'investissement et de l'accompagnement scientifique, technologique, financier et réglementaire indispensables pour relever un tel défi.

En particulier, en matière de recherche, de développement et de formation, il ne s'agit plus, comme dans les années 1950, de produire et de diffuser des savoirs permettant de lever les obstacles à l'augmentation de la production; on vise davantage, dans une perspective de développement global des territoires, à élaborer des réseaux de références et des outils d'aide à l'évaluation et à la décision sur des objets tels que:

- les effets à court et moyen termes des pratiques d'élevage sur l'évolution de la faune et la flore,

- les comportements sociaux et alimentaires des différentes espèces et races animales,
- les facteurs de qualité et de typicité des produits de terroir,
- l'amélioration des conditions de vie des "bergers" et l'aménagement du domaine pastoral,
- les intérêts et limites des clôtures comme des chiens de protection vis-à-vis des grands prédateurs,
- les compétences requises pour assurer le gardiennage, et donc les conditions de leur acquisition dans le cadre de dispositifs de formation adaptés.

Ces nouveaux objets d'étude devraient favoriser le décloisonnement des disciplines, en privilégiant les démarches interdisciplinaires entre sciences de la Nature et de la Technologie et sciences de l'Homme et de la Société. D'intéressants résultats ont déjà été obtenus à partir de l'observation et de la modélisation des pratiques des éleveurs, en particulier par le département SAD (Systèmes agraires et développement) de l'INRA et par le CERPAM (Centre d'études et de recherches pastorales Alpes-Méditerranée).

6 – Conclusion

Cette rapide rétrospective cherche à mettre en évidence les grands traits de l'évolution du rôle du gardiennage dans les systèmes d'élevages français. Elle constitue une introduction à cette journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie. Je suis certain que les contributions des autres intervenants viendront:

- illustrer l'évolution des pratiques de gardiennage dans l'élevage français,
- porter témoignage de la multifonctionnalité du gardiennage et de ses enjeux actuels,
- montrer l'importance des pratiques de gardiennage dans d'autres pays.

ANNEXE 1: LE GARDIENNAGE DES DINDONS ET DES OIES

"Tu remarqueras toutefois que, même dans les pays riches, il peut y avoir profit à acheter des oies maigres au moment de la moisson, à les conduire parmi les éteules où elles trouvent du grain perdu et engraisent assez bien. C'est ainsi que s'y prennent les cultivateurs de la Beauce. Ils ne conservent les oies que quelques semaines, les plument et les revendent. C'est une partie de la dot de la fille du fermier...Tu sauras que certains cultivateurs, au lieu de s'occuper de l'engraissement complet, se bornent à acheter des troupeaux de dindons maigres au moment de la moisson et les nourrissent parmi les éteules avec le grain perdu. D'autres achètent des dindons maigres, alors que les limaces ravagent les emblavures d'automne, et les envoient parmi les seigles." *P. Joigneaux, Conseils à la jeune fermière, librairie Victor Masson, Paris, 1857.*

"Il n'a rien à dépenser pour l'élevage des oisons depuis le moment où ils peuvent paître avec les oies adultes jusqu'à celui où l'on commence à les engraisser. Il faut éviter de conduire les oies sur les pâturages fréquentés par les bestiaux; l'odeur forte de leurs déjections répugne tellement les bêtes ovines en particulier que les troupeaux refusent de paître là où l'herbe est salie par les fientes des oies; elles doivent être conduites qu'au bord des eaux, le long des chemins et, selon la saison, sur les prairies récemment fauchées ou sur les chaumes des céréales, quand ceux-ci ne sont pas parcourus par les troupeaux". *A. Ysabeau, Cours d'agriculture pratique, tome III Animaux domestiques,*

bibliothèque des campagnes, librairie classique Paul Dupont, Paris 1862.

"Jusque vers deux mois, il est préférable de conserver les dindonneaux au voisinage de la ferme et de leur donner une nourriture abondante. A cet âge, ils subissent une crise dangereuse, la pousse du rouge; les caroncules du bec et du cou se développent et prennent leur teinte définitive; il faut toujours redoubler de précautions. Ce moment passé, l'animal, devenu très résistant, peut être envoyé aux champs. Dans les régions où le dindon est généralement exploité, de véritables troupeaux de dindonneaux, conduits par des enfants ou des femmes, parcourent les chemins, la lisière des bois, les terres incultes, les champs moissonnés, à la recherche de leur nourriture: cette méthode d'élevage est des plus rationnelles. Le dindon consomme de grandes quantités de limaces et d'insectes; il absorbe aussi des glands, des faines, des graines diverses, qui viennent s'ajouter aux grains et pâtées de farines ou de pomme de terre que l'on peut lui fournir. C'est un glaneur émérite". *Odetta Bussard, Le livre de la fermière, Encyclopédie agricole, J.B. Baillière et fils, Paris 1913.*

"La base de l'alimentation de l'oie est l'herbe telle qu'on la trouve sur les friches et sur les bords des chemins, toutes les herbes lui conviennent dès l'instant qu'elles sont jeunes et tendres. Elle a cependant une préférence marquée

pour la prairie et on compte un chargement de 40 oies ou 50 à 60 oisons par hectare". Pour faciliter la conduite au pâturage et la surveillance du troupeau dans les pays couverts de taillis, on conseille "de suspendre au bas du cou des oies, une baguette de 30 à 40 centimètres, maintenue horizontalement

par un collier. Cette baguette entrave la marche des volatiles qui ont trop souvent tendance à pénétrer dans les taillis dont ils ne peuvent pas toujours sortir". *Desroches, Coqs, Poules, Oies, Canards et Dindons – élevage, soins et remèdes, Albin Michel, 1930.*

ANNEXE 2: "CONSEILS A UN JEUNE BERGER"

Un membre de la Société d'agriculture de l'Ain, frappé des vices d'une classe d'enfants de la campagne tout à fait abandonnée à elle-même, vient d'écrire pour son instruction, dans le *Journal d'agriculture de l'Ain*, un article plein de sens et de vérité que nous nous empressons de reproduire. C'est un code du berger en langage naïf et paternel. Nous nous joignons au *Journal de l'Ain* pour engager MM. les curés et les instituteurs à le répandre dans leurs communes, et à le faire apprendre aux jeunes paysans lorsqu'ils en trouveront l'occasion. C'est là de l'instruction vraiment populaire.

Tu n'es plus un petit enfant; tu commences à grandir et à devenir fort. Jusqu'à présent ton père et ta mère t'ont nourri; il faut que tu commences à gagner ta vie et à être utile aux autres par ton travail.

Ecoute les conseils de la sagesse et suis-les exactement; tu n'es pas encore assez fort pour faire des ouvrages pénibles; on te donnera un ouvrage qui n'exige que des soins et de la vigilance.

On te donnera des vaches à garder dans des pâturages ou dans des terres après les moissons. Je vais t'expliquer ce que tu dois faire pour bien garder les vaches.

Prends garde que tes vaches ne sortent du pâturage qui appartient à ton maître; empêche-les d'aller manger le blé et d'autres récoltes dans les terres voisines.

Empêche-les d'entrer dans les taillis et dans les bois; elles font beaucoup de mal en mangeant les pousses des arbres.

N'attends pas pour leur courir après qu'elles soient sorties du pâturage; fais-leur rebrousser chemin lorsque tu les verras en marche pour en sortir. En faisant ce que je te dis, tu auras peu de peine à les empêcher de faire du mal. Tiens-toi toujours de côté ou en avant de tes vaches.

Lorsque tu les conduis au pâturage ou que tu les en ramènes, il faut beaucoup d'attention de ta part pour les empêcher de se jeter dans les récoltes.

Empêche-les de se frotter contre les jeunes arbres qu'elles font plier et qu'elles cassent; empêche-les de faire plier les jeunes arbres en appuyant leur tête dessus pour manger les feuilles qui sont au bout de l'arbre. Empêche-les de se battre. Il suffit de les frapper légèrement avec une mince baguette pour faire tout cela. Ne les bats jamais avec un gros bâton, cela te rendrait méchant et elles aussi. Empêche-les de perdre leur temps à se lécher; empêche les génisses et les veaux de deux ans de téter les vaches.

Si'il arrive quelque accident à tes vaches, avertis-en tout de suite tes maîtres; si l'accident est léger, si tes vaches ont mangé ou bu d'une manière inaccoutumée, avertis tes maîtres.

Si tu as vu quelque animal malfaisant, quelque animal qui te soit inconnu, quelque animal domestique dont tu ne connaisse, pas le maître; si tu as vu des hommes, des femmes que tu ne connais pas; si tu as vu des chasseurs, des mendiants, dis à tes maîtres à quelle heure tu les as vus, par où ils sont venus, et quel chemin ils auront suivi pour s'en aller.

Le septième commandement de Dieu dit:

Le bien d'autrui tu ne prendras!

Ni retiendras à ton escient.

Voici les principales actions qui te sont défendues par ce commandement:

Tu n'iras point dans les champs ou dans les prés pour arracher des épis ou de l'herbe pour donner à ton bétail: cette action est un vol.

Tu ne laisseras point pâturer ton bétail dans le pré, ou dans le pâturage ou dans les champs, ou dans le bois d'autrui, même dans son buisson: ce sont autant de vols.

S'il y a des arbres fruitiers à ta portée, tu ne quitteras point la garde de ton bétail pour aller prendre des cerises, des pommes, des raisins, ou toute autre espèce de fruits: ce sont autant de vols; de plus, ce sont autant d'actes de gourmandise; de plus, tu serais puni, par les maladies, pour avoir mangé de ces fruits qui sont souvent verts.

Il ne suffit pas de ne point voler pour son profit; il ne faut pas gâter ni détruire les choses qui appartiennent à ton prochain.

- Ainsi:

Tu ne couperas point de branches d'arbres, ni de jeunes arbres pour te faire des bâtons ou pour t'amuser.

Tu n'ôteras point les épines qui défendent les jeunes arbres, ou qui closent un champ ou un bois.

Tu n'enlèveras point l'écorce d'un arbre avec ton couteau ou petite hache.

Apprends que celui qui a planté un arbre ou qui le laisse croître, est très fâché quand il voit son arbre coupé ou gâté.

Apprends que le moindre arbre que tu ne juges bon qu'à faire un bâton, vaut aujourd'hui 10 sous, que dans 10 ans il sera assez gros pour faire un chevron et vaudra presque 3 fr. Quelques années après, il sera devenu assez gros pour servir de poutre pour une maison, il vaudra alors 30 francs et plus, il vaudra alors plus que le gage que tu gagnes par le travail de toute ton année. Ainsi comprends toute l'étendue du mal que tu fais en coupant ou en gâtant les arbres.

Tu ne feras point de feu au pied des arbres, parce

que cela les fait périr.

Tu ne feras point de feu contre un buisson, contre des broussailles, ni par un grand vent; en faisant, cela, tu risques de mettre le feu aux taillis et aux bois qui sont près du pâturage où tu es, et tu fais le même mal que celui qui met le feu à une maison.

Tu ne casseras, ni ne dérangeras, ni n'ôteras les bornes: les bornes ont été placées avec beaucoup de soin pour séparer les champs. Si tu changes une borne de place, tu fais comme si tu volais un ou plusieurs sillons de terre à un homme pour les donner à son voisin. Si tu ôtes une borne, tu feras un grand mal aux deux voisins de cette borne; ils ne connaîtront plus les limites de leur champ, se querelleront et perdront beaucoup d'argent à se faire un procès, et tu seras cause du mal qu'ils se feront.

Tu ne jetteras point de pierres sur les toits des maisons, parce que cela casse des tuiles. Chaque tuile coûte un sou. Tu ne jetteras point de pierres contre les vitres des croisées, parce que chaque carreau coûte cinq sous. Tu fais le même mal que si tu volais ces cinq sous.

Tu ne jetteras aucune pierre contre les images en pierre qui sont autour des églises ou autour des maisons. Chacune de ces images a coûté plus que ne vaut le gage de ton année. Respecte les images des saints. Tu ne dégraderas point les murs pour avoir des cailloux ou de petites pierres, parce qu'il faudra du mortier et une demi-journée de maçon pour réparer le dommage que tu auras fait en un instant.

En un mot, respecte la propriété d'autrui et tout ce qui est le travail d'autrui.

Tu ne te mettras point en colère contre le bétail dont on t'a confié la garde; tu ne le battras point; tu ne lui jetteras point de pierres ni de mottes de terre; tu ne lui feras point de niches: toutes ces actions le rendraient méchant et sont mauvaises.

Tu ne donneras jamais de coups sur la croupe d'un cheval ou d'un poulain, parce que cela lui apprend à ruer. Tu ne t'amuseras point à le faire courir, ni à l'effrayer. Faire toutes ces actions, c'est rendre ces animaux vicieux, c'est être cause des accidents qu'ils occasionneront par la suite, c'est leur faire perdre de leur valeur. Si tu as rendu vicieuse la vache qu'on t'a donné à garder, elle vaudra 30 francs de moins lorsque son maître voudra la vendre; c'est comme si tu lui ôtais de sa bourse pour les jeter dans un puits.

Si tu vois passer des voitures attelées de chevaux, tu ne leur crieras point après, tu ne les exciteras point à courir, tu ne feras rien qui puisse les effrayer. Un cheval effrayé casse sa voiture, renverse ceux qui la conduisent: tu auras fait une grande méchanceté, si, par ta faute, un cheval et un homme sont estropiés, si une voiture est cassée.

Quoique tu sois obligé de supporter le froid et le chaud, les brouillards, la pluie et la grêle, cependant tu dois prendre des précautions pour ne point tomber malade.

Si tu as trop chaud en été, ou après avoir couru, ne va point boire une grande quantité d'eau froide dans une fontaine. Apprends à te contenter d'une gorgée ou deux pour apaiser ta soif.

Tu ne boiras point l'eau sale des fossés. Si le brouillard ou la pluie t'ont mouillé, change de vêtement en rentrant à la maison, et fais sécher avec soin ceux que tu viens de quitter.

Si un orage survient, ne va point te mettre à l'abri sous un gros arbre, parce que le tonnerre tombe sur les gros arbres et tue ceux qui se sont mis à l'abri dessous. Blottis-toi dans quelque buisson, tu seras aussi bien garanti et tu ne courras aucun risque.

Tu seras tenté de prendre beaucoup de petits animaux; il y en a qui sont nuisibles parce qu'ils vivent aux dépens des récoltes et des fruits; tels sont les pies, les geais, les merles, qui mangent les cerises et les raisins; tels sont les moineaux qui mangent beaucoup de blé. Tu peux les dénicher; on te le conseille. Mais respecte les hirondelles qui ne mangent que des cousins et des mouches; respecte les petits oiseaux à bec effilé et mince qui ne vivent que de chenilles et de petits vers; laisse-les nicher, ils sont utiles.

Si tu vois des louveteaux, des renardeaux et des marcassins ou petits sangliers dans ton voisinage, avertis-en ton maître; avertis-en le garde de la commune pour qu'on puisse les prendre.

La garde de ton bétail n'emploiera pas tout ton temps; il faut que tu fasses quelque ouvrage pour ne pas t'ennuyer.

Il faut essayer de tresser de la paille, de l'osier; il faut faire du filet, travailler du bois avec ton couteau. Tu trouveras toujours dans ton village des ouvriers qui te montreront à faire ces petits travaux, qui t'indiqueront l'utilité de ton ouvrage et qui te l'achèteront s'il est bien fait. Tu seras content quand tu auras gagné quelque argent avec le travail de tes mains.

N'emploie point cet argent à jouer: commence par garder de petites sommes pour t'en faire une grosse qui te soit utile. Si tes parents sont bien pauvres, tu leur en donneras une partie. S'il te manque quelque vêtement, tu l'achèteras. Prends conseil de tes maîtres, de M. le curé, du maître d'école, sur le meilleur emploi de tes profits.

Regarde attentivement comment les hommes s'y prennent pour labourer, semer, faucher, moissonner et faire tous les travaux de la campagne; offre de leur aider autant que tes forces te le permettront; rends-toi utile, on te montrera avec plaisir. Dans peu d'années tu seras grand et fort, et, de petit berger, tu deviendras un fort laboureur et tu sauras un état qui ne te manquera jamais.

(Anonyme), *Conseils à un jeune berger*, in *Journal d'agriculture pratique*, mai 1838, p. 453.

Bibliographie:

- Association française de pastoralisme. *Le pastoralisme en France à l'aube des années 2000*, éditions de la Cardère, 2000, 252 pages.
- Bussard O. *Le livre de la fermière*, Encyclopédie agricole, J. B Baillièrre et fils 1913, 470 pages.

- Daubenton L. *Instruction pour les bergers et pour les propriétaires de troupeaux*, édition de 1784.
- David F. *Le mouton - Exploitation, rémunération du troupeau*, librairie agricole de la Maison Rustique, Paris, 1920, 330 pages.
- Dechambre P. *Traité de zootechnie*, tome 2 les équidés, Paris, Charles Amat-Asselin et Houzeau, 1912, 495 pages.
- Desroches. *Coqs, Poules, Oies, Canards et dindons - élevage, soins et remèdes*, édition Albin Michel, vers 1930, 197 pages.
- Diffloth P. *Zootechnie spéciale, élevage et exploitation des animaux domestiques*, Encyclopédie agricole, J. B Baillièrre et fils 310 pages, 1914.
- Girard H, Jannin G. *Le mouton, exploitation rémunératrice du troupeau*, Librairie Agricole de la Maison Rustique, Paris, 1920, 331 pages.
- Gouin R. *Alimentation rationnelle des animaux domestiques*, Encyclopédie agricole, J. B Baillièrre et fils, 1905, 496 pages.
- Hubert B, Deverre C., Meuret M. *Les combats du parcours INRA-SAD*, 1995, 17 pages.
- Joigneaux P. *Conseils à la jeune fermière*, Paris, librairie Victor Masson, 1859, 225 pages.
- Jussiau R., Montméas L., Parot J.C. *L'élevage en France, 10 000 ans d'histoire*, Educagri éditions, 1999, 356 pages.
- Lachiver M. *Dictionnaire du monde rural - les mots du passé*, Fayard, Paris, 1997, 1766 pages.
- Landais E. et Balent G. *Introduction à l'étude des systèmes d'élevage extensif* in *Pratiques d'élevage extensif. Identifier, modéliser, évaluer*. INRA Etudes et Recherches sur les systèmes Agraires et le développement, 1993, n°27, 380 pages.
- *Larousse agricole, le monde paysan au XXIème siècle*, Larousse, 2002, 767 pages.
- Legendre G. *Les animaux de la basse-cour*, Encyclopédie agricole, Hachette, 1922, 274 pages.
- Léouzon L. *Le Mouton*, Librairie J. B. Baillièrre et fils, Paris 1906, 460 pages.
- Le Play A. *Le mouton, soins aux troupeaux*, *Almanach du colon limousin*, pages 56 à 59, 1877
- Lequertier R. *Traité de l'élevage pratique des porcs*, Paris, Editions Garnier frères, 1930, 285 pages.
- Veyret P. *Géographie de l'élevage*, Paris, Gallimard, 1951, 254 pages.
- Ysabeau A. *Cours d'agriculture pratique*, tome 3 *Animaux domestiques*, Bibliothèque des campagnes, Paris librairie classique de Paul Dumont, 1862, 374 pages.
- Revue "*Ethnozootecnie*": numéros consultés:
 - 24: Zones marginales et races rustiques,
 - 26: Le petit élevage,
 - 41: La chèvre,
 - 55: La transhumance bovine,
 - 59: L'élevage médiéval,
 - 69: Varia
- Revue "*Union Ovine*": numéros consultés: juillet 1934, mars et mai 1935, août 1937.

LE GARDIENNAGE DES TROUPEAUX DES *HIGHLANDS* D'ÉCOSSE, AU COURS DE LA PÉRIODE CLANIQUE.

Denis Richard BLACKBOURN ⁽¹⁾

Résumé: Dans le contexte environnemental, âpre et austère des Hautes-Terres et des Îles d'Écosse, le recours à l'élevage d'animaux domestiques, s'imposa rapidement aux populations de *clansmen*, non seulement comme ressources alimentaires mais essentiellement en tant que produit, dont seule la vente pouvait assurer l'achat de céréales (avoine), produites en trop faibles quantités dans leurs champs infertiles.

Principale "monnaie" du clan, le troupeau, en particulier de bovins, revêtait d'autant plus d'importance que sa vente ou l'échec de cette transaction dans les foires d'automne, signifiait souvent la simple survie ou la disparition d'une partie d'un clan. Les petits bovins de ces régions, les *Kyloes*, jouèrent ainsi pendant des siècles un rôle économique capital et il n'en est que plus surprenant de constater, à la lecture des témoignages d'époque, que la plupart des troupeaux domestiques semblent avoir été livrés pratiquement à eux-mêmes dans les immensités désolées des *Highlands*. En effet, leur surveillance ne semble pas avoir été organisée de façon autre qu'anecdotique en dépit de l'importance qu'aurait dû revêtir leur gardiennage dans le difficile contexte économique qui perdura tout au long de la période historique clanique. Ils n'étaient réunis que pour les départs collectifs vers les estives et lors des rassemblements précédant les déplacements jusqu'aux foires d'automne. Les divers bouleversements de la société écossaise entre le début du XVIIIe et la fin du XVIIIe siècle provoquèrent l'émiettement de la société clanique, dont certains groupes d'individus, n'eurent d'autres ressources que le vol de ce bétail si mal gardé par ses propriétaires, jusqu'à ce que des mesures de gardiennage officiel de ces régions soient mises en place. Lorsque, suite à la répression de la dernière rébellion jacobite de 1746 (Culloden), le rôle des chefs de clan fut définitivement modifié quant à leur rôle de "père" du clan et que l'économie pastorale, basée sur l'élevage et la vente des bovins céda la place à une économie plus rentable d'élevage extensif du mouton, la société clanique disparut.

Les Hautes-Terres et les Îles (Hébrides) écossaises (*Highlands and Islands*) ont toujours été une région "indépendante" à plus d'un titre: sur le plan géographique, les conséquences des glaciations successives (2), entrecoupées de période de réchauffement, les effets du vent, des intempéries, de l'altitude et de la mer (3), ont modelé un pays, difficile d'accès, peuplés de *clans*, volontiers indépendants, par tradition historique. Repliés dans leurs *glens*, et dans

leurs querelles intestines, les *Highlanders*, en raison sans doute de leur structure sociale "intime" et la parfaite connaissance de leur environnement naturel (*duthus*), ne semblent pas avoir particulièrement privilégié le gardiennage actif de leurs animaux domestiques, rustiques et résistants, pourtant leur seule richesse et souvent indispensables à leur survie.

I. Le contexte géographique, humain et économique

Située au Nord de l'extrémité occidentale de l'Europe, l'Écosse a toujours présenté, au cours de son histoire géologique, une grande variabilité climatique causée par la juxtaposition des influences de l'Océan Atlantique, de la Mer du Nord et de l'énorme masse terrestre du continent européen. Dans ce contexte géographique particulier, seules, les vallées glaciaires plus ou moins encaissées (*glens* et *straths*) offrent de rares et incontournables voies de déplacement et de communication le long des *lochs*, des rivières et des torrents (*burns*) (4). De rares cols

(Drumochter Pass, Pass of Brander, Pass of Leny ...) autorisent le franchissement, souvent difficile, parfois impossible (conditions hivernales) des plateaux d'altitude, collines aux pentes escarpées et blocs granitiques montagneux. Ces points de passage obligés, splendides lieux d'embuscade et d'exploits martiaux, furent autant de garants de l'intégrité des lieux et des biens, en permettant bien souvent aux propriétaires spoliés d'y rattraper les éventuels voleurs de leurs troupeaux.

La région des Highlands and Islands

Séparée de sa voisine septentrionale anglaise par les *Borders*, la région des *Lowlands* écossaises occupe le sud du pays ainsi que la plaine littorale orientale, avant de céder la place aux reliefs montagneux des Hautes-Terres d'Écosse, les *Highlands* (5), délimités par la *Highland Line*, courant le long des contreforts de ces plateaux et collines d'altitude, auxquelles, en raison d'une longue tradition historique commune, on adjoint souvent les Îles Hébrides (*Islands*).

Le réchauffement climatique du début de l'Holocène (6), permit au couvert forestier (7), de remplacer lentement la toundra ouvrant ainsi des milieux favorables de plus en plus septentrionaux à de nombreuses espèces d'herbivores sauvages (8), accompagnés ou rejoints par leurs prédateurs naturels (9). C'est également vers cette époque, que ces contrées virent apparaître une espèce nouvelle qui allait jouer un rôle déterminant dans la transformation de ses biotopes

sauvages, tant par son action directe (destruction progressive de la vaste forêt de "Caledon" et d'une partie de la faune

sauvage originelle), que par celle de ses commensaux domestiques (10).

La colonisation par l'homme de l'environnement naturel.

Les plus anciennes traces de l'Homme en Écosse sont celles de chasseurs-collecteurs mésolithiques, établis, il y a 8.500 ans (11) sur l'île de Rum, dans les Hébrides (12) et relativement contemporaines d'indices de colonisation retrouvés sur la côte orientale (13). Plus de trois mille ans plus tard, alors que les rivages orientaux du bassin méditerranéen avaient déjà connu une succession de cultures et de civilisations, l'Écosse finissait tout juste de se libérer de la lourde présence de ses glaciers, artisans actifs de son relief tourmenté (14). Dans la région des *Highlands*, recouverte de vastes forêts, occupant encore plus de la moitié de sa superficie (15) vivaient en cette fin de l'Âge de Pierre,

probablement moins de 10.000 personnes (16), réparties principalement sur les côtes et le long du *Great Glen*, joignant l'Atlantique (Fort William) à la Mer du Nord (Inverness). Cette population s'accrut rapidement lors du Néolithique tandis que son alimentation et son économie originelles, principalement basées sur l'exploitation du Cerf, du Chevreuil et du Sanglier (17), furent considérablement modifiées par l'introduction (18), et l'exploitation (19) des quatre premières espèces d'animaux d'élevage: le mouton, la chèvre, le bétail et le porc (20), rejoints, plus tardivement, semble-t-il, par le chien (21) et le cheval (22).

Le contexte clanique

Regroupées, tout d'abord en groupes familiaux, puis en tribus (23), les populations éparses des *Highlands and Islands* se donnèrent, vers la fin du XII^e siècle, une organisation sociale originale, le clan (24), mot issu du gaélique *clann* (signifiant: enfants, descendants (25)). Celle-ci perdura, dans sa signification originelle, jusque vers la fin du XVIII^e siècle.

En 1587, un Décret du Parlement écossais définit l'appartenance à un clan (26), comme reposant sur le partage de liens de sang (la plupart du temps fictifs) ou l'occupation d'un lieu de résidence (27) (dans le territoire clanique). Ses membres obéissaient aux ordres d'un chef, descendant, plus ou moins authentique, d'un ancêtre supposé commun. Assisté de ses proches (*fine*), ce chef de clan avait, en matière de justice (*Heritable jurisdictions*), plein pouvoir, parfois renforcé d'une Charte royale et d'un titre nobiliaire (28), et il lui incombait de punir les rares voleurs (29) et meurtriers, appartenant à son clan en prononçant parfois leur condamnation à un exil définitif. De ce fait, ces "hommes sans clans" (*broken men*) n'avaient alors plus guère d'autres ressources que le vol et la rapine, entretenant un climat local d'insécurité, en particulier en ce qui concernait les troupeaux, souvent laissés sans grande surveillance dans l'immensité des

landes du territoire clanique.

Souvent dispersées sur l'ensemble de celui-ci, considéré comme la propriété commune du clan, les populations locales en avaient une connaissance d'autant plus fine qu'elles y résidaient pour la plupart depuis des générations. De ce fait, la moindre intrusion ne pouvait espérer passer inaperçue, ne serait-ce qu'en raison des voies d'accès limitées. De plus, les *Highlanders*, à l'occasion mercenaires de rois étrangers (30), jouissaient d'une réputation de férocité et de cruauté et bien peu de voyageurs (31) osèrent se risquer dans ces régions peuplées de "*wild Wikked Helend-Men*" (32) avant le milieu du XVIII^e siècle.

Certaines occasions - chasses collectives (*tainchels*), célébrations festives ou préparatifs martiaux- voyaient les *clansmen* se réunir en des lieux définis par la tradition (*Gathering place*) sur l'injonction de leur chef, le *ceann-cinnidh*, ou des *tacksman* (*dhuine uasail*, en gaélique). Ces "officiers" du clan, responsables locaux de la levée des loyers, impôts et contributions, veillaient à la bonne organisation et réglaient la vie du clan (moisson, départ en estive, rassemblement et convoi des troupeaux de bovins jusqu'aux marchés des *Lowlands* ou anglais).

L'économie pastorale du clan.

En raison de leurs caractéristiques géographiques et climatiques, les *Highlands* ne présentent qu'une faible surface de terres arables propices à l'agriculture, et les habitants de ces régions n'avaient d'autre choix que de se tourner vers une économie plus pastorale qu'agricole (33) avec parfois une certaine démesure. Des décrets du Parlement écossais mirent, dès le XIV^e siècle, en garde leurs propriétaires contre les dégâts imputables en particulier aux ovins et bovins (34), ce qui semblerait indiquer un certain laxisme dans le gardiennage de ces animaux (35).

Si ce n'était la vente de fourrures ou de peaux d'espèces sauvages ou domestiques, seule la vente du bétail autorisait les achats de ce qui faisait défaut localement (céréales, en particulier l'avoine, outils, armes) car bien que les "petits" animaux domestiques (36) (ovins, caprins, volailles (37)) aient parfois joué un rôle local non négligeable dans la survie des populations locales, l'économie des *Highlands and Islands* reposait principalement sur l'élevage bovin (38).

Le bétail (Highland Cattle).

Cependant, l'animal, "clé de voûte", de l'économie

pastorale (39) des Hautes-Terres et des Iles, celui qui

autorisait des échanges commerciaux avec les *Lowlands* et les comtés anglais, celui qui permettait ainsi au *Highlander* d'acquérir des outils, des armes, des denrées indispensables, fut le bovin des *Highlands*, le *Highland Cattle* ou *Kyloe* appelé parfois *Black cattle* en raison de la couleur sombre de sa robe (40). Animaux rustiques (41), peu exigeants sur le plan alimentaire (42), ils étaient capables de survivre aux rigueurs hivernales de ces régions, bien que certains des animaux non vendus aux foires d'automne, aient parfois passé la mauvaise saison dans la chaumière, davantage pour partager leur chaleur animale et leur sang (mélangé à de la farine d'avoine) que pour garantir leur très hypothétique confort.

Dès le début du XIII^e siècle, une carte d'Écosse dessinée et annotée par un certain Matthew Paris confirme la vocation pastorale des *Highlands* décrits comme étant "une contrée marécageuse et infranchissable, adaptée au bétail et aux bergers (43)". Sans doute s'agit-il là de la première mention d'un quelconque gardiennage, bien que le terme de "berger" ne semble pas avoir revêtu dans le contexte des *Highlands* une signification très "active", la plupart des propriétaires, au cours des siècles, se contenant de laisser plus ou moins divaguer leurs bêtes, après les avoir, parfois, marquées à l'oreille, soit sur les cornes, soit par un

découpage particulier de certaines parties de la robe, soit par une marque au fer rouge (44).

Si les descriptions de ces bovins abondent au cours des siècles (45), soulignant leur "multitude", leur absence de domestication apparente a étonné de nombreux auteurs jusqu'au XVIII^e siècle, surpris de les voir demeurer sur les landes, quelles que soient les rigueurs hivernales, à l'écart des abris humains. Là encore, l'absence de gardiennage dans le contexte du territoire local semble générale, entraînant souvent le surpâturage (46) par les animaux en totale liberté et les autres inconvénients inhérents. Il n'est pas impossible toutefois que les *Highlanders* aient résolu, d'une façon relativement élégante, l'un des aspects du gardiennage en "confiant" celui-ci à une vache dominante (47), appelée en gaélique "*Ceann abha, Ceannabhoin, Boinechean, Ceannnith*", se reposant ainsi sur son "expérience" pour guider le troupeau.

Le nombre de ces bovins était estimé, vers le XVIII^e siècle, à plus de 120.000 têtes de bétail dans les *Highlands* (48) auxquelles il faut ajouter environ 110.000 animaux pour l'ensemble des îles Hébrides, dont environ 1/5^e était exporté annuellement (49).

II Le gardiennage des animaux du clan

Le gardiennage "passif" à proximité des habitations et des villages.

Dans le contexte local et en temps de paix, le gardiennage des animaux domestiques pouvait se concevoir d'une façon très sommaire, dans la mesure où les dangers les menaçant étaient relativement limités (prédateurs divers, sans doute tenus en échec par les chiens). Quant aux éventuels vols, la structure clanique garantissait une certaine sécurité en ce domaine dans la mesure où la (re)connaissance inter-individuelle était à la base des échanges dans le clan et que le bannissement d'un *clansman* équivalait à le condamner à une existence solitaire et misérable.

L'encadrement des animaux afin de les empêcher de se nourrir des maigres ressources locales du sol destinées à la consommation humaine, eut parfois pour effet l'érection de

petits murets (*dykes*) de pierres sèches ou construits en mottes d'herbe délimitant, tant bien que mal, la surface cultivée de l'*infield* ou autour des petits potagers (*kailyards*) et des layons cultivés (*run-rig*).

Les animaux domestiques (surtout le bétail) étaient parfois entravés, à proximité des villages, afin de limiter les occasions de destruction des récoltes, ou confiées à des "bergers" (50) (enfants, femmes) qui les surveillaient du matin au soir, veillant à les chasser des quelques champs encore en culture (51), mais aucun système régulier de gardiennage efficace ne semble avoir été mis en place dans les *Highlands*.

Les auxiliaires du gardiennage.

Au nombre des auxiliaires du gardiennage, le chien joua certainement un rôle important, notamment à l'égard des prédateurs (52), mais son usage ne semble pas avoir revêtu la même importance que dans d'autres sociétés pastorales, sans doute en raison de la difficulté à les nourrir lors du long hiver de ces contrées (53).

Son rôle essentiel dans la conduite des troupeaux (54) est cependant noté par de nombreux auteurs (55), sans que la race canine (ou ses caractéristiques) soit davantage définie, bien qu'un auteur du XIX^e siècle se soit

enthousiasmé face aux exploits d'un "sheepdog" (56).

Autre auxiliaire, le petit cheval *Gearran* des *Highlands* accompagnait, en tant qu'animal de bât (57), les estives et les déplacements des troupeaux, mais ne servait éventuellement de monture qu'au *drover* lors de son voyage retour de monture (58). Ces chevaux n'étaient pas davantage gardés que les autres animaux domestiques et étaient donc laissés à eux-mêmes dans les *Highlands* pour n'être capturés que lorsque leur utilisation était imminente (59).

Les talismans et charmes, gardiens des troupeaux

Comme dans de nombreuses sociétés, ayant conservé leur héritage païen, les croyances dans les forces surnaturelles de l'"Autre Monde" et dans le "Mauvais œil"

(*an droch-shuil*) encourageaient les populations des Hautes-Terres à recourir à nombre de talismans (plantes particulières, galets (60) "magiques") et de charmes, ne serait-ce que pour

se prémunir des sorts jetés par les sorcières, les *fairies* et autres elfes. La "Pierre rouge" d'Ardvorlich par exemple, revêtait aux yeux des populations locales une telle importance, en raison de ses vertus guérisseuses des maladies du bétail

L'année du bétail; les *shielings*.

L'économie pastorale, souvent collective, supposait une organisation des activités selon un cycle annuel. Ainsi, le nombre des animaux autorisés à utiliser l'estive (62), était bien précisé en fonction de l'espèce (*souming*): un cheval équivalait à deux vaches ou dix moutons (63). En fait, ces estives (*Shielings*) permettaient de résoudre le difficile problème de la gestion des troupeaux (moutons, chèvres, bétail et chevaux) en les éloignant des champs autour des villages pour les laisser plus ou moins à l'abandon dans les collines, sous la surveillance de quelques enfants et jeunes gens:

Comme il existait de vastes "shielings ou herbages dans cette région, au voisinage des propriétés du Laird de Badenoch, les habitants au début de l'été déménageaient vers ces "shielings" avec tout leur bétail, homme, femme et enfant; et il n'était pas rare de voir un enfant dans un panier et une pierre de l'autre côté du cheval pour conserver l'équilibre; et quand l'herbe se faisait rare dans les "shielings", ils retournaient à leur ferme principale, où ils demeuraient tant qu'il y avait suffisamment de pâtures, puis retournaient, de la même façon, à leurs "shielings" et poursuivaient ce mouvement durant les différentes saisons de la végétation et les seules occupations auxquelles ils s'adonnaient durant l'été étaient leur tourbe et la réparation de leurs demeures. Quand leurs maigres récoltes étaient mûres, tous descendaient des collines et s'activaient dans les fermes, jusqu'à ce que tout ait été coupé et mis à l'abri dans des granges, dont les murs étaient généralement faits de pierres sèches ou constitués de branches entrelacées: et il n'était pas rare que les habitants, après la moisson, retournent dans leurs "shielings" et y demeurent jusqu'à ce qu'ils en soient chassés par la neige... Les travaux agricoles étaient exécutés au printemps, les habitants n'ayant pas le goût de poursuivre des récoltes ni des innovations modernes (64).

Dans certaines régions des *Highlands* (Badenoch, etc.), et parfois dès le XVII^e siècle, les transhumances, bien que collectives prirent un aspect beaucoup plus organisé, en ce sens que toutes les bêtes des différents hameaux placés sous l'autorité d'un même *Laird* étaient rassemblées et que ce dernier veillait, par l'envoi de "bergers" rétribués (*poindlers*), à ce que les animaux trouvent des pâturages en bon état au terme de leur voyage (65). Il s'agissait d'éviter l'exploitation des pâtures estivales ancestrales par les troupeaux de clans voisins ou par leurs chevaux qui, sitôt leurs tâches de transport ou de traction effectuées (66), étaient laissés en liberté dans les collines. A partir du 1^{er} mai, les bêtes avaient obligation de paître en dehors des limites du village, souvent concrétisées par un muret périphérique de pierres sèches (*head dyke*), leur départ ne s'effectuant qu'après que la *Baron Court* (assemblée des principaux grands propriétaires locaux) en ait fixé la date (généralement

Les Foires

L'habitude de conduire régulièrement (71) les troupeaux (*droves*) des *Highlands* et des Hébrides (72) jusqu'aux foires des *Lowlands*, semble dater de la fin du XV^e siècle et, dès le début du XVI^e siècle (73), les bêtes (74) se virent conduites en nombre croissant vers les marchés à

que les propriétaires venaient de 60 km à la ronde amener un récipient d'eau afin de l'y plonger et le ramener à boire aux animaux malades (61).

au 1^{er} juin (67)).

A l'exception d'une partie des chevaux et de quelques hommes, occupés à couper la tourbe (*peats*) ou bien à réparer les habitations du "village d'hiver", *baile geamhraidh*, le hameau entier, accompagné du bétail, rejoignait les *shielings*, afin d'y passer la majeure partie de l'été.

Afin de mieux organiser l'exploitation rationnelle du milieu, certains *shielings* étaient "mobiles" en ce sens que les bergers guidaient leurs bêtes en confinant leurs troupeaux dans les herbages au pied de la colline avant de les mener vers les prairies d'altitude; le mouvement inverse avait lieu à la fin de l'été, les premiers pâturages offrant de nouvelles ressources alimentaires à la suite de ces quelques mois de répit. Mais en règle générale, ces pâturages étaient exploités de façon collective, sans gardiennage efficace, les animaux de l'ensemble du clan se nourrissant où bon leur semblait, pratiquement sans gardiennage ni intervention humaine. Le plus souvent, un contexte historique local (rapports de force, propriété ancestrale, traité et échange accepté) permettait une définition acceptable des droits d'occupation traditionnels de certains lieux, parfois situés hors des limites du territoire clanique (jusqu'à parfois une trentaine de kilomètres). Dans ce cas, le voyage s'effectuait en deux étapes, impliquant l'existence de ressources alimentaires locales temporairement suffisantes avant d'entreprendre la suite de la transhumance (68) et un nouvel accord passé avec le clan local.

Selon les régions des *Highlands*, le retour des animaux au village "d'hiver" commençait vers la mi-août, puis, vers le début du XVII^e siècle, cette date se généralisa, remplaçant de plus en plus fréquemment celle de *Samhain* (1^{er} novembre) afin d'être en mesure de participer aux foires d'automne de Falkirk et de Stenhousemuir (mi-septembre (69)).

Ramenées au hameau, les bêtes stationnaient aux alentours du village, après la moisson ou la récolte, "fumant" les terres destinées à la culture dans l'enclos de pierres sèches. Les animaux étaient ensuite laissés à eux-mêmes autour du village (70), en attendant d'être réunis en troupeaux, confiés à des *drovers* qui les menaient vers des foires à bestiaux. Certaines bêtes étaient cependant tuées et leur viande salée, tandis que d'autres étaient conservées et passaient l'hiver tant bien que mal, soit à l'abri de la demeure, soit abandonnées à elles-mêmes dans les solitudes glacées des *Highlands*.

bestiaux (*trysts*), encore sis dans les villes limitrophes des *Highlands*, où ne s'aventuraient qu'à regret les marchands de bestiaux des *Lowlands* et les acheteurs anglais.

Vers la fin du XVI^e siècle, les bovins des parties septentrionales et occidentales du Royaume d'Écosse étaient

conduits vers les foires de l'est du pays; des *trysts* se mirent en place à Alyth, Brechin, et Forfar, puis au début du XVII^e siècle, dans l'Aberdeenshire et à Dumfries.

A partir du XVII^e siècle, les conséquences douanières de l'Union des Couronnes mais aussi la croissance des grandes villes (Edimbourg et Glasgow mais surtout Londres), et le développement de l'Armée et de la Marine britannique imposèrent l'élaboration d'une solution régulière quant à l'approvisionnement de ces concentrations de population, en denrées fraîches, en particulier en viande (75). Ce commerce prit une telle ampleur tout au long du XVII^e siècle, que certains Écossais en vinrent à décrire leur pays comme étant "un simple pâturage de l'Angleterre" (76).

Le choix de Crieff, à la porte des *Highlands* fut dicté par son accès relativement aisé pour les troupeaux des Hébrides (le long de Rannoch Moor et des Loch Tay et Earn) et dès la fin du XVII^e siècle, cette ville devint, pour plus d'un demi siècle, le plus grand marché aux bestiaux d'Écosse.

Le bétail, cette nouvelle richesse des *Highlands and Islands*.

La vente, à grande échelle, du bétail des *Highlands* marqua une étape importante dans la transformation du monde gaélique des Hautes-Terres et des Îles écossaises; les chefs de clan (83) se détournèrent de l'économie traditionnelle, basée sur une agriculture médiocre mais relativement communautaire, pour s'orienter peu à peu vers la vente, plus lucrative, de bétail (84). Ils jetèrent ainsi les bases d'une mentalité plus individualiste et plus capitaliste, contraire à l'"esprit de clan", dans l'espoir de revenus plus substantiels et plus personnels. Si, pendant des siècles, le prestige d'un chef de clan se mesura au nombre d'hommes armés sur lesquels il avait autorité et qu'il était susceptible de "lever" en cas de besoin, la richesse et l'importance d'un homme se comptèrent dorénavant en têtes de bétail. C'est

Placé sous l'autorité du Comte de Perth par un décret du Parlement écossais de 1672 (77), ce marché se tenait annuellement, pendant la seconde semaine d'octobre, et voyait les *drovers* s'engager à mener les troupeaux (78) jusqu'en Angleterre pour 1s. par jour.

Vers 1716, quelques années après l'Union des Parlements anglais et écossais, le nombre accru d'acheteurs anglais, recherchant une ville d'un accès plus aisé, amena le développement d'une foire à Falkirk où deux fois l'an et pendant deux jours plus de 50.000 animaux étaient l'objet de transactions (79). Vers la fin du XIX^e siècle, la presse locale cita le chiffre de 150.000 têtes de bovins vendues à Falkirk, sans compter les moutons dont le nombre croissait d'année en année. Si Crieff et Falkirk étaient de grandes foires "terminales", tout au long de la route des troupeaux (80) se tenaient une multitude de petites foires (81), au nombre d'environ 500 (en 1727) réparties sur l'ensemble de l'année (82).

ainsi que les troupeaux, le plus souvent constitués jusqu'alors de bêtes provenant d'une multitude d'éleveurs locaux (85), furent de plus en plus le fait d'animaux appartenant à des *tacksman* (86) ou des chefs, avec pour conséquence de voir les pâturages réservés à l'alimentation de ces seules bêtes. La réorganisation des terres allouées précéda une forte augmentation des loyers, et la mise en place d'un gardiennage des terres et des troupeaux, afin de faire respecter le droit de certains bovins d'y paître au détriment de la (ou des quelques) vache(s) des *clansmen* les plus démunis. Cette évolution eut pour conséquence majeure une augmentation du cheptel bovin entraînant souvent un accroissement exagéré de la densité (87) locale.

Les exportations de bétail: le Grand voyage.

En 1672, les exportations de bétail par voies de terre ou de mer furent encouragées (88) et les convoyeurs de bétail, les *drovers*, jusqu'alors considérés avec autant de méfiance que des bandits, virent leur statut reconnu, en même temps que leur importance sociale et leur prestige croître. Leur métier était maintenant admis comme honorable (89) et comme participant à la vie économique du pays et même, dans le cas des *Highlands and Islands*, comme la seule activité commerciale honnête de la région. Le XVIII^e siècle vit les troupeaux de *Kyloes* participer massivement aux efforts économiques écossais basés sur l'exportation vers l'Angleterre d'animaux, de toile de lin et de charbon. L'Union des Parlements (1707) provoqua une recrudescence des échanges commerciaux à l'intérieur de la Grande-Bretagne, dont bénéficièrent les éleveurs et les *drovers* qui eurent cependant à faire face à la fermeture de certaines foires et marchés à bestiaux, lors des soulèvements et des campagnes jacobites (1715 et 1745).

Les guerres, pratiquement continuelles, auxquelles prit part la Grande-Bretagne entre 1727 et 1815 provoquèrent une demande accrue de viande de bœuf salée,

en particulier pour la Marine Royale. Jusqu'à l'époque des guerres napoléoniennes et de la guerre d'Indépendance américaine, les *drovers* écossais menèrent donc les *Kyloes* jusqu'aux foires de Crieff, Falkirk ou Dumfries puis parfois jusqu'aux gras pâturages du sud.

En moins de deux siècles, l'exportation de bétail depuis les régions pastorales des Hautes-Terres et des îles Hébrides devint un fait commercial encouragé par le Gouvernement écossais. Cette nouvelle attitude allait avoir d'importantes conséquences sociologiques, entraînant un bouleversement important du mode de vie ancestral des *Highlands and Islands* avec l'avancement des dates des transhumances d'automne (retour des *shielings*), la construction de parcs à bétail, enclos de murets de pierres sèches (en particulier près d'Edimbourg et dans le Galway). Dans certains cas, l'élevage intensif de bovins, amena de profonds changements voire la disparition progressive du système de transhumances, augurant les bouleversements du tissu relationnel et social de la fin du XVIII^e siècle et la fin de l'époque clanique des *Highlands and Islands* d'Écosse.

Le drover, du glen à la foire et de la foire en Angleterre.

Aucun troupeau de *Kyloes* ne serait sans doute arrivé à sa destination anglaise, sans l'extraordinaire compétence de son convoyeur, le *drover*, personnage fascinant à plus d'un titre car il préserva longtemps, dans la mémoire collective britannique, une certaine image du *Highlander*. Investi des qualités et défauts ancestraux des habitants de ces régions, parfois noble, chef ou *chieftain* (90), souvent ancien *tacksman*, ou fils de celui-ci, il possédait une éducation certaine et s'exprimait aussi bien en anglais qu'en gaélique. Rompu au métier des armes et autorisé à en posséder, en dépit des *Disarming Acts* de 1716, 1725 et 1748, il était l'héritier, frugal (91) et résistant, d'une longue tradition de *Highlanders*, adaptés à leur environnement austère (92).

Menant une vie d'errance, entre les *Highlands* et les prairies du Norfolk, il trouvait parfois à s'employer momentanément lors des moissons dans les *Lowlands* où il demeurait souvent jusqu'au début de l'hiver avant de reprendre le chemin de son *glen*, porteur de nouvelles, d'histoires et de contes mais aussi d'objets achetés, ou échangés, dans les Basses-Terres, mais surtout des sommes payées en échange des troupeaux.

Les qualités exigées d'un bon *drover* étaient multiples; à la résistance physique et à d'indéniables connaissances concernant le bétail, son comportement, ses besoins et ses maladies, venaient s'ajouter un indispensable sens de la relation humaine, des transactions financières et "un sens du terrain", permettant de distinguer le meilleur itinéraire pour son troupeau.

Les grandes distances parcourues imposaient, pour les *drovers* les plus riches, l'utilisation d'un animal de bât, tel le *garron*, portant les divers ustensiles et provisions (dont un sac de farine d'avoine) indispensables. Mais le *drover* effectuait généralement à pied le voyage jusqu'aux foires, tenant le *garron* par la longe et dirigeant son troupeau à l'aide de son chien et d'un bâton.

Conduire ces troupeaux disparates était tout un art (93) car il fallait tenir compte du registre comportemental des animaux, différent selon l'âge, le sexe ou la reconnaissance hiérarchique au sein du troupeau, parfois composé d'animaux étrangers l'un à l'autre car provenant de propriétaires différents. Il fallait également savoir habituer les bêtes, ne pas les fatiguer, causant ainsi un amoindrissement de leur valeur marchande. De ce fait, il

était indispensable que les premiers jours se passent à un rythme de déplacement relativement lent (environ 15 à 20 km dans la journée) avec une pause vers la mi-journée, une halte vespérale (94) et un repos nocturne; au cours de ces arrêts, les animaux trouvaient nourriture, eau et sommeil (95) et reconstituaient leurs forces. Le gardiennage, de jour (accompagnement) comme de nuit (surveillance) était donc incessant et particulièrement harassant pour les *drovers* et leurs aides.

Le principal obstacle naturel était l'eau, qui, sous forme de torrents (*burns*), de *lochs*, de rivières, est omniprésente dans les *Highlands* et présentait avec les passages en altitude (cols) l'une des difficultés liées au relief de ses régions. Les rares ponts (30 ou 40 ouvrages) jetés par Wade sur la Tay, la Spean, la Tummel et la Garry s'avèrent fort insuffisants tant en nombre qu'en dimensions; de plus leur situation dans les villages et leur fragile structure de bois ne convenaient guère à des troupeaux de bovins inquiets et vite enclins à la panique et bien souvent les *Kyloes* n'avaient d'autre choix que d'emprunter un gué ou de nager (96). A ces difficultés s'ajoutaient, pour le bétail venant des îles Hébrides (Skye, North et South Uist, Benbecula, Barra, Harris, mais également Rum, Eigg, Sleat), celles de la traversée des bras de mer. Le bétail était encouragé à traverser à la nage (97) (il fallait dans ce cas profiter de l'étale) mais était parfois embarqué dans des esquifs (contenant jusqu'à 50 bêtes et servant habituellement au transport de tuiles ou d'algues marines) au fond recouvert de branchages de bouleau, de bruyère ou de fougères.

Cette fonction était auréolée d'un prestige certain (98), bien que ces hommes aient parfois présenté un aspect suffisamment redoutable pour impressionner les *Lowlanders* dans les *trysts* de Crieff, Falkirk ou Dunkeld. La réaction aux nécessités éthologiques et alimentaires des animaux n'était que l'une des nombreuses difficultés attendant le *drover* qui se voyait obligé d'établir des prévisions financières (99) parfois assorties de pertes (100) et souvent de dépenses imprévues. Ses propres émoluments ne semblent pas avoir fourni matière à un rapide enrichissement. Mis à part les cas marginaux de quelques "*topsmen*", employant de nombreux aides et recevant souvent un pourcentage sur les ventes, le commun des *drovers* ne pouvait espérer faire fortune rapidement.

Le bétail, une richesse convoitée: le vol de bétail.

Dès le début du XVI^e siècle (101), les diverses instances gouvernementales furent saisies de plaintes de la part de victimes de vols de bétail (*creachs*) et les Registres (commencés en 1545) du "*Privy Council*" ne forment à partir de cette époque qu'une longue suite de plaintes pour vols de bovins (102). Ce "capital sur pattes" présentait l'avantage mais aussi l'inconvénient de sa mobilité (103) et certaines régions particulièrement propices à l'élevage (tel les *glens* d'Angus, où 2400 têtes de bétail furent volés) devinrent les "

terrains de chasse" de clans (tels ceux du Badenoch et du Lochaber) spécialisés dans ce type de forfait (104). Les récits de ces vols devinrent des traditions locales et les agissements des voleurs de bétail (105) furent l'objet de poèmes, de chants et surtout d'histoires (106) dignes des exploits de Finn Mac Cumhaill et racontées lors des *ceilidh* (107). Cependant, bien au-delà de ces célébrations, ces vols, quelles qu'en soient les raisons, indiquaient clairement l'absence de pratiquement tout gardiennage efficace dans ces contrées.

Les vols de "survie".

Pour de nombreux clans et encore davantage pour les "*broken men*", le vol de bétail relevait davantage d'une

nécessité économique que d'un exercice traditionnel de virtuosité martiale. Les MacFarlane, les MacIain (ou

MacDonald) de Glencoe, les MacGregor et certains *septs* du clan Cameron eurent recours à cette extrémité dans le simple but de survivre à la suite de diverses actions, plus ou moins juridiques et légales, entreprises contre eux par leurs ennemis héréditaires (108), les Campbells.

Ces vols étaient souvent le fait de petits groupes d'hommes (de 10 à 30) agissant à la faveur de la nuit et se dissimulant, avec le produit de leur larcin sur les sommets des *Highlands* ou dans les forêts (109). Si d'aventure, le

Les vols "codifiés".

Ceux-ci concernaient le vol de petits troupeaux de quelques bêtes seulement (113) (*spreidh* en gaélique). Il s'agissait généralement d'expéditions montées par quelques jeunes *clansmen* désireux de prouver leur valeur (114) et déroband ces animaux dans un contexte très local. Cette coutume, à la réciprocité établie, n'était pas considérée, dans

Les "véritables" vols.

Cependant des *creachs* beaucoup plus importants virent la participation de véritables armées de clans (115) et il est probable que dans ces opérations (116) les principaux hommes du clan participaient à ces expéditions devenues de véritables spécialités de certains clans (117) mais aussi de véritables actes de guerre inter-clanique. En 1602 (118), les MacDonald de Glengarry envahirent les terres de Glen Isla, Glen Shee et Strathardle et en emportèrent 2700 bovins (119) avant d'être rattrapés par le clan propriétaire qui leur infligea une sévère défaite à Cairnwell Pass.

Ces agissements avaient généralement lieu sous couvert de l'obscurité, bénéficiant parfois d'un clair de lune (120). Certains cas particuliers illustrent bien l'impunité dont

Le Blackmail

Un tel climat d'insécurité (en particulier dans les régions du Lochaber, Atholl, Rannoch, Badenoch) encouragea un certain nombre de chefs de clans, à s'ériger en "protecteurs" du bétail et à encourager leurs voisins à leur payer une somme garantissant que leurs troupeaux ne seraient pas volés (123) ou bien qu'en cas de larcin, les

Le droit de passage.

Une autre façon de s'enrichir sans effort consistait pour un clan à réclamer un droit de passage (*road collop*) dès lors qu'un troupeau passait sur son territoire; en certaines occasions, le clan sollicité refusait de s'acquitter de cette taxe, qu'il pouvait estimer disproportionnée, et la parole céda à la place aux armes (125).

Pour la plupart des éleveurs possédant des troupeaux d'animaux domestiques dans les *glens* limitrophes des *Highlands*, la proximité de clans voleurs et de bandes de

groupe de voleurs était rattrapé (110), il était restitué (ou une somme d'argent échangé contre sa totalité); en règle générale, les issues sanglantes étaient rares ainsi que l'arrestation des coupables, souvent par crainte des représailles (111) ou bien parce qu'il n'y avait pas lieu d'incarcérer et de juger des hommes trop pauvres pour être en mesure de payer la moindre amende et encore moins les frais de leur procès (112).

ce cas, comme un larcin, mais comme un vol codifié, ritualisé, (souvent la dot, volée par un ou des frère(s) de la future mariée au clan de son futur époux) permettant d'ailleurs aux jeunes hommes du clan spolié de prouver leur propre valeur en tentant de récupérer le bétail déplacé.

semblaient assurés les voleurs. Ainsi en 1592, Alastair Stuart de Ardvorlich (au sud de Loch Earn), accompagné de complices, déroba non seulement 254 têtes de bétail, 66 chevaux et 300 moutons à des clans voisins (dont le territoire s'étendait dans le Lennox), mais il poussa la provocation jusqu'à répéter son expédition, précédé cette fois de deux sonneurs de cornemuse (121).

Dans le contexte agité du pays, le gouvernement n'avait que des moyens limités pour faire respecter la loi (122) et le plus souvent, le "*Privy Council*" devait se contenter d'une condamnation symbolique des coupables réfugiés dans leurs *glens* d'Argyll ou du Lochaber ou sur les landes de Rannoch.

auteurs seraient sinon arrêtés, du moins rattrapés, et les animaux restitués à leurs légitimes propriétaires, en échange d'une rétribution pour services rendus (124). Cette "protection" du bétail, dont la robe était souvent noire, portait le nom de "*blackmail*", mot conservé à ce jour dans la langue anglaise et désignant le "chantage".

"*broken men*" posa d'insurmontables problèmes en raison des vols, de la prédation et des droits exigés par ces "protecteurs" d'un genre bien particulier. Ce n'est qu'après la défaite de la dernière rébellion jacobite de 1745-46, et la décision, souvent accompagnée de brutalités et de violences multiples, de rétablir et maintenir l'ordre et le respect des lois que la situation des éleveurs du Morayshire, de l'Aberdeenshire et des *glens* d'Angus put progressivement s'améliorer.

Le gardiennage officiel des *Highlands*.

Les premières compagnies de maintien de l'ordre étaient déjà apparues vers 1624, afin de lutter contre les vols de bétail, mais les succès très relatifs de ces milices entraîna

leur suppression en 1717. Leur uniforme sombre (tartan du kilt à majorité de couleur vert foncé, appelé "*government*") leur gagna le surnom de *Am Freiceadan Dubh* (ou The Black

Watch: La Garde Noire). En 1725 cependant, sur l'initiative du Général Wade, six compagnies, constituées d'hommes de clans fidèles au gouvernement hanovrien (Fraser, Campbell, Munro et Grant,) furent formées afin de maintenir l'ordre. En 1739, ces compagnies formèrent un Régiment, le 43e (plus tard 42e) *Highland Regiment of Foot*.

En 1745, Duncan Forbes of Culloden, inquiet de l'absence de troupes gouvernementales en Écosse, utilisa son influence politique afin de créer dans le pays des *Independant Companies* et en mars 1746, le Général Campbell commandait à 2776 hommes, principalement des Campbell d'Argyll (126), chargés de maintenir l'ordre royal dans ces contrées isolées. La construction de forts et l'installation de garnisons (127) en des points stratégiques, depuis Blair Atholl, tout le long du cours de la Garry, jusqu'à la Spey et Ruthven dans le nord, fut la solution préconisée afin de "pacifier" la région et de protéger les régions de "Banff, Aberdeen, Mearns et Angus" des "déprédations des voleurs de Rannoch, Lochaber et Glengarry" (128). Les itinéraires (129) des voleurs de bétail à travers les cols des *Highlands* furent étudiés et des garnisons composées d'hommes des cinq "*Highland Additional Company's*" placées en des lieux stratégiques pour les intercepter (130).

Lorsque les derniers espoirs jacobites s'effondrèrent

avec la défaite des clans à Culloden, la fuite du Prince Charles Edouard Stuart et la répression qui s'abattit dans les *glens* rebelles, une nouvelle société, plus "moderne" se mit en place. Le port du kilt, le gaélique, la cornemuse furent interdits par la nouvelle loi des vainqueurs. Les chefs de clans, revenus en grâce auprès du Gouvernement en enrôlant leurs *clansmen* dans les *Highland Regiments* ou en les déportant vers les colonies du Nouveau Monde, virent rapidement tout l'intérêt financier qu'il y avait à remplacer les hommes et leur petit bétail rustique par des "Grands Moutons", puis en offrant les solitudes grandioses de leurs landes aux chasseurs de cerfs et aux tireurs de *grouse*.

Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de l'Histoire de ces régions que de constater que si l'image du *Highlander* a survécu malgré tout, elle le doit au gardiennage institutionnel des troupeaux, ce Black Watch, ancêtre des nombreux Régiments écossais qui demeurèrent le seul lieu où furent préservés le port du kilt et les sonneries des cornemuses.

Dans un certain sens, les "*Pipes and Drums*" qui défilent aujourd'hui encore dans les rues d'Edimbourg doivent beaucoup à l'absence d'un système efficace de gardiennage des troupeaux dans les *Highlands*!

Notes

- 1) Docteur en Ethnozoologie (MNHN) Attaché au MNHN, 17-19 rue Grande 55200 Girauvoisin.
- 2) Voir BOWEN *et al.*, 1986, MURRAY, 1979: 15, ATKINSON *et al.*, 1987, SUTCLIFFE, 1985, LUFF, 1984: 13
- 3) LOWE, 1993: 1
- 4) SMOUT T C , 1972: 111.
- 5) FORBES D of Culloden, 1802: 3.
- 6) LOWE, 1993: 8.
- 7) SMOUT, T C, 1997: 5, TIPPING, 1994, SMOUT T C, 1993: 40.
- 8) En particulier, le Bison, *Bison bonasus*, l'Élan, *Alces alces*, le Renne, *Rangifer tarandus*, le Cerf rouge, *Cervus elaphus*, le Bœuf musqué, *Ovibos moschatus*, et le Cheval sauvage, *Equus ferus*.
- 9) Tels l'Ours brun, *Ursus arctos*, le Lynx nordique, *Lynx lynx*, le Loup, *Canis lupus*; voir STUART, 1977: 295-312.
- 10) DARLING & BOYD, 1972: 66.
- 11) EDWARDS, 1993: 17.
- 12) WICKHAM-JONES, 1990.
- 13) DUNCAN, 1978: 2.
- 14) La présence humaine n'est avérée dans certaines régions septentrionales (nord-ouest du Ross et ouest du Sutherland) que depuis deux ou trois mille ans. (FRASER DARLING F & BOYD J M, 1972: 65.)
- 15) SMOUT T C, 1993: 40.
- 16) DAVIES, 1979: 1.
- 17) BLACKBOURN, 1995a: 53.
- 18) YALDEN, D, 1999: 93.
- 19) RITCHIE J, 1920: 33.
- 20) FLEURE H J & DAVIES M, 1989: 63, MACLEOD J, 1996: 35.
- 21) BLACKBOURN, 2005: 146.
- 22) BLACKBOURN D R, 1999: 110.
- 23) BLACKBOURN D-R, 1995: Volume I.
- 24) BLACKBOURN D R, 1996a: 57.
- 25) MacALPINE & MACKENZIE, 1973: 76.
- 26) STEVENSON D, 1980: 10.
- 27) D'après les mots du Parlement écossais: "by pretence of blude or place of thair duelling". (THOMPSON T & INNES C (eds), 1814-75, III: 463).
- 28) MACINNES A I, 1996: 5.
- 29) BURT E, 1754: "Personal robberies are seldom heard of among them..." (*Letter XXIII*, Vol II , 234.)
- 30) Dont les Rois de France, en raison de la *Auld Alliance* du XIII^e Siècle: WOOD S, 1989.
- 31) BLACKBOURN D R, 1996b: 35-53.
- 32) WYNTOUN A (1355-1422) in LAING D, ed, 1872, III: 58-60.
- 33) NICHOLSON, 1978: 4.
- 34) APS: I, 382, 397.
- 35) MACINNES A I, 1996: 18.
- 36) BLACKBOURN D R, 1996c: 206.
- 37) BLACKBOURN D-R, 1996d: 51-60 et BLACKBOURN, 1998: 21-34.
- 38) Leur seul litre de lait quotidien était cependant fort riche; VINCE J, 1978: 9.
- 39) DODGSHON R A, 1981: 305.
- 40) Voir les descriptions de MACDONALD J, 1811: 425-27 et de SMITH J, 1798: 235-36.
- 41) CULLEY G, 1807: 70
- 42) Le peu de paille et le foin de mauvaise qualité ne permettaient qu'une croissance lente et les vaches n'atteignent l'âge adulte qu'au

- bout de quatre ans; voir BURT E, 1815: **II**, 163.
- 43) Voir Carte d'Écosse du 13^e siècle par Matthew PARIS in BROWN P H, ed., 1978).
- 44) HALDANE, 1971: 74.
- 45) John de FORDUN (1380) in BROWN P H, ed, 1893.- p. 10-11, John HARDYING (début du XV^e siècle) in BROWN P H, 1978: 18, Nicander NUCIUS in BROWN P H, 1978: 60, l'Évêque Leslie (*History of Scotland* (1578), Fynes Moryson (1598) Thomas Tucker (1655), Jorevin de Rocheford (1661)
- 46) Dans ces conditions difficiles, les vaches ne vèlaient que tous les deux ans; BRIEN R J, 1989: 127.
- 47) SKENE W F, 1880: III, 392.
- 48) KERMACK W R, 1967: 108.
- 49) MACDONALD J, 1800: 422.
- 50) Ces gardiens de troupeaux notaient, à l'aide d'entailles dans leur bâton, le nombre d'animaux appartenant aux différents propriétaires.
- 51) ALEXANDER W, 1877: 17, 75.
- 52) NETHERSOLE-THOMPSON & WATSON, 1981: 23. également Nicander NUCIUS, 1978: 61.
- 53) BLACKBOURN D R, 2006: 143-158.
- 54) HALDANE A R B , 1971: 26. HALDANE A R B , 1997: 26-7
- 55) GRANT, 1980: 84 & HALDANE A R B, 1971: 26.
- 56) St JOHN C, 1980:178.
- 57) DUNCAN, 1978: 357.
- 58) BLACKBOURN D R, 1999: 109-129.
- 59) BURT E, 1974: **II**, 141-2.
- 60) MACDONALD, 1983: 9.
- 61) MONCRIEFFE, 1967: 21.
- 62) DONNACHIE I, 1986: 57.
- 63) FENTON A, 1987: 32.
- 64) *The Old Statistical Account*, 1798: **XX**, 24-5. FRASER Sir James, 1975: 617, FENTON A, 1987: 31.
- 65) FENTON A, 1987: 31.
- 66) DUNCAN A A M, 1978: 357.
- 67) BRIEN R J, 1989: 14.
- 68) FENTON A, 1987: 29.
- 69) DONNACHIE I, 1986: 57.
- 70) YOUNGSON A J, 1974: 21.
- 71) THOMSON T & INNES C, eds, 1814: **I**, 508.
- 72) HALDANE A R B, 1971: 14.
- 73) McKERRAL A, 1947: **XXVI**, 10-25.
- 74) Le lent développement des bovins n'autorisait leur vente qu'à partir de l'âge de quatre ans. MARSHALL W, 1795: **I**, 326.
- 75) FENTON A, 1987: 27.
- 76) FENTON A, 1987: 27; HALDANE A R B, 1971: 18-19.
- 77) A.P.S.- Vol. VIII, p. 65.
- 78) TAYLOR Rev. R estime à plus de trente mille têtes de bétail les effectifs présents dans les prairies autour de la ville (**IX**, 596).
- 79) GRAHAM P, 1812: 332-33: "The first Falkirk Tryst is held upon the second Tuesday of August. There are generally exhibited there from 5,000 to 6,000 black cattle. The second tryst is held upon the second Tuesday of September. There are generally exhibited about 15,000 black cattle and 15,000 sheep. The third tryst is held upon the second Tuesday of October when there are generally exhibited from 25,000 to 30,000 black cattle; even 40,000 have been known to have been exhibited at this tryst. There are also at an average 25,000 sheep exposed to sale."
- 80) Deux itinéraires principaux conduisaient les bêtes jusqu'aux foires de Crieff ou Falkirk; le premier trouvait son origine dans les îles Hébrides (Skye étant le lieu d'un premier rassemblement des bêtes des îles) et se voyait rejoint par les animaux de l'ouest des *Highlands*, tandis que le second partait du nord (Ross, Caithness et Inverness) Ces flux passaient l'un à l'est, l'autre à l'ouest du Canal calédonien avant de converger vers les villes de foire.
- 81) HOGG J, 1986.- *A Tour of the Highlands in 1803*.- Edinburgh: J. Thin: 48.
- 82) HALDANE A R B, 1971: 143.
- 83) Nombre d'entre eux résidaient de façon pratiquement permanente à la Cour de Londres, auprès du Roi Jacques VI, devenu Roi de Grande-Bretagne (1603) ou bien à Édimbourg.
- 84) GRAY M, 1955: **II**, 53.
- 85) KERMACK W R, 1967: 108.
- 86) CREGEEN E R, 1969: 114.
- 87) SMOUT T C, 1972: 316-17.
- 88) A.P.S.: **VIII**, 63.
- 89) A partir de 1671, les *drovers* reçurent des sauf-conduits, comportant la liste de leurs aides et accompagnateurs, sortes de "certificats de respectabilité"; *R.P.C.S.*- 3rd Series.: III, 312 et **IV**, 280-81.
- 90) HALDANE A R B, 1971: 22.
- 91) Sir Walter SCOTT décrit leur régime alimentaire quelques poignées de farine d'avoine, deux ou trois oignons et une corne de bélier remplie de whisky, dont il usait chaque soir et matin.
- 92) Voir le portrait que dressa Sir John SINCLAIR dans son "Analysis of" *The Old Statistical Account of Scotland*.- Edinburgh: W. Creech, 1791: "He has felt from his early youth all the privations to which he can be exposed in almost any circumstances of war. He has been accustomed to scanty fare, to rude and often wet clothing, to cold and damp houses, to sleep often in the open air or in the most uncomfortable beds, to cross dangerous rivers, to march a number of miles without stopping and with but little nourishment, and to be perpetually exposed to the attacks of a stormy atmosphere. A warrior, thus trained, suffers no inconvenience from what others would consider to be the greatest possible hardships, and has an evident superiority over the native of a delicious climate, bred to every indulgence of food, dress and habitation and who is unaccustomed to marching and fatigue." (**I**, 106-7).
- 93) En 1981, un groupe de six *drovers* amateurs, accompagnés de 3 chiens et de 3 poneys conduisirent 30 têtes de bétail, selon les méthodes ancestrales, de Skye jusqu'à Crieff; voir KEAY J, 1984.
- 94) Pendant les premières haltes nocturnes, les *drovers* devaient veiller à ce que les animaux, encore proches de leurs pâturages d'origine, ne tentent pas d'y retourner à la faveur de l'obscurité.
- 95) Ces arrêts nocturnes, indispensables à la bonne santé des bêtes étaient appelés des "*stances*". Jusque vers la fin du 18^e siècle, ces haltes étaient gratuites et plus d'un village acceptait le stationnement de ces animaux, sources de fumure.
- 96) BURT E, 1822: **II**, 33
- 97) ROBERTSON J, 1813: xxxviii-ix.); HALL Rev. J, 1807: **II**, 545.
- 98) FRASER A F, 1987: 37.
- 99) Bien qu'il soit difficile de chiffrer avec exactitude le coût d'un *drove*, en raison des circonstances variables (péages, droits, cours de

la viande, etc...), le convoiage d'un troupeau de bovins du Caithness jusqu'à Carlisle (soit 28 jours de voyage) était estimé, au début du XIX^e siècle, à 7s.6d. par tête; voir HALDANE A R B, 1971: 53.

100) Les aléas du convoiage de troupeau étaient fort nombreux: les bêtes (ou une fraction du troupeau) pouvaient être volées ou se noyer lors de la traversée des bras de mer (en particulier dans le cas des troupeaux des Hébrides), céder à la panique, se disperser et se perdre, être victimes de maladies, d'accidents (fractures).

101) A P S, **II**: 249.

102) HALDANE A R B, 1971: 8.

103) SMITH A, 1930: 187.

104) HALDANE A R B, 1971: 9.

105) MACDONALD of Castleton D J, 1978: 383.

106) MACLEAN C I, 1959: 138-140.

107) GRANT I F, 1980: 67

108) HALDANE A R B, 1971: 21

109) WADE General, 1724: 134

110) Les *Highlanders* pouvaient suivre la piste d'un troupeau de bovins même dans la bruyère et étaient capables, d'après la position des traces laissées dans la boue de déterminer la différence entre un troupeau mené par ses propriétaires ou poussé par des voleurs; voir Col. David STEWART, 1977: 38.

111) WADE Général, 1724: 135

112) Dans certains cas de *clansmen* clairement identifiés, le chef de leur clan acceptait de payer une "amende" généralement sous forme de têtes de bétail volé à d'autres voisins; Général WADE, 1724: 135.

113) Voir *Description of the Hills, Glens and Passes in the Counties of Aberdeen, &c. July 9th, 1747* in ALLARDYCE Col. J, ed.1895: 508.

114) GRANT I F, 1980: 67, Martin MARTIN M, 1703 et STEWART D, 1977: 34.

115) Ainsi en avril 1545, les Cameron assistés de MacDonald de Glengarry dévastèrent la région de Glenurquhart et s'emparèrent d'un butin comprenant: "1188 full grown cattle, 392 young cattle, 525 calves, 383 horses and mares, 1978 sheep, 1099 lambs, 1410

goats, 794 kids, 122 swine, 3006 bolls of oats, 1277 bolls of bear (barley)."; MACKAY W, 1893: 97-98.

116) BURTE, 1815: **II**, 208-14.

117) Parmi ces derniers, les noms des Stewart d'Appin, des Macgregor de Loch Awe et même des Campbell de Glen Orchy ne cessèrent d'apparaître dans les plaintes pour vol enregistrées par le *Privy Council* au cours du XVI^e et du XVII^e siècle.

118) GRANT I F, 1930: 546

119) *R.P.C.S.* (Ist series - 1599-1604),1884.- Edinburgh, **VI**: 501.

120) "MacFarlane's Lantern" désigne la lune; il s'agit là d'une expression née au temps des *creachs*, dont les hommes du Clan MacFarlane étaient de redoutables spécialistes.

121) STEWART J. of Ardvorlich, 1954: 27-28 et *Register of the Privy Council of Scotland* (Ist series), **V**: 28, confirmant l'accompagnement musical: "with twa bagpypis blawand befoir thame."

122) *R.P.C.S.*: **VII**, 744; INNES C, 1861: 381-82; A.P.S., 1814: **I**, 373.

123) CHAMBERS R, 1874: **III**, 616.

124) PENNANT T, 1790: **I**, 404-

125) MACKENZIE A, 1898: 25-26.

126) MACLEAN A, 1988: 123-139

127) ALLARDYCE Col. J ed, 1895: **II**, 490-91.

128) ALLARDYCE Col. J ed, 1895: **II**, 500-01.

129) Ces itinéraires étaient variables et susceptibles de changer, bien que le relief de ces régions imposât certains points de passage obligatoires; voir "Description of the Hills, Glens and Passes in the Counties of Aberdeen, &c. July 9th, 1747" in ALLARDYCE Col. J, ed, 1895: **II**, 508

130) "Proposals for Cantoning the Five Highlands Additional Company's in the Western Isles, and Remoter Parts of the Highlands" in ALLARDYCE Col. J, ed, 1895: **II**, 509.

LE PORCHER DANS LE CONTEXTE RURAL TRADITIONNEL EN FRANCE DE L'EST

Colette MÉCHIN ⁽¹⁾

Résumé: Parmi les figures habituelles des gardiens d'animaux, le porcher occupe une place particulière du fait de la spécificité de son troupeau. Lorsqu'il existe - mais il faut parler aussi des troupeaux composites (moutons, chèvres et porcs...) sous la garde du "herdier" - il est entretenu par l'ensemble du village par une chiche rémunération en nature. On étudiera la situation de la ville de Haguenau (Bas-Rhin) qui a conservé jusqu'au début du XX^{ème} siècle un droit d'usage de la grande forêt pendant tout l'automne, par un porcher communal. Pour compléter le tableau on rappellera les curieux saints porchers qu'a produit l'Est de la France (un saint Florentin dans le sud meusien et un saint Juvin en Ardennes).

Introduction: de la difficulté à traiter de ce sujet

Dans la France de l'Est, parmi les figures habituelles des gardiens d'animaux, le porcher occupe une place à la fois particulière et difficile à définir du fait de sa quasi invisibilité dans les informations historiques qui nous sont parvenues le concernant. C'est souvent au détour d'une description de scènes de vie (souvent produite par les folkloristes) qu'on le voit apparaître: personnage singulier dont le rôle tout à coup dépasse sa fonction *stricto sensu* (on pense au retour d'Ulysse à Ithaque et à Eumée le fidèle porcher). Sauf rares exceptions,

dans nombre de provinces en France, il n'y a pas de personnes préposées à la conduite d'un troupeau de porcs (2): lorsqu'existe, dans les villages, un gardien collectif c'est souvent d'un troupeau composite dont il a la charge (on parle alors, en France du nord-est, de la *herde* et du *herdier*). Ainsi donc, il faut des circonstances particulières: géographiques, économiques, politiques, sociétales pour qu'apparaisse, au sein d'une communauté, un berger spécifique des porcs.

Un contexte géo-économique qui crée la fonction:

Tout d'abord une évidence: Il ne suffit pas d'avoir un massif forestier pour y élever des porcs: celui des Vosges, peuplé essentiellement de résineux, n'a pas développé, à ma connaissance, ce type de troupeau. Par contre l'Argonne, les Ardennes, l'Alsace du nord, oui. Aussi j'ai choisi de revisiter les usages historiques de la grande forêt de Haguenau (8) pour tenter d'appréhender la situation et la fonction de cette profession. Outre que cette forêt représente un cas exemplaire d'un élevage porcin avéré de longue date, elle a le mérite d'avoir été bien étudiée par les historiens (entre autres Huffel, 1920; Dufraisse, 1958 & 1959; Grasser, 1980)

Le travail de Huffel est particulièrement intéressant de par la qualité d'analyse des données forestières certes, mais surtout parce que l'auteur est originaire de la ville (9) et

qu'il livrera, au hasard d'une page, ses souvenirs de jeunesse sur le départ du troupeau dans le petit matin de Haguenau ou une description de la place du "maître porcher" dans l'église, à Noël (on y reviendra).

Il explique: "Les deux grands chênes français, le rouvre et le pédonculé, couvrent ensemble un peu plus du quart de la surface; il n'y a aucun intérêt pratique à distinguer les deux variétés. (...) A 160 ou 180 ans, âge d'exploitation habituel, les chênes de Haguenau ont 26 à 32 m de hauteur et 70 à 100 cm de diamètre. Autrefois, lorsque les chênes, conservés uniquement pour la production du gland, étaient maintenus sur pied jusqu'à leur mort naturelle, la forêt renfermait des quantités prodigieuses d'arbres dépassant 1m, 2m et, sans doute 2,50m de diamètre." (Huffel, 1920: 27)

Il poursuit: "Le chêne fructifie assez fréquemment; on peut compter sur une glandée tous les six ans environ. A des intervalles plus longs et fort irréguliers il se produit des glandées d'une abondance parfois prodigieuse, dont le souvenir se conserve dans le pays [en note, il signale les années 1669, 1807, 1834 et 1914: à cette dernière date, la récolte faite par les Allemands a été expédiée en Allemagne ... pour "parer à la disette alimentaire"] (Huffel, 1920: 28)

La particularité de Haguenau rappelle Dufraisse est paradoxale: le sol des abords de la ville est constitué surtout de sable et il était réputé peu fertile. Pourtant le nombre d'habitants déclarés "paysans" y est considérable. C'est bien évidemment la présence d'une forêt au statut juridique extraordinaire qui explique ce fait: Le droit de glandée, c'est à dire le droit d'envoyer des porcs en pâture dans la forêt, "est réservé aux bourgeois de la ville depuis l'époque des

6) ethnologue, Université Marc Bloch, 67084 STRASBOURG Cedex, mechin@umb.u-strasbg.fr

7) Et parmi les exceptions on songe à l'élevage sylvo-pastoral en Corse, étudié par François Casabianca (2004), où les porcs sont en semi-liberté dans les forêts de châtaigniers et de chênes. (cf. aussi Ravis-Giordani, 2004)

8) Souvent désignée "Forêt sainte de Haguenau" du fait de la présence des cénobites et des moines qui peuplèrent la forêt et ses rives: "*silva sancta, sacrum nemus, sacer forestus*, sous lequel elle resta désignée jusqu'à la fin du Moyen Age." (Huffel, 1920: 8)

9) Il raconte: "Chaque sénateur avait un superbe gobelet en argent, de la contenance d'environ un demi-litre, portant les armes de la ville et le nom de son possesseur. Dans beaucoup de familles de Haguenau, y compris (qu'on me pardonne ce souvenir personnel) celle de l'auteur de ces lignes, on conserve pieusement le *Rathsbecher* (gobelet sénatorial), souvenir d'un ancêtre lointain et des mœurs familiales de nos pères". (1920: note p. 65)

empereurs germaniques" rappelle Grasser (1980: 75) et les tribulations historiques de la région n'y changeront rien: Le gouvernement de Louis XIV admettra, après de longues discussions, que la forêt resterait en indivision entre le roi et la ville (Dufraisse, 1958: 149) et la Révolution française admettra cette répartition des droits (10):

"Il n'est qu'à se reporter à l'actuelle carte d'Etat-Major pour constater que Haguenau et nombre de villages des environs, se sont développés au sein ou en lisière du plus important ensemble forestier de toute la Plaine d'Alsace, constitué essentiellement: au Nord, par la Forêt Sainte, indivise entre le roi et la ville de Haguenau, au Sud-ouest, par la forêt de Mittelhardt, propriété des Hanau-Lichtenberg, au Sud-est par celle du Bourgbahn aux bourgeois de Haguenau. A ces trois grands blocs se rattachaient, à la fin du XVIII^e siècle d'autres espaces boisés moins importants appartenant soit à des communautés paysannes comme la Hardt de Batzendorf, soit à des établissements religieux ou charitables comme la forêt de Hardhausen à l'hôpital de Haguenau (...) Comme beaucoup de villes de l'époque, Haguenau n'est qu'un gros village. Un état dressé en 1806 rappelle que sur le ban de la commune, hors les murs de la cité, sont établies 94 censés (11), les unes isolées comme celle des Dominicains ou celle du Roi de Pologne, les autres groupées en hameaux comme celui de la Musau qui en comprend 11, celui de Marxenhäusel 12, celui de Sachsenhausen, 19. Dans la ville même, vivaient environ 300 familles paysannes. (...) la tribu des jardiniers, groupant les paysans, était la plus importante de toutes corporations. Ses membres étaient bourgeois de Haguenau." Et l'auteur poursuit son analyse pour les années 1800: "A Haguenau sur 398 paysans, il en est 57 qui n'ont pas de vache; on peut, par conséquent, les ranger dans la catégorie des brassiers. Les 341 qui restent sont des propriétaires indépendants ou des fermiers de l'hôpital ou d'institutions religieuses. Ce sont pour la plupart de petits producteurs: à eux tous ils ne possèdent que 567 vaches, pas même deux par exploitation. Le plus riche en bétail, Antoine Paulus, a 20 vaches et 18 porcs. Ensemble tous ces paysans possèdent un peu plus d'un millier de porcs. (Dufraisse, 1959: 148)

"La forêt produisait dès lors – et cette situation persista jusqu'au XVIII^e siècle – son principal revenu par l'exercice du panage (12). Les porcs sont explicitement mentionnés dans la charte de franchise de Haguenau parmi les animaux qu'on peut mener au parcours." (Huffel, 1920: 35)

La forêt vaut donc pendant longtemps – on a peine à le croire – non pas tant pour la qualité de ses bois mais pour sa capacité à nourrir une quantité prodigieuse de porcs (13). On s'en doute, les droits en la matière étaient étroitement réglementés:

"La durée de la glandée est fixée: elle commencera à la Saint-Barthélemy (24 août) et finira le dixième jour après Noël. Les animaux seront marqués, il est défendu de les retirer avant la fin de la saison pour les remplacer par d'autres, à moins qu'ils ne tombent malades ou "soient mordus par des loups". Tout parcours est interdit pendant

10) "De 1789 à 1815, le statut juridique de la forêt ne change guère: de royale elle devient nationale puis impériale tout en restant indivise entre l'Etat et la ville" (Dufraisse, 1958: 152)

11) Fermes isolées en périphérie

12) Petit lexique: Glandée: pâturage du gland par les porcs; Paison: pâturage du gland et de la faîne; Panage: liberté de faire paître les porcs dans une forêt.

13) "Une description de 1560 se borne, pour donner une idée de l'importance de la forêt, à indiquer combien elle a de lieues de longueur et combien on peut y nourrir de porcs les années de glandée." (Huffel, 1920: 19)

trois ans sur les emplacements des incendies." (Huffel, 1920: 41)

Et Huffel poursuit: "La ville, ainsi que le bailli, louaient, les années de glandée, des cantons de la forêt à des étrangers venus parfois de fort loin. En 1581 un troupeau de 300 têtes fut amené d'Ensisheim, localité distante de plus de 80 km à vol d'oiseau. Enfin la ville fit souvent la spéculation d'acheter des animaux maigres pour les revendre après engraissement: elle en exportait jusqu'à Francfort" (Huffel, 1920: 50)

Grâce aux documents d'archives on connaît un peu de la vie des porchers: "Les porcs étaient menés en forêt par troupeaux communs, sous la conduite de pâtres assermentés. On les marquait au fer; un règlement de 1620 nous apprend que l'on payait 2 schilling (environ 1f 20) pour la marque par animal et que le produit de la taxe était consommé "en commun". Le chef porcher de la ville touchait, à cette époque, environ 3 francs de traitement plus 20 litres de seigle et une gratification d'environ 65 centimes, le tout par semaine. Le pâtre était immédiatement subordonné à une commission spéciale du Sénat, les commissaires de la glandée, entre les mains desquels il prêtait serment; c'était, à Haguenau, un personnage important" (Huffel, 1920: 51)

On apprend aussi que les troupeaux restaient en forêt pendant toute la saison de la glandée, sans rentrer à l'étable; ils étaient abrités dans des baraquements faits avec des bois qu'on délivrait spécialement à cet effet. Il était payé une taxe fixée par tête d'animal; cette taxe variait considérablement suivant l'abondance de la glandée. Certaines années on menait jusqu'à 10 000 porcs en forêt et il y avait nombre de personnes exemptées de redevance; des règlements stricts existaient pour réprimer la fraude (comme par exemple le remplacement d'animaux en cours de saison).

Le temps de la glandée expiré, chacun devait aller acquitter la redevance auprès du membre du Sénat délégué à cet effet. Les animaux ne devaient être tués que trois jours plus tard sous peine d'une forte amende.

Dans la période troublée de la guerre de Trente ans, s'abat la misère: "la ville avait aliéné la glandée pour sept ans et avait un chiffre énorme de dettes criardes. (...) Personne n'osait plus franchir les portes de la ville, les pâtres avaient cessé de mener les troupeaux à la forêt. Lorsque, en 1652, on voulut reprendre le parcours, les porchers déclarèrent qu'ils craignaient de s'égarer dans les bois et des forestiers durent les accompagner", ruine de nouveau de la ville pendant la guerre de Hollande (1672-1678) et à nouveau c'est l'engraissement des porcs qui permit le rétablissement des finances de la ville (Huffel, 1920: 54)

Ce qui mérite d'être souligné c'est qu'au XVIII^e siècle, alors que, sous l'autorité française, la vision de l'utilisation de la forêt a changé, les droits des habitants de Haguenau sont âprement défendus, comme l'explique Dufraisse qui énumère les nouveaux besoins: "constructions navales, machines à feu, consommation domestique, sans compter le développement industriel: faïencerie des Hannong, fabrique de garance des Hoffmann, salines de Soultz etc." (Dufraisse, 1959:147). La fronde des paysans se traduit par l'envoi de troupeaux dans les cantons "en deffens" (ceux où avaient eu lieu les coupes étaient interdits pendant 24 ans).

Cependant, il faut le souligner, au moment de la Révolution, la "Forêt Sainte" n'étant pas déclarée bien national "restera indivise entre la ville et l'Etat que celui-ci

soit incarné par Louis XVI, la Nation ou Napoléon et ne pourra jamais être vendue comme Bien National ou partagée comme une propriété communale." (Dufraisse, 1959:150)

Et Huffel y insiste: "La condition de la forêt de Hagueneau ne se trouva nullement modifiée par la suppression des privilèges anciens. Cette forêt continua, comme auparavant, de subir le régime légal commun à toutes les forêts domaniales du pays. Il n'en fut pas de même pour les bois des communautés laïques et ecclésiastiques, qui étaient restés exempts jusqu'alors de toute intervention des maîtrises des Eaux et Forêts. Ils furent désormais soumis au même régime forestier que les autres forêts communales ou d'établissements publics du surplus de la France." (Huffel,

1920: note p. 92)

Ainsi donc, malgré les vicissitudes du temps, l'usage de l'envoi de troupeaux de porcs en forêt, sous la haute main de gardiens payés par la ville, a traversé les siècles. Huffel, témoin oculaire précieux, écrit: "Au début du XVIII^e siècle encore, le Conseil d'hygiène de Strasbourg signalait avec regret ce fait que, dans les dépendances de beaucoup de maisons bourgeoises de Hagueneau, on abritait jusqu'à 30 porcs qui allaient au panage. Ce n'est que bien longtemps plus tard, dans le troisième quart du XIX^e siècle, que les dernières étables à porcs disparurent de l'intérieur de la ville." (Huffel, 1920: 87) (9)

Le personnage du porcher

Les archives, si copieuses sur les règlements et les délits ne donnent guère d'informations sur la personnalité des porchers. Grasser, pour le XVIII^e siècle, trouve quelques renseignements: "Les différents troupeaux de porc sont sous la garde d'un certain nombre de hardiers (sic) (10). Pour chaque troupeau, on compte un chef hardier (le *Hüttmeister*) assisté de deux ou trois hardiers: les *Hirthen*. De 1756 à 1766 nous trouvons toujours les mêmes noms de hardiers: en général plusieurs membres de la même famille sont hardiers. Ils touchent un salaire hebdomadaire, le *Hirtenlohn* et des gratifications diverses, notamment à l'ouverture et à la fermeture de la glandée" (Grasser, 1980: 76); mais, on l'a déjà souligné, il nous reste Huffel, comme témoin attentif et providentiel des activités de sa ville à la fin du XIX^{ème} siècle. Il note: "mes plus lointains souvenirs d'enfance me rappellent ce personnage qui parcourait les rues de la petite ville, de grand matin, **sonnant de sa trompe, une sorte de long tube droit en métal**, semblable à l'*alphorn* des pâtres suisses, son appel de quatre ou cinq notes. Les animaux auxquels on ouvrait les portes des étables, se précipitaient impétueusement hors de chaque maison, à la suite du sonneur, pour se joindre au troupeau commun. Le jour de Noël, à la messe de minuit, le maître porcher était admis au fond de l'église avec son instrument et, aussitôt après l'élévation, on entendait retentir la sonnerie bien connue. Nos ancêtres aimaient à rappeler ainsi que le Sauveur avait voulu que de pauvres bergers fussent les premiers à saluer, dans l'étable de Bethléem, la naissance de l'Emmanuel." (Huffel, 1920: 51) (11).

Par le plus grand des hasards –le recensement de tous les écrits d'un érudit meusien dont je rédige la biographie – j'ai trouvé cette description d'une extrême précision (c'est un trait qui caractérise cet érudit, Louis Lavigne) du "gardien de cochon" tel qu'il existait dans un petit village du nom de Cumières, qui fut détruit complètement lors de la grande guerre: "Il y avait généralement trois troupeaux dans nos villages, le troupeau

de moutons, le troupeau de vaches et le troupeau de cochons, écrit Louis Lavigne (né en 1888, mort en 1950). Le porcher, le "berger des cochons" conduisait les animaux dans les champs de 8 heures du matin à 4 heures du soir au printemps et à l'automne. En été, il sortait du grand matin à 10 heures et de 4 heures à la nuit. Il allait généralement dans la sole des *versaines* ou les jachères, mais dès la moisson, il conduisait le troupeau dans les chaumes, les *étawles*. Les cochons pâturaient les herbes, mais surtout *fugnaient*, fouillaient la terre pour découvrir les *macots* dont ils étaient très friands [en note: tubercule de la gesse tubéreuse] (12); ils creusaient avec leur groin de grands trous semblables à ceux que font les sangliers aux abords des forêts. La rentrée du troupeau s'annonçait bruyamment. A quelques centaines de mètres du village [les bêtes] galopaient à toute vitesse vers le village en poussant des grognements d'impatience très perçants. Les truies-mère, gênées par leur lait, grognaient plaintivement et leur pis gonflé oscillait de droite et de gauche en clapotant, elles étaient suivies des *lancerons* [les jeunes cochons châtrés âgés de plus de trois mois] qui tous, regagnaient leur demeure respective sans se tromper. D'autres truies moins pressées, s'attardaient auprès des mares de purin si fréquentes dans nos villages à cette époque; elles se vautraient dans le purin, s'y roulaient, s'y ébattaient et en ressortaient noires, sales et puantes en se secouant avec force.

Et le berger criait et lançait des jurons. Je le vois encore avec son éternelle peau de bouc comme manteau et sifflant dans un gros sifflet de cuivre pour avertir les ménagères. Il était accompagné de son gros chien, un chien dressé exprès, un "chien de cochon" qui devait avoir des aptitudes spéciales différentes de celles du "chien de vaches" ou du "chien de moutons". **Le porcher rentrait, poussant devant lui ses deux porcs mâles, ses deux verrats: un jeune et un adulte.** L'adulte était un *maquin*, un mâle énorme et maigre: le verrot gras ne valait rien pour la reproduction. Il était effrayant avec ses épaisses cuirasses aux épaules, sa hure volumineuse, d'où sortaient, par une gueule pleine de bave écumeuse, les défenses, les *broches* menaçantes. **Le porcher était vigilant, agile et surtout criard.** Il interpellait chaque animal par un sobriquet comique trouvé par lui-même et le cochon semblait

9) Mais Grasser nuance: "en général les simples particuliers n'ont qu'un ou deux porcs, certains riches bourgeois ont parfois jusqu'à vingt ou trente porcs en glandée" (Grasser, 1980: 77)

10) On a dit que la harde ou *herde* désigne le plus souvent un troupeau collectif composite où voisinent vaches, moutons, porcs et parfois chèvres; le mot est issu de l'allemand *herde* (Babin, 1954: 637)

11) C'est moi qui souligne

12) Dans *Le patois de Cumières et du Verdunois* du même auteur s.v. Macot: "Ces petits tubercules à chair blanche et sucrée constituaient une friandise pour les enfants qui les cherchaient derrière la charrue en mars. Dans certaines familles on les mangeait en salade." (1940: 530)

comprendre. (...) Le berger de cochon gagnait peu (5 à 6 sous par tête et par mois en ce temps-là (13)) et il avait du mal. Certains porcs et certaines truies étaient difficiles à garder et s'éloignaient du troupeau. Il en perdait quelquefois, malgré sa vigilance: il ne s'en apercevait que lorsque les bêtes étaient rentrées et il devait parcourir le ban pour les retrouver. Une fois, par une journée brumeuse de novembre, une truie échappée fut introuvable: elle avait gagné les bois et fut tuée le lendemain par un chasseur du village voisin qui l'avait prise pour un sanglier. On en a parlé longtemps.

Le porcher, ainsi que les autres bergers, faisait la tournée du village et entraînait chez tous les habitants, deux fois par an. D'abord au Jeudi Gras (jeudi précédant le Mardi Gras) avec une hotte, et chaque ménage qui avait des "bêtes aux champs" lui donnait un morceau de lard, de jambon, une saucisse ou des œufs, quelquefois même une bouteille de vin bouché. (...) La deuxième tournée avait lieu à la Saint-Martin. On donnait alors aux bergers quelques litres de blé ou d'avoine, par bête qu'ils avaient gardée." (14)(1933: 318-319)

Certaines des caractéristiques du personnage méritent qu'on s'y attarde: il porte une peau de bouc (a-t-il pu neutraliser l'odeur?) possède un sifflet de cuivre (ou une corne dans la forêt de Haguenau) et il est détenteur du mâle reproducteur du troupeau, ce qui n'est pas une mince responsabilité. De plus il est jugé agile et fort en gueule (braillard et criard). Or ces particularités psychologiques se retrouvent épinglées en limite des Vosges et du plateau lorrain par Erckmann et Chatrian dans leur ouvrage *Histoire d'un sous-maître*. Ils écrivent: "Pendant le Carnaval, au cœur de l'hiver, on célèbre dans ces montagnes ce qu'on pourrait nommer la fête des mauvaises langues (...) Quelques jours après l'Epiphanie, un soir, les garçons du village se rendent sur la roche la plus élevée de la côte au milieu des bois. Cette roche s'appelle la "roche aux *chibés*". Ils y font un grand feu de ronces et de bruyères. Les gens sortent des baraques, ils regardent et disent en riant: Ce sont les *Chibés*! Nous allons apprendre du nouveau! (...) En ce moment, le plus grand braillard et le plus rusé compère du pays, celui dont la voix est la plus forte et l'esprit le plus aigu s'avance à la pointe du rocher. C'est presque toujours le herdier qui, n'ayant pas d'autre occupation que de conduire ses porcs à la glandée, de faire ses balais de brindilles de bouleau et d'écouter ceux qui viennent le consulter pour leurs foulures, leurs entorses, la gale de leurs bœufs ou la tristesse de leurs vaches, s'informe de tout et épie tout..." Dans ce jeu de Carnaval, pendant que les garçons jettent des rouelles enflammées dans les airs, le herdier énonce à haute voix les amours tenues secrètes, les scandaleuses et les improbables sous les clameurs des assistants. On voit bien que ce n'est pas par hasard que le gardien des cochons joue ce rôle: dans cette période où les jeunes hommes avaient tous les droits – y compris de mettre le village sens dessus dessous (mais au nom d'une morale somme toute sourcilieuse), le herdier cumule les avantages: il voit tout, du fait de ses déplacements continuels dans et hors du village, sa voix forte et sans retenue convient à merveille et sa fonction "communautaire" (il est employé par la communauté du village) le place d'une certaine manière comme un "hors jeu" socialement puisque même la maison

qu'il occupe ne lui appartient pas: la "maison du berger" était comme l'école (et parfois accolée à elle!) un bien communal. Ainsi, on peut concevoir que le porcher a dû représenter, non seulement un métier misérable, celui du plus bas de l'échelle statutairement, mais aussi celui de "l'autre", de l'étranger dont on se méfie (et ici il est aussi rebouteux et guérisseur...)

On verra que la constitution de cette figure stéréotypée permettra de comprendre certaines particularités de saints porchers qu'a produits la région. Mais auparavant, je voudrais revenir sur un des attributs obligatoires du porcher: la corne ou le sifflet. La corne (le cor?) décrite par Huffel a son homologue conservé au musée de Wissembourg: c'est un instrument tout à fait considérable qui ne pouvait guère être transporté à longueur de journée. Des autres instruments sonores utilisés, Louis Lavigne –encore lui – en donne un bon aperçu:

"La corne est encore d'un usage très fréquent en Lorraine, surtout aux environs de Verdun. Il y en a de bien des sortes: la trompe de fer blanc au son grave et peu mélodieux, semblable à un beuglement, la corne faite d'une corne de bœuf, au son plus aigu, la corne ou cornet de cuivre etc.

[...] le plus souvent c'est le forgeron du village qui les fait lui-même. Voici comment il s'y prend: dans la collection de cornes de bœuf qu'il a toujours grâce au boucher, il choisit celle qui lui convient. Il la pare à la lime pour faire disparaître les bourrelets et la lisse en la grattant avec un morceau de verre; il détache à la scie le bout pointu (environ quatre centimètres) qui servira à faire l'embouchure; le reste sera le cornet. (...) La corne est souvent utilisée par les bergers; c'est depuis toujours leur appareil avertisseur lorsqu'ils accueillent (rassemblent) leur troupeau et lorsqu'ils rentrent des champs. Comme dans la plupart de nos villages il y a trois troupeaux différents, moutons, vaches et porcs, on distingue la corne de chaque gardien grâce au son qu'elle émet." (Lavigne, 1945: 93).

Le sifflet ou la corne fait si intrinsèquement partie du personnage du porcher que l'on voit Don Quichotte, dont l'imagination s'enflamme facilement, confondre ce son avec celui de la vigie d'un château (15).

Dans des régions où le gardiennage collectif des porcs n'existe pas, comme en Languedoc ou en Catalogne, l'étude de Claudine Fabre-Vassas révèle le jeu subtil des différents porteurs de signaux sonores autour du cochon: Les *porcatiers* (à ne pas confondre avec les langueyeurs et les châtreurs dont elle décrit longuement le rôle social et les techniques) sont, écrit-elle: "Des marchands qui voyagent, ils achètent et revendent, ils font circuler les cochons" (Fabre-Vassas, 1994: 20); dans les Pyrénées languedociennes ils "montent" de la plaine avec leur troupe famélique (c'est après qu'elle engraissera) "qu'ils affrontent de longues routes ou des chemins dangereux, le marchand et ses cochons sont marqués du signe de l'étrangeté." (21) Elle remarque aussi que, même s'il réside au village, le *porcatier* est tenu à distance parce qu'il est un intermédiaire: l'homme des transactions en quelque sorte: "il lui est reproché de tirer sa puissance de la seule manipulation des marchés, de l'argent et du temps. Il n'a pas de machine comme le meunier, il n'a pas de science comme le médecin ou le notaire, il possède surtout la maîtrise des cochons et du capital." (Fabre-Vassas, 1994: 23)

13) Mais le berger des vaches touchait aussi 6 sous par tête et par mois et à la fin de l'année 6 litres de blé par tête (Lavigne, 2004 [1958]: 50)

14) Les passages en gras ne sont pas du fait de Louis Lavigne

15) "Un porcher qui rentrait ses cochons (...) souffla dans un cornet et les bêtes à ce signal se rassemblèrent. Don Quichotte s'imagina aussitôt que le nain [posté aux créneaux d'un hypothétique château] annonçait sa venue" (Cervantes, 1997: 50)

Or parmi les signaux d'annonce chaque métier a son instrument: le sifflet du châtreur est souvent, en Languedoc, une flûte de Pan, une syrinx au ton très aigu dont Fabre-Vassas fait une belle description: "Le son aigu que la syrinx

produit n'est pas le cri banal. Le porc, qui généralement grogne, ne s'élève jusqu'à ce paroxysme qu'à deux reprises: "quand on le châtre et quand on le tue" (1994: 43).

Des saints et des cochons....

Il existe en Lorraine au moins deux saints reconnus comme gardiens de porcs (à ne pas confondre avec les saints protecteurs des porcs, comme saint Poppé à Amay en Belgique). J'ai essayé de comprendre autrefois (Méchin, 1980 et Méchin, 1981) les ressorts cachés de leur personnalité et des croyances attachées à leur personnage. Je propose maintenant de revisiter brièvement leur légendaire pour comprendre ce qu'il nous révèle du stéréotype du porcher.

Saint Juvin a donné son nom à une petite bourgade en limite des Ardennes et de la Meuse dont la monumentale église forteresse suscite toujours, de par son ampleur, l'étonnement. L'hagiographie, très tardive (1636 pour un personnage que d'aucuns situent au IX^e siècle...) ne donne guère de détails sur les origines du saint: on le dit issu d'une famille pauvre de la région, faisant fonction de porcher au service d'un comte du voisinage. La légende raconte que, négligeant son troupeau, il décide de construire un oratoire à un endroit que Dieu lui a révélé. Son employeur mis au courant vient constater que le troupeau a disparu: "Ah, mauvais Juvin, où sont tous les porceaux que je t'ai donné en garde? Il n'en est pas resté un seul d'un si grand nombre qu'il y avait." (Cerf, 1880: 5). Non seulement les porcs apparaissent en grand nombre au point que le comte "croyait que la moitié n'était pas à lui" mais Juvin confirme ses dons en plantant son bâton qui prend aussitôt racine. En dehors de la "multiplication des porcs", on ne peut pas dire que le légendaire de cet ermite soit très brillant: sa mort est édifiante certes et l'entêtement du saint à vouloir être enterré au lieu qu'il a choisi, relève de topos bien connus concernant l'implantation d'un culte local. Plus curieuse est la légende qui circulait "sous le manteau" (encore à l'époque de mon enquête il y a une vingtaine d'années). Voici ce qu'en dit le folkloriste Albert Meyrac: "Saint Oricle qui vivait aux temps des invasions germaniques, était curé de Senuc [village voisin de Saint-Juvin] et avait Juvin pour disciple. Dans un voyage qu'ils firent ensemble, ils arrivèrent sur les bords de l'Aisne qu'il leur fallut traverser pour continuer leur route (...) Mais il faut vous dire que les deux sœurs de saint Oricle étaient du voyage; et comme elles furent obligées de relever leur robe pour entrer dans l'eau, Juvin qui marchait derrière elles, s'écria: "Oricle! Oh que tes sœurs ont de belles cuisses!"" (Meyrac, 1908: 81)

Voici donc un saint sans qualité particulière (16) dont la logique populaire explique sa basse fonction par une punition homéopathique: un homme aux pensées "cochannes" ne peut que devenir gardien de cochons...

La situation de saint Florentin, au village de Bonnet (sud meusien) est totalement différente. Les peintures murales qui, dans l'église, racontent sa vie (17), font de ce saint un "fils du roi d'Ecosse" qui refuse la couronne et traverse la mer sur une croix pour finir par se faire embaucher par les habitants de Bonnet. Le changement de statut passe par le changement de costume: devenu porcher il porte la robe courte à capuche (et le gourdin) des gens de basse extraction. Les miracles qu'il réalise (guérisons, exorcismes...) ont permis au village de devenir un sanctuaire renommé pour les soins de la folie. Cependant, dans la légende écrite comme dans les peintures murales de l'église, certains thèmes peuvent retenir notre attention: ainsi, au panneau 13 on voit le personnage endormi au milieu de son troupeau et sa massue plantée en terre devenue un arbre: en première lecture on comprend qu'il s'agit bien d'un saint puisque son bâton qui prend racine (et produit une fontaine) est un signe bien connu de l'élection, mais en deuxième lecture n'est-on pas fondé à voir un gardien peu scrupuleux qui dort pendant que son troupeau vague où bon lui semble? Le thème est récurrent si l'on y prend garde: Au panneau 8 il est raconté "Comment il mena les porcs dans Langres [à plus de 100 kms de là tout de même!] un jour de foire et les virent les habitants dudit Bonnet et les ramena le soir." Pourquoi cette "performance" ambulatoire? Les hagiographes du XIX^e siècle ont tôt fait d'en donner la raison: "Les habitants de Bonnet se plaignaient un jour de leur pâtre et disaient qu'il était un paresseux laissant dans le même endroit ses porcs, pendant tout une journée; saint Florentin voulut prouver qu'il n'était pas un paresseux, mena un jour de foire ses porcs dans la ville de Langres (située à vingt lieues de Bonnet) et les ramena le même jour..." (Frussotte, 1899: 8)

Si la spécialisation protectrice des deux saints est différente: l'un soigne la folie (Florentin) l'autre protège les porcs (Juvin) leur commune profession les charge cependant tous les deux d'une même suspicion: celle qui, dans les sociétés rurales de la France du nord-est, fait du berger embauché pour conduire la troupe de porcs, un miséreux, un braillard, un paresseux et un connaisseur redoutable de secrets (y compris ceux de la communauté). Le peu de considération attachée à la fonction (même s'il y a parfois des compensations comme pour le maître-porcher de Haguenau) fait que, même sanctifié, lorsque le cas se présente comme dans les deux exemples exposés, le personnage reste entaché des défauts indélébiles de ceux qui ont la plus mauvaise place dans l'échelle sociale...

Bibliographie

- BABIN Jean. 1954. *Les parlers de l'Argonne*. Paris, Klincksieck. 748p.
- BLOCH Marc. 1976 [1931]. *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. Paris, A. Colin. 261p. XVIII planches.
- CASABIANCA François. 2004. "Elevage sylvo-pastoral du porc en Corse" in *Porchi è cignali; saveurs et mystères des suidés*. Corte, Albiana-Musée de la Corse. p. 75-91.
- CERF (abbé) 1880 "Hagiographie ardennaise: saint Juvin, pâtre" *Revue de Champagne et de Brie*, t. VIII, p. 5-9.
- CERVANTES Miguel (de). 1987. *L'ingénieur Hidalgo, Don Quichotte de la Manche*, (traduction Aline SCHULMAN). Paris, Seuil, t. 1, 519 p.
- DUFRAISSE Roger. 1958. "La forêt de Haguenau sous la révolution et sous l'empire" *Etudes haguenviennes*. p. 145-184.
- DUFRAISSE Roger. 1959. "Paysans et forêts sous la Révolution: Les droits d'usage" in Robert REDSLOB & Pierre PFLIMLIN, *Paysans d'Alsace*, t.7, Strasbourg, Ed Le Roux, (publications de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est). 145-167.
- ERCKMANN-CHATRIAN, 1962. *Histoire d'un sous-maître*. Paris, Pauvert.
- FABRE-VASSAS Claudine. 1983. "Le charme de la syrinx", *L'Homme* t.XXIII, n°3, p. 5-39.
- FABRE-VASSAS Claudine. 1994. *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*. Paris, Gallimard. 418 p.
- FRUSSOTTE (abbé). 1899. *Un saint secourable: Le porcher de Bonnet, saint Florentin*, Verdun, s.n., 26p.
- GRASSER Jean-Paul. 1980. "Subsistance ou spéculation: vie rurale et marché agricole à Haguenau au XVIII^e siècle", *Etudes haguenviennes*. p. 53-106.
- HUFFEL Georges. 1920. *La Forêt sainte de Haguenau en Alsace*. Nancy, Berger-Levrault. 164 p.
- LAVIGNE Louis. 1939. "La corne" *Enquêtes du Musée de la vie wallonne*, juillet 1939-décembre 1945, p. 92-93.
- LAVIGNE Louis. 1933. "Travaux d'autrefois: autour du cochon", *Le Pays Lorrain*, juillet 1933, p.315-326.
- LAVIGNE, Louis. 1939-1940. *Le patois de Cumières et du Verdunois*. Verdun, Marchal. 890p.
- LAVIGNE Louis. 2004 [1958]. *Histoire de Cumières (590-1918)* Paris, Le livre d'histoire-Lorisse. 112p.
- MEYRAC Albert. 1908. *Légende dorée des Ardennes*. Reims, s. n.
- MECHIN Colette. 1980. "Les saints gardiens de pourceaux (1^{ère} partie)" *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 9. p. 286-292.
- MECHIN Colette. 1981. "Les saints gardiens de pourceaux (suite); Le porcher dans la tradition rurale" *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 10. p. 148-165.
- RAVIS GIORDANI Georges. 2004. "Un suidé peut en cacher un autre" in *Porchi è cignali; saveurs et mystères des suidés*. Corte, Albiana-Musée de la Corse. p. 112-125.

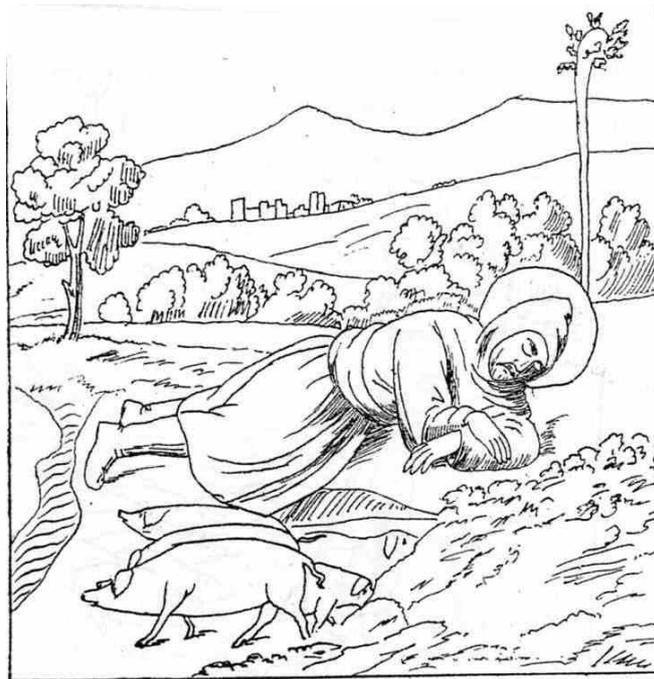
16) La statue dans l'église de Loisy-sur-Marne (Champagne) le représente avec besace, gourdin et corne, est plus convaincante que celle de l'église de Saint-Juvin où il est en costume aristocratique.

17) Probablement du XV^e siècle et restaurées au XIX^e siècle



Saint Juvénat
 (Eglise de Loisy-sur-Marne,
 statue, XVI^e s.).

Saint Juvénat, porcher d'Ardenne



Comment il se dormit et s'achassa sa massue en terre + se réveillant voulant la prendre il la trouva enracinée et la fontaine à ses pieds.

Saint Florentin (d'après les fresques de l'église de Bonnet)



Le porcher, eau-forte de Charles Jacque, 1849

LE GARDIENNAGE COLLECTIF DANS LES REGIONS DE CHAMPS OUVERTS DU NORD-EST DE LA FRANCE

François SPINDLER ⁽¹⁾

Résumé: Les régions du Nord-Est de la France comprenant essentiellement la plaine d'Alsace, la Lorraine, la Champagne, le nord de la Bourgogne et de la Franche-Comté) ont un habitat groupé. Elles faisaient partie des régions de champs ouverts (ou d'openfield). Les terres labourables étaient extrêmement morcelées. Elles étaient soumises à l'assolement triennal, qui se concrétisait par une répartition du territoire communal en trois secteurs (souvent appelées soles), deux en céréales, le troisième en jachère. Il était interdit de clore. La conduite des troupeaux était collective: les bêtes étaient menées au pâturage par un ou plusieurs bergers mandatés par la commune. Il y avait souvent un berger pour les bovins, un pour les moutons, un pour les porcs, parfois un pour les oies.

La conduite des troupeaux était basée sur la vaine pâture. Elle était pratiquée sur les communaux (surtout des terres incultes et de la forêt), qui étaient souvent très étendus, sur les prairies après la première ou la seconde coupe, et sur les terres labourables en jachère et après les moissons.

Le partage et le défrichement des communaux, l'extension des pâturages clos, le remembrement, la suppression de la jachère et l'intensification des cultures ont progressivement réduit les ressources disponibles pour la vaine pâture. Le pâturage collectif, tel qu'il était pratiqué, n'était d'ailleurs pas compatible avec un mode d'exploitation intensif du bétail. Les troupeaux communaux bovins ont disparu dès le XIXe siècle. Des troupeaux communaux porcins ont subsisté jusqu'à la dernière guerre. Ce sont les troupeaux communaux ovins qui ont persisté le plus longtemps; les derniers ont disparu dans les années 1960.

Les régions du Nord-Est de la France se caractérisent par un habitat groupé. Ce sont des régions de champs ouverts (ou d'openfield). La carte (fig. 1) indique la limite de l'openfield à l'époque d'Arthur Young (fin du XVIIIe siècle). Les régions qui en ont conservé les caractéristiques les plus originales au XIXe siècle comprenaient l'Alsace, la Lorraine (à l'exception du massif vosgien), la Champagne, le nord de la Bourgogne et le nord de la Franche-Comté.

La surface du sol se répartissait entre la forêt (souvent très étendue), des terres incultes (landes, marais), des prés (généralement d'importance limitée), et des terres cultivées. Celles-ci étaient extrêmement morcelées, avec des parcelles découpées en lanières, la plupart n'étant pas desservies par un chemin. On y pratiquait un assolement triennal. Le territoire de la commune était divisé en trois secteurs, chacun étant consacré, sur l'ensemble des parcelles qu'il contenait à un des éléments de la rotation: céréale d'hiver, céréale de printemps, jachère. Il était interdit de clore. Chaque agriculteur exploitait un grand nombre de parcelles disséminées sur le territoire de la commune. Il était tenu de respecter l'assolement. Il était hors de question pour lui de mettre ses bêtes en pâture.

Le problème de la conduite des troupeaux a été résolu par une solution collective: les bêtes étaient menées au pâturage par un (ou plusieurs) bergers mandatés par la commune. L'historien Fernand Braudel décrit ainsi la garde des troupeaux: "Le gros du travail, dans nos villages de l'Est, était fait par des bergers professionnels – jusqu'à 3 par village: le berger des vaches, le berger des moutons, le berger des porcs. Ils annonçaient leur départ le matin à coup de come, et, de même, leur retour à la nuit tombante". (1)

L'agronome anglais Arthur Young note, à la veille de la Révolution Française, "Quitté Mars-la-Tour à 4 heures

du matin; le berger du village sonnait du cor, et c'était drôle de voir chaque porte vomissant ses porcs ou ses moutons, ainsi que quelques chèvres, et le troupeau s'accroissant à mesure qu'il avançait" (2) (Mars-la-Tour se trouve sur le Plateau Lorrain, à 25 km à l'ouest de Metz).

Un peu plus d'un siècle plus tard, un agronome allemand, R Krzymowski assiste au retour d'un troupeau de porcs: "le 11 juin 1911 j'arrivais à 9 heures au village d'Avricourt, juste au moment où le berger, qui avait conduit le troupeau tôt le matin, le ramenait au village pour que les bêtes restent à l'abri pendant les heures les plus chaudes. C'était amusant de voir comme les grands et les petits cochons... se hâtaient en une longue colonne dans la rue principale du village... On pouvait constater comme les porcs du type local avaient une agilité analogue à celle d'un chien, à l'opposé de nos lourds porcs anglais. Sans que personne ne se soucie de chaque animal, ici un porc s'éloignait, et là plusieurs tournaient le coin pour regagner leur local en passant par la porte ouverte de la grange. Chaque animal... savait parfaitement où il habitait et s'y rendait sans se tromper. Au bout de la colonne on voyait 3 chiens de berger, qui faisaient avancer les retardataires; et tout à la fin apparaissait le berger, un digne homme âgé d'allure patriarcale, le visage encadré par une grande barbe grise, un large chapeau de paille sur la tête, dans la main droite un fouet, dans la main gauche une longue corne, le "porcher divin de l'Odyssée" (3). L'auteur décrit ainsi le type local de porc "très long, profil droit, corps étroit, haut sur pattes, longues oreilles" (Avricourt, à mi chemin entre Sarrebourg et Lunéville, se trouvait à l'époque en territoire allemand).

Il y avait également en Alsace, et dans certaines communes de Moselle, des gardiens d'oies. "Le gardien d'oies passe dans la rue le matin en sifflant. On ouvre alors la porte et les oies se joignent au troupeau. Elles passent la journée sur un pré, et à l'aller et au retour, elles peuvent manger abondamment des végétaux. Le soir elles rentrent dans leur cour sans jamais se tromper. Cela a donné l'image, popularisée par Hansi, d'Elise, la petite gardienne d'oies

1) Ingénieur général honoraire, 16bis boulevard Côte Blatin, 63000 Clermont-Ferrand.

(s'Gänsaliesel)" (4). On peut évoquer aussi un général des armées du Premier Empire, Jean Adam Schramm, qui avait été gardien d'oies dans sa jeunesse.

Parfois moutons, chèvres et porcs étaient réunis dans

La vaine pâture

La conduite des troupeaux communaux est basée sur la vaine pâture. Krzymowski la définit ainsi: "On entend par vaine pâture le pâturage collectif des bovins, ovins, caprins, porcins et éventuellement les oies d'un village sur les jachères, les chaumes, sur les communaux et les prairies".

Elle a également été pratiquée en forêt. En Ardenne belge "Tous les ans une partie au moins du canton forestier devait être rendue au pâturage. La herde des bêtes à cornes était conduite au pâturage sous la conduite du herdier... la "paison" (pour les porcs) avait lieu en automne surtout, jusque au moment où la neige faisait son apparition. Les chevaux... allaient en forêt au même moment. A part quelques exceptions, les moutons et les chèvres étaient exclus de la forêt" (5)

A la suite du vote du Code Forestier en 1827, le pâturage en forêt est rapidement tombé en désuétude

Les terres labourables étaient ouvertes au pâturage grâce à l'assolement obligatoire. Celui-ci est resté en usage, dans beaucoup de communes, de façon plus ou moins stricte, jusque dans les années 1950. Les troupeaux pâturaient sur la jachère, et sur les chaumes après la moisson. La vaine pâture était pratiquée sur la prairie après la première coupe de foin, parfois seulement après la deuxième coupe. La prairie était souvent pâturée pendant l'hiver jusque au mois de mars. Dans certaines communes la vaine pâture sur les prairies a subsisté jusque à la dernière guerre pendant quelques semaines à l'automne; mais il n'y avait plus de pâtre communal. Les porcs n'étaient généralement pas conduits sur les prairies, pour éviter les dégâts provoqués par le fouissage.

L'importance et la nature des terres incultes ouvertes à la vaine pâture étaient variables suivant les régions et suivant les communes.

En Alsace il s'agissait souvent de terrains plus ou moins marécageux avant la régularisation du cours du Rhin et de ses affluents. L'agronome allemand Schwerz s'indignait en 1816 de voir des régions riches comme la plaine d'Erstein (au sud de Strasbourg) "semées de vastes solitudes avec des vaches et des chevaux en liberté"; il considérait que c'était "une honte pour l'agriculture d'un pays civilisé" (6).

La Champagne, jusque au XIXe siècle était un pays découvert où les bois étaient rares. Les villages étaient éloignés les uns des autres. La zone voisine du village était soumise à l'assolement triennal. Au-delà de cette zone se trouvaient les "trios", avec des terres moins bonnes, qui étaient mises en culture pendant un ou deux ans tous les 5 à 10 ans; dans l'intervalle elles étaient ouvertes au troupeau. Dans les secteurs les plus éloignés se trouvaient les "savarts", terres incultes plus ou moins envahies de broussailles.

En Lorraine, ainsi que dans la Haute Marne et le nord de la Bourgogne, les terres incultes se trouvaient sur les plateaux calcaires les plus exposés à la sécheresse, surtout dans les zones les plus éloignées des villages.

Les terres incultes ouvertes à la vaine pâture étaient

le même troupeau. Certaines communes avaient un berger pour les bovins (le "herdier" dans les Ardennes, d'après "Herde", le troupeau en allemand), un berger pour les moutons, et un pour les porcs et les chèvres.

généralement des terrains communaux.

Ceux-ci étaient particulièrement étendus dans le Nord-Est de la France; leur importance était comparable à celle qui existait dans les régions de montagne (fig. 2). Le pâturage collectif a été également d'usage courant dans beaucoup de régions de montagne: je l'ai vu pratiqué avec les chèvres avant la guerre dans certains villages des Vosges alsaciennes.

Une grande partie du territoire communal était ainsi utilisable par les troupeaux. Ainsi, au XVIIIe siècle, dans la plaine d'Alsace, selon Boehler (7), le total des surfaces en forêt, lande, pâturage, pré, se situait autour de 50% du territoire communal, avec des variations importantes suivant les microrégions; il faut y ajouter les terres labourables, ouvertes à la vaine pâture une partie de l'année (jachères, chaumes).

En Champagne, à partir du milieu du XIXe siècle, une grande partie des terres incultes a été plantée en pins; "les villages s'entourent d'une ceinture de bois qui leur donne l'allure d'un village-clairière... Nombreuses furent les oppositions des bergers au moment des plantations" (8). A partir de 1950, le déboisement, le remembrement, la mécanisation, la mise en culture de la jachère ont progressivement réduit à néant les terrains de parcours des troupeaux.

En Lorraine et dans le nord de la Bourgogne les terres en friche ont pris de l'extension au début du XXe siècle (57000 ha en 1929 en Haute Marne, 66000 ha dans la Meuse en 1936). La jachère était encore largement en usage (18 à 20 % des terres labourables en 1929 dans la Haute Marne, la Meuse, la Meurthe et Moselle). Mais le remembrement et la création de pâturages clos, amorcés entre les deux guerres, ont pris une grande extension après la dernière guerre, en même temps que la mécanisation et l'intensification des cultures.

Dès le XIXe siècle, et jusqu'au XXe, les terrains communaux (à l'exception des forêts) ont été progressivement partagés.

Le troupeau communal bovin a généralement été abandonné le premier. Il ne devait plus en exister au XXe siècle. Dans la plaine d'Alsace les derniers ont disparu vers 1850, à la suite de l'assainissement des zones marécageuses (les Rieds) et du partage des communaux.

Les ressources de la vaine pâture étaient insuffisantes pour assurer aux bovins une productivité convenable. L'élevage bovin, qui jouait jusque là un rôle secondaire, a pris progressivement de l'importance, surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec la stabulation permanente en Alsace, avec le développement des prairies artificielles et des pâturages clos en Lorraine et en Bourgogne.

Beaucoup de troupeaux communaux de porcs ont disparu après la Première Guerre mondiale. Il en est souvent résulté une chute des effectifs porcins: le cheptel porcin, de

1862 à 1970, a été réduit de moitié dans les Ardennes, de plus des deux tiers dans la Meuse. Les troupeaux communaux de

porcs ont néanmoins persisté jusqu'à la dernière guerre dans quelques villages d'Alsace.

Les troupeaux communaux ovins

Ce sont les troupeaux communaux ovins qui ont persisté le plus longtemps, sauf en Alsace. Le mouton était l'animal domestique caractéristique des régions d'openfield. La statistique de 1862 a recensé plus de 500 000 ovins dans la Marne et dans les Ardennes, plus de 200 000 dans la Haute Marne et dans la Meuse. Les troupeaux communaux ovins étaient encore nombreux dans la première moitié du XXe siècle en Champagne et en Lorraine: une centaine dans la Meuse vers 1930, une cinquantaine en Meurthe et Moselle. Certaines communes ont eu 2 ou même 3 troupeaux communaux ovins.

Leur nombre a rapidement diminué après la première, et surtout après la seconde guerre mondiale. Dans la Marne on comptait une cinquantaine de troupeaux en 1955, une vingtaine dix ans plus tard.

L'importance des troupeaux était très variable. L'effectif le plus courant se situait entre 400 et 600 têtes. Il atteignait parfois 800 têtes, comme à Normée, dans la Marne, au début des années 1950, pour une quinzaine de propriétaires (8). Les habitants avaient l'obligation de confier leurs bêtes au berger communal. "Le Parlement de Paris, par un arrêt du 28 février 1785, confirma que, dans toutes les paroisses où il y avait un troupeau communal, défense était faite aux habitants et cultivateurs de faire conduire leurs bestiaux dans les champs sous une garde séparée" (9). En fait cette obligation a été de moins en moins respectée, surtout après la Première Guerre mondiale.

En principe le nombre de bêtes admises au troupeau commun était fonction de la surface exploitée par chaque propriétaire. Une tolérance de quelques bêtes était admise pour les habitants non exploitants, qui étaient nombreux au XIXe siècle.

Une question qui semble avoir été fort débattue était de savoir si le berger avait le droit d'avoir des bêtes à lui dans le troupeau. Un arrêt du Conseil d'Etat de 1751 concernant la Généralité de Soissons "comportait l'interdiction faite aux bergers de posséder des bêtes à eux sous le prétexte qu'ils vendent à leur profit les plus belles bêtes du troupeau" (8). Mais il semble que bien souvent le berger avait des bêtes à lui dans le troupeau.

Le troupeau était nécessairement très hétérogène, les propriétaires étant plus ou moins soigneux et plus ou moins attentifs à l'état de leurs moutons. Le berger n'avait pas le droit de refuser des animaux. Il appartenait au berger de mettre 2 ou 3 béliers dans le troupeau; la lutte se faisait en liberté. Mais une sélection efficace n'était guère envisageable.

L'équipement du berger était très sommaire: une besace, un bâton (la houlette, dans les années 1950, n'était plus guère en usage), une corne ou un cor. Il possédait plusieurs chiens (2 ou 3), qui avaient été dressés pour le seconder dans la conduite du troupeau.

Les conditions d'emploi du berger étaient en principe fixées par contrat avec la commune. La rémunération des bergers était très variable. Elle a longtemps été effectuée en grande partie en nature. Dans la Marne un barème a été établi en 1965; le montant du salaire variait en fonction de l'effectif;

pendant la période de stabulation il était limité à 75% du salaire fixé pour la période de garde (8). Le salaire était complété par divers avantages. Certaines communes disposaient d'une maison mise à la disposition du berger. Dans la Meuse le berger bénéficiait de "privileges et avantages qui se sont maintenus en partie jusqu'en 1939: affouage gratuit, du foin pour son petit troupeau personnel, des aides pour certains travaux, les seconds agneaux lui revenaient. On lui portait du vin chaud quand il lavait les moutons; il recevait à l'occasion des fêtes des œufs, du lard, du fromage..., exceptionnellement de l'argent" (8). Dans certaines communes de Lorraine le propriétaire versait une petite somme d'argent pour chaque naissance d'agneau.

Dans la Marne la garde commençait en avril et durait jusqu'à la mi-novembre. Le berger conduisait le troupeau tous les jours, sauf par temps de neige ou de forte pluie. Autrefois il partait de très bonne heure, avant le lever du jour. Il laissait reposer les bêtes quelques heures dans la journée, et rentrait à la nuit. Dans les années 1960, les parcours étant beaucoup plus réduits, et la circulation sur les routes n'étant plus possible la nuit, la journée était beaucoup moins longue. Le parcage n'était généralement pas pratiqué.

Dans quelques communes de Champagne, un hangar a été construit, dans lequel le troupeau passait la nuit, ce qui lui évitait de rentrer chaque soir au village.

En Lorraine le troupeau sortait toute l'année, sauf par temps très froid ou très humide. Le parcage paraît avoir été couramment pratiqué, au moins sur les chaumes après la moisson. Il est décrit ainsi par le docteur Hachet (10) "Les bêtes ne rentraient pas le soir et dormaient dans un enclos mobile... sur les champs moissonnés, l'enclos étant déplacé tous les jours... Le berger donnait dans un véhicule sommaire appelé *caligeote*... L'usage était que le propriétaire du champ sur lequel le troupeau séjournait assurât, pour cette durée, la nourriture du berger et la pitance des chiens".

Il incombait au berger de prodiguer tous les soins nécessaires pour maintenir les animaux en bon état. Il traitait contre les maladies (le piétin notamment), il vaccinait, il surveillait les mises bas, il castrait. Dans la Marne il était tenu de consacrer au moins deux heures aux moutons pendant la période de l'année où le troupeau restait en bergerie. Il devait mettre 2 ou 3 béliers dans le troupeau.

Pendant longtemps, jusqu'au XIXe siècle, la laine était la production principale. Le troupeau comprenait une proportion importante de mâles castrés, qui étaient souvent conservés jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans. Ainsi la statistique de 1892 indique, pour le département de la Meuse, sur un total d'environ 100 000 ovins, 40 000 brebis et 47 000 moutons et agnelles de plus d'un an. La laine était lavée sur le dos des bêtes. Lorsque le berger communal pratiquait lui-même la tonte, il percevait une rémunération supplémentaire.

Entre les deux guerres un certain nombre de troupeaux communaux de Lorraine ont été convertis en syndicats d'élevage ovin. L'objectif était, tout en conservant le gardiennage collectif, d'améliorer les techniques de production et les méthodes de commercialisation, par exemple en introduisant des béliers de bonne origine, en

réalisant des ventes de laine en commun. Les syndicats d'élevage pouvaient bénéficier de subventions selon des modalités bien définies. Les syndicats d'élevage ovin étaient

au nombre de 35 dans la Meuse en 1937, avec un nombre moyen d'une douzaine d'éleveurs. Il y en avait à peu près le même nombre en Meurthe et Moselle.

Conclusion

Le gardiennage collectif tel qu'il a été décrit n'était pas particulier à la France. Il a été en usage dans des régions de plaines et de plateaux depuis l'Angleterre jusque en Europe Centrale. Il faisait partie d'un régime agraire caractérisé, selon les termes de Marc Bloch (11), par "une grande cohésion sociale", et par "une mentalité foncièrement communautaire". Il correspondait aussi à un système dans lequel l'élevage jouait un rôle subalterne. Lorsque les

productions animales ont pris plus d'importance et que les agriculteurs ont cherché à accroître les rendements de leurs animaux, les pratiques collectives ont été progressivement abandonnées. Elles avaient disparu dès le XVIII^e siècles en Angleterre avec les "enclosures". Elles ont subsisté dans un certain nombre de communes du Nord-Est de la France jusque dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Sources

1. F. BRAUDEL. L'identité de la France. 1990
2. A. YOUNG. Voyages en France. Traduction H SEE 1931
3. R. KRZYMOWSKI. Die landwirtschaftlichen Wirtschaftssysteme Elsass-Lothringens 1914
4. Activités agricoles en Haute-Alsace 1900-1960. Les mémoires vivantes de l'Ecomusée d'Alsace. 2004
5. Entre les foins et la moisson. Ouvrage collectif Libramont (Belgique) 1984
6. E. JUILIARD. La vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace. 1953
7. J. M BOEHLER. La paysannerie de la plaine d'Alsace. 1648 -1789. 1994
8. M JEAN-BRUNHES-DELAMARE. Le berger dans la France des villages. 1970
9. R. DION. Essai sur la formation du paysage rural français. 1934
10. M HACHET, Docteur-vétérinaire. Communication personnelle
11. M BLOCH. Les caractères originaux de l'histoire rurale française 1952 (réédition)

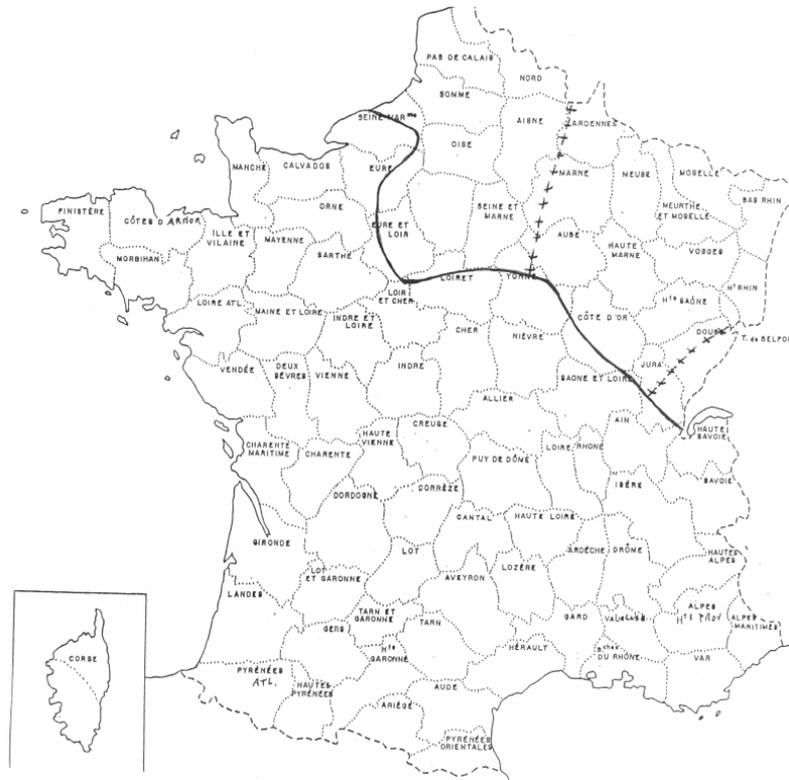


Fig 1. Les régions d'habitat groupé du nord de la France

✚✚✚✚✚ Les régions de gardiennage collectif au XIX° siècle

Les biens communaux en 1859 : nature et superficie

(Source : Arch. nat., C 1065)

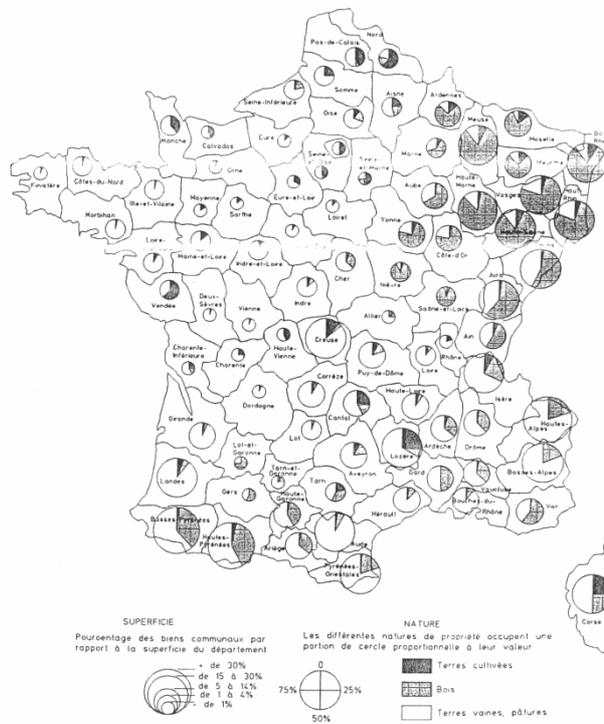


Fig 2. L'importance des biens communaux en 1859

Extrait de N. VIVIER « Les biens communaux en France au XIX° siècle », dans Histoire et Sociétés Rurales - 1994



Album des Arts - Marchant, r. de Rivoli, 180.

Imp. Delaunay, rue St-Jacques, 265, Paris.

La truffière, eau-forte de Charles Jacque

TRANSHUMANCE ET AMBULANTE DANS LA GRANDE REGION DU NORD-EST DE LA FRANCE

Jean-Louis MOREAU ⁽¹⁾

Résumé: Transhumance et ambulante sont des démarches intéressantes dans la région "Grand Est" de la France.

Ces systèmes mis en place au XXe siècle ont permis l'exploitation des grands troupeaux ovins de la région Alsace-Lorraine par:

1° L'utilisation des parcours "estive, jachère, vaine pâture" qui étaient abondants et disponibles en région champenoise et briarde.

De par ces déplacements les troupeaux ovins

- trouvaient une alimentation à leur convenance en fonction de leurs besoins;

- entretenaient l'environnement culturel de ces régions.

2° Le mode de migration d'une région à l'autre permettait ainsi d'assurer l'approvisionnement en viande ovine fraîche sur le bassin parisien et notamment la population parisienne.

Deux types de conduite d'élevage et de recherche d'alimentation fourragère ont été pratiqués au 20ème siècle dans la grande région Est de la France, ceci afin d'assurer l'approvisionnement en viande fraîche (mouton ou agneau) à

- SYSTEME ALSACIEN

- SYSTEME CHAMPENOIS

la population "Parisienne", ce qui a mis en place ce double systèmes d'exploitation des troupeaux ovins: *transhumance* ou *ambulante* parfois les deux méthodes étaient associées.

TRANSHUMANCE

AMBULANTE et MIXTE

Quel type de cheptel OVIN

1 - Modèle Alsacien

De grands propriétaires alsaciens possédaient plusieurs troupeaux de brebis (certains pouvaient aller de 3 à 5 et plus) dont l'effectif par troupe était de 5 ou 600 têtes.

Chaque troupe était conduite avec un berger et 1 à 2 aides.

En début de printemps (mars, avril) les brebis agnèlaient dans la région alsacienne. Lorsque l'ensemble des agneaux étaient assez forts pour entreprendre la longue marche jusqu'à Paris (environ 450 kilomètres) les troupeaux se mettaient en marche.

Transhumant par la Lorraine et la Meuse en traversant les forêts, les troupeaux arrivaient sur les vastes plaines de Champagne. A ce moment la démarche ambulante commençait. Le berger à la recherche de versaine, de jachères, allait négocier avec les exploitants locaux, pour trouver l'alimentation nécessaire au troupeau.

Ensuite la troupe arrivait sur les grandes surfaces disponibles des terrains de manœuvre militaire (Suippes, Mourmelon et plus particulièrement Mailly-le-Camp (2)).

Le troupeau stationnait ainsi pendant un mois ou deux avant de continuer sa migration ambulante sur les plaines de la Brie, pour arriver en bordure de la Région Parisienne.

La marche et le gardiennage des troupeaux étaient assurés par deux ou trois personnes: un berger et deux aides accompagnés par des chiens de type alsacien.

Ces chiens étaient de couleur noire à mi-chemin entre la morphologie du Berger de brie et du Berger des Pyrénées. Ceux-ci devaient avoir une bonne endurance, de la rapidité et de bons réflexes pour assurer une bonne conduite, pour que le troupeau puisse circuler facilement entre les cultures sans faire de dégâts.

Lorsque le maître berger partait pour son long périple, la conduite du troupeau devait se faire d'une manière très ordonnée avec les consignes du Propriétaire Eleveur:

1° Un itinéraire précis,

2° Des rendez-vous fixés à l'avance (Lieu, date, heure)

Pour a) la livraison de l'intendance pour les animaux (sel et autres)

b) éventuellement retirer de la troupe les agneaux gras, afin de les commercialiser sur place (dans les abattoirs locaux ou jusqu'à Paris)

La mission terminale était: tous les animaux pour le

1) Technicien ovin de la Marne 1966-1999, 75 rue du Général Carré, 51100 Reims

2) Avec les terrains de manœuvres militaires qui avait été créés sous Napoléon III et l'extension des zones rouges (villages et secteurs complètement détruits après les combats de 1914-1918 notamment dans la région de Suippes).

négoce (agneaux, moutons, brebis de réforme) devaient être vendus une fois arrivé sur Paris, avant que la troupe ne rebrousse chemin pour rejoindre son hivernage alsacien.

Ainsi ce cheminement durait de 5 à 6 mois.

Anecdote: *Au cours de ces migrations certains bergers ont quitté leur sol natal pour s'établir en Champagne.*

- Ayant trouvé leur autonomie avec la constitution d'une petite troupe ovine (en général le salaire des bergers était constitué d'un système de métayage, souvent celui-ci était payé avec les produits des brebis qu'il possédait dans le troupeau).

Les bergers dans leur déplacement ayant repéré des terres disponibles: terrains d'aviation, location sur les

II - Système champenois

Après la Seconde Guerre mondiale, un nouveau mode d'exploitation se mit en place.

Les terrains de manœuvres militaires champenois qui progressivement étaient abandonnés, non entretenus par la conduite des troupeaux alsaciens, intéressent les agriculteurs riverains qui ayant un droit de parcage commencent à s'installer avec leur troupeau de moutons.

Il est ainsi possible de récupérer des surfaces fourragères supplémentaires et celles-ci donnant la possibilité de continuer à exploiter des troupes ovines par un système de mise en commun pour le pâturage.

Les nouvelles méthodes culturales et la disparition des versaines et jachères nécessitaient une nouvelle adaptation pour conserver l'élevage ovin.

Les éleveurs d'un même lieu rassemblent leurs troupeaux qui peuvent atteindre un effectif relativement important (500, 1000, 1500 brebis). Ces troupeaux souvent communaux sont placés sous la responsabilité de l'éleveur propriétaire du cheptel le plus important: il assure l'organisation et la gestion du troupeau (salaire du berger et frais annexes).

La garde du troupeau est assurée par un seul berger accompagné de ses chiens, celui-ci doit gérer le pâturage, le soin aux animaux et rendre des comptes aux responsables. Les chiens, en général des Beaucerons: grands sur pattes, ayant beaucoup de résistance, afin de pouvoir décrire de grand cercles lorsqu'il faut rassembler ces grands troupeaux qui s'étalent sur le parcage.

Vers la mi-avril - début mai, en fonction de la pousse de l'herbe, regroupant des petites troupes (50, 100, 200 brebis) le troupeau est rassemblé. Chaque lot à son identification portée avec une marque, un symbole sur le dos de chaque brebis. Le troupeau ainsi constitué se met en route vers l'estive, encadré par l'ensemble des éleveurs propriétaire jusqu'au lieu du pâturage (terrain militaire). Il parcourt environ une dizaine de kilomètres pour arriver au pâturage.

Gardiennage: le troupeau lâché le jour est mis dans un parc de nuit formé de claies une roulotte de berger est stationnée à côté de celui-ci. Cet enclos peut être fixe ou en bois, une roulotte de berger est stationnée à côté de celui-ci. Cet enclos peut être fixe ou déménagé en fonction des besoins sur le parcours. Eventuellement nous trouverons un hangar construit en bordure du camp pour rentrer les animaux

terrains militaires, etc...

- Certains ayant réussi à trouver une petite ferme.

- D'autres convolant en juste noce avec la fille d'un paysan local.

Ainsi ces alsaciens se sédentarisèrent en Champagne.

Ce système pris fin avec l'avènement de l'automobile et le commencement de la mutation agricole.

NB: A ce jour en champagne, un berger pratique encore cette méthode de travail. Venant du département de la Meuse, régulièrement il vient sur le terrain militaire de Mourmelon le Grand, de mai - juin à octobre - novembre.

tous les soirs. Un petit emplacement est réservé pour le berger.

NB: *La transhumance peut s'effectuer aussi vers et sur des aérodromes nécessitant des déplacements plus importants (de 30 à 50 kilomètres).*

Ainsi pendant quatre à cinq mois la troupe reste sur l'estive qui leur est réservée, assurant ainsi l'alimentation des brebis, celles-ci étant en règle générale vides ou gestantes.

Vers la mi-octobre - début novembre, en fonction de la végétation, le troupeau sera rentré au village. L'ensemble des exploitants accompagne le berger pour le retour de troupe. Le troupeau sera mis en lots en fonction de chaque propriétaire.

Toutes ces brebis ayant retrouvé leur bergerie commenceront à mettre bas sur les mois de décembre - janvier, pour assurer la vente des agneaux de Pâques.

Le berger pendant cette période de stabulation est employé par l'éleveur ayant le troupeau le plus important pour surveiller les animaux (mises bas) et assurer l'alimentation. En règle générale celui-ci passe tous les jours dans les autres bergeries pour assurer les soins sanitaires s'il y a lieu.

NB: *Ce système malheureusement décline dans les années 1970 pour différentes raisons.*

1) *les charges: Salariales de plus en plus importantes*

Fermages: location des parcs (aérodrome)

Fiscales et foncières

2) *la baisse: du prix de vente des agneaux, du prix de la laine*

3) *la disparition de main-d'œuvre. Les bergers, ayant pris de l'âge et, arrivé à une juste retraite, n'ont pas été remplacés et aucun système de renouvellement de ceux-ci n'a été mis en place.*

4) *les nouvelles façons culturales et la diversification des emblavements (luzerne, betteraves, pommes de terre, etc.)*

Anecdote 1: *A ce jour il reste encore un troupeau de 600 brebis conduit par un berger salarié avec ce système d'exploitation.*

Le départ en transhumance se fait début mai.

Le troupeau accompagné par le berger se rend à quelques kilomètres de l'exploitation.

Là, en bordure du terrain militaire, est installée une bergerie d'été (un hangar) où le troupeau est mis en stabulation. Dans un premier temps le berger garde journalièrement le troupeau sur l'estive. Au fur et à mesure que le troupeau avance sur le parcours il ne revient plus au hangar, mais il est stabilisé au moyen de clôtures électriques (filets) ce qui permet d'assurer une meilleure gestion des surfaces à pâturer. Le troupeau n'a plus besoin d'accomplir de longs trajets pour assurer sa nourriture. Soit un gain de productivité.

Ainsi se déroule la période estivale qui va s'arrêter progressivement.

L'éleveur fait effectuer la détection de gestation sur ses brebis. Après avoir noté l'état physiologique de celles-ci (marquage) en début d'octobre le berger fait rentrer progressivement les animaux (début de mise bas, triple, double, éventuellement les brebis maigres) afin de couvrir le mieux possible les besoins alimentaire de celles-ci.

Toute la troupe se retrouve en stabulation dans la bergerie de l'exploitation. Les agneaux seront

commercialisés pour la saison pascale.

Anecdote 2: *J'ai bien connu un éleveur berger qui possédait une petite ferme près du Lac du Der (Haute Marne). Celui-ci faisait agneler es brebis dans sa bergerie en mars - avril.*

Lorsque les agneaux étaient assez vigoureux et âgés d'environ un mois, l'éleveur emmenait un lot d'un vingtaine de couples (agneaux - brebis) sur un petit embarcadère afin de les charger sur une barge.

Ainsi lot par lot il installait son troupeau sur l'île "Ile aux moutons" et celui-ci y restait pendant toute la saison d'estive, jusqu'à l'automne.

En octobre l'eau du lac étant au plus bas (suite au système de déversions pour régulariser le cours de la Marne) l'île était devenue une presqu'île.

*Le berger profitait de ce moment pour faire quitter les lieux à son troupeau et rejoindre sa ferme, faisant éventuellement de la démarche **ambulante** pour nourrir ses animaux et rentrer en bergerie le plus tard possible afin de gagner de la nourriture et conserver le maximum d'alimentation hivernale (foin) qu'il était obligé d'acheter pour cette période.*

III - Système champenois et briard "ambulante"

Certains bergers n'ayant pas de terre en propriété ou en location menaient leur troupeau en cheminant sur plusieurs terrains (cas de certains bergers alsaciens) sédentarisé (voir anecdote page 44).

Après avoir rencontré différents propriétaires ou fermiers pour avoir le droit de pâturage du troupeau sur versaine, jachère, chaume ou encore des restes de cultures de foin (trèfle, luzerne), de céréales (glanage après fauche), de betteraves (feuilles et collets), cette récupération de nourriture permettait au berger de subsister et d'alimenter sa troupe pour un faible coût.

D'autre part cette conduite assurait l'entretien de certains espaces et amenait l'amendement organique sur les surfaces pâturées.

Cette démarche se reconstituait d'une année à l'autre. Ce cheminement ambulatoire nécessitait d'avoir de très bons chiens car il fallait manœuvrer le troupeau entre les différentes parcelles cultivées et éviter les dégâts.

En général le berger avait deux voire trois chiens, ceux-ci étaient souvent de type "**beauceron**".

1) *Le chien de pied qui était sollicité pour toutes les manœuvres sur le troupeau. Celui-ci restait attaché au pied du maître lorsqu'il n'y avait pas nécessité de le faire travailler.*

2) *Le chien de rive: il fallait contempler le travail remarquable de cet animal.*

Assis sur son train arrière, sur le bord de la rive à protéger regardait incessamment "coup de tête à droite à gauche" et dès qu'une brebis avait l'intention de franchir la ligne ou limite de culture, instinctivement celui-ci partait rapidement pour faire rebrousser chemin à cette brebis intruse et que celle-ci retourne dans le groupe. "Lorsqu'il

s'agissait d'un agneau, son action était plus complaisante et délicate".

Aussitôt la manœuvre accomplie le chien reprenait la place qu'il venait de quitter, imperturbable celui-ci recommençait son travail de surveillance pendant les longues heures de garde. Il était éventuellement remplacé par un congénère ce qui lui permettait d'avoir un peu de repos.

Ainsi allait ce berger qui pouvait être à son compte ou bien travailler pour un éleveur.

Ce système était souvent temporaire pendant les saisons printemps - été - automne avec une stabulation hivernale en bergerie, cependant certains bergers utilisaient ce système annuellement.

Anecdote: *Pendant mon long séjour en pensionnat en Seine et Marne dans les années 1950, j'avais pu observer cette démarche ambulante.*

Lorsque je voyais arriver le berger et son troupeau, cela annonçait que l'hiver allait bientôt débiter.

Régulièrement vers la fin octobre - début novembre, le berger avec sa roulotte et son troupeau venaient camper dans une petite plaine encore verdoyante le long du ru.

Avec ses claies, il mettait en place son parc de nuit pour sécuriser la troupe dans l'enclos.

Pendant deux ou trois jours le troupeau cheminait vers l'Ouest pour ensuite aller vers l'Est pendant encore un jour ou deux.

Un jour, au petit matin tous étaient déménagés silencieusement, comme ils étaient arrivés.

Sans bonjour ni au revoir le troupeau est passé, le reverrai-je l'année prochaine?

Actuellement cette méthode de travail n'est plus guère utilisée. Les difficultés de trouver des parcours et les

nouvelles techniques culturales permettent difficilement d'utiliser ce système.

Quel type de Cheptel Ovin

En majorité les troupeaux alsaciens étaient constitués de brebis "EST à LAINE MERINOS - Sigle E.U.M.". Ces animaux venant d'un métissage de race ovine du duché de WURTEMBERG (Allemagne du Sud) avec des infusions de sang de bélier "MERINOS" il y a plus d'un siècle et demi.

Cette race

- Bien adaptée au climat du bassin grand Est de la France.

- Excellente marcheuse, convenant parfaitement au système de la "Transhumance".

- Utilisant au maximum et valorisant l'alimentation grossière mise à sa disposition.

C'est ainsi qu'en Champagne les éleveurs utilisèrent cette race de brebis.

Dans les années 1950 lorsque les éleveurs champenois mirent en place leur système d'exploitation suite à l'arrêt de la transhumance alsacienne, ils adoptèrent cette brebis.

Certains éleveurs allèrent même acheter le renouvellement de leur troupeau (femelle ou brebis Est à Laine Mérinos) sur les foires d'Alsace (Haguenau, Saverne).

Des croisements alternatifs furent mis en place sur ces troupeaux champenois ayant déjà été mérinisé avec l'apport de sang Île-de-France O.I.F..

♀E.U.M * ♂O.I.F. ou ♀ O.I.F. * ♂ E.U.M

Afin de conserver les qualités de rusticité et d'adaptation de cette race au système d'élevage sur les terres plus ou moins arides et pauvres (3) de la Champagne.

Conclusions

1 - Des démarches intéressantes dans la conduite de la *transhumance* et l'*ambulante* dans la région "Grand Est" de la France.

Ces systèmes mis en place au 20^{ème} siècle ont permis l'exploitation des grands troupeaux ovins de la région "Alsace-Lorraine" par:

1a - L'utilisation des parcours "estive, jachère, versaine", qui étaient abondants et disponibles en région "champenoise et briarde".

De part ces déplacements les troupes ovines

- trouvaient une alimentation à leur convenance en fonction de leurs besoins.

- entretenaient l'environnement culturel de ces régions.

1b - Le mode de migration d'une région à l'autre permettait ainsi d'assurer l'approvisionnement en viande ovine fraîche sur le bassin parisien et notamment la population parisienne.

2 - Avec la libération des terrains de manœuvres militaires de Champagne suite au changement de méthode d'utilisation des surfaces libérées par les troupeaux alsaciens, les éleveurs ovins champenois mirent en place un nouveau système d'exploitation.

3 - Système Ambulant: Celui-ci était souvent mis en place dans les plaines de Champagne et de Brie pour l'utilisation optimale des surfaces fourragères disponibles, permettant ainsi aux troupes ovines d'amener un complément de revenu sur l'exploitation.

TRANSHUMANCE: Déplacement saisonnier d'un troupeau en vue de rejoindre une zone où le troupeau pourra se nourrir; retour de ce troupeau au lieu d'où il est parti.

AMBULANTE: Déplacement local pour assurer les besoins alimentaires journalier du troupeau.

3) La terre de Champagne était considérée aride et pauvre car les moyens d'exploitation des cultures n'étaient pas ceux que nous connaissons aujourd'hui.

LES TROUPEAUX AMBULANTS EN ALSACE

Albert GRAMMES ⁽¹⁾

Résumé: Les contraintes de la vie du berger sont détaillées avec ses aspects saisonniers mais aussi journaliers. Les causes de la disparition de ce système de gardiennage sont également mises en évidence.

Mesdames et Messieurs,

J'aimerais tout d'abord vous féliciter d'avoir choisi comme thème: "Le berger et le gardiennage des moutons".

Le métier de berger est un des plus anciens métiers connus sur notre planète; la bible en témoigne à maintes reprises, par exemple: A Bethlehém, ce furent des bergers qui annoncèrent la naissance de Jésus-Christ.

Tout au long de sa vie, le berger adapte son activité aux différentes infrastructures et aux différentes conditions climatiques. Mon propre parcours professionnel en fait foi; il y a 60 ans j'ai fait mon apprentissage chez un berger, dans mon Alsace natale. Puis, dans une région de grande culture qu'est La Beauce, où j'ai officié après ma formation à la grande "Ecole Nationale de la Bergerie" à Rambouillet.

Désormais, les mœurs et aléas de cette profession, ainsi que le monde entier de l'élevage et de l'agriculture ont bien changé. Le nombre de bergers est en forte régression depuis une trentaine d'années au nord de la France. A cause des arrangements avec la Grande Bretagne, lors de son entrée dans la Communauté Européenne, plus de la moitié du marché de la viande ovine nous provient de la Nouvelle Zélande. De ce fait, dans le Sud de la France, il n'y a plus que les friches et les régions accidentées, difficiles à cultiver, que les bergers ont récupérées pour leurs activités.

Le plus souvent, le berger est éloigné de son port d'attache. Tout seul, il doit prendre ses initiatives pour tenir tête aux difficultés journalières. Encore tout seul il doit faire face à une multitude de choses comme:

- veiller à l'état de santé de chaque animal dont il a la garde;
- surveiller les mises bas, à la rigueur y assister;
- s'assurer que les brebis s'occupent bien de leurs agneaux;
- que ces agneaux soient élevés dans les meilleures conditions et souvent il n'y a pas d'abris, ce qui les expose encore plus aux dangers extérieurs tels que les voleurs, les lynx, les ours et les loups.

Il doit aussi être à la recherche de nouveaux pâturages, savoir gérer la repousse de l'herbe afin qu'elle soit toujours appétissante. Il doit savoir orienter son troupeau pour éviter les passages difficiles qui provoqueraient des accidents ou des chutes. Durant les périodes sèches, il devra veiller à l'abreuvement et toute l'année, à la distribution des minéraux.

Ne pas oublier que le berger est aussi contraint de faire exécuter certaines prophylaxies dont quelques unes sont devenues obligatoires et contrôlées par l'administration. En plus, depuis quelques temps chaque bête doit être identifiée aux deux oreilles et listing sera tenu à jour dans un cahier spécial. Ce qui n'est pas toujours évident car pour des raisons économiques et pratiques les troupeaux sont souvent grands.

Le berger n'a pour auxiliaire que le chien; ces chiens sont dressés pour manœuvrer le troupeau. Dans des régions où les gens ont introduit des prédateurs, il faudra choisir certaines races canines qui sont mieux adaptées à ces circonstances.

Enfin, le téléphone portable est devenu un outil précieux pour le berger surtout depuis les pâturages très éloignés.

J'aimerais maintenant vous parler de mon passé. Je suis né en 1931 dans le nord de l'Alsace et j'ai suivi ma scolarisation pendant l'occupation; donc à l'école allemande. J'ignorais la langue française jusqu'à la libération en 1945, année où j'ai commencé mon apprentissage au métier de berger pendant deux ans.

Ensuite mes parents m'ont inscrit dans une école saisonnière d'agriculture à Charly-Oradour, en Moselle pour apprendre le français après quoi, je suis entré à la "Bergerie Nationale" de Rambouillet où j'ai obtenu un premier diplôme (N. 399) puis j'ai décroché un deuxième diplôme sous le numéro 100.

Après la guerre, il y avait un berger avec son troupeau dans près de 10% des villages. C'étaient souvent des mâles castrés, destinés à la production de la laine. En hiver, les moutons étaient en pâture sur les prairies des paysans moyennant une contribution pour la commune. En été, ils étaient sur des terrains en friches de Lorraine, voire sur des terrains militaires de la Meuse ou de la Marne ou sur un terrain d'aviation désaffecté de la Somme.

En ce temps-là, il y avait peu de circulation sur les routes; les troupeaux se déplaçaient à pied. Fin Mars on partait d'Alsace pour y revenir en Novembre.

L'époque de mon apprentissage ressemblait à une sorte de prolongation des temps ancestraux où le berger, et ses chiens dressés étaient seuls avec le troupeau d'environ 200 brebis. 180 km séparaient les pâturages d'été et d'hiver, pour ce déplacement il fallait compter sept jours et sept nuits. Les brebis pâturaient en chemin et les étapes ne dépassaient guère 20 km par jour. Rares étaient les nuits où l'on disposait d'un parc clôturé pour parquer les animaux et dormir tranquillement. A défaut, on cherchait un champ labouré pour faire passer la nuit à son troupeau; le berger et ses chiens se reposaient à ses côtés. En cas de pluie, il restait encore la

1) Moniteur d'élevage ovin (ER), 1 rue de Dinteldorf, 67510 Lembach.

journee pour faire sécher le manteau et les vêtements. L'arrivée au village des terres d'été était une véritable victoire, un vrai soulagement.

Le troupeau pâturait sur des terrains en friches, et la nuit il était enfermé entre des barrières de 4 mètres pour enfumer les terres des agriculteurs. Le berger avait sa roulotte à proximité.

A cette époque, les engrais étaient rares et même inconnus. Alors, les exploitants des parcelles enfumées par le troupeau offraient le gîte et le couvert au berger et à ses chiens. Ainsi, chaque semaine, le berger changeait d'agriculteur afin d'en satisfaire le plus possible. Vous comprenez bien!!

Dans ces années-là (1946 - 47), de nombreux jeunes soldats revenaient de guerre pour rejoindre leur famille alors c'était la tête, et le berger pouvait en profiter.

L'activité industrielle, en Moselle et en Sarre était en plein essor et cherchait de la main d'œuvre. Elle proposait ainsi des emplois à ces jeunes. Puis l'agriculture/grâce au plan Marshall, au machinisme et aux engrais, commençait à changer considérablement.

De retour en Alsace, pour la période hivernale. C'était le temps de l'agnelage. Les moyens pour nourrir correctement les brebis et leurs agneaux étaient limités. L'abri d'agnelage fut souvent une grange abandonnée où ces pauvres animaux étaient serrés pour passer la nuit.

En plus du maigre pâturage de cette période de l'année, la nourriture était complétée par un peu de foin pour les brebis et d'avoine pour les agneaux. En cas de pénurie de foin, l'administration en réquisitionnait chez les paysans du village. Je me rappelle de ce que chaque agriculteur se devait de mettre à disposition devant sa maison un tas de foin pour subvenir en cas de neige et de grand froid à la survie des animaux.

En cette période la plupart des éleveurs n'étaient pas locataires des terrains mais seulement utilisateurs de l'herbe qui y poussait. Ils étaient considérés comme "Connexes à l'agriculture"; toute la nourriture pour les animaux était

Le berger et son chien

Le berger a aussi besoin d'un ou de plusieurs chiens obéissants et travailleurs pour rassembler et déplacer le troupeau et surtout, le garder pendant le pâturage dans les limites des terrains autorisés.

Chaque région a son type de pâturage et son type de

Le mot "mouton"

Le mot "mouton" est souvent utilisé pour désigner une bête de la race ovine. A vrai dire, ce mot est très propre au **bélier castré**.

Après la deuxième guerre mondiale il existait encore des troupeaux de **moutons**. Ils représentaient près de 40% des ovins adultes dans nos élevages. C'étaient des animaux de 1 à 3 ans d'âge qui servaient essentiellement à la production de la laine. Aussi, selon le prix de la laine, l'état viandeux de l'animal ou le pâturage disponible, il y exista une grande variante de moutons.

achetée pour la période hivernale.

Après mon service militaire, jadis de 18 mois et obligatoire, j'ai rendu service pour une courte durée comme berger à un éleveur de moutons en Alsace. Puis j'ai accepté un travail à la station de recherche de l'I.N.R.A. à Jouy-en-Josas.

De là j'ai été rappelé à Strasbourg pour prendre la première place de "Conseiller Agricole Spécialisé" en élevage ovin. De 1953 jusqu'à ma retraite en 1991 j'ai donc officié comme "Assistant berger" puis comme "Moniteur d'élevage ovin", en Alsace.

Durant ces 38 années, j'ai suivi l'évolution agricole.

Déjà avant mon départ en retraite, beaucoup d'éleveurs, locataires d'herbe, et sans succession ont cessé leurs activités.

Aujourd'hui les éleveurs de moutons qui ont subsisté, sont propriétaires des terres et ne font plus ces horribles déplacements saisonniers à pieds ou par voie ferrée.

Et grâce à la technologie actuelle, les moyens et les conditions d'élevage sont plus commodes et les résultats de croissance et de santé des agneaux sont nettement meilleurs.

Depuis les années 70, on n'apprend plus le métier de berger comme je l'ai appris.

C'est surtout dans les régions arides des Alpes et des Pyrénées où les machines n'arrivent pas à entretenir les surfaces enherbées qu'on rencontre encore de vrais "bergers" qui aiment ce qu'ils font.

Aujourd'hui, chez nous en Alsace, il reste de nombreux petits troupeaux pour entretenir quelques petits espaces verts dans les régions vallonnées au nord de notre région. Et les rares grands élevages (d'environ 1000 brebis) sont gérés par des familles spécialisées, propriétaires de grandes surfaces agricoles et d'ex terrains militaires de la ligne Maginot.

conduite de troupeaux, sa race de chien préférée au travail demandé; par exemple: le Beauceron en Beauce: un chien nerveux et travailleur, excellent pour pratiquer le pâturage au carré sur de la luzerne, le Briard en Brie, etc.

Avant de terminer ma présentation, j'aimerais vous parler un peu plus en détail de l'activité quotidienne d'un berger:

C'est une chose très complexe, elle varie selon la période de production du troupeau, la période de l'année, de la race de brebis et de son environnement. Jadis, jour et nuit, le berger devait veiller à son troupeau.

Je me souviens, dans les années 60, quand les bergers des mines domaniales des potasses d'Alsace

demandaient une indemnité pour la surveillance de nuit car ils devaient coucher dans leurs roulottes à côté de leur troupeau. Ils avaient alors été autorisés à passer la nuit au domicile de leur famille. C'était évidemment, une exception par rapport aux autres bergers du département.

Pendant les longues et favorables journées d'été, le berger se lève des 6 heures du matin, il s'habille et fait le tour du parc pour contrôler les éventuelles anomalies. Il lâche les chiens qui étaient attachés toute la nuit aux roues de la roulotte et va prendre son petit déjeuner; après quoi il commence sa journée. Il ouvre son parc et déplace les claies pour en délimiter un nouvel espace et puis, il mène son troupeau en pâture jusqu'à 11 h 30 environ où il ramènera les bêtes dans l'endroit clôturé durant la pause de midi. Puis, après un brin de toilette, le berger va déjeuner. La plupart du

temps il emportera son repas du soir.

Vers 16 h, le troupeau est reconduit en pâture jusqu'à la tombée de la nuit. Entre temps, il aura été nécessaire de soigner quelques moutons malades ou blessés et de s'occuper de maints petits détails.

Le travail de pâturage a aussi son importance, il permet de recenser, de voir le comportement des animaux, des anomalies mais aussi de satisfaire au mieux le troupeau. Et ce travail est quotidien...

Aujourd'hui, les troupeaux sont plus grands que dans le passé et les soins médicaux et hygiéniques sont plus faciles. A souligner aussi qu'aujourd'hui, le plus souvent un berger n'est plus tout seul et que le parfait n'existe pas.

Reproduction interdite. - S. Bouclair, Troyes
Texte et idées déposés

99 MOUTONS ET UN CHAMPENOIS FONT 100 BÊTES !...

Ce vieux dicton ne saurait vexer les vrais Champenois, c'est une consécration de leur caractère pacifique et bon, ennemi de l'injustice et de la violence, mais qui n'exclut ni le talent, ni l'entente de leurs intérêts, ni le maintien de leurs droits.

On raconte ainsi son origine : Un droit d'entrée sur les troupeaux de 100 moutons au moins avait été mis dans une ville de Champagne. Un berger malin s'avisait d'en introduire 99 seulement ; le portier, non moins rusé, voult le faire payer quand même sous prétexte que « 99 moutons et un Champenois font 100 bêtes ». On ne dit pas qui l'emporta.



Sans commentaire!

LES IAKOUTES, DES CHERCHEURS DE CHEVAUX

CAROLE FERRET ⁽¹⁾

Résumé: Situés à l'extrémité nord-est de l'extension du monde turc, en Sibérie orientale, les Iakoutes ont adapté le système pastoral des steppes à un milieu de taïga, caractérisé par un climat continental d'une rigueur inouïe. Ils élèvent des vaches, des chevaux et des rennes. L'élevage équin, dont le principal débouché est l'hippophagie, se distingue par son extrême extensivité. En dépit de températures hivernales les plus basses de l'hémisphère nord, atteignant fréquemment les - 60°, les chevaux y paissent en liberté l'année durant.

La surveillance des troupeaux est discontinue, plus ou moins relâchée suivant les saisons. Plus que des gardiens de troupeaux, les éleveurs iakoutes sont des chercheurs de chevaux. L'isolement et la quête fondent la spécificité de leur travail. Le contrôle de la mobilité des chevaux s'opère par quelques rares actions directes (telles la mise en enclos, la pose d'entraves et l'attache), réservées à certaines catégories d'animaux. Mais pour tous les autres, le contrôle n'est qu'indirect (par la formation des troupeaux, leur recherche et leur affouragement épisodique), de telle sorte qu'il n'est pas toujours aisé de démêler, qui, de l'homme ou du cheval, décide des mouvements du troupeau et des changements de pâtures.



Chevaux iakoutes

Photographie prise par l'auteur en mars 1994, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Présentation de l'élevage iakoute équin

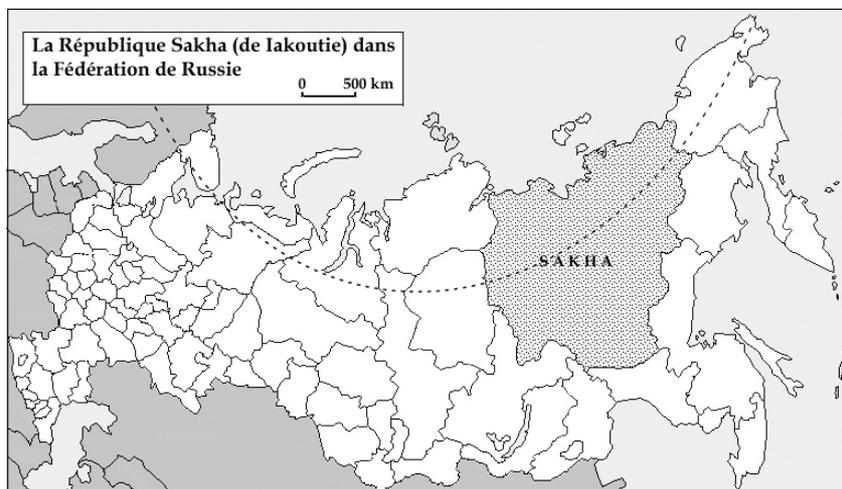
La République Sakha (de Iakoutie) couvre un immense territoire de plus de 3 millions de km², qui constitue la majeure partie de la Sibérie orientale. Elle se caractérise par un climat continental d'une rigueur inouïe, puisqu'on y relève les températures hivernales les plus basses de l'hémisphère nord, atteignant fréquemment les -60°C. Les Iakoutes (2) sont des pasteurs turcophones, qui ont migré vers le Nord depuis la Cisbaïkalie entre les X^e et XV^e siècles, y important bovins et chevaux et adaptant le pastoralisme des steppes de la Sibérie méridionale aux conditions de la taïga septentrionale.

Les chevaux occupaient naguère une place prépondérante dans le bétail mais, avec le temps, ils ont vu leur nombre décroître au profit des bovins. Cette évolution, liée à la sédentarisation, ne fut possible qu'avec un développement de la fenaison car, à la différence des chevaux, les vaches sont gardées en stabulation et doivent être affouragées durant les huit mois d'hiver. Aujourd'hui, la République compte environ 131 000 chevaux, 300 000 bovins et 135 000 rennes. Ces derniers sont élevés par des Evenks et des Iakoutes, mais surtout dans les régions où il n'y a pas ou peu de chevaux, principalement dans le Nord et l'extrême Sud. Dans leur usage traditionnel, les deux espèces sont polyvalentes et substitutives, tandis que chevaux et vaches sont complémentaires.

Au cours du XX^e siècle, l'élevage iakoute du cheval, jadis très polyvalent, s'est spécialisé dans la production de viande. Une minorité de chevaux continue d'être employée au travail, sous la selle, le bât ou pour le trait, mais l'hippophagie représente désormais le principal débouché de la filière. Cette restriction de l'usage s'est accompagnée d'une promotion de l'image, la figure du cheval étant érigée en emblème de la République Sakha.

L'élevage iakoute du cheval est très extensif, avec une intervention minimale de la part de l'homme. Les Iakoutes ne laissent pas de répéter que ces chevaux exceptionnels leur donnent tout sans rien exiger en retour, qu'ils les transportent et surtout les nourrissent sans être alimentés par eux, qu'ils les habillent sans être jamais eux-mêmes ni couverts ni protégés dans le pays le plus froid de la Terre, où ils sont élevés en liberté, dans un état semi-sauvage, grattant la neige de leurs sabots pour paître.

Des enquêtes de terrain menées en 1994 et 1995 dans les régions centrales de Iakoutie – *ulus* (3) d'Ust'-Aldan principalement – et dans le Nord – *ulus* de Verhoïansk et de Srednekolymsk –, m'ont donné l'occasion d'observer les techniques de gardiennage utilisées par les éleveurs iakoutes.



La république autonome de Iakoutie (années 1960-1980)
 Les trois régions de l'enquête de terrain sont indiquées en gros caractères

Un élevage en troupeaux

Les chevaux iakoutes sont élevés en troupeaux. En russe, le troupeau de chevaux se dit *tabun* ou *kosâk*, ce qui recouvre deux réalités différentes. Le mot *tabun* est généralement réservé à l'espèce équine. Vraisemblablement d'origine turque, il ne se rencontre que rarement dans les langues turciques actuelles. Le *tabun* est de plus grande taille que le *kosâk*, il regroupe généralement tous les chevaux d'un même propriétaire, personne physique ou morale (exploitation agricole, sovkhoze, kolkhoze,...), ou les chevaux de plusieurs propriétaires associés. Sous le régime soviétique, le *tabun* est un ensemble de chevaux confiés à une même

équipe de *tabunšik* "gardien de troupeaux de chevaux" et paissant sur un territoire donné. Il compte jusqu'à plusieurs centaines de chevaux, qui sont parfois rassemblés pour certaines opérations: soins vétérinaires, marquage, inventaire, abattage, ou même parfois quotidiennement pour le pacage ou l'affouragement. Mais les *tabun* sont le plus souvent divisés en *kosâk*.

Le *kosâk* est un petit groupe de chevaux, composé en principe d'un étalon reproducteur, d'une dizaine de juments (leur nombre variant de cinq à vingt-cinq) et des

poulains qui les accompagnent. C'est plus généralement un groupe de chevaux qui ont l'habitude de se trouver ensemble, car il peut exister des *kosâk* temporairement privés d'étalon. Quelques hongres de travail au repos peuvent aussi se mêler aux *kosâk* déjà constitués. Les *kosâk* n'ont pas de territoire réservé, ils changent régulièrement d'herbage à l'intérieur du territoire du *tabun*. Les chevaux sont attachés à leur *kosâk*, mais probablement pas à leur *tabun*.

En iakoute, on ne fait pas clairement la distinction entre *tabun* et *kosâk* ; le troupeau de chevaux se dit *ûôr* (4), version iakoute du *ôgür* turc. Sans précision contraire, *ûôr* désigne prioritairement un troupeau de chevaux, mais il peut aussi s'appliquer à d'autres animaux domestiques ou sauvages : bovins, rennes, loups, oiseaux. Quand les Iakoutes veulent préciser qu'il ne s'agit pas de n'importe quel groupe de chevaux, mais d'un étalon accompagné de plusieurs juments et de leur progéniture, soit d'un *kosâk*, ils utilisent l'expression *atyrr ûôr*, où *atyrr* signifie "étalon reproducteur".

En Iakoutie, les chevaux vivent en *kosâk* l'année durant. Il est rare qu'ils soient regroupés en immenses *tabun* de plusieurs centaines de têtes comme dans la zone des steppes, notamment au Kazakhstan (5). Du fait de la dissémination des *kosâk*, les *tabunşik* iakoutes n'ont donc pas besoin, à la différence de leurs confrères centrasiatiques, de recourir à des procédés particuliers pour compter les chevaux dont ils ont la charge (6). Néanmoins, dans les sovkhoses de Iakoutie, il arrivait que des *kosâk*, qui pâturaient séparément, soient réunis pour être affouragés ensemble. En été, quelques *kosâk* se regroupent parfois et forment des *tabun* dans les endroits ombragés ou protégés des moustiques, près des fumigènes allumés à cette fin. Dans les régions infestées d'insectes comme celle de Srednekolymsk, plus d'une centaine de chevaux s'amasse dans de vastes fumoirs plusieurs fois par jour. Lors de ces rassemblements en *tabun*, il arrive que des étalons rivaux se battent. Mais le plus souvent, quand les étalons se connaissent, il s'agit seulement de gestes d'intimidation. Les seuls combats un peu sérieux ont lieu pendant la saison de monte ou à l'arrivée un nouvel étalon. Après la saison des moustiques, les *kosâk* se séparent et s'éloignent pour le reste de l'été. Hormis cette exception due à la voracité des insectes, les troupeaux sont généralement plus éparpillés et livrés à eux-mêmes lors du court été ; plus regroupés et plus surveillés lors du long hiver (7).

La taïga est parsemée d'*alaas*, formation géomorphologique typique de la Iakoutie, constituée d'une

clairière en cuvette, souvent agrémentée d'un lac (8). Pour les Iakoutes, l'*alaas* représente le lieu traditionnel d'habitation, par opposition à la forêt. C'est là que se trouvent les prairies, grossièrement réparties entre pâtures et prés à foin (9). Il n'y a pas de différence essentielle entre ces dernières, hormis le fait qu'on réserve à la fenaison les prés où il est plus commode de faucher. Les bêtes sont sur les pâtures jusqu'à la fin de la fenaison, et ensuite sur les prés à foin une fois qu'ils ont été fauchés, afin de profiter du regain. Mais à chaque période de l'année correspond un type particulier de pâtures. Il est indispensable que les chevaux changent régulièrement d'herbages pour bénéficier au mieux des ressources végétales.

L'éparpillement et l'éloignement des troupeaux varient au fil des saisons. Dans la région de Verhoânsk, des chevaux sont, en hiver, conduits à une centaine de kilomètres, le long de la rivière Bytantaj, affluent de la *Âna* (10), voire parfois dans d'autres *ulus* (11). Envoyer les chevaux sur des herbages lointains était aussi un moyen de les sauver de la famine ou des épidémies, mais que seuls pouvaient se permettre les propriétaires de grands *tabun* (12). Au printemps, les troupeaux comprenant des juments en fin de gestation sont ramenés plus près des villages pour être mieux surveillés (13).

Dans les régions étudiées, le cheval est un bétail qui paise au loin, tandis que les bovins restent près des villages. L'espèce équine est par nature plus mobile. L'un des arguments actuellement avancés pour prouver la rentabilité de son élevage est justement qu'il permet l'exploitation de pâtures qui seraient trop éloignées pour les bovins (14). Des troupeaux passent des mois entiers à des dizaines, voire des centaines, de kilomètres de toute habitation humaine (15). Seuls quelques chevaux de travail (16) et les rares juments laitières (17) sont gardés à proximité, afin d'être disponibles à merci.

Aujourd'hui, dans les villages iakoutes, s'il y a peu de chevaux, ils peuvent demeurer aux alentours. Mais, dès que le cheptel dépasse vingt ou trente têtes, ils doivent s'éloigner du village, les pâtures proches étant réservées aux bovins. La bonne répartition des troupeaux sur le territoire était manifestement plus aisée lorsque l'habitat était dispersé, avant que la population ne soit regroupée dans des villages. C'est pourquoi, de nos jours, certains regrettent le temps où "chaque famille vivait dans son *alaas*" (18) et quelques éleveurs pratiquent à nouveau une forme de semi-sédentarité avec une maison pour la majeure partie de l'année et une maison pour l'été (19).



Alaas



Estivage

Photographies prises par l'auteur en juillet 1995, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Buts et moyens de la surveillance

L'originalité de l'élevage iakoute réside dans la grande liberté laissée aux chevaux pour le choix de leurs pâtures et la discontinuité de leur surveillance. H. Takakura parle à ce propos de *distance herding*, la tâche principale des *tabunšik* se limitant à maintenir les chevaux à l'intérieur de grandes zones de pacage éloignées des lieux d'habitation (20). En Asie centrale, les *tabunšik* contrôlent constamment l'emplacement des troupeaux, les déplaçant pour améliorer le pacage, menant une garde nocturne pour les protéger des loups, voire une surveillance 24 heures sur 24 au moment des poulinares, en cas d'orage ou de tempête de neige, afin d'éviter que le vent n'égaré les chevaux (21).

En Iakoutie, les *kosâk* vont et viennent de leur propre chef. La surveillance est parfois extrêmement relâchée. Au XIX^e siècle, dans la région de la Vilûj, le pacage estival se déroulait sans aucune surveillance jusqu'à l'automne (22). "Dans les régions où le vol de chevaux se pratique rarement, les Iakoutes ne recherchent et ne vérifient pas leurs troupeaux plus de deux fois durant tout l'été" (23). Encore dans les années 1990, un manuel agricole observe que les chevaux iakoutes paissent souvent sans aucune surveillance en été (24). "Dans le nord-est de la Iakoutie, les chevaux restent sur les pâtures tout l'hiver, loin de leurs maîtres qui se contentent de les surveiller de temps à autre pour vérifier qu'ils ne s'éloignent pas trop" (25). Dans les années 1940, M. I. Rogalevič note que, pendant des mois entiers, les propriétaires ignorent où se trouvent leurs troupeaux et il en conclut que les chevaux iakoutes sont élevés dans des conditions proches de l'état sauvage (26).

La surveillance est plus ou moins serrée selon les saisons. Quotidienne au printemps, voire continue au moment des poulinares, elle se relâche en été et en hiver (bi- ou trimensuelle), à l'exception des périodes d'affouragement, où les chevaux sont nourris tous les jours ou tous les deux jours. En effet, bien que le discours commun clame que les chevaux vivent uniquement de pacage, les éleveurs leur fournissent néanmoins un complément alimentaire non négligeable, principalement à l'entrée et au sortir de l'hiver. C'est un apport temporaire, mais vital lors des années difficiles, et son absence compromettrait probablement la survie de l'espèce.

Le travail du *tabunšik* consiste à aller voir le troupeau pour vérifier que tout va bien, constater d'éventuelles disparitions, blessures, maladies ou amaigrissements. Quand il remarque des chevaux particulièrement amaigris ou des juments prêtes à pouliner trop tôt en saison (en mars ou en avril), il les ramène à la base d'élevage et les garde quelque temps dans des enclos en les affourageant.

Ces traitements particuliers prennent parfois l'allure de véritables sauvetages. A la base de Sottynce, j'ai vu une jument gestante placée dans un *raskol* (enclos de contention) avec une musette, soutenue par une large bande de tissu qui passait sous son ventre pour la maintenir debout. Elle avait été trouvée allongée dans la taïga, proche de la mort par inanition, et ramenée à la base. Elle est restée deux semaines dans le *raskol*, où elle a été constamment nourrie et abreuvée. Mais les *tabunšik* arrivent souvent trop tard. Il n'est pas rare que des chevaux disparaissent ou qu'on retrouve leur cadavre gelé dans la taïga, rongé par les chiens et les corbeaux.

Outre les raisons déjà évoquées (mise bas, alimentation, embouche), les *tabunšik* doivent aussi veiller à

prévenir certains dangers, tels la menace des prédateurs, qui causent des pertes dans le bétail, ou les risques de noyade, lors de l'embâcle et de la débâcle. Les *tabunšik* doivent alors éloigner les troupeaux des points d'eau. Certains marécages, couverts d'une herbe verte trompeuse qui attire les chevaux, sont entourés de clôtures, pour éviter l'enlèvement.

Les *tabunšik* multiplient leurs visites quand ils redoutent la présence d'ours ou de loups. Mais ils font surtout confiance aux chevaux pour se défendre eux-mêmes. Toujours objet de légendes flatteuses, l'étalon iakoute est censé protéger son *kosâk* des prédateurs. Dès qu'il y a un danger, il hennit pour rassembler son troupeau. On raconte que, lorsqu'un loup survient, les juments forment un cercle pour protéger les poulains et l'étalon se bat avec le carnivore à coups de sabots et de dents.

Des Iakoutes auraient vu un étalon traîner par la queue le loup qu'il avait tué.

"Les Iakoutes racontent qu'un bon étalon peut défendre son troupeau contre deux ou même trois loups. Parfois, le loup attaque l'étalon par derrière ; si la queue de l'étalon est suffisamment large et épaisse, il s'y emmêle et l'étalon peut en profiter pour le tuer à coups de pieds" (27).

"Quand il n'y a pas de surveillance constante du *kosâk*, l'étalon est son seul garde et son seul guide ; il conduit ses juments sur les meilleurs pâtures, trouve des endroits où s'abreuver, se protéger des moustiques et des mouches. Un vieux meneur de *kosâk* expérimenté prévoit les intempéries en hiver et part à temps dans la forêt, où il y a moins de vent, il sauve ainsi souvent les poulains d'une mort certaine lors des tempêtes de neige. Un tel étalon sait aussi protéger son troupeau des prédateurs : il le rassemble à temps et empêche le loup d'approcher, en l'attaquant avec ses dents et ses sabots" (28).

Selon les Iakoutes, la vigilance de l'étalon remplace donc avantagement la surveillance du *tabunšik*. "Les bons étalons sont les gardiens permanents les plus sûrs des chevaux de leur troupeau" (29). "Un bon [étalon] conducteur de troupeau facilite le travail du *tabunšik*" (30). En Iakoutie, l'homme délègue à l'étalon une grande partie de son action de surveillance et de protection des troupeaux.

S'il ne les surveille pas continuellement, le *tabunšik* doit néanmoins toujours avoir une idée de l'endroit où pâturent les chevaux dont il a la charge ou, à défaut, il doit les rechercher. Parfois, cette recherche est fort longue - et d'autant plus qu'elle est moins fréquente. C'est la partie la plus difficile du travail de *tabunšik* et c'est pourquoi, dans les brigades des sovkhoses, la recherche des troupeaux était confiée aux plus expérimentés.

Les éleveurs connaissent les parcours habituellement suivis par chaque *kosâk*. Pour retrouver un troupeau qui pâture en liberté, le *tabunšik* suit cet itinéraire. Il retourne au dernier endroit où il l'a vu et poursuit dans la même direction. "Si un *kosâk* se trouvait au sud d'un pré hier, je sais qu'il est parti vers le Sud aujourd'hui" note un éleveur de la région de Verhoânsk. La recherche est facilitée en hiver, grâce aux empreintes laissées dans la neige. Les *tabunšik* observent les traces laissées par les chevaux, en distinguant bien les empreintes du jour de celles de la veille, plus durcies par le gel. Ils savent même reconnaître les cavaliers à l'empreinte de leur longe, qu'ils laissent traîner par terre. Ils se renseignent aussi auprès des chasseurs pour savoir s'ils n'ont pas aperçu leurs bêtes.

Les avis divergent sur les distances parcourues et le temps passé à chercher les chevaux. Certains affirment que "de toutes façons, le troupeau va rarement loin, il passe d'*alaas* en *alaas* et ne s'éloigne pas à plus de cinq ou six *alaas*" ; "en général, les *tabunšik* savent où sont les chevaux et c'est rare qu'il faille les chercher longtemps". A Stolby, par exemple, dans la région de Verhoânsk, nous sommes partis à cheval vérifier quatre *kosâk*. Après avoir parcouru environ 25 kilomètres, nous avons trouvé les quatre troupeaux répartis dans un même *alaas*, près de plusieurs petits lacs. Le jeune *tabunšik* que j'accompagnais m'a alors dit : "Aujourd'hui c'était facile, tous les troupeaux étaient proches les uns des autres, mais ce n'est pas toujours le cas. Il m'arrive de chercher des chevaux pendant trois ou quatre jours, mais jamais plus d'une semaine".

D'autres éleveurs confirment : "Le plus loin qu'on ait à chercher, c'est 70 kilomètres, c'est-à-dire deux jours au maximum. Si besoin est, on passe la nuit dans une cabane.

Les étalons ne se perdent pas, même les jeunes". "Dans le *nasleg* [la commune] d'Ol'teh [*ulus* d'Ust'-Aldan], il y a trois cents *alaas*, un *tabunšik* peut en parcourir cinquante par jour quand il cherche un troupeau".

Cependant, la quête dure parfois des semaines entières, voire se prolonge sur plusieurs mois. Un éleveur de l'*ulus* d'Ust'-Aldan raconte : "Il arrive qu'il faille chercher des chevaux très longtemps, par exemple quand on met un étalon inexpérimenté avec de jeunes juments, ils se perdent souvent. C'est ce qui s'est passé cet hiver. On les a cherchés pendant plus d'un mois à partir d'octobre et on les a retrouvés en décembre, à 80 kilomètres de là. Ils étaient maigres, mais ils avaient tous survécus car l'hiver était clément. Quelques années auparavant, on a perdu comme ça deux jeunes entiers qu'on a retrouvés morts au printemps". Les journées de recherche semblent bien longues aux *tabunšik* ; pour avoir la moindre chance d'être efficaces, elles doivent débuter dès le petit matin.



Troupeau paissant dans un *alaas*
Photographie prise par l'auteur en, *ulus* de Verhoânsk.



***Izbuška* de la base de Balagannah**



et équipe des *tabunšik* à l'intérieur

Photographies prises par l'auteur en mars 1994, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Le métier de *tabunšik*

Pour faciliter la quête, les *tabunšik* vivent en hiver près des chevaux, qui pâturent loin des villages. Ce n'est pas le cheval qu'on amène vers l'homme, mais l'homme qui va vers le cheval. Les maisonnettes (rus. *izbuška*) des *tabunšik* sont isolées pour se trouver près des troupeaux à surveiller. La base de Balagannah, située à cinq kilomètres du village, est composée d'un ensemble d'enclos et d'une petite maison en bois recouverte de crépi. La surface habitable est d'environ 20 m². Une fourrure calfeutre la porte. La cabane se chauffe avec deux poêles, l'un en briques et l'autre en fer. Pas d'électricité ni, évidemment, d'eau courante puisqu'il n'y en a pas davantage au village. L'unique mobilier est constitué d'une grande table de bois rectangulaire. Des bancs de bois recouverts de peaux de bêtes sur les trois côtés de la maison

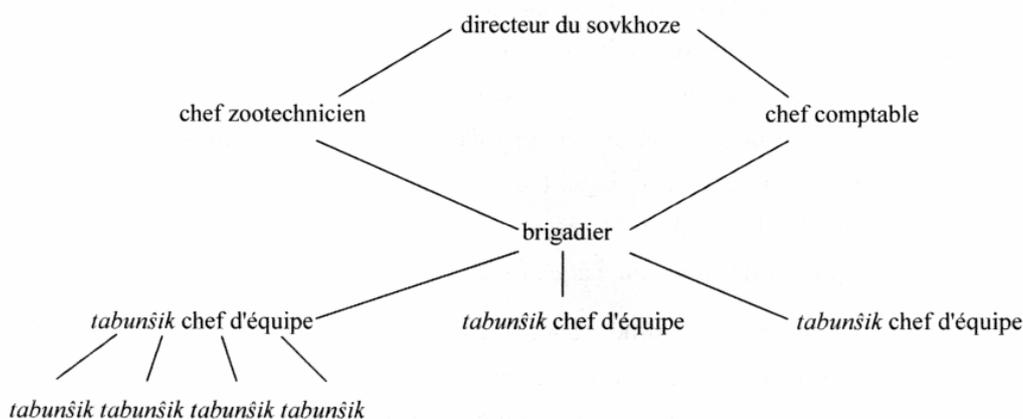
opposés à la porte offrent le couchage aux *tabunšik*.

Me montrant son *izbuška*, située à une dizaine de kilomètres du village d'Arylah, M. A. Artamonov m'a déclaré : "avant, c'était plus facile car les gens vivaient isolés, chaque maisonnée dans un *alaas*. Et tout le monde pouvait garder son troupeau près de chez soi. Maintenant que les gens vivent regroupés dans des villages, depuis la collectivisation, c'est impossible. Du temps du sovkhose, mon père avait une *izbuška* à trente kilomètres du village". Lui-même a construit son *izbuška* cinq ans auparavant, en y installant également deux poêles, mais aussi l'électricité. Il y vit seul les deux mois d'hiver où les nuits sont les plus longues (en décembre et janvier), pour être plus près des chevaux quand le jour est court. Il l'utilise aussi toute l'année pour la pause du déjeuner.

Auparavant, sans *izbuška*, il ne pouvait pas déjeuner avant la fin de sa journée de travail, à quatre ou cinq heures de l'après-midi. Il pense que c'est cela qui a épuisé son père.

Les *tabunšik* utilisent également les cabanes des chasseurs. J'ai passé la nuit dans une de ces *izbuška* en bois près de Stolby, dans la région de Verhoïnsk. Construite il y a une dizaine d'années, elle a un plancher en bois, pas d'électricité, un poêle en fer, trois lits-bancs en bois, un tas d'ordures à l'intérieur et surtout à l'extérieur, où s'entassent boîtes de conserve et bouteilles vides, près d'un arbre où sont suspendus une patte d'ours, un crâne d'ours, des oiseaux et des pattes d'élan en guise d'offrandes.

La charge de travail des *tabunšik* dépend du nombre de *kosâk* dont chacun est responsable. Aux temps de l'élevage collectivisé, beaucoup se plaignaient de ne pas pouvoir travailler correctement du fait de la quantité trop élevée de chevaux qui leur était affectée. En 1988, il y avait environ 1 200 *tabunšik* pour 161 658 chevaux dans les sovkhoses de



Les équipes comptaient trois à huit *tabunšik*, le plus souvent quatre ou cinq. Chaque équipe s'occupait de plusieurs centaines de chevaux - 300 à 400 (soit 550 têtes en été, entre le poulinage et l'abattage). Certains *tabunšik* étaient spécialisés dans l'élevage des poulains, les autres surveillaient les troupeaux de chevaux adultes. Cette nouvelle organisation s'accompagna d'un bouleversement du mode d'élevage puisque en confiant à chaque éleveur la responsabilité collective de centaines de têtes, elle rendait impossible la connaissance individuelle des chevaux. "Au temps du sovkhose, les *tabunšik* disaient qu'ils connaissaient tous leurs chevaux individuellement. Mais c'est faux, ils ne les reconnaissaient même pas d'après leur robe. Moi-même, je ne les reconnaissais pas tous et je ne suis pas plus bête qu'un autre" me dit M. A. Artamonov. Ce changement d'échelle s'accompagna donc du développement de nouveaux moyens d'identification, avec la généralisation du marquage et de l'enregistrement.

Le père de M. A. Artamonov a travaillé seul pendant vingt-trois ans dans un petit sovkhose, avec parfois un aide pour l'hiver. Il était responsable de 70 à 130 chevaux, ce nombre croissant avec les années. Puis il a travaillé douze ans en équipe, comme chef de brigade. D'abord content de ne plus être seul, cette compagnie lui a bientôt pesé, lui procurant encore plus de travail ; il n'aimait guère travailler dans de grosses équipes, avec beaucoup de jeunes inexpérimentés. Son fils préfère lui aussi travailler seul, comme aujourd'hui, où il soigne une cinquantaine de chevaux, plutôt qu'en équipe comme il le faisait du temps du sovkhose. "Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même et je peux mieux développer l'instinct du cheval dans le sens que je désire"

Iakoutie, soit une moyenne de 134 chevaux par *tabunšik*. Une charge individuelle d'une centaine de chevaux est pourtant déjà considérée comme élevée. La moyenne que j'ai observée sur le terrain tournait autour de 60 à 70.

En Iakoutie, la collectivisation du bétail fut plus tardive et moins brutale qu'en Asie centrale et elle n'eut pas des conséquences aussi catastrophiques qu'au Kazakhstan, où elle entraîna une effroyable famine. Le cheptel équin finit néanmoins par être presque entièrement collectivisé - à la différence du bovin. Cela conduisit à une professionnalisation de l'élevage équin et à un certain détachement de la population vis-à-vis des chevaux. Les gens perdirent l'habitude de s'occuper de ces animaux, alors qu'ils demeuraient proches de leurs vaches. Pour l'organisation de l'élevage, un changement non moins important eut lieu dans les années 1960, avec l'instauration du travail par équipes. A l'intérieur des sovkhoses, l'organisation du travail était hiérarchisée de la manière suivante (31) :

explique-t-il.

Avec la privatisation, l'organisation de l'élevage a de nouveau changé. Le travail des *tabunšik* tend de nouveau à s'individualiser. Mais il est rare que la tradition du travail collectif soit complètement reniée, même là où les sovkhoses ont formellement disparu. V. S. Androsov, par exemple, est employé dans la société à responsabilité limitée (rus. *tovarišestvo ograničnoj otvestvennosti*) "Lena", qui réunit Sottynce et Sasylykan, dans l'*ulus* d'Ust'-Aldan, et où travaillent 224 personnes. La société a une direction collégiale composée de sept membres. Les autres habitants de ces deux villages, minoritaires, ont formé sept exploitations agricoles (rus. *krest'ânskoe hozâjstvo*) composées chacune de quelques familles. La société "Lena" élève 1 200 bovins, possède 40 tracteurs, cultive le grain et la pomme de terre. Elle compte 620 chevaux communs et 300 chevaux privés, dont sont chargés 19 *tabunšik*, dont 5 pour les chevaux de course. Chacun reçoit un salaire selon son travail, c'est-à-dire suivant le nombre de chevaux dont il s'occupe.

Avec la baisse du cheptel, la charge de travail individuelle tend à diminuer. Le maire de Kurbusah raconte : "Avant, à Kurbusah, il y avait 11 *tabunšik* pour 700 chevaux, soit 63 par personne. Aujourd'hui l'organisation est différente, chacun est son propre maître. Mais de toute façon, un *tabunšik* ne peut pas travailler seul. L'hiver, il faut forcément être deux. A présent, il y a une quinzaine de *tabunšik* pour 400 chevaux (soit une moyenne de 26 par personne)".

Le manque d'intéressement des travailleurs a souvent été dénoncé comme la pierre d'achoppement du

développement de l'agriculture soviétique. Il a pour corollaire le sacrifice de la qualité à la quantité. Pour éviter cet écueil, les *tabunšik* étaient tenus responsables de leurs bêtes. Ils devaient s'acquitter d'amendes en cas de pertes et, dans une certaine mesure, leur rétribution dépendait des résultats obtenus. Mais, étant à la fois les objets et les agents de ce contrôle, les *tabunšik* pouvaient partiellement s'y soustraire, en dissimulant les pertes et les avortements. Et les velléités d'intéressement restaient limitées.

Cette tendance à l'intéressement s'est amplifiée au cours des années, précédant même la privatisation. A partir de 1983, le département équin du sovkhoez Oktemskij fonctionnait "selon le principe de l'entreprise collective. La rémunération du travail des éleveurs dépend du résultat final, mesuré par la somme totale de la production vendue [i. e. de la viande]" (32). Toutefois, l'application de ce principe laisse encore à désirer. "Nous les *tabunšik*, on a un salaire de misère. En plus, on n'est pas payé tous les mois. On reçoit une avance de temps en temps. [...] Je ne sais même pas combien je gagne. Depuis qu'il n'y a plus de sovkhoez, tout va mal. On ne comprend rien au calcul des salaires et des retraites. Nous, les gens simples, on a du mal à comprendre tous ces changements" (33).

L'isolement et la quête fondent la spécificité du travail de *tabunšik* par rapport aux autres métiers de l'élevage et le font considérer comme une profession difficile. Autrefois chez les riches Iakoutes, la recherche hivernale des troupeaux était confiée à des domestiques car c'était, avec la fenaison estivale, une des tâches jugées les plus pénibles (34).

"Le cheval oblige le *tabunšik* à le suivre dans les endroits les plus reculés en toutes saisons. Ce nomade oblige son maître à une vie errante pleine d'abnégation et exige de lui qu'il ne le quitte pas des yeux afin de veiller à son bien-être. Selon une légende, le *tabunšik* d'un riche Iakoute, souhaitant surveiller son troupeau sans relâche, mangea l'œil d'un corbeau, animal qui ignore le sommeil. Avant de mourir, exténué par ses paupières qui ne se fermaient jamais, il intima l'ordre à ses descendants de ne jamais manger de corbeau. De nos jours encore, l'élevage des chevaux oblige les Iakoutes à refuser le confort, à garder les troupeaux toute l'année durant, par les grands froids comme dans la chaleur torride, en des endroits inhabités et sans chemins" (35).

Le métier est si dur que "aujourd'hui, plus personne ne veut être *tabunšik*" (36). Du fait de la difficulté de leur profession, les *tabunšik* avaient droit, comme les trayeurs, les vachers et les éleveurs de rennes, à la retraite à 55 ans ou après vingt ans de service. A. I. Artamonov, le père de mon informateur, célèbre *tabunšik* maintes fois récompensé par les autorités soviétiques (son autobiographie en langue iakoute a même été publiée) n'a pris sa retraite qu'à 55 ans, après trente-cinq ans dans le métier, et il a continué à travailler un peu après, jusqu'à sa mort à l'âge de 59 ans.

Sans avoir suffisamment de données pour faire des statistiques, j'ai pu observer que la profession de *tabunšik* était souvent héréditaire. Elle est exclusivement masculine - alors qu'il y a des femmes qui gardent des troupeaux de rennes. J'ai néanmoins rencontré deux exceptions dans la région de Srednekolym'sk, deux femmes qui s'étaient essayées au métier pendant la guerre. L'une d'elles, née en 1917, s'appelle Akulina Sofronovna Berežinovna ; elle a travaillé comme *tabunšik* de 1942 à 1945 et a débarrassé son dernier cheval en 1958. Il est tellement rare qu'une femme exerce cette profession que des rumeurs ont couru sur la réalité de son sexe, d'autant plus qu'elle a été mariée, mais n'a pas eu d'enfant.

Les manuels de zootechnie vantent en des termes quasi-militaires les mérites des "*tabunšik*-héros" qui "mènent bataille contre les pertes du bétail et l'infertilité des juments" (37) par des "méthodes de pointe" et une "organisation rationnelle du travail". Ainsi peut-on lire, à propos de V. V. Kirillin, qui fut chef d'équipe pendant vingt ans au sovkhoez I. Barahov, dans la Haute Viljū : "Le secret du succès de V. V. Kirillin réside dans son sens élevé de la responsabilité qui lui est confiée, dans son dévouement à son métier, dans l'application rigoureuse d'une discipline de travail concernant les techniques d'élevage équin, dans une bonne organisation du travail d'équipe" (38). Bien que plus rarement, la qualité des relations avec les chevaux est également mise en avant : "A. I. Artamonov insiste toujours auprès de ses camarades de travail et des jeunes *tabunšik* sur la nécessité de traiter avec humanité cette merveilleuse créature de la nature qu'est le cheval. Les chevaux d'un bon *tabunšik* ne se dispersent pas. Quand il les nourrit, que ce soit dans des enclos ou sur les pâturages, il les appelle et bavarde avec eux comme avec des personnes ; c'est utile et même indispensable. Dans ce cas, les animaux s'habituent vite à l'homme" (39).

Sa difficulté confère à cette profession un certain prestige. Pour S. I. Protopopov, maire de Kurbusah, zootechnicien et ancien *tabunšik*, "être *tabunšik*, c'est la plus glorieuse des professions. Il faut connaître la nature, les lieux, le temps, ne pas craindre la solitude, être courageux. Si le *tabunšik* est doué, il exercera cette profession toute sa vie et, encore de nos jours, c'est le cas de beaucoup d'entre eux". De fait, la plupart de mes informateurs ont travaillé plus de dix ans dans le métier, et parfois plus de vingt ans.

Mais ils comptent parmi les *tabunšik* les plus passionnés. Le turn-over de la profession reste important. M. A. Artamonov souligne : "les jeunes ne restent pas, ils travaillent un ou deux ans, parfois cinq, et puis ils se marient et s'en vont. Ils s'imaginent que c'est un travail facile, qu'il n'y a rien à faire, alors que c'est très difficile. Ils ne savent pas où et comment rechercher un *kosâk*". "C'est un métier facile seulement si on ne s'occupe pas de la qualité. Mais si on travaille bien, on y perd la santé". Il estime que, pour former un *tabunšik*, il faut cinq ans, alors que pour un vacher, un an suffit. Lui-même a pris d'éventuels successeurs en apprentissage mais, déçu des résultats et découragé de former des gens qui ne restaient pas dans le métier, il a abandonné et ne donne maintenant des conseils que sur demande expresse. Il est en effet bien conscient de détenir un savoir rare, que lui a transmis son père et qui s'est accru avec les années d'expérience. Chez les *tabunšik*, on connaît autant la valeur de l'information que chez les ouvriers d'entretien de la grande entreprise industrielle étudiée par M. Crozier (40) et le monopole de l'information sert également aux stratégies de valorisation de la profession. "Quand les autres cherchent des chevaux, je ne leur dis pas où ils sont, je les laisse chercher un peu, afin qu'ils voient que le métier de *tabunšik* n'est pas si facile que cela". Plein de philosophie, orgueilleux et modeste à la fois, il dit aussi : "Quand on sait beaucoup, on sait qu'on ne sait pas".

Après la privatisation, la surveillance menée par les *tabunšik* semble se relâcher bien que la charge individuelle de travail ait, en même temps que le cheptel, nettement baissé. Dans la région de Srednekolym'sk, un ancien *tabunšik* note que "même en été, on devrait surveiller les chevaux, mais de nos jours, on n'y fait pas attention, on les surveille moins. Ce sont des chevaux du coin, ils n'iront jamais bien loin". Dans

les régions centrales, une grosse partie du bétail a été privatisée et, le plus souvent, personne ne surveille les chevaux privés ; les *tabunšik* ne s'en occupent que si les propriétaires les en prient expressément et généralement contre rétribution. C'est là probablement une des causes de la

baisse du cheptel : comme les propriétaires ne peuvent surveiller leurs chevaux eux-mêmes et qu'ils n'arrivent pas à convaincre les *tabunšik* de le faire, ils préfèrent abattre leurs bêtes tout de suite sans attendre qu'ils disparaissent dans la nature.



Le *tabunšik* M. A. Artamonov mène un troupeau vers le point d'affouragement
Photographie prise par l'auteur en mars 1995, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Le contrôle de la mobilité des chevaux

Il n'est pas facile de savoir qui, de l'homme ou du cheval, choisit les pâturages. Les chevaux paissent en liberté, allant apparemment là où bon leur semble. On se contente de leur interdire l'accès à certains lieux. "Les chevaux vont et viennent librement. Il faut seulement les empêcher d'aller là où il y a du foin" dit un éleveur de la région de Srednekolym'sk. Il arrive d'ailleurs que les chevaux compromettent le bon déroulement de la fenaison, ou qu'ils dévastent les cultures.

Le discours commun souligne clairement que les chevaux décident de leur cheminement. Et, à l'intérieur du troupeau, c'est l'étalon qui conduit tous les autres (41). "Les juments suivent l'étalon. L'étalon connaît le chemin, c'est lui le meneur", entend-on fréquemment. C'est pourquoi l'aptitude à dénicher les bonnes pâtures est une qualité essentielle de l'étalon reproducteur et un critère pris en compte pour la sélection. Mais quelques *tabunšik* plus au fait du fonctionnement du pacage, remettent subtilement en cause cette suprématie de l'étalon. Pour M. A. Artamonov, "les gens croient que c'est seulement l'étalon qui décide de l'itinéraire que va suivre le troupeau, mais l'itinéraire dépend avant tout de l'homme qui les nourrit. Ce sont aussi les juments (surtout les vieilles) qui choisissent l'itinéraire, pas seulement l'étalon. La preuve, c'est que, lorsque certaines juments sont remplacées alors que l'étalon reste le même, le troupeau change d'itinéraire et suit celui auquel les juments sont habituées. Les gens tiennent l'étalon pour seul responsable et l'abattent si le troupeau se trompe souvent d'itinéraire, alors que ça peut être la faute des *tabunšik* qui ne les nourrissent pas de façon régulière et ponctuelle".

En effet, les éleveurs ne se contentent pas d'observer passivement les déplacements des chevaux. En dépit de la liberté du pacage, ils exercent certaines actions qui leur permettent d'orienter les mouvements des troupeaux. Les brochures zootechniques, abondant en conseils sur le choix des bonnes pâtures, sont bien destinées à être lues... par les éleveurs, ce qui implique que les *tabunšik* mènent leurs troupeaux où ils le désirent.

Quand ils jugent opportun un changement d'herbage ou quand ils ont besoin de ramener les troupeaux à la base, pour l'abattage automnal par exemple, les *tabunšik* savent bien déplacer les *kosâk*. A cette fin, ils apprivoisent leurs bêtes en leur distribuant un peu de foin au moment où les herbages commencent à s'appauvrir. Une fois que les chevaux sont habitués à être nourris, ils sont rassemblés puis conduits par un *tabunšik* qui avance au pas à la tête du *kosâk*, tandis qu'un ou plusieurs autres *tabunšik* placés en queue veillent à ce que tous les chevaux le suivent. La distance séparant les herbages, qui atteint parfois 100 ou 200 kilomètres, est ainsi parcourue en étapes journalières de 20 à 25 kilomètres (42). Quand il est seul, le *tabunšik* pousse le troupeau en avançant derrière lui. Il ne s'aide jamais d'un chien pour mener les chevaux. Quelques-uns estiment même que la présence d'un chien est une gêne. Les *tabunšik* ont parfois des chiens, mais uniquement pour leur tenir compagnie, isolés qu'ils sont dans leurs maisonnettes perdues au milieu de la taïga.

Pour rassembler un troupeau avant de le déplacer ou de le nourrir, les *tabunšik* appellent les chevaux par un huchement, défini par R. Dor comme "un interpellatif (vocal ou sifflé) adressé par l'homme à l'animal domestique pour influencer sur son comportement" (43). De nombreux peuples turcs partagent un même huchement d'appel des chevaux : *kuruĵ*, dont des équivalents se retrouvent dans d'autres familles linguistiques. Imitation d'un hennissement, ce huchement est de type expressif (44). En iakoute, il prend les formes *kuru*, *hruu*, *horo*, *horoo*, *horuo* ou *horuk* (45). Ce huchement d'appel est concurrencé par un autre, plus rare : *uruĵ* (*uruĵ*, *ruuĵ*), utilisé pour l'ensemble du bétail ; cri de joie équivalent à notre "hourra", *uruĵ* conclut également les séances chamaniques.

M. A. Artamonov répugne à hucher pour appeler ses chevaux, préférant utiliser le langage articulé : "pour appeler le troupeau, habituellement, on fait *kuru*, *kuru*, *kuru*, mais moi, ça ne me plaît pas ; moi je crie : *kèliń*, *kèliń* ["venez"]]. Je n'aime pas ça, parce que j'ai plus d'estime pour les chevaux

que pour les autres animaux. Il faut parler aux chevaux avec des mots, comme à des hommes".

Quand il s'agit au contraire de pousser un troupeau, de le mettre en branle pour le changer d'herbage, ou de le faire avancer plus vite, le huchement est *sat/hat* et ses variantes : *hat*, *hot* ou *hyat* (46). "Il lui suffisait de s'approcher d'un *kosâk* du bon côté et de crier "s-a-a-a-t, s-a-a-a-t" pour que le *kosâk* tournât et se dirigeât dans la direction requise" (47).

Mais l'action du *tabunšik* iakoute, en tant que guide du troupeau, est plus souvent indicatrice que contraignante. Certains indiquent simplement au troupeau la direction du pâturage où il doit aller et, deux ou trois jours plus tard, ils se rendent sur place pour vérifier qu'il est bien arrivé. Ils se contentent de le conduire dans la bonne direction sur une courte distance, en espérant que le troupeau maintiendra le cap et s'arrêtera à l'endroit voulu. Il est rare qu'un *tabunšik* emmène un troupeau de chevaux âgés sur une pâture qui lui est inconnue car, quelle que soit la qualité de l'herbage, il risque de revenir sur les terres auxquelles il est habitué, parcourant pour cela jusqu'à 60 kilomètres par jour (48).

Certains éleveurs interviennent le moins possible dans le choix des pâtures, car les chevaux règlent d'eux-mêmes leurs déplacements d'un herbage à l'autre en fonction des conditions naturelles. Après un été de sécheresse, par exemple, le troupeau quittera plus tôt que d'habitude les estivages asséchés pour les pâturages d'automne. "Dans les kolkhozes des vallées, les *kosâk* n'attendent pas le gel des rivières et les traversèrent à la nage pour atteindre les îles au regain abondant".

"A l'époque des verglas automnaux, certains *tabunšik* comptent sur l'instinct de l'étalon, qui choisit lui-même l'itinéraire en direction des pâtures hivernales et s'efforcera infailliblement d'y mener son troupeau en dépit des difficultés. L'expérience prouve que l'instinct de l'étalon ne joue que pour les pâturages qu'il connaît ; quand il mène son *kosâk* vers de nouveaux endroits, il hésite et fait des zigzags. Il est manifeste qu'il faut prendre en compte cet instinct de l'étalon, qui fait de lui un bon meneur de troupeau, mais il ne faut pas se fier uniquement à lui et le suivre aveuglément. Dans de tels cas, le *tabunšik* doit l'aider à trouver la bonne direction" (49).

Les éleveurs iakoutes justifient leur passivité quant aux choix des herbages en disant que la meilleure régulation des déplacements du troupeau s'effectue à l'initiative des chevaux eux-mêmes, qui sont les meilleurs juges de leurs besoins. Si l'homme intervient, il risque d'induire une agitation et des mouvements superflus qui nuisent à l'engraissement des bêtes. Il ne doit donc prendre l'initiative de mener les troupeaux vers de nouvelles pâtures qu'en cas d'urgence.

La vérité se situe donc entre le discours de la plupart de mes interlocuteurs, vantant la complète liberté du *kosâk*, sous la houlette de son étalon ("en hiver, c'est l'étalon qui dirige le troupeau et qui l'emmène là où se trouve la meilleure nourriture"), et celui des ouvrages agronomiques, préconisant de conduire telle population équine à tel type de pâtures à tel moment de l'année. En effet, les chevaux ont tendance à se diriger d'eux-mêmes à chaque saison vers les endroits où ils ont l'habitude de paître. Comme les changements d'herbages suivent le cycle des saisons et se répètent d'une année sur l'autre, les vieux chevaux expérimentés mènent d'eux-mêmes le troupeau vers les nouvelles pâtures au moment voulu, tandis que les troupeaux de jeunes sont déplacés par les *tabunšik*.

Le contrôle de la mobilité s'effectue par un vaste éventail d'actions de types divers. Certains moyens peuvent être qualifiés de directs, parce qu'ils ont pour objectif de régler l'emplacement des chevaux ; d'autres sont indirects, parce qu'ils ne font que l'indiquer. Les dispositifs directs, tels que l'attache, la pose d'entraves ou de la mise en enclos sont réservés à des catégories bien particulières de chevaux et limités dans le temps.

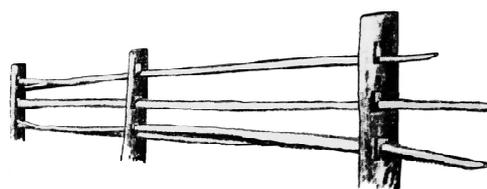
Ainsi, seuls les chevaux de travail sont parfois entravés, ceux dont on souhaite qu'ils demeurent disponibles à proximité. Les chevaux des troupeaux ne le sont jamais. Le principe de l'entrave consiste à gêner la marche de l'animal afin de limiter son déplacement, mais sans l'empêcher, de sorte qu'elle autorise le pacage. Les entraves doivent être suffisamment contraignantes pour être efficaces, mais pas trop pour ne pas nuire au cheval, à son repos et à son alimentation.

Il existe deux grands types d'entraves. Dans le premier cas, plusieurs parties du corps du cheval sont reliées entre elles avec une corde ou une lanière pour limiter le libre jeu des membres (entraves latérales ou, plus rarement, antérieures). Dans le second cas, un objet lourd et encombrant est fixé à l'un des membres : c'est l'entrave-billot en bois - iak. *adağa* (50) -, typique de la Iakoutie. Encore utilisée de nos jours, elle l'était surtout autrefois, lors des premières haltes d'un voyage, pour empêcher les chevaux de faire demi-tour et de rentrer chez eux.



Entrave-billot (iak. *adağa*) à poser au paturon

Dans des enclos peuvent être gardés des chevaux de travail, de jeunes poulinières en fin de gestation ou fraîchement suitées, des juments laitières, des poulains sevrés, des *kosâk* en cours de formation, des bêtes à l'embouche, des chevaux issus de croisements et des chevaux de course. Dans les bases de l'élevage équin se trouve tout un système d'enclos de tailles variées, avec des *raskol* (petit enclos de contention), destinés à effectuer toutes sortes d'opérations sur des chevaux à peine apprivoisés. "Le poulinage, la formation des *kosâk*, l'inventaire du cheptel, le sevrage, le contrôle vétérinaire et zootechnique seraient impossibles en Iakoutie en l'absence de constructions (clôtures, *raskol*, enclos, abris). Des clôtures solides facilitent grandement le travail du *tabunšik* et augmentent la productivité" (51).



Clôture à piliers percés

La présence de clôtures dans le paysage iakoute constitue une différence fondamentale avec le modèle centrasiatique. Rendues possibles par les ressources en bois de la taïga, ce sont pour la plupart des clôtures à piliers percés, comprenant trois ou quatre perches horizontales. Elles

existent de longue date dans le pays, mais leur rôle ne doit toutefois pas être surestimé. Le territoire n'est pas entièrement cloisonné, tant s'en faut, et notamment pas les pâtures. La plupart des clôtures sont construites, non pour empêcher les chevaux de sortir de l'enclos, mais pour empêcher d'y entrer. C'est pourquoi je les ai appelées des "exclos". Elles servent surtout à protéger les champs cultivés, les prés à foin, les réserves ou les terrains d'habitation des dents et des sabots du bétail. Ces moyens du contrôle de la mobilité peuvent être qualifiés de négatifs, parce qu'ils ne fixent pas chevaux à un endroit donné, mais ils empêchent leur entrée dans des lieux interdits. De la même manière, l'action des entraves est négative, car elles n'interdisent pas les déplacements des chevaux de travail, mais ne font que freiner leur fuite.

Les mouvements de la grande majorité du cheptel, les chevaux des troupeaux, sont essentiellement régulés par des actions indirectes. Ainsi l'affouragement est souvent utilisé comme un moyen de gardiennage. Un éleveur de la région de Verhoïnsk m'a affirmé : "on donne de l'avoine aux poulains d'un an et demi tous les matins. Ce n'est pas pour les nourrir, mais juste pour les garder à la même place". Pour certains chevaux privés, c'est devenu l'unique procédé de gardiennage éventuellement employé. La jument de la famille qui m'hébergeait à Kurbusah vivait seule, indépendamment de tout troupeau et en complète liberté. De temps en temps,

Des chercheurs de chevaux

L'élevage iakoute se distingue donc par la grande liberté dont jouissent des chevaux. "La particularité du nourrissage des chevaux iakoutes, c'est qu'ils ne sont pas gardés pendant le pacage et choisissent eux-mêmes leurs lieux d'habitation. A la différence des autres chevaux élevés en troupeaux et des rennes domestiques, qui sont sous une garde constante ou régulière, les conditions de vie en liberté des *kosâk* de chevaux iakoutes se rapprochent grandement de la vie des ongulés sauvages" (52).

Cette liberté peut être envisagée comme une nécessité imposée par le climat car, même chaudement habillé, il serait difficile de supporter des journées et des nuits entières les températures glaciales du long hiver iakoute. Mais elle s'inscrit surtout dans le cadre général du laisser-faire qui caractérise l'élevage iakoute du cheval et elle est partiellement contrebalancée par le temps consacré à la recherche des troupeaux.

Même lâche, la surveillance représente la principale intervention humaine dans l'élevage iakoute équin. Plusieurs auteurs l'ont remarqué à diverses époques. "Aujourd'hui comme hier, les Iakoutes n'accordent comme soin aux troupeaux de chevaux qui ne sont pas utilisés au travail que la simple observation de leur intégralité" (53). "Les chevaux des troupeaux ne bénéficient à proprement parler d'aucun soin de la part de leurs propriétaires. L'unique souci de ces derniers se limite à chercher et à vérifier leurs troupeaux une ou deux fois par mois" (54). "La primitivité de l'élevage, du nourrissage et de l'alimentation des chevaux est portée à l'extrême ; en effet, le seul souci du maître consiste seulement

elle venait taper du sabot à la porte de la maison pour recevoir un peu de grain, puis repartait où bon lui semblait pendant plusieurs jours, sans que personne ne se préoccupe de savoir où elle allait. De tels exemples d'absence totale de surveillance se trouvent en abondance.

Le premier et le principal contrôle de la mobilité s'opère par la formation des troupeaux. C'est en créant des *kosâk* cohérents et stables et en les habituant à la fréquentation de certaines pâtures que les *tabunšik* s'assurent au mieux du fait qu'aucun cheval ne quittera le troupeau et que celui-ci suivra son itinéraire éprouvé, optimisant l'emploi des ressources naturelles.

Pour ce faire, ils placent un jeune étalon dans un enclos avec plusieurs jeunes poulinières, afin qu'ils s'habituent les uns aux autres. Cette première phase a une durée variable (quelques jours à plusieurs mois), puis ils envoient le troupeau nouvellement formé sur une pâture éloignée, à l'écart des autres *kosâk*. La première année, ils dirigent et surveillent le *kosâk* assez étroitement, car les jeunes étalons savent mal garder un troupeau. Mais par la suite, une fois que les habitudes sont prises, que la hiérarchie au sein du *kosâk* est bien établie, que le troupeau se déplace par lui-même de manière adéquate, suivant un itinéraire qui se répète d'année en année, les *tabunšik* peuvent alors se contenter d'un contrôle indirect et de visites épisodiques.

à chercher à savoir combien de ses chevaux sont présents et où ils se trouvent" (55). "L'élevage équin requiert une très petite quantité de travail en comparaison avec les autres branches de l'économie [...] ; s'occuper des troupeaux de chevaux est tellement simple : en fait, il suffit de les surveiller" (56). De fait, il n'y a pas d'écurie ni d'abreuvement, très peu d'alimentation et guère de soins, aucune ingérence dans le cycle reproductif.

Plus que des éleveurs ou des gardiens de troupeaux, les *tabunšik* iakoutes sont avant tout des chercheurs de chevaux. La recherche se distingue du gardiennage par sa discontinuité, mais aussi par son caractère indirect et négatif. L'homme n'y circonscrit pas l'emplacement des bêtes, il les suit sans les diriger impérieusement. Cette primauté de la quête, alliée à une utilisation centrée sur la consommation de viande chevaline, rapproche l'élevage équin d'une activité cynégétique.

Elle donne parfois l'illusion d'un éleveur inactif et d'un bétail sauvage. Mais cette prétendue sauvagerie, dont se flattent les Iakoutes, est principalement due à une politique délibérée d'économie de moyens. Les chevaux iakoutes sont bien domestiqués : les hommes décident de la formation des troupeaux, castrant ou abattent une grande partie du cheptel, apprivoisent leurs bêtes et orientent leurs mouvements. S'ils se plaisent à sous-estimer leurs interventions et sauvegardent précautionneusement l'indépendance de ces animaux, c'est parce qu'ils s'identifient volontiers à eux et que la figure de l'équidé porte l'identité nationale.

Notes

- 1) Docteur en anthropologie sociale et ethnologie, chercheur affilié au Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France - EHESS - CNRS), Paris, 4 rue Angélique Compoint, 75018 Paris, caroleferret@wanadoo.fr
- 2) Iakoute, Yakoute ou *Âkut* est le nom que les Russes ont attribué à l'ethnie ; Sakha (*Saha*), celui que ses membres se donnent. En raison de son usage courant, de sa commodité et pour éviter une confusion avec le peuple scythique des Saces (*Saka*), j'utilise le premier ethnonyme.
- 3) La République Sakha est divisée en *ulus* "arrondissement, département" qui correspondent aux *rajon* soviétiques.
- 4) Pekarskij 1907-, 3145-3146.
- 5) Dans son étude sur l'élevage en troupeaux des chevaux kazakhs *džabe* de la région de Turgaj, L. M. Baskin parle de *tabun* de 600 à 800 têtes (1982, 29).
- 6) Kavrajskij 1923, 50-51.
- 7) Gabyšev 1972, 377.
- 8) Crubézy 2007, 119-123.
- 9) Bašarin 1962, 56 ; Dabrasov 1982, 9.
- 10) Rogalevič 1941, 17 ; entretiens en 1995 à Stolby, *ulus* de Verhoânsk.
- 11) Gabyšev 1972, 369.
- 12) Atlasov 1992, 104.
- 13) Entretiens en 1995 à Stolby, *ulus* de Verhoânsk ; Seroševskij 1896, 167 ; Nedokučev 1927, 509.
- 14) Gorohova 1992, § 1.
- 15) Rogalevič 1941, 46.
- 16) Godzik 1905, 894 ; Atlasov 1992, 88.
- 17) Majdel' 1894, 11.
- 18) Entretiens en 1994 à Arylah, *ulus* d'Ust'-Aldan.
- 19) Observation en 1995 à l'estivage Hamydal, *ulus* d'Ust'-Aldan.
- 20) Takakura 2002, 15.
- 21) Baskin 1982, 31.
- 22) Maak 1887, 149.
- 23) Seroševskij 1896, 164.
- 24) *Sistema...* 1992, 40 ; cf. Takakura 2002, 10.
- 25) Majdel' 1894, 11.
- 26) Rogalevič 1941, 46.
- 27) Hudâkov K. O. V. O., 64.
- 28) Gabyšev 1972, 298.
- 29) Bašarin 1962, 74.
- 30) Andreev & Alekseev 1980, 21.
- 31) D'après *Atlas...* 1989, 71 ; Andreev, Alekseev & Ammosova 1980, 9 ; pour les tâches incombant à chaque échelon dans les kolkhozes, cf. Gabyšev & Gogolev 1949, 28.
- 32) Dabrasov 1988, 12.
- 33) Pavlova 2004, rapportant les propos d'un *tabunšik* champion de course à pied, employé de l'entreprise collective d'Etat "Taatta", à Čerkëh, *ulus* de Taatta.
- 34) Prikloniskij 1888, 23.
- 35) Vinokurova 1994, 44.
- 36) Pavlova 2004.
- 37) Gabyšev 1949, 28.
- 38) Odorusov 1980, 7.
- 39) Andreev & Alekseev 1980, 22.
- 40) Crozier 1963, 130-131 et *passim*.
- 41) Seroševskij 1896, 164-165.
- 42) Gabyšev 1972, 363.
- 43) Dor 1995, 201.
- 44) Dor 1993, 34-36.
- 45) Pekarskij 1907-, 1251, 3504, 3514-15, 3542 et observations sur le terrain.
- 46) Pekarskij 1907-, 2121, 655, 657-658.
- 47) Sitnikov 1975, 34.
- 48) Gabyšev 1972, 369.
- 49) Gabyšev 1972, 374, 370.
- 50) Pekarskij 1907-, 26, 1193 ; Maak 1887, 152.
- 51) Andreev & Alekseev 1980, 21-22.
- 52) *Lošad'...* 1992, 28.
- 53) Seroševskij 1896, 164.
- 54) Godzik 1905, 894.
- 55) Nedokučev 1924, 509.
- 56) Gabyšev 1957, 5.

Bibliographie

- ANDREEV, N. P. & V. L. ALEKSEEV, 1980, "Zven'evaâ sistema v konevodstve (iz opyta konevoda A. I. Artamonova)" [L'organisation en maillons de l'élevage équin (d'après l'expérience de l'éleveur A. I. Artamonov)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 19-23.
- ANDREEV, N. P., N. D. ALEKSEEV & T. V. AMMOSSOVA, 1980, "Cehovaâ organizaciâ truda v konevodstve (iz opyta Pokrovskogo OPH ÂNIICH)" [L'organisation du travail par ateliers dans l'élevage équin (d'après l'expérience de la ferme expérimentale de Pokrovsk)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 9-13.
- Atlas sel'skogo hozâjstva Âkutskoj ASSR* [Atlas de l'agriculture en République autonome de Iakoutie], 1989, Moskva, GUGK pri sovete Ministrov SSSR, 115 p.
- ATLASOV, S. V., 1992, *Istoriâ razvitiâ skotovodstva i konevodstva v Âkutii (1917 - 1928 gg.)* [Histoire du développement de l'élevage équin et bovin en Iakoutie (1917 - 1928)], Âkutsk, Âkutskij naučnij centr SO RAN, 151 p.
- BAŠARIN, G. P., 1962, *Istoriâ životnovodstva v Âkutii (vtoroj poloviny XIX - načala XX v.)* [L'histoire de l'élevage en Iakoutie

- (deuxième moitié du XIX^e - début du XX^e siècle), Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 128 p.
- BASKIN, L. M., 1982, "Behaviour Studies as a Basis for Horse Breeding Zootechnology", *Production pastorale et société*, 11, pp. 29-44.
- CROZIER, M., 1963, *Le phénomène bureaucratique. Essai sur les tendances bureaucratiques des systèmes d'organisation modernes et sur leurs relations en France avec le système social et culturel*, Paris, Le Seuil [Points], 383 p.
- CRUBÉZY, E & A. Alexeev (dir.), *Chamane. Kyys, jeune fille des glaces*, Paris, Errance, 2007, 167 p.
- DABRASOV, V. R., 1982, *Organizacionno-ekonomičeskie osnovy tabunnogo konevodstva Âkutii* [Les bases organisationnelles et économiques de l'élevage des chevaux en Iakoutie], Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 96 p.
- DABRASOV, V. R., 1988, "Intensifikaciâ - put' k rentabel'nosti" [L'intensification, voie vers une rentabilité accrue] in *Produktivnoe konevodstvo v Âkutii*, Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., pp. 11-14.
- DOR, R., 1993, "Les huchements du berger turc. II : Du huchement-aux-morts à l'appel des chevaux", *Etudes turques et ottomanes*, 3, pp. 27-41.
- DOR, R., 1995, "Les huchements du berger turc. III : Interpellatifs adressés au gros bétail", *Turcica*, XXVII, pp. 199-222.
- GABYŠEV, M. F., 1957, *Âkutskaâ lošad'. Tipy âkutskih lošadej, sposoby ih razvedeniâ i soderžaniâ* [Le cheval iakoute : types, méthodes d'élevage et de nourrissage], Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 239 p.
- GABYŠEV, M. F., 1972, *Izbrannye trudy. Âkutskoje konevodstvo. Èkonomičeskie i organizacionnye osnovy konevodstva* [Œuvres choisies. L'élevage iakoute du cheval, ses bases économiques et son organisation], Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 423 p.
- GABYŠEV, M. F. & G. M. GOGOLEV, 1949, *Organizaciâ rabot na konevodčeskoj ferme kolhoza* [L'organisation du travail dans les fermes d'élevage équin des kolkhozes], Âkutsk, Âkutskoje gos. izd., 38 p.
- GODZIK ("vet. vrač"), 1905, "Âkutskaâ oblast' v zootehničeskom i sanitarno-veterinarnom otnošenii" [La région de Iakoutie du point de vue zootechnique, vétérinaire et sanitaire], *Vestnik obšestvennoj veterinarii*, XVII, 19-20 ; 21-22 ; 23 ; pp. 892-895 (n° 19-20) ; 973-977 (n° 21-22) ; 1038 (n° 23).
- GORHOVA, N. N., 1992, *Rezultaty i napravleniâ plemennoj raboty v konevodstve sovhoza Ânskijskij* [Résultats et orientation du travail de sélection dans le sovkhoe Ânskijskij d'élevage équin], Âkutsk, Âkutskijskij sel'skohozjâjstvennyj Institut, diplomnaâ rabota (mémoire de maîtrise).
- HUDÂKOV, I. A., 1969 [K. O. V. O.], *Kratkoje opisanie Verhoânskogo okruga* [Brève description du district de Verhoânsk], Leningrad, Nauka, 439 p.
- KAVRAJSKIJ, A. M., 1923, *Kirgizskaâ lošad'* [Le cheval kirguize], Moskva, Novaâ derevnâ, 58 p.
- Lošad' âkutskoj porody* [Le cheval de race iakoute], 1992, Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 78 p.
- MAAK, R. K. 1887, *Viljûjskij okrug Âkutskoj oblasti. Čast' III* [Le district de la Viljûj dans la région de Iakoutie. III.] Sankt-Peterburg, A. Tranšel', xvi+ 192 p.
- MAJDEL', G., 1894, *Putešestvie po severo-vostočnoj časti Âkutskoj oblasti v 1868 - 1870. T. I* [Voyage dans la partie nord-est de la région de Iakoutie en 1868 - 1870. I.], Sankt-Peterburg [Zapiski Imperatorskoj AN, 74], 599 p.
- Mastera tabunnogo konevodstva* [Les maîtres de l'élevage des chevaux en troupeaux], 1980, Âkutsk, Ministerstvo sel'skogo hozjâjstva Âk. ASSR, 31 p.
- NEDOKUČAEV, N. K., 1927, "Sel'skohozjâjstvennoe delo Âkutii" [L'agriculture en Iakoutie] in *Âkutiâ. Sbornik statej pod redakciej P. V. Vittenburga*, Leningrad, Izd. AN SSSR, pp. 491-515.
- ODORUSOV, P. P., 1980, "Iz opyta konevoda V. V. Kirillina (sovhoz imeni I. Barahova)" [Tiré de l'expérience de l'éleveur de chevaux V. V. Kirillin (sovkhoe I. Barahov)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 7-8.
- PAVLOVA, M., 2004, "Begušij čelovek" [L'homme qui court], Âkutiâ 11.6.2004, consulté le 8.9.2005 sur <http://www.gazetayakutia.ru/read.asp?id=30552-58dates=11/6/2004>
- PEKARSKIJ, È. K., 1907-1930, *Slovar' âkutskogo âzyka* [Dictionnaire de la langue iakoute], Sankt-Peterburg - Petrograd - Leningrad, Tipografiâ imperat. AN - Izdanie Rossijskoj AN - Izdanie AN SSSR [Trudy âkutskoj èkspedicii na sred. I. M. Sibirâkova (1894-1896), 3, 1], 3 vol., xviii + xiv + 3858 p.
- ROGALEVIČ, M. I., 1941, *Konevodstvo Âkutskoj ASSR* [L'élevage du cheval dans la République autonome de Iakoutie], Moskva - Leningrad, Izd. AN SSSR, 76 p.
- SEROŠEVSKIJ, V. L., 1993 [1896], *Âkuty. Opyt ètnografičeskogo issledovaniâ* [Les Iakoutes. Essai de recherche ethnographique], Moskva, Rossijskaâ političeskaâ ènciklopediâ, 713 p.
- Sistema vedeniâ agropromyšlennogo proizvodstva Respublika Saha (Âkutiâ). Proizvodstvo i pererabotka produktov životnovodstva. Rekomendacii* [Le système de production agro-industrielle dans la République Sakha (de Iakoutie). Production et transformation des produits de l'élevage. Recommandations], 1992, Novosibirsk, SO RASHN, 122 p.
- SITNIKOV, N. T., 1975, *Podgotovka i trening âkutskoj lošadi* [L'entraînement et la préparation du cheval iakoute], Âkutsk, Âkutskoje knižnoje izd., 75 p.
- TAKAKURA, H., 2002, "An Institutionalized Human-Animal Relationship and the Aftermath : The Reproductive Process of Horse-Bands and Husbandry in Northern Yakutia, Siberia", *Human Ecology*, XXX, 1, pp. 1-19.

LE GARDIAN DE CAMARGUE ENTRE MYTHES ET RÉALITÉS; ENTRETIENS AVEC JEAN-CLAUDE GLEIZE Bertrand LANGLOIS ⁽¹⁾

Résumé: Ces entretiens se proposent de montrer comment le travail a évolué au cours de la longue carrière de ce gardian. D'un élevage extensif, destiné à exploiter des zones marécageuses par l'élevage bovin, nous sommes passés à la production d'un mythe fait de courses de taureaux, de chevaux blancs, de taureaux noirs et de nature vierge. Ce mythe qui fait la prospérité d'une exploitation touristique et médiatique n'assure cependant pas assez de retours économiques sur ses mainteneurs que sont les manadiers et les gardians. En cédant à l'amateurisme, on risque en peu de temps de le dénaturer complètement. L'exemple des abrivades et bandidos en sont une très bonne démonstration, mais les autres activités n'échappent pas à cette tendance. Nous essayerons pour le démontrer de décrire une journée-type du gardian pour chaque saison. Pour le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, comment se déroulait le travail journalier et ce qu'elle est devenue maintenant. Nous verrons ainsi que sous une très grande couverture médiatique, des savoir-faire spécifiques et authentiques disparaissent sous nos yeux sans que nous nous en rendions compte le moins du monde.

Introduction

Il était une fois, le Bon Dieu qui se rendait au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer et qui était épuisé car il venait de très loin. Il rencontre un berger. "Berger lui dit-il, je suis très fatigué, prête-moi ton âne". Le berger geint, dit qu'il en avait bien besoin pour porter ses affaires et finalement, gêné, refuse. Le Bon Dieu continue et rencontre un gardian. "Gardian lui dit-il, je suis fatigué, prête-moi ton cheval". Le gardian lui prêta son cheval. C'est ainsi que le Seigneur décida que le berger marcherait toujours à pied, son âne lui portant son paquetage, alors que le gardian, lui, irait toujours à cheval. Ainsi, bergers et gardians ont accédé au

statut de santons de Provence qui définit leur archétype.

Il en résulte que le berger marche à pied et qu'il s'occupe des moutons et des chèvres et qu'il se déplace lentement. Le gardian, lui, s'occupe des taureaux. On ne peut conduire de telles bêtes à pied. Il va donc toujours à cheval dont il mène aussi l'élevage. Ces activités sont très bien séparées par nature. Toutefois, en réalité, beaucoup de gardians semblent avoir été aussi bergers quelquefois et certains bergers sont devenus gardians.

Comment devient-on gardian?

Il faut d'abord se passionner pour les bêtes et le métier.

"Moi, mon père était maraîcher, il est venu en Camargue attiré par les salaires offerts par les Salins-du-Midi (récolte manuelle du sel avec la brouette et des wagonnets ce travail dit "à forfait" était dur mais bien payé), il y a rencontré ma mère et il a pris le virus du pays. Du côté de ma mère, j'ai trouvé des initiateurs: mon grand-père, ses cousins gardians dans la manade Pouly en Crau qui m'ont montré. Chez moi ça a fait tilt, mais pour mes frères pas du tout, ils sont restés maraîchers. C'est ainsi qu'à 14 ans, en 1961 je suis entré dans la manade Yonnet un grand élevage de taureaux espagnols sur 1500 ha. Nous avions relativement peu de chevaux à l'élevage, 4 ou 5 poulinières tout au plus, destinées à assurer la remonte des chevaux de travail. On ne peut pas dire que l'on prenait grand soin de la sélection. Souvent c'était un beau cheval, mais difficile à utiliser, qui était laissé comme étalon. Du côté des juments, comme du côté des vaches, on privilégiait leur rusticité leur aptitude à tirer parti du terrain. Celui-ci était si difficile qu'elles ne produisaient souvent qu'un produit tous les deux ans.

Comme montures, il existait alors en Camargue comme maintenant toutes sortes de chevaux. Par exemple, jusque vers les années 1960, les Baraquands, un type de cheval polyvalent pour les petites structures agricoles du sud-est qui avait été développé par une famille de marchands de chevaux d'Arles originaire du Vercors qui portait ce nom et avait inventé la transhumance à l'envers de l'Isère vers la Crau et la Camargue. Au mas, nous avions aussi un type de barbes que nous appelions les Syriens. Par ailleurs, en Crau, ils ont toujours eu des chevaux bais ou alezans. A cette époque on ne se préoccupait ni d'identification ni de généalogie, nous fonctionnions sur le droit du sol: était Camargue ce qui naissait en Camargue. Déjà à l'époque de mes débuts, monsieur Yonnet faisait commerce des fêtes camarguaises. Il me confiait 12 chevaux, 12 selles, le tout avec moi dans un wagon à bestiaux et nous sillonnions ainsi la France. Les gardians amateurs suivaient en car avec les arlésiennes; eux, ils s'amusaient bien. Je me souviens particulièrement de mon premier voyage vers Marcq-en-Bareuil. J'ai failli mourir de faim et de soif car je n'osais quitter le wagon lorsqu'on l'arrêtait ici ou là sur des voies de garage, de peur qu'il ne reparte sans moi. Enfin, arrivé à destination et requinqué, je dois dire que le comité des fêtes local avait peu de conscience de ce qu'impliquait le débarquement de 12 chevaux qui devaient se rendre à l'hippodrome pour la fête. Je sellai mes douze chevaux et demandai qu'on m'aide à les conduire. J'en pris 7 mais il me

1) Directeur de recherche à l'INRA, Station de génétique quantitative et appliquée, Domaine de Vilvert, 78 350 Jouy-en-Josas.
bertrand.langlois@jouy.inra.fr

fallait quelqu'un pour conduire les 5 autres. C'est alors qu'un professeur de gymnastique se propose: Je suis de Méjanes, je connais! Je lui donne donc les 5 chevaux restants et nous partons au trot vers l'hippodrome. Mais peu après, j'entends qu'on se plaint derrière moi, qu'on ne peut pas suivre et tout d'un coup mes 5 chevaux sont dans la nature. Le "prof de gym" avait sauté à terre, je ne l'ai jamais revu... Enfin on finit par rejoindre l'hippodrome où mes 12 chevaux sont luxueusement hébergés. C'est ici que pour la première fois j'ai été très impressionné par le spectacle des trotteurs au travail. Enfin des gens qui savaient ce que c'est qu'un cheval, bien qu'ils en fassent une utilisation fort différente de chez nous.

La leçon que j'ai tirée de cette première expérience est

qu'on ne peut faire confiance aux comités organisateurs locaux dès qu'il s'agit de chevaux. De plus, je ne suis plus jamais reparti dans un wagon sans au moins trois jours de vivres".

Nous remarquerons quant à nous qu'un grand manadier n'hésitait pas à l'époque à confier des responsabilités à un jeune de 15-16 ans et que celui-ci se comportait avec les autres comme on se comportait avec lui, il jugeait le maçon au pied du mur. Il n'appréciait pas qu'on lui dise je connais si cela n'était pas le cas. En cavalier, il s'intéressait immédiatement à toute autre discipline concernant le cheval.

Qu'est-ce qu'un gardian?

Autrefois on ne comptait que des gardians salariés, les "gardi-besti", ils étaient les employés des manades ou grands élevages extensifs de bovins sur la base desquels les jeux taurins régionaux, course à la cocarde puis corrida espagnole, se sont développés. La production essentielle de ces élevages restait néanmoins la viande. Le statut du gardian était celui d'un ouvrier agricole payé au SMIG, chauffé, logé et éclairé gratuitement. On lui demandait néanmoins beaucoup de qualifications, en particulier équestres. Il devait savoir débouarrer et dresser les chevaux de manière à les rendre aptes à mener des troupeaux de bêtes de combat et surtout à y trier des animaux. Maintenant, on leur demande aussi le permis poids-lourd pour le transport des taureaux et des chevaux. On leur demandait aussi d'être des hongreurs et d'être experts en installations, surtout pour les clôtures dont l'établissement demande une grande connaissance des taureaux.

Ces compétences se raréfient en Camargue et beaucoup de manades n'ont plus les moyens d'employer un salarié. L'association des gardians salariés compte encore 25 membres dont certains sont déjà retraités. En effet, de plus en plus les manadiers faute de moyens font appel à des gardians amateurs qui font cela pour le plaisir. Les professionnels les considèrent toutefois avec condescendance Ils ne sont là que pour tenir la barrière, disent-ils. On a voulu établir à Saint-

Martin-de-Crau une formation officielle pour le métier de gardian. Cela fait bien sourire les anciens qui ont connu une pédagogie par l'exemple et la sélection. Le vieux gardian détenteur du savoir ne disait rien, il fallait l'imiter et imitait qui voulait, celui qui était suffisamment motivé. En effet le métier est dur physiquement, on est à l'extérieur par tous les temps et souvent tout seul. Il faut donc aussi avoir cette aptitude à la solitude. Tout cela leur semble disqualifier la nouvelle génération. Au niveau de l'équitation, ils supportent mal que leur façon traditionnelle soit battue en brèche par des blancs-becs issus de Saumur qui sont persuadés d'avoir raison, alors qu'ils se révèlent bien incapables de mettre leurs théories en application pour trier des bêtes de combat. Cela vaut aussi pour les moniteurs d'équitation camarguaise, discipline reconnue par la fédération équestre et dont l'enseignement est réservé aux moniteurs diplômés. Cela aboutit à une discipline en carrière qui ressemble un peu aux concours d'agility pour les chiens. Rien d'authentique dans tout cela. On aurait pu laisser la place aux gardians salariés dans ce nouveau marché mais... sur-administration et sur-réglementation, la technocratie comme ailleurs tue. Néanmoins, les anciens instruisent encore quelques élèves motivés qui œuvrent en tant que gardians amateurs. Il ne faut donc peut-être pas désespérer.

Les travaux spécifiques

Surveillance ordinaire

Jadis il y avait peu de clôtures et le gardian gardait souvent à pied, tenant son cheval par la bride et "bastoun planta". Le matin pour savoir où se trouvaient ses bêtes, il montait sur "l'escalassoun", une sorte de poteau télégraphique sur lequel étaient fixés des barreaux et duquel en escaladant il pouvait voir ses bêtes et la direction dans laquelle il devait se diriger. Certains, se levant très tôt, ne mettaient pas de sonnailles à leurs bêtes. Elles pouvaient ainsi incognito pâturer la nuit chez les voisins. L'herbe y est toujours meilleure, de même que la cuisine. Lorsqu'on y est

invité cela ne se refuse jamais!... Le premier regard au printemps va aux bêtes gestantes, il faut repérer celles qui ont mis bas et chercher les veaux ou les poulains qui ont souvent été laissés sur des îlots par leur mère pour les mettre à l'abri des prédateurs. Il faut donc les porter au sec et les remettre à leur mère. Ce travail est maintenant grandement simplifié par les enclos qui empêchent le bétail de divaguer trop loin. Une surveillance au moment des naissances s'avère néanmoins toujours nécessaire, sans toutefois que ces dernières soient assistées.

Conduite et triage

Déplacer le troupeau d'un herbage à un autre, parfois sur de grandes distances, avec le franchissement des bras du Rhône (gasado) était une affaire demandant des compétences. On doit distinguer dans cette affaire le comportement du taureau camarguais de celui du taureau espagnol. Ce dernier est brave par nature, il se défend sur

place. Se sentant agressé, il s'accule, fait face et ne tarde pas à charger. Il est puissant et sûr de lui, on peut donc à cheval l'approcher beaucoup plus. En revanche, le taureau camarguais est beaucoup plus léger, beaucoup plus mobile et beaucoup plus vicieux. Il est plus malin et il anticipe sur les mouvements du cavalier. On ne peut en général l'approcher à

cheval à moins de dix mètres.

Les chevaux, d'instinct, font très bien la différence et adoptent d'eux-mêmes la conduite adéquate. Le font-ils en réponse aux postures adoptées par les bovins ou reconnaissent-ils les deux races à l'odeur? En effet, les taureaux camarguais sont le plus souvent castrés alors que les taureaux espagnols sont entiers.

On voit donc pour ces deux races que l'encadrement des flancs et de l'arrière du troupeau ne pose qu'un problème de nombre de gardians, mais que la question du contrôle de la tête du troupeau en revanche reste entière.

La solution retenue pour cela a été d'utiliser des bœufs plus ou moins dressés. En race Camargue, on repère un leader naturel que la manade suit naturellement. On le castre et on le garde à cet effet de conducteur entre 10 et 20 ans. Plus il vieillit, mieux il connaît les itinéraires et mieux il répond aux demandes de ses patrons. Un tel "toro" est inestimable, on l'appelle "dountaire" ou "simbeù", un seul suffit à conduire un troupeau de race Camargue qu'il tire.

Pour les taureaux espagnols, on utilise 3 ou 4 "cabestro" qui sont aussi d'énormes bœufs apprivoisés qui forment la première ligne sur laquelle on pousse le reste du troupeau. C'est alors un troupeau compact que l'on pousse. Il faut donc que les bœufs de tête ne chargent pas et qu'ils en imposent suffisamment aux taureaux de combat qu'ils ont derrière eux. On dit qu'ils sont issus d'une race spécifique.

Un autre travail classique consiste à trier des animaux c'est-à-dire à les extraire du troupeau pour constituer un lot destiné soit au marquage, soit à la castration, soit au carnage (boucherie) ou à la course. Pour cela le simbeù ou les cabestros sont triés en premier, leur rôle est de tranquilliser et maintenir les bêtes choisies et séparées par le gardian qui sont ensuite poussées dans un bouvau de planches ou un corral, pour y attendre la suite des opérations. C'est dans ce travail que l'aptitude spécifique des chevaux se révèle. Certains sont époustouflants, d'autres absolument lamentables. Autrefois on triait "par pays", c'est-à-dire sans clôtures. Il fallait être nombreux. Maintenant on a réalisé un peu partout des enclos de tri aux clôtures adaptées. En se servant de la clôture, c'est plus facile.

Ensuite il fallait acheminer les animaux triés à leur destination. Cela se faisait évidemment à pied, ce qui limitait

Bistournage et ferrades

A la fin de l'été, les taureaux qui n'ont pas donné satisfaction sont castrés ou bistournés ce qui veut dire tourner deux fois et se rapporte à la technique opératoire traditionnelle. Cette opération est destinée à rendre les taureaux plus réguliers dans leur agressivité; elle se faisait en effet en force, en tirant le taureau contre la solide roue d'une charrette, en l'entravant et en le retournant et évidemment sans anesthésie. Tout cela met évidemment le taureau en fureur contre l'homme. C'est un travail très dangereux qui demande beaucoup d'hommes, des forts et des compétents. Ce travail est indispensable de toute façon, car on ne peut garder beaucoup de mâles entiers sur la manade. Le bistournage reste dans l'univers des initiés et n'a jamais donné lieu à fêtes ou spectacles.

Il n'en va pas de même de la ferrade qui était un peu

le rayon d'action. Les bétailières ne firent leur apparition que dans les années 50. Il y avait deux transporteurs en Arles qui ne pouvaient desservir que deux à trois courses chaque dimanche. Pour les déplacements à l'intérieur de la propriété, on utilisait des bétailières sans fond tractées par des mules. Mais elles étaient trop lentes pour être utilisées dehors. De plus, sur le bitume, les bêtes se seraient abîmés les onglons. On peut donc dire que le développement de l'automobile a grandement contribué à celui des courses. Auparavant organisées par les villages à l'occasion de leur fête patronale, elles étaient plus rustiques, plus rares, mais aussi beaucoup plus passionnées. C'était l'occasion pour le petit peuple à pied d'affronter le fauve et si possible de l'humilier et avec lui la gent à cheval qui le conduisait. C'est ainsi que lors des abrivades, le jeu consiste pour les gardians à amener les taureaux sur le lieu de la course et pour la population à les empêcher. Si elle y réussit, c'est le retour au galop des taureaux chez eux ou leur humiliation si on arrive à leur passer la "bourgino", c'est-à-dire une grosse corde autour des cornes tenue à ses deux bouts par de solides gaillards. L'animosité est alors à son comble entre les gardians et la population car en effet pour eux tout était à recommencer. En général ils finissaient néanmoins par réussir à conduire leurs six bêtes de course aux arènes du village.

Une fois la course à la cocarde courue, il fallait ramener les bêtes et le même jeu recommençait, mais encore plus dangereux car les bêtes étaient excitées par la course c'était le "bandido". En effet, alors que les taureaux espagnols ne courent qu'une fois, les taureaux de Camargue ne sont pas mis à mort et peuvent courir jusqu'à 14 fois par an. Evidemment leur prix de location augmente avec leur réputation. L'existence de bétailières combinée à leur valeur marchande et à la présence universelle du goudron fait qu'aucun manadier (le propriétaire des bêtes) ne risque plus ses "toros" dans des abrivades et bandido. Les abrivades que l'on peut voir actuellement sont des produits touristiques qui n'ont plus rien d'authentique. Ce sont des gardians amateurs qui utilisent des chevaux argentins ou croisés ibériques plus grands que les camarguais et un lot de quatre pauvres taureaux de service qui servent tous les dimanches. Les autres les appellent non sans une pointe de mépris les "goudronneurs". Ce sont en général les communes qui font appel à leurs services pour créer de l'animation et développer le commerce et la restauration. Les vrais gardians ne se commettent pas dans ces spectacles.

la moisson du manadier à laquelle il conviait ses amis et les gardians voisins pour lui prêter main forte. Le travail consistait, au printemps, à sortir un par un du troupeau, à cheval et au trident, les veaux d'un an ou "anoubles", à les poursuivre ensuite au galop et à les renverser en poussant du trident sur la hanche afin que les gens à pied puissent s'en emparer et procéder aux opérations que sont "l'escoussuro" (entaille des oreilles propre à la manade), la pose de la marque au fer sur la cuisse gauche et la pose sur les naseaux du "mourrau" qui empêchera l'animal de téter. Le mourrau est une planchette de bois tendre et trempée pour être souple, qui s'articule dans les naseaux. Elle tombera d'elle-même au bout d'un certain temps qui est suffisant pour que l'animal soit sevré. Pour les poulains, la procédure était différente: le poulain d'un an, le "court", était capturé et sans le coucher on lui passait une sorte de caveçon de bois muni de longues

pointes appelé "salabre". Il sera alors chassé par sa mère à chaque tentative de tétée et le sevrage sera ainsi obtenu. Ce n'est qu'à deux ans, lorsqu'ils sont devenus "doublens", qu'on les marquera à la cuisse gauche comme on le fait pour les anouables. La technique d'immobilisation diffère néanmoins, nous y reviendrons à propos du débouillage. Revenons à la ferrade de travail: tout se passait alors aux frais du manadier, mais dès le début du XXème siècle, étant donné son aspect spectaculaire et festif, les manadiers ont compris qu'ils pouvaient en tirer des ressources. Ce sont d'abord les clubs taurins qui sont venus pique-niquer au mas tandis qu'on leur organisait une ferrade de cinq à six anouables, un apéritif, un bal et une course de vachettes. Puis, la ferrade est devenue un produit touristique vendu par les tour-opérateurs. Des

Débouillage et dressage

Jadis le débouillage n'avait lieu qu'à quatre ans, enfin à peu près, car comme on n'identifiait pas on prenait les plus blancs supposés être aussi les plus âgés. Les chevaux n'avaient été attrapés que deux à trois fois dans leur vie pour le sevrage (pose de la salabre), à deux ans pour la marque, à trois ans pour la castration. Pour les deux dernières occasions, ils avaient été couchés et garrottés savamment, c'est-à-dire suffisamment pour qu'ils perdent connaissance. C'était la technique d'immobilisation des chevaux qui étaient par ailleurs très sauvages et ne se laissaient pas convaincre par des amabilités.

Le jour du débouillage venu, on attrapait de nouveau le cheval par un lasso autour du cou. S'il se défendait encore, on le laissait à nouveau s'étrangler, on le délivrait, on le rattachait. S'il tirait à nouveau, on le délivrait à nouveau; il finissait par comprendre qu'il ne fallait pas tirer. Après ce rude apprentissage, aucun cheval ne s'avisait de tirer au renard et il pouvait rester à l'attache avec une simple corde autour du cou arrêtée par un nœud spécial. On pouvait donc le laisser à l'écurie afin qu'il s'habitue à l'homme, puis peu à peu on lui mettait le harnachement camarguais qui est lourd. Toute cette phase pouvait durer jusqu'à un mois pour que le cheval vraiment sauvage soit habitué. On allait alors le sortir dans la campagne, un cavalier monté le tenant "en dextre", très court, par son seden. On le promenait ainsi avec son

La succession des saisons

Le printemps

C'est nous l'avons vu la saison des naissances qu'il faut surveiller, même si l'on n'intervient que très indirectement. A cette époque, les jeunes mâles bougent beaucoup et il faut aussi les surveiller de même que les clôtures. C'est aussi à cette saison qu'il faut préparer les lots pour les courses. Il fallait les habituer à manger du foin et des concentrés et les soumettre à une période de deux mois d'engraissement pour qu'ils représentent dignement leur manade en public. Maintenant, l'élevage s'est partout intensifié, les animaux sortent de l'hiver en bon état et cela n'est plus nécessaire. Pour échelonner les naissances de mars à mi-mai, il faut lâcher les taureaux reproducteurs de mi-mai

parkings à autocars ont été aménagés et le nombre de bêtes marquées est descendu autour de deux. On a néanmoins toujours besoin de main d'œuvre et on fait appel à des gardians amateurs. On les appelle alors "ferradeurs", ils jouissent d'une meilleure considération de la part de leurs anciens: ils sont plus "pays" que les "goudronneurs". Ces ferrades se maintiennent donc par le tourisme, sinon on pourrait envisager les opérations d'identification, de prophylaxie et de castration par des investissements en couloirs de contention à propos desquels il existe une résistance idéologique forte. Le "toro" est un animal sauvage et libre que l'on n'est autorisé à maîtriser qu'avec des moyens naturels: ses mains, son "seden" (corde de crins), son cheval et son trident.

maître d'école pour lui faire voir tous les imprévus: autres chevaux, taureaux, barrières, voitures et camions etc. ... Puis venait le moment décisif. On choisissait un endroit mou et dégagé, on s'arrêtait, le maître d'école était positionné de façon à croiser la route de l'apprenti à la perpendiculaire et un jeune gardian en profitait pour monter lestement. Le cheval surpris tentait quelques défenses. Il était bien rare qu'au bout d'une heure il ne soit pas rendu. On recommençait ainsi le jour suivant, le maître d'école rendant peu à peu la conduite au cavalier jusqu'à ce qu'il prenne le contrôle complet du cheval. Cela faisait des chevaux à toute épreuve, mais qui gardaient comme tous les chevaux sauvages des défenses soudaines qui étaient vite maîtrisées par leur gardian. On a salué leurs états de service pendant la guerre de 1914, ce qui fut loin d'être le cas pour d'autres origines des remontes qui étaient beaucoup moins bien trempées.

Maintenant, tout cela a bien changé: les poulains ne restent pas aussi longtemps sauvages, ils portent très tôt le licol et on les habitue à marcher en main, à rester attachés. Comme ils sont complétés et mieux nourris, on peut les débouiller à trois ans de la façon classique utilisée pour les autres chevaux de selle, en se servant d'un rond de longe. C'est un équipement que l'on voit fleurir maintenant en Camargue. Seule ombre au tableau, certains tirent au renard.

à mi-juillet. Après, les naissances arrivent trop tard au moment où il y a trop de "mangeance" (insectes vulnérants). En race espagnole, on a tenté pour les vaches vides la saison de reproduction d'automne, mais cela n'a pas été couronné de succès et on ne le fait plus.

Pour les chevaux, on laisse les étalons, les "grignons", de mi-mars à fin mai début juin. Maintenant ce sont des chevaux qui servent au travail ou aux loisirs. A part quelques-uns, ils ne posent pas de problème particulier. C'est aux Rameaux que commence la saison des courses.

L'été

C'est la pleine saison. Tous les jours ont doit trier des lots. Les "toros" sont maintenus dans l'enclos de tri, séparés des vaches. Seuls les jeunes doivent être visités de temps en temps. C'est aussi la saison des fêtes provençales où se pratiquent devant le public les jeux de bague, de l'épervier,

L'automne

L'automne marque le retour au calme, il faut vérifier et réviser les clôtures, commencer à apprivoiser les jeunes chevaux pour un sevrage fin novembre. Les veaux étaient jadis sevrés et marqués au mois de décembre, mais cette date a maintenant été avancée. En particulier pour les Camarguais où bouclage (pose d'une boucle d'identification à l'oreille) et ferrade ont lieu en été par petits lots d'un ou deux. On garde

L'hiver

C'était le temps des vaches maigres, le matin on conduisait les bêtes à manger les joncs dont la repousse au printemps était très appréciée par les taureaux. Vers midi, on revenait et l'après-midi était consacrée à divers travaux d'entretien. Lors des intempéries, il fallait porter du foin et casser la glace aux points d'eau, ce que les bovins ne savent pas faire eux-mêmes, à la différence des chevaux qui savent se ménager un trou avec leurs dents quand la glace est trop

L'évolution de l'élevage

Quel que soit l'animal, taureaux camarguais, taureaux espagnols et chevaux camarguais, l'élevage s'intensifie. Les espaces pâturés par tête se réduisent et les animaux sont affouragés dans des enclos. Le poste de travail constitué par l'établissement et l'entretien des clôtures devient de plus en plus envahissant. Il nécessite comme nous l'avons vu des compétences spécifiques. Dans l'évolution actuelle, avec le développement des routes et voies de communications, on ne peut plus se permettre de laisser divaguer ses bêtes (problèmes d'assurances). Les grands espaces ouverts d'antan se limitent donc aux zones humides des pâturages les moins productifs. Sur les terres hautes autour des mas, vigne et céréales qui bénéficient d'un système arbitraire de soutien économique éliminent en effet l'élevage. L'aménagement des marais et zones humides en espaces de chasse amplifie ce phénomène. Par ailleurs, l'augmentation considérable du prix du foncier, lié à l'image de la région et au développement des loisirs, conduit au morcellement. Une grande partie de l'élevage se trouve donc approvisionnée par le foin de la Crau, au moins en hiver et souvent toute l'année, comme c'est le cas de beaucoup d'entreprises de promenades à cheval. Il faut aussi souligner tous les frais d'identification et de vaccinations obligatoires dont le montant équivaut maintenant à celui de l'alimentation.

Cette intensification pose le problème de l'adaptation du matériel génétique. Le taureau espagnol est plus lourd et bénéficie d'un débouché taumachique plus étendu que la vache Camargue beaucoup plus légère et dont le débouché dans la course provençale est plus régional. Cette disparité peut-elle être compensée par le bon fonctionnement de l'AOC taureau de Camargue? Nous l'espérons afin que cette race antique, extrêmement rustique, qui croît sa vie durant (jusqu'à 22 ans!) puisse être conservée. Mais nous

des écharpes et des oranges. Gardians et Arlésiennes y manifestent leur appartenance à la "Nacioun gardiano". Courses, abrivades, bandidos et fêtes provençales se dérouleront ainsi jusqu'à la fin septembre, jusqu'au départ des touristes.

ensuite les veaux en stabulation ouverte, la cour des veaux, où ils sont nourris artificiellement. Adieu le "mourau"! C'est aussi l'époque de la tonte des juments et des poulains (exclusivement les crinières car les crins de la queue sont plus raides et quelquefois souillés par l'urine) Cette opération s'appelle en provençal "l'escaumage", elle est la première étape pour la fabrication du "seden".

épaisse pour qu'ils la brisent de leurs antérieurs. Quand il ne gèle pas, le sol est humide, c'est le temps des clôtures. En particulier, est-ce le résultat de l'intensification, mais il faut maintenant mettre les haies en défend car les bêtes les ravagent ce qu'elles ne faisaient pas dans le temps. Comme on dispose de temps c'est aussi le moment des déboussages, mais aussi celui de la fabrication "des sedens, des mourau ou musèu" et des travaux de bourrellerie.

savons qu'elle a déjà reçu pas mal d'infusions de sang espagnol.

Quant aux chevaux, le marché des loisirs paraît tout à fait porteur, mais cette demande est éloignée des caractéristiques recherchées traditionnellement pour le travail par les manadiers et les gardians. Ceux-ci voulaient un cheval rustique, capable de tirer parti des maigres ressources offertes par le milieu car c'est un facteur considérable d'abaissement du prix de revient. Ils avaient ensuite une exigence particulière: que le cheval soit bon aux taureaux. C'est une aptitude particulière qualifiée de "cow sens" par les Américains qui ont montré qu'elle était héréditaire ce dont nos Camarguais sont intimement persuadés. Ce trésor caché est d'ailleurs jalousement conservé dans certaines manades qui n'hésitent pas à pratiquer des taux énormes de consanguinité pour cela. Par ailleurs, ces professionnels de l'équitation n'attachent pas de valeur ni au caractère, ni à l'esthétique ni à la vitesse de blanchiment des chevaux, caractéristiques très importantes, avec la taille, pour le marché des loisirs. On assiste donc à l'essor d'un nouveau cheval Camargue qui est qualifié par les anciens de "poupée barbie". Parallèlement, les manades Barancelliennes ont commencé à travailler ensemble pour surmonter leurs difficultés vis-à-vis de la consanguinité. Cela a déclenché un tollé chez les producteurs de chevaux de loisirs qui ne veulent pas entendre parler de vrai et de faux Camargue car ils profitent de cette image Barancellienne dont en revanche ils ne veulent pas jouer le jeu.

Décidément, que de distance entre mythes et réalité. Selon que l'on est pessimiste ou optimiste, on remarquera tous les manquements, pour quelques sous, au discours mythique ou au contraire on saluera l'opiniâtreté et

l'inflexibilité des mainteneurs de ces mythes, ce qui rend d'ailleurs l'attitude des premiers possible. A nous tous de faire que les retours économiques sur ces mainteneurs soient suffisants pour qu'ils ne deviennent pas les dindons de la

farce ce qui aurait pour effet, n'en doutons pas, de nous plonger tous dans un énorme pessimisme.

Dites-moi que nous ne le voulons pas!

Pour en savoir plus:

Châtel, G. (1997) La selle gardiane et le harnachement camarguais *Courrier du Parc* n°45/46, 97 pp

Chevalier A. (2007) Les gardians de Camargue. *Courrier du Parc* n°56, 300 pp

Naudot C. (1947) *Le seden*, Édité dans un premier temps par la Confrérie des gardians. Réédité par la Fondation du Parc naturel de Camargue en 1978, 45 pp.

Naudot C. (1948) *Camargue et gardians*, Réédition 1988 par le PNR de Camargue, 210 pp.

Picon B. (1988) *L'espace et le temps en Camargue*, Editions Actes Sud, 234 pp.

Saumade F. (2001) Les gardians de Camargue, In *Peuples cavaliers*, Editions du Chêne, p.64-81.

Silvester H. W. (1975) *Chevaux de Camargue*, Editions du Chêne, 19 pp., 196 photos.

LE "RINGER" AUSTRALIEN, UNE FIGURE OCCULTEE PAR LE MYTHE HOLLYWOODIEN DU "COW-BOY"

Bertrand LANGLOIS ⁽¹⁾

Résumé: Dès le début de la colonisation de l'Australie, le besoin de ravitailler les chantiers des mines, puis du télégraphe et du chemin de fer, a conduit à ouvrir des pistes de migration du bétail sur pied en territoire souvent hostile. Au sud, ce sont d'abord les moutons qui ont traversé les Blue Mountains. Au nord, ce furent surtout des migrations bovines. A mesure de l'établissement de ces chemins, des stations se sont établies autour des points d'eau dont certaines furent à l'origine des villes de l'intérieur. Bruce Simpson a fait ce travail de conducteur de bétail jusque vers les années 1960. C'est non seulement un témoin et un technicien, mais c'est aussi un poète et un écrivain. Son livre *Packhorse drover* est un témoignage incomparable de cette époque qui occupe encore l'imaginaire des Australiens contemporains. Un bon nombre d'entre eux s'applique en effet le en fin de semaine à ce travail traditionnel dans un univers qui est maintenant celui de la civilisation des loisirs.

Nous nous efforcerons à partir de quelques éléments de ce livre de retracer l'essentiel du travail du "ringer" australien, afin que l'on puisse mesurer la dimension de cette épopée qui a duré à peu près cent ans entre les moitiés du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle.

Introduction

Le nom "ringer" dérive de la pratique de faire tourner sur lui-même, pour l'arrêter, un troupeau de bovins au galop. Du verbe "to ring", en anglais, entourer d'un anneau. Les ringers n'étaient jamais utilisés par les stations d'élevage du bétail comme simple main d'œuvre. Ils étaient des cavaliers et l'essentiel de leur travail se faisait à cheval. Tous savaient marquer, castrer, entailler les oreilles et ôter les cornes du bétail rapidement et efficacement. Certains, des plus expérimentés, savaient castrer les poulains et châtrer les vaches. La plupart étaient experts pour mettre à terre n'importe quel bovin soit à pied, soit à cheval. Certains travaillaient sur une station d'élevage, d'autres faisaient du convoyage. La plupart exerçaient ces deux activités car ils

aimaient le changement.

Bruce Simpson fut de ceux là et conduisit dans les années 50 des troupeaux de plus de 1200 animaux depuis les Territoires du Nord jusqu'à la tête de station du chemin de fer de Dajarra ou les propriétés d'engraissement du Queensland. Ses récits et ses poèmes sont très célèbres dans le bush où il est reconnu comme une figure de la nouvelle littérature australienne.

Les éléments qui suivent sont tirés de son livre *Packhorse drover*, témoignage incomparable de ce que fut la vie de ces hommes et de leurs techniques

Les pionniers

La conduite des troupeaux en Australie est aussi ancienne que la colonisation. La découverte en 1813 d'un passage à travers les Blue Mountains au sud marqua le début des migrations de bétail et quelques années plus tard des milliers de bovins et de moutons marchaient au delà de la montagne, vers les riches pâtures situées de l'autre côté. Plus tard, en 1836, Joseph Hawdon conduisit 300 têtes de bétail à travers le pays Murrumbidgee, vers la nouvelle colonie de Port Phillip. En 18 mois, 5000 bovins et 150 000 moutons suivirent.

A cette époque, alors que les explorateurs ouvraient l'intérieur du pays, les émigrants avec leurs troupeaux les suivaient de très près. La construction du télégraphe a joué un rôle très important dans l'ouverture des territoires. En effet, la nécessité de nourrir les ouvriers qui montaient la ligne conduisit à mener des troupeaux vers ces extrémités. Les frères Milner quittèrent Cooper Creek en 1870 avec 4700 moutons avec comme but la rivière Roper. Le voyage prit à

peu près deux ans et couvrit environ 4800 Km, les conduisant au centre de l'Australie. Le voyage ne se fit pas sans tragédie car John Milner fut tué par les aborigènes à Attack Creek. Son frère batailla et arriva finalement sur la rivière Roper au début de 1872 avec 3000 moutons: un bon potentiel de viande fraîche pour les travailleurs du télégraphe.

Le premier troupeau de bovins, 400 têtes appartenant à Dillon Cox, fut conduit sur la rivière Roper pour les mêmes raisons par D'Arcy Uhr, un des meilleurs bushman du Queensland. Il suivit la route que Leichardt prit lors de son premier voyage le long du golfe de Carpentaria. Uhr arriva sur la rivière Roper en 1872 pour trouver un chantier terminé. Cox souhaite le faire continuer sur Darwin, mais Uhr estima son contrat rempli puisqu'il avait atteint la rivière Roper. Cette première dispute à l'occasion d'un contrat de conduite fut portée devant la Cour locale présidée par le Capitaine Douglas. D'Arcy fut contraint de conduire son troupeau jusqu'à Darwin. Un voyage épique à travers un pays pratiquement inconnu. Cette route devint la piste habituelle du Queensland jusqu'à ce que celle de Murrumbidgee ouvre aussi.

En 1872, le réseau australien des télégraphes était

1) Directeur de recherche à l'INRA, Station de génétique quantitative et appliquée, Domaine de Vilvert, 78 350 Jouy-en-Josas. bertrand.langlois@jouy.inra.fr

terminé, laissant un grand nombre de stations isolées surtout dans les régions inhospitalières du centre. Beaucoup de ces stations devinrent des villes qui posaient un problème important de ravitaillement. La solution fut de fournir à chaque station son propre troupeau pour subvenir à ses

Alexandria

A l'est des Territoires du Nord, Alexandria est une station d'élevage appartenant à la compagnie pastorale nord-australienne. Au fil des ans, elle a été grandement améliorée par la création de points d'eau et de paddocks ainsi que de bâtiments. Bien qu'elle ait été réduite en surface, elle s'étale encore sur 16 000 Km² et on estime sa capacité d'accueil à 50 000 têtes de bétail. Lorsque Bruce Simpson y travaillait, c'était une des plus grandes propriétés d'élevage au monde (30 560 Km²), plus grande que la Belgique, 80 000 têtes de bétail, pas de clôtures. L'exploitation était conduite par trois têtes de camps, une au chef-lieu de la station, les deux autres à Gallipoli et Sudan, deux sous-stations excentrées. Les camps de base étaient dirigés par un chef, ringer expérimenté, et leur taille variait entre 6 et 8 hommes, jusqu'à 20 dans une grosse unité. Le ratio entre aborigènes et blancs était dans les Territoires du Nord de 4 pour 1. L'industrie pastorale australienne a en effet une dette considérable envers les aborigènes qui ont contribué à son succès économique du fait de la politique de bas salaires qui leur fut systématiquement appliquée. Les aborigènes faisaient d'excellents ringers, ils pouvaient monter à peu près n'importe quoi et s'amusaient entre eux à qui coucherait les bêtes les plus dangereuses. Ils étaient très fidèles à leur responsable hiérarchique et avaient une connaissance et un attachement viscéral à leur territoire tribal. A tel point qu'il était souvent difficile de les en faire sortir. Aussi bons cavaliers qu'ils soient, ils ne marquaient cependant aucun attachement à leur monture; d'autre part, il fallait toujours qu'un blanc les encadre car ils se souciaient fort peu de l'objectif capitaliste qu'avait leur travail. C'était pour eux un jeu, une manière d'être et de vivre.

Ce travail qui est maintenant complètement motorisé était autrefois fait exclusivement à cheval. Il était dur, avec beaucoup d'heures et peu de congés, mais jamais ennuyeux. Dans ces pays rudes, le travail était rapide, excitant et parfois dangereux et les jeunes gens qui avaient échappé à l'aliénation de la ville ou au travail de la ferme prenaient là, la vie comme elle venait. Ils appréciaient de pouvoir décrocher leurs galons dans une occupation où le respect se gagnait uniquement sur la base de ses aptitudes personnelles. C'était une époque où l'on trouvait dans chaque camp des éleveurs et des cavaliers de top niveau. Rassembler les bêtes sauvages en zone broussailleuse était le travail le plus excitant. Cela était réalisé en traquant le bétail jusqu'à ce que les cavaliers soient suffisamment près des bêtes pour les pousser dans un galop effréné à travers bois pour les arrêter et les ramener éreintées vers le bétail tranquille, tenu à quelque distance derrière. Souvent des bêtes s'échappaient du troupeau qui galopait, elles devaient être renversées et attachées par terre jusqu'à ce que le bétail tranquille soit amené. Ces récalcitrants étaient souvent des taureaux sauvages et il fallait être expert pour les mettre à terre. D'autant que dans les pays de broussailles, cette mise à terre suivie d'immobilisation se faisait à pied. On sautait de son cheval, on attrapait la queue et on renversait l'animal lorsque celui-ci se retournait pour charger. Dans les pays ouverts, ce travail se faisait à cheval. Dans cette opération, le timing est

besoins. C'est ainsi que l'Australie devint une terre d'élevage, le convoyage des bêtes se limitant en interne à lisser les écarts entre production et consommation et plus tard à évacuer les excédents vers les zones littorales et portuaires, seules capables de développer les exportations.

vital. La bête doit être attrapée quand elle commence à marcher, mais avant qu'elle ne prenne le trot et à ce stade de la poursuite, la queue étant souvent humide et glissante de bouse fraîche, on risque de la lâcher ce qui met tout à coup dans une situation de grande vulnérabilité qui peut se révéler très dangereuse.

Le marquage des bêtes se faisait aussi par "broncoing" et très souvent dans des couloirs à veaux comme cela s'est généralisé maintenant, grâce à des installations démontables et itinérantes apportées par des camions. Le broncoing fut introduit du Mexique en Australie au début du XX^{ème} siècle. Il consiste à attraper les animaux non marqués (cleanskins) avec un lasso de cuir non tanné attaché à un harnais qui le relie par l'intermédiaire de la selle à un collier de chasse porté par le "cheval de bronco". C'est alors le cheval qui fait le travail de force et d'adresse.

Ce travail se faisait dans des camps de plein air. Le matériel du camp était transporté par des chevaux de bât ou en wagon et, dans certaines stations de l'est Kimberley, on se servait de dromadaires de bât. Les hommes dormaient à la belle étoile dans des sacs de couchage, ils étaient bien nourris, principalement de bœuf.

Le bétail était tenu en terrain plat à proximité du camp. Pour le travail, on procédait de la manière suivante: les bêtes choisies étaient poussées à l'extérieur du troupeau par le "camprider" monté sur un cheval de tri. Une fois la bête sélectionnée extraite du troupeau principal, elle passait sous le contrôle des "face of the camp men", littéralement les "ringers de devant le camp" qui la maintenaient à distance du troupeau principal. Les chevaux de tri, de même que les chevaux pour la nuit, étaient des montures remarquables pour leur intelligence du travail et leur habileté.

Comme les gigantesques "cattle stations" de cette époque n'étaient pas clôturées, les voisins envoyaient des hommes pour assister à la revue de bétail avec pour mission de ramener chez eux les bêtes égarées qui leur revenaient.

Le bétail appartenant à de grandes sociétés capitalistes, son vol exclusivement pour se nourrir, une bête par ci par là, était considéré comme un sport national à tel point qu'on disait que "pour goûter la viande qu'il produisait, un propriétaire devait être invité chez ses voisins". En revanche, le vol de chevaux dressés n'existait pratiquement pas car ils étaient les outils de travail de gens modestes. Tout au plus étaient-ils parfois indécemment empruntés. Les chevaux non dressés et non marqués étaient en revanche à qui voulait bien les débouurer.

A l'époque où les cattle stations avaient plusieurs centaines de chevaux de travail, le déboureur jouait un rôle important dans la vie de la station. Certaines bonnes années, il pouvait y avoir entre 40 et 50 chevaux qui attendaient son intervention. Ces chevaux n'avaient jamais été manipulés et certains d'entre eux avaient atteint l'âge de 4 ou 5 ans. Il fallait donc un excellent cavalier spécialisé qui était itinérant.

Il était payé à l'unité, aux frais de la station, et comme la plupart des ringers étaient de bons cavaliers eux-mêmes, deux sorties à l'extérieur étaient jugées suffisantes pour que le cheval soit accepté par l'équipe du camp. Les bons déboueurs traitaient ainsi 4 à 6 chevaux par semaine.

L'équipement

Presque tout l'équipement de l'industrie bovine est d'origine britannique et a été adapté aux conditions locales et aux nécessités du travail en Australie, la seule exception étant l'équipement pour le broncoing. C'est une différence majeure avec l'équipement des pionniers américains où l'influence espagnole fut prépondérante, à la fois sur la sellerie et l'habillement. L'Australie à l'opposé développa son propre équipement.

La selle de travail australienne dérive de la selle anglaise. Elle est un peu plus lourde et dispose de taquets de genoux placés bas sur le quartier. C'est au Queensland qu'elle fut peu à peu améliorée par les selliers en fonction des demandes des utilisateurs. Le taquet s'allongea, remonta vers le pommeau et s'inclina pour bloquer en position l'ensemble de la cuisse et ainsi l'empêcher de remonter lors des défenses des jeunes chevaux. Cela permettait d'éviter les chutes dans le bush où personne ne pouvait venir vous secourir. Le seul désavantage de cette selle était qu'on pouvait rester coincé si le cheval tombait.

Le fouet est une autre pièce de l'équipement spécifique à l'Australie. Il dérive par raccourcissement du manche, du fouet de diligence anglais. Il était indispensable à la conduite sur les pistes, mais aussi dans les camps de triage. Pour les convois, comme il n'y avait au plus que quatre hommes pour 1500 bœufs, le troupeau devait être préalablement dressé à maintenir sa cohésion en réponse aux claquements du fouet.

Les éperons n'étaient pas utilisés sur tous les chevaux, mais chaque ringer en possédait une paire. Leurs branches étaient de six à neuf centimètres, c'est-à-dire plus longues que dans la cavalerie anglaise, car les ringers montaient plus long et les jambes plus en avant. C'est une position moins académique mais aussi plus confortable et mieux adaptée aux dix à quinze heures de cheval par jour ce qui était leur lot habituel.

En matière de vaisselle, l'humble quart jouait un rôle très important dans la vie du bush. Il était haut et ovale, un

La vie sur les pistes

Les conducteurs de troupeaux, étaient recrutés par leur boss qui était une sorte d'entrepreneur qui avait comme eux le savoir-faire, mais en plus, du capital pour acheter les chevaux et un peu de chance pour gagner une réputation et la confiance des grandes compagnies d'élevage. Ces hommes avaient la réputation d'être plutôt maigres. Cela résultait plus d'une nécessité que d'un désir, car tout devait être transporté sur huit chevaux de bât. Il n'était donc pas surprenant que le menu dans ces conditions soit assez loin du standard pour gourmet.

Chaque bât portait de chaque côté une sacoche de cuir dans laquelle on pouvait introduire une réserve de 22

Certains ont réussi à faire ce métier jusqu'à un âge avancé, mais quel que soit le savoir-faire, il reste toujours des impondérables. Cela restait un travail dangereux et beaucoup y laissèrent leur vie, même si pour certains cela se produisit tard.

peu comme un mug, et il pouvait remplacer l'assiette. A la ceinture se portaient un étui à couteau, une poche pour la montre, une boîte d'allumettes et une boîte métallique comme tabatière. Les gants étaient très rarement utilisés, même par les hommes affectés à la construction des clôtures.

Le travail supposait d'être exposé durant de longues heures à la poussière. Les habits portés au camp étaient donc unis et pratiques. Parfois des aborigènes y introduisaient un peu de couleur et de fantaisie. Toutefois, à l'opposé des bergers qui étaient quasiment en uniforme, les ringers individualisaient leur tenue. Leurs chapeaux en particulier étaient de toutes les formes et styles. Les chemises unies étaient en coton ou en flanelle, avec des manches longues et des poches. Les pantalons dans les Territoires du Nord et à l'ouest du Queensland étaient d'une coupe adaptée au travail. Les autres parties du Queensland favorisaient les jodhpurs. Partout les cavaliers utilisaient leggings et boots.

Lorsqu'il faisait froid, le "bluey" de Tasmanie ou les capotes grises de l'armée, tous deux manteaux épais de laine, étaient généralement portés.

Aussi longtemps qu'un ringer était sur le terrain, son sac de couchage était sa maison et il y mettait toutes ses possessions, sa sellerie mise à part. Deux courroies permettaient de fixer ce paquetage une fois rangé et roulé. Lorsqu'un ringer disait qu'il allait graisser ses courroies, cela signifiait qu'il ne tarderait pas à prendre la route. A l'embauche, le chef examinait soigneusement ce paquetage. S'il était trop lourd, pas d'emploi. S'il était trop volumineux, il n'entrerait pas facilement dans les sacs des animaux de bât et l'on présageait chez l'homme une recherche excessive de confort qui le rendrait en cas de besoin difficile à réveiller rapidement. Donc plus léger et moins volumineux le paquetage, plus grande la chance d'être engagé.

Jusque vers les années 20, les hommes portaient aussi un revolver. C'était symbolique, car en cas de nécessité une carabine était bien plus utile.

litres d'eau de chaque côté qu'il fallait toujours veiller à bien équilibrer. Il y avait en plus un bât pour le nécessaire de maréchalerie, un pour le corned-beef, un pour la farine, un pour les denrées déjà cuites et deux de denrées dites sèches (sucre, riz, gros sel pour saler la viande abattue en route, pommes de terre, café, thé, poudre de curry et sauces diverses).

Le bât des denrées pré-cuisinées portait le paquetage du cuisinier, plus une hache, une petite toile et un ensemble de gamelles fixées sur le dessus. Le reste des paquetages était réparti sur les autres chevaux, plus deux ou trois foyers de campement, une carabine et une entrave pour le cheval de nuit. L'ensemble de cette charge créait un poids mort d'à peu

près 50 kg par cheval ce qui est un bon poids pour un cheval de bât. Cette organisation permettait une grande souplesse, car elle passait presque partout et pouvait se détourner facilement en fonction des opportunités de pâturage.

Les grands troupeaux de bœufs qu'il y avait alors à conduire étaient constitués de bêtes âgées et susceptibles, élevées de manière très extensive avec peu de contacts avec l'homme. Il était possible alors de les conduire sur 800 Km sans voir une clôture. La taille de ces troupeaux variait entre 1350 et 1500 têtes. Le voyage couvrait souvent plus de 1600 Km et rester quatre mois sur la route avec un troupeau était habituel.

Il fallait une quarantaine de bons chevaux dont huit de bât, huit de nuit et de quatre à cinq par jour et par homme. L'équipe était constituée de trois ringers et du boss avec le bétail, d'un responsable des chevaux et du cuisinier.

Après la prise en charge d'un troupeau, les choses étaient mouvementées pendant les deux premières semaines. Puis, petit à petit, à mesure que le troupeau s'habituaient à la route, les choses se calmaient. Mais la vie n'était jamais monotone et chaque jour faisait découvrir un nouvel état du parcours et souvent de nouveaux problèmes.

En raison de la distance entre les points d'eau, l'abreuvement du troupeau seulement tous les deux jours était une pratique courante. Si après un jour "sans", vous ne trouviez pas l'eau escomptée au point prévu, vous aviez une sécheresse sur les bras.

Dans le contrat de conduite il était prévu que l'équipe pouvait se ravitailler d'un nombre fixé à l'avance de bêtes du troupeau. Mais, à certains stades du voyage, ces bêtes étaient jugées trop maigres. Les ringers succombaient alors souvent à la tentation de faire le plein de leurs cantines avec une bête locale bien grasse.

Trouver de l'herbe pour ses bêtes était la première responsabilité du boss. Ce n'était jamais un problème dans les Territoires du Nord, mais à mesure que l'on s'enfonçait dans le Queensland, de chaque côté de la route apparaissaient des clôtures. On recourait alors au stratagème du "rush" du troupeau pour justifier leur rupture.

Les rushes de troupeaux étaient en effet des événements assez courants surtout dans les premières semaines de la conduite. Pour des non-initiés cela peut être une expérience terrifiante. La plupart ont lieu la nuit et souvent dans des terrains difficiles. Les causes en sont multiples et souvent on ne comprend pas pourquoi les bœufs ont pris peur.

Le spectacle d'un énorme troupeau massif explosant littéralement de son lieu de campement avec un bruit de tonnerre impressionnant n'était pas spécialement du goût des conducteurs. Lorsque cela se produisait, il n'y avait qu'une chose à faire, se porter comme l'éclair à la tête du troupeau (cela pouvait faire entre deux et trois kilomètres de course) et une fois là, se porter sur les bœufs leaders en tirant des coups de feu en l'air ou en claquant du fouet si le terrain le permettait... Cela avait pour effet de faire tourner les bœufs leaders et d'incurver à leur suite ceux qui galopaient derrière. Quand les leaders étaient tournés complètement, l'ensemble du troupeau vrillait sur lui-même, cela le stabilisait et le rush était arrêté. C'est cette technique nous l'avons vu qui a donné le nom de ringer.

Si il y avait deux hommes de garde, comme cela se

produisait souvent avec des bêtes fraîches, il était très important que les deux galopent du même côté du troupeau. Un homme de chaque côté, tous deux se portant en tête en même temps, aurait conduit au désastre appelé "Chinaman Laning", les deux hommes se contrecarrant mutuellement. La confusion des trajectoires des bêtes qui en aurait résulté aurait entraîné inévitablement des blessures et des pertes. Pour cette raison, certains boss n'aimaient pas l'idée du double gardiennage surtout avec des hommes inexpérimentés. Une bien meilleure façon de garder à deux est que les deux hommes tournent en opposition dans le même sens. Il y a toujours ainsi, un des deux cavaliers qui se trouve plus près de la tête de départ du rush dont il prend alors la conduite à son compte.

Le lendemain d'un rush, le Boss doit compter ses bêtes pour être sûr de ne pas en avoir perdu. Si c'est un groupe qui s'est disloqué, cela se voit à l'allure du troupeau, il conserve un trou à la place des bêtes manquantes qui elles-mêmes vont rester ensemble en formation compacte pendant au moins cinq jours. Cela laisse un délai confortable pour les retrouver. Les bêtes isolées sont cherchées en balayant autour du terrain couvert par le rush la nuit précédente; elles sont souvent blessées et certaines doivent être sacrifiées.

Lorsque le troupeau rush, il est très important d'activer le feu du campement pour en éloigner les bêtes et pour servir de point de repère aux cavaliers qui sont amenés par l'action loin du camp.

Installer le camp dans le site le mieux ou le moins mal adapté possible était une préoccupation très importante du "boss drover". Il veillait autant que possible à installer son troupeau pour la nuit sur un pâturage plat sans obstacles tels que branches et troncs d'arbres ou bien aspérités rocheuses. Si le troupeau n'avait pas bu de la journée, il fallait aussi veiller à l'installer à contre vent de la prochaine source d'eau.

On plaçait toujours le feu entre le troupeau et le camp des hommes. Autour du feu se déployait l'espace du cuisinier avec derrière le bât des plats pré-cuits et la "table des mets" faite d'une simple toile posée sur le sol. Les autres bâts étaient alignés derrière. Il y avait une loi non écrite dont le cuisinier était le gardien: personne ne devait s'asseoir près de la table des mets ni sur les sacs de denrées qui l'entouraient. Il n'y avait pas de chaises. Pour les repas les hommes s'asseyaient sur leurs chevilles ou par terre, en tailleur. Bien que les camps étaient à cette époque remplis de forts caractères, peu provoquaient le cuisinier qui régnait en maître sur l'espace du feu de la table des mets et des bâts de denrées alimentaires.

Plus loin encore s'alignaient les paquetages des ringers et, derrière encore, à proximité étaient attachés, si possible à un arbre, les chevaux de nuit. En cas de rush nocturne, leur dos était l'endroit le plus sûr, venait ensuite la proximité du feu ou les branches accessibles des arbres. Certaines nuits, le troupeau étant nerveux, les ringers ne dormaient que d'un œil. Toutefois malgré cet énorme danger potentiel, les rushes de troupeau n'ont occasionné que très peu de pertes humaines.

Pour finir cette galerie de personnages, il nous faut maintenant parler du conducteur des chevaux: le "horsetailer". C'était un homme important car il était responsable du bien-être des 40 à 50 chevaux du troupeau, et sans chevaux un boss drover se trouvait rapidement au chômage. Il en résultait une forte demande de bons conducteurs de chevaux. Pendant

la mauvaise saison, le horsetailer devait prendre les chevaux pour les conduire à quelques miles du camp pour qu'ils trouvent une bonne nourriture. Il prenait alors une couverture et campait seul avec eux. Avant le jour, il devait désentraver ses chevaux et les conduire à nouveau vers le camp où il attrapait les chevaux nécessaires au travail du jour. Après le déjeuner, lorsque le bétail était parti, lui et le cuisinier étaient chargés de lever le camp. Il devait évidemment vérifier qu'aucun cheval ne s'était échappé pendant la nuit.

Le boss laissait souvent la responsabilité à cet homme expérimenté de choisir l'emplacement du camp pour la nuit suivante. Lui et le cuisinier montaient alors le camp suivant. Ils installaient des coupe-vent, coupaient du bois et allumaient le feu.

Après avoir conduit les chevaux pour boire, le horsetailer les menait à pâturer et s'il n'y avait pas à ferrer, il disposait d'une heure ou deux pour se reposer. Lorsque les bœufs atteignaient le camp, il prenait en charge les chevaux nouvellement arrivés, les faisait boire, les entravait pour le pâturage et pour finir il attrapait les chevaux de nuit. Chaque cheval portait en effet ses entraves attachées par une fine courroie au pommeau de sa selle. Enfin, s'il ne devait pas s'éloigner du campement, c'est lui qui prenait le premier tour de garde du troupeau de bœufs. Pour localiser ses chevaux dans la nuit il leur faisait porter des sonnailles qu'il identifiait parfaitement, bien qu'elles fussent apparemment toutes identiques.

Les chevaux de nuit constituaient la crème du troupeau d'un boss drover. Ils devaient être rapides, avoir le pied très sûr et pour cela avoir une très bonne vision nocturne. Ils devaient aussi avoir bon caractère pour effectuer ce travail important et souvent dangereux de contrôle de nuit d'un troupeau de bœufs susceptibles. De bons chevaux de nuit étaient d'une valeur inestimable pour un conducteur car d'eux dépendait sa réputation pour les futurs contrats. Dans de mauvais rushes, la qualité du cheval de nuit était souvent le facteur primordial qui décidait entre la sauvegarde du troupeau ou le désastre. Les chevaux de nuit expérimentés savaient exactement ce que l'on attendait d'eux. Dans la nuit noire, le ringer dépendait largement de sa monture pour gagner la tête du troupeau; de plus ces chevaux posaient rarement leurs pieds où il ne fallait pas.

Pour en savoir plus

Simpson B. 1996 Packhorse drover. Published by ABC books Sydney NSW. 175pp. ISBN 0 7333 0478 8

Mahood M., Berge M. 1988. The Australian stockman. Published by Lansdowne Publishing Pty Ltd. Sydney NSW. 192pp., ISBN 1 86302 468 9

Comme il n'y avait pas d'enclos à cette époque, la surveillance de nuit du troupeau était une partie essentielle de la conduite. Le troupeau pâturait à proximité du camp dans l'obscurité et progressivement on le rassemblait jusqu'à ce qu'il forme une masse compacte devant le feu. Certains boss les maintenaient à une distance d'environ 80 m du feu, d'autres préféraient les garder plus près, ne laissant que le passage du cavalier entre les bêtes et le feu.

Le temps de garde dépendait de la longueur de la nuit et du nombre d'hommes disponibles qui se la partageaient. Le gardien des chevaux prenait nous l'avons vu le premier quart, mais c'était toujours le boss qui assurait le dernier. L'homme de garde tournait autour du troupeau toujours en chantant, récitant ou sifflant pour prévenir les bêtes de sa présence et les apaiser. Un quart habituel en équipe complète durait 2h30 et par convention la nuit commençait à 18h pile.

Les grands troupeaux qui marchaient de l'East Kimberley et des Territoires du Nord étaient invendables avant qu'ils ne soient remis en état dans des dépôts d'engraissement. La région du canal du Queensland était idéale pour cet objectif et beaucoup de troupeaux s'y rendaient par la route de la rivière Georgina. Beaucoup d'autres troupeaux étaient chargés dans des trains à la gare de Dajarra pour être conduits sur les propriétés côtières d'engraissement. A l'époque c'était une des plus grandes gares au monde de ce genre. Enfin, certains troupeaux étaient à vendre en chemin et on les conduisait jusqu'à ce qu'ils soient vendus. Le contrat du conducteur stipulait qu'il était payé tant par tête livrée et par 100 miles parcourus. Le décompte final était donc très important. Ce long travail accompli les ringers se répandaient en ville pour faire la fête.

Le transport par camions du bétail fut introduit dès 1940, mais les stations d'élevage furent lentes à suivre et la conduite à cheval, moins chère et avec finalement moins de pertes, se poursuivit jusque vers les années 1950. Ce n'est que vers 1960 que les énormes trains routiers prirent définitivement le dessus en raison d'une élévation du prix du bétail et d'une évolution de la demande vers des animaux plus jeunes. C'en fut alors fini de cette épopée plus que centenaire.



Le coucher

LE GARDIENNAGE DES TROUPEAUX À CHEVAL AU PORTUGAL AU DEBUT DU XXI^E SIECLE: LA FIN D'UNE TRADITION ET D'UNE PROFESSION?

Carlos PEREIRA ⁽¹⁾



(dessins de Marine Oussedik)

Résumé: Dans les régions du *Ribatejo* et de l'*Alentejo*, existe une pratique du gardiennage des taureaux et des vaches très ancienne puisque le Roi Portugais Jean IV l'avait adopté vers 1678. Le gardien de taureau portugais est appelé *Campino*, celui qui travaille dans le *campo* (à la campagne). Son statut social se reconnaît à son costume (Jaquette et gilet rouge, pantalon noir et bonnet vert et rouge). Il travaille dans les grandes exploitations agricoles où le cheval a un rôle important au travail. De race lusitanienne ou croisé, le cheval du campino est employé pour trier les animaux (chevaux, taureaux et vaches). Autrefois les taureaux étaient conduits à l'arène encadrés par des boeufs dressés à canaliser le taureau. La formation traditionnelle se faisait par compagnonnage. Aujourd'hui, des perspectives s'ouvrent pour l'équitation de travail et de gardiennage puisque depuis 10 ans on organise des concours mettant en valeur les savoirs empiriques. L'équitation de gardiennage rurale devient sportive. Des programmes de formation visant à valoriser ces savoir-faire ont été mis en place pour la 1^{ère} fois en France: ainsi le Ministère des Sports a créé le monitorat d'équitation de travail camargue, espagnole et portugaise: BPJEPS. En 2007, les Portugais s'inspirant du modèle français vont institutionnaliser l'équitation de travail de tradition portugaise et envisage de mettre un centre de formation en place. " Comme le dit l'écrivain célèbre Miguel Torga, le campino, son cheval et le taureau apporte une authenticité au Paysage du Ribatejo...

Introduction

Les poètes et les géographes ont fait du gardien de troupeaux à cheval le "porte drapeau" d'une région, le *Ribatejo*. Le *campino* est pour l'écrivain poète le symbole de la virilité lusitanienne, le marialvisme (2) à l'état pur!: "Dans l'articulation de ces trois côtés du triangle – le *campino*, le cheval et le taureau – se conjuguent les dernières forces viriles rappelant encore le Portugal des libres temps de la création, des ères sauvages et testiculaires que la civilisation

a castrée." (3)

Le gardien de taureau portugais fascine car il incarne l'âme portugaise, l'esprit d'une terre et le cœur de la nation lusitanienne: "Dans le Ribatejo, en revanche, aux portes de la capitale, le *campino* peut donner libre cours à ses impulsions sans blesser son semblable. La nature lui a conservé ce don. Son gilet rouge est une chaude tache de sang et d'allégresse pour attirer la furie des bisons. En un geste volontaire, de l'ordre du risque pur, la force humaine lance un défi, en proie au goût sensuel de vivre ou de mourir en beauté, dans un décor ouvert, frais et généreux. Et il est beau de la voir triompher, dominer, marquer la bête avec la braise du courage qui l'a vaincue" (4).

1) Université Paris III Sorbonne Nouvelle, 9bis rue de Paradis, 93600 Aulnay-sous-Bois

2) Marialva était un écuyer portugais célèbre du XVIII^{ème} siècle. Un marialva est selon le dictionnaire portugais un séducteur, un homme à "femmes", un conquérant...pourrions-nous peut-être le rapprocher de Dom Juan?

3) Torga, Miguel. *Portugal*, Editions Corti, p. 107.

) *Ibid.*, p. 109

Le *campino* incarne un paysage et l'âme: "Lorsqu'à la foire de *Golegã* passe un *campino* menant un attelage, ce n'est pas seulement la chevaleresque présomption *marialva* qui passe. C'est elle, la paire de chevaux et le paysage tout ensemble qui défile devant nous, en une parfaite conjugaison du rationnel, de l'irrationnel et du naturel." (5). Dans sa description géographique du Ribatejo, l'éminent géographe portugais Orlando Ribeiro nous dit: "Le Campino toujours à cheval, muni d'une longue pique avec laquelle il assujettit les bêtes, est un type humain inséparable de ces plaines inondées." (6). Personnage typique d'une région, le *campino* a été également chanté par divers artistes dont la célèbre Amalia Rodrigues, fameuse chanteuse de Fado, qui lui a dédié une chanson intitulée *Campinos do Ribatejo*.

Le *campino* est avec le *forcado* (le torero portugais)

1) Les origines sociales du gardien à cheval au Portugal

La pratique de l'équitation de travail s'est essentiellement développée dans les régions de l'*Alentejo*, de la *Beira* du *Ribatejo* et elle concerne à priori toutes les couches sociales. Vers 1678, l'écuyer Galvam de Andrade rapporte que le roi Jean IV du Portugal, monarque passionné d'art équestre, participait au tri du bétail et notamment à la sélection des taureaux destinés aux corridas: "Le roi Jean IV et d'autres cavaliers et moi-même poursuivions à la campagne un taureau que l'on souhaitait amener à l'arène..." (7). La majorité des acteurs liés à la tauromachie équestre, à partir du moment où ils montent à cheval, font du gardiennage à cheval une pratique à visée professionnelle ou/et ludique. Les éleveurs de chevaux portugais ou de taureaux effectuent parfois eux-mêmes le gardiennage. Les cavaliers tauromachiques considèrent le gardiennage comme une pratique introductive à la tauromachie équestre. Mais c'est à priori au Portugal qu'apparaît un groupe social spécialisé dans le travail autour des chevaux, des taureaux et des bovins en général: ce sont les *campinos* c'est-à-dire des hommes de la campagne, vivant pour la plupart dans de grandes exploitations agricoles de l'*Alentejo* et du *Ribatejo*. Ils ont le statut de paysans salariés. Ils ont su tout au long des siècles créer une identité originale à travers un langage, des coutumes, des rites, un mode d'habillement et une technique d'utilisation du cheval et des bovins.

Pour l'éminent zootechnicien Fernando Sommer de Andrade, le *campino* est le "descendant et le représentant le plus pur de l'ancien cavalier ibérique dont il a conservé l'usage de la selle; le gilet qu'il ne doit jamais retirer est un rappel de l'ancien "pourpoint", le vêtement qui protégeait le corps du frottement de la cote de maille métallique; le pantalon ajusté qui suit les lignes du corps, à la taille haute, ou caleçon; le bonnet, court, comme celui qui préservait autrefois la tête du frottement du heaume..." (8).

5) *Ibid.*, p. 109/110

6) Ribeiro, Orlando. *Portugal O Mediterrâneo e o Atlântico*, Lisbonne: édition Sá de Costa, 1998, p. 157

7) Pereira, Carlos. *Naissance et renaissance de l'équitation portugaise*, thèse de doctorat, Paris: Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 116

8) Andrade, Fernando Sommer de. *La tauromachie équestre*, Paris:

et le *cavaleiro* (cavalier tauromachique) l'ambassadeur du Ribatejo traditionnel, région située sur les rives du Tage à l'ouest de la Péninsule Ibérique, considérée comme le berceau de l'élevage et de l'agriculture lusitanienne. Il a tissé tout au long des siècles une relation singulière, passionnelle, voire affective avec le *gado bravo*, mot utilisé pour désigner les vaches et les taureaux sauvages du Portugal. Le *campino* et son cheval voient naître le taureau, le gardent, testent sa dextérité pour le combat et l'emmènent à l'arène accomplir sa destinée. Bien qu'anobli par l'artiste, le *campino* traverse aujourd'hui une période de doute. Face aux changements sociétaux, quelle est l'avenir de la profession? Notre exposé présentera les origines sociales du gardien de troupeaux portugais, sa spécificité et son futur en insistant sur la problématique de la formation, aspect stratégique pour la sauvegarde de ce véritable patrimoine vivant.

Même si cette description garde un caractère hypothétique, nous pouvons confirmer que le gardien de taureaux à cheval existe au Portugal depuis probablement l'antiquité puisque on sait que la tauromachie équestre y était pratiquée à cette période de l'histoire. On peut imaginer des évolutions dans l'habillement. Une des descriptions du travail des *campinos*, la plus ancienne que nous connaissions, figure dans le livre d'équitation de Manuel Carlos de Andrade datant de 1790.

Ils formaient déjà un groupe social distinct des autres cavaliers issus de milieux bourgeois ou aristocratiques.

Il est important de dire que le *campino* n'est pas uniquement celui qui monte à cheval. Les *campinos* formaient un personnel agricole intervenant dans divers travaux de la vie rurale. Les *campinos* à cheval se distinguent des autres par la dimension du bonnet vert et rouge qu'ils portent: celui des cavaliers est plus petit que celui des autres travailleurs des champs. Certains étaient spécialisés dans l'utilisation de moyens de transport à traction bovine ou équine. Certains employaient les chevaux et notamment les juments dans le dépiquage du blé. On les appelait les *éguařiços* ou "jumentiers" en traduction littérale. Il est vrai que dans certaines exploitations de taille moyenne, les *campinos* devaient être polyvalents.

Avec le développement de l'équitation de travail dite "sportive", on voit apparaître une génération, certes minoritaire, de cavaliers pratiquant ponctuellement le gardiennage à cheval des troupeaux, issus de milieux sociaux privilégiés (cadres moyens et cadres supérieurs de milieux urbains, chefs de PME, PMI, artisans...) bénéficiant de moyens financiers et souhaitant s'entraîner à la campagne au tri du bétail pour ensuite participer à des concours régionaux, nationaux ou internationaux d'équitation de travail puisque cette discipline est aujourd'hui reconnue dans divers pays comme nous le verrons plus loin.

Enfin, il existe aussi des gardiens à cheval dans la région de la *Beira* et notamment du côté de *Almeida*, *Vilar Formoso*. Il semblerait qu'il s'agisse d'une tradition moins vive que dans les deux autres régions en raison d'un nombre

éditions Chandeigne, 1991, p. 56

inférieur d'équidés et de troupeaux.

La technique, le matériel, et l'habillement sont d'une

certaine manière plus hétéroclite et ne s'intègrent pas dans une tradition séculaire.

2) La spécificité technique: la monte, Le tri, les harnais, les costumes, usage d'auxiliaires

L'équitation de travail portugaise apparaît selon certains auteurs comme Manuel Carlos de Andrade (1790) comme une équitation sommaire, brutale et hors des canons de l'équitation dite classique. Cet écuyer, père de l'équitation de tradition portugaise, décrit dans son livre les techniques quelques peu expéditives de dressage des poulains: "Les hommes ignorants de cet art, et les *campinos* montent les poulains difficiles sans l'aide de ces recommandations: avant de le monter, ils le fatiguent beaucoup, le faisant tourner longtemps en rond attaché à une corde. Ils utilisent ce procédé, parce que la nature leur indique ce moyen, et afin de dominer le poulain ou le cheval et par là ils s'exposent à de grands dangers..." (9). Cette citation qui cherche aussi à valoriser l'équitation aristocratique montre néanmoins qu'il existe depuis fort longtemps un système d'éducation du cheval à la campagne au Portugal.

Pressés par l'efficacité et les contraintes de travail parfois très rudes, les *campinos* ont du développer une technique permettant d'obtenir des chevaux dociles et infaillibles face aux taureaux et aux bovins en général. Cette équitation rurale était probablement à l'opposé d'une équitation plus raffinée dans les mouvements mais probablement tout aussi brutale pour les chevaux car on exigeait aussi des exercices presque contre nature.

Le niveau de dressage des chevaux d'équitation de travail est très variable. Les *campinos* pratiquent une équitation élémentaire qui exige une soumission parfaite du cheval car ils sont systématiquement en danger lorsqu'ils doivent trier les taureaux de combat. Le cheval qui n'obéit pas parfaitement peut mettre en danger son cavalier. Les chevaux sont de véritables athlètes car ils doivent enchaîner des variations d'allures qui peuvent être très éprouvantes. Michel Henriquet, écuyer français, raconte que les *campinos* maîtrisent les principes de l'équitation classique et il a eu l'occasion de voir pratiquer les flexions dites de Baucher et les épaules en dedans de La Guérinière.

Les autres gardiens à cheval, propriétaires d'élevage, chefs d'entreprise, possèdent dans certains cas un très bon niveau d'équitation. Certains chevaux de travail savent dérouler une reprise de dressage et enchaîner un parcours de maniabilité.

Les *campinos* se distinguent des autres gardiens par leurs habits et les harnais de leurs chevaux. La selle de *campinos* est la selle d'équitation de travail par excellence. De forme rudimentaire, elle privilégie l'efficacité. Elle fut décrite par D. Duarte dans son traité sous le vocable de *bardom* ou bardette. Appelée aussi *almantrixa*, elle est fabriquée avec de la paille de seigle. Relevée à l'avant et à l'arrière pour former deux arçons, la selle de *campino* est creuse et permet une stabilité lors du tri du bétail. Elle est recouverte d'une peau de mouton. Les autres gardiens utilisent la selle à la portugaise. Utilisée dans les épreuves

d'équitation portugaise et d'équitation de travail, cette selle est issue de la tradition équestre du XVIIIème siècle. Formée de deux arçons, très proche de la selle à piquer française, c'est la selle de représentation et de spectacle par définition. Les cavaliers taumachiques l'utilisent brodée, s'inspirant de la tradition équestre française du siècle des Lumières. Elle se complète d'une sangle et d'une contre-sangle, d'une croupière, d'un collier et du traditionnel *xairol* (sorte de protège rein) en peau de renard, de chèvre, de cerf ou même de zèbre. La bride est de forme simple composée d'une têtère, d'une muserolle et d'un mors. Elle est parfois ornée de boucles en métal blanc ou or, généralement carrées.

Le *campino* porte traditionnellement un bonnet vert et rouge, un gilet rouge, un pantalon noir court et des chaussettes blanches brodées qui contrastent avec des chaussures noires à lacets. Le *campino* peut également porter une jaquette. Ce costume se porte aujourd'hui lors d'évènements spécifiques comme la célèbre fête des *campinos* à Vila Franca de Xira – *Festa do Colete Encarnado* (le fameux gilet rouge). Ce costume festif est caractéristique des régions d'élevage de chevaux et de taureaux du Ribatejo uniquement.

Les autres gardiens ont adopté un autre costume: le costume de campagne.

Le *traje curto* ou costume de campagne est employé dans l'équitation de tradition portugaise lors des épreuves d'équitation de travail, d'équitation à la portugaise, en taumachie, dans les concours de modèles et allures ou tout simplement lors de démonstrations festives comme *Golegã*. Lors de certains évènements, le cavalier porte une chemise à col cassé fermée par une double rangée de boutons; quatre boutons principaux peuvent être en or ou en argent. Le gilet est assorti à l'ensemble de l'habit. La veste s'arrête à la taille du cavalier. L'étoffe en satin peut-être noire, grise ou marron. Le cavalier adopte un pantalon ajusté à taille haute. Une ceinture de laine ou de satin entoure la taille.

Concernant le tri du bétail, les gardiens de troupeaux utilisent un *pampilho* qui est en fait une longue pique faite en bois de bambou, de châtaigner ou encore en eucalyptus, bois le plus souvent utilisé aujourd'hui. Cette véritable arme mesure trois mètres et porte sur l'extrémité opposée au talon, la "pointe" où se visse une sorte de "dard".

Le tri du bétail à la portugaise est original et unique, se distinguant de son homologue français pratiqué en Camargue par les gardiens. Le tri des taureaux sauvage se fait avec l'aide de bœufs dressés appelés *cabrestos*. Ce sont des animaux sélectionnés notamment pour leur docilité, afin d'accompagner et d'encadrer les taureaux beaucoup plus rapides et plus vifs. L'ensemble utilisé comprend en général sept bœufs du même âge, de la même taille et du même pelage de préférence pour des soucis d'esthétique. Les bœufs sont munis de sonnailles créant ainsi une atmosphère musicale paisible et tranquillisant le taureau.

Ce groupe de bœufs est mené par un bœuf guide

9) Pereira, Carlos. Ibid., p. 243/244.

ayant un dressage confirmé. Il doit être attentif à la voix du *campino*, suivre son cheval, passer les divers obstacles. Cet animal placé à la tête du groupe porte un collier de grelots. Les animaux doivent rester en groupe compact. Ils sont habitués à l'homme et sont entraînés à obéir aux gestes et ordres des cavaliers. La race de prédilection est la *Mertolenga* de la région de *Mértola*. Les bœufs sont canalisés à l'aide de piques.

3) Les équidés et les bovins employés

a) Les chevaux employés

Les gardiens de troupeaux utilisent essentiellement des chevaux de race lusitanienne ou croisée et ponctuellement des *Sorraia* car leurs effectifs sont très limités. Il est important de dire que les chevaux de race lusitanienne ont été sélectionnés spécialement pour le travail avec les bovins et plus précisément avec les taureaux. Le cheval portugais ou lusitanien est issu d'une même branche généalogique que le cheval espagnol appelé aujourd'hui Pure Race Espagnol. Le stud-book de la race lusitanienne a été ouvert tardivement en 1966. Il faut savoir que le standard du cheval lusitanien, c'est-à-dire ses caractéristiques morphologiques, apparaît relativement tard, au XVIIIème avec le développement du concept de "race", sous la plume de Manuel Carlos de Andrade, célèbre écuyer et zootechnicien portugais. Le cheval portugais est apprécié pour ses qualités "tauromachiques" probablement dès l'Antiquité. C'est un produit issu de divers croisements notamment avec des chevaux barbes importés par les Arabes lors de la conquête islamique de la péninsule ibérique.

Aujourd'hui, le cheval Lusitanien est l'archétype du cheval d'art: support idéal de l'expression artistique, il est employé dans de nombreuses disciplines. La noblesse, la beauté, la souplesse, l'équilibre et le tempérament sont les qualités qui ont séduit de nombreux écuyers. Il fait preuve d'un équilibre naturel exceptionnel, d'une extrême mobilité et d'une grande souplesse, caractéristiques qui favorisent le rassembler, principe indispensable pour les airs de haute école. Son caractère un atout majeur: courageux, docile et sociable. Ayant une place privilégiée dans le monde du spectacle (cirque, théâtre équestre, cinéma, opéra...), il est aussi très recherché dans le domaine de l'équitation sportive (dressage, attelage de compétition...) et dans les équitations

b) Les bœufs dressés utilisés

Les *campinos* ont choisi une race locale, la *Mertolenga*, qui domine le val de *Sorraia*, site naturel où vivaient les chevaux de *Sorraia*. Ce sont des animaux de petite corpulence mais très rustiques. Cette race a des formes harmonieuses avec une robe qui s'apparente au rouan. La tête est sub-convexe. Elle peut-être tachetée avec l'encolure uniforme. Les mâles castrés sont très appréciés pour conduire les taureaux de combat. Ce sont ces mêmes animaux que l'on

c) Les taureaux de combat

Les *Lezírias* du Tage et du Mondego constituent le berceau du taureau de combat portugais. Elevée dans les régions du Ribatejo et de l'Alentejo, la race *Brava de Lide* ou taureau de combat portugais aurait été croisée avec diverses

Parfois, les gardiens de troupeaux peuvent utiliser un autre auxiliaire de travail: le chien. Il joue un rôle mineur mais il peut aussi apporter une aide non négligeable dans certaines circonstances. Il existe dans la région de l'*Alentejo*, une race de chien destinée au gardiennage des troupeaux: *Cão da Serra de Aires*.

émérgentes: équitation de travail, équitation à la portugaise, tourisme équestre... L'équitation de travail portugaise sportive privilégie l'usage de chevaux de pure race lusitanienne puisque cette discipline est sous la tutelle de l'association nationale du cheval lusitanien appelée APSL.

L'autre race locale portugaise semble être appréciée aussi par les *campinos*. Le *Sorraia* est une race équine autochtone "redécouverte" vers 1937 par l'ingénieur zootechnicien portugais Ruy de Andrade. Intrigué par la couleur de certains chevaux portugais (robe grise ou isabelle avec des zébrures), il essaie de "reconstruire" une race dite primitive qui selon lui aurait été à l'origine du cheval ibérique. Notons que la reconstruction de races équine et bovine dites primitives est une approche génétique assez courante en Europe à partir de 1920: des bisons et des chevaux primitifs (konik polski) furent "re-crées" par le zootechnicien polonais T. Vetulani et l'aurochs, ancêtre des races bovines fut "réintroduit" grâce à des croisements entre diverses races bovines par les frères Hecks dans les années 30 en Allemagne. A partir de croisements astucieux avec des animaux ayant les caractéristiques des chevaux primitifs, Ruy de Andrade "réinvente" ainsi une race autochtone probablement proche de l'ancien cheval de la péninsule ibérique. Les effectifs du cheval *Sorraia* sont très réduits (une centaine d'animaux). C'est un cheval de 1m43 environ qui est élevé essentiellement dans le Ribatejo. Il a une tête subconvexe, des ganaches peu marquées, des petits yeux obliques, des naseaux effacés, une encolure courte, une poitrine haute, un dos droit, un rein court, un ventre peu volumineux, une croupe courte, des membres forts, des sabots étroits. Il a le type sauvage: robe grise ou isabelle avec des zébrures. C'est un cheval adapté à l'équitation de travail.

retrouve dans les compétitions d'équitation de travail au Portugal et dans l'arène. On la trouve dans les districts de: *Beja, Évora, Portalegre, Santarém et Setúbal*. C'est une race utilisée exclusivement dans la production de viande. La viande a une dénomination d'origine contrôlée. Elle est employée dans les croisements avec des races charolaise, limousine et andalouse.

racas autochtones portugaises (Salter Cid); la *Minhota* ou *Galega* entre autres qui ont permis d'obtenir des animaux corpulents aux cornes développées. C'est seulement à la fin du XIXème siècle que les éleveurs et les zootechniciens

portugais s'engagent dans un processus de sélection rigoureux en adoptant de manière systématique les critères d'agressivité (*bravura*), de noblesse et de capacité à charger (*investir*).

La famille Vaz Monteiro possède l'unique troupeau de vaches reproductrices n'ayant subi aucune influence de sang depuis 1840. Toutefois, la race n'est pas homogène et il est difficile de la caractériser en termes zootechniques (tailles, têtes, robes...). Les éleveurs introduisirent du sang de castes espagnoles. Les vaches reproductrices sont testées dans une arène lors des *tentas*. L'agressivité et la capacité à charger le torero et le cheval constituent des critères majeurs. Le règlement de la tauromachie portugaise oriente également le processus de sélection. Les taureaux de combat doivent être enregistrés au Livre Généalogique des Bovins de Race *Brava de Lide*. Les animaux doivent avoir un suivi sanitaire en règle.

4) La formation des cavaliers

a) Le cas du *campino*

Le métier de gardien de troupeaux tend à disparaître. Selon l'enquête (10) de Anabela Moedas, dans la première moitié du XX^{ème} siècle, chaque exploitation agricole du *Ribatejo* disposait en moyenne de 10 à 20 *campinos*. Aujourd'hui, les effectifs sont de 3 ou 4 par *quinta*. Il n'existe pas d'école professionnelle pour l'apprentissage de ce métier nécessitant de nombreuses qualités pour affronter le *gado bravo*. La découverte de cette profession particulière se fait à travers le compagnonnage et les itinéraires d'apprentissage des gestes et savoirs sont divers.

Anabela Moedas nous donne quelques précisions: les jeunes apprentis *campinos* devaient suivre une sorte de parcours initiatique. Ils commençaient à travailler très jeunes vers 11 ans pour certains. "Ils ne naissaient pas *campinos* – ils le devenaient" (11); "Ils montaient les degrés d'une hiérarchie rigide" de type patriarcal. Ils apprenaient avec les anciens. Ils débutaient leur parcours en devenant d'abord assistant (*anojeiro* ou *ajuda*). Progressivement ils prenaient des responsabilités et devenaient bras droit du contre maître: *roupeiro* ou contra *maioral*. "Avec les plus vieux ils apprenaient à être des hommes et à cultiver leur masculinité". Lors de l'adolescence ils devenaient auxiliaires du contre maître. Les meilleurs pouvaient prétendre au statut de contre maître ou *maioral* chargé du gardiennage des

Selon l'article 25 du règlement de la tauromachie portugaise, il existe une typologie des taureaux de combat:

- Arènes de 1^{ère} catégorie: plus de trois ans et 440 kg;
- Arènes de 2^{ème} catégorie: plus de trois ans et 430 kg;
- Arènes de 3^{ème} catégorie: plus de trois ans et 420 kg;

Les taureaux destinés aux *novilhadas* doivent avoir 3 ans et un poids minimum de 380 kg, 370 kg et 360 kg selon la catégorie des arènes (1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème}). Dans l'arène les taureaux sont boulés. On leur fixe des gaines pour protéger notamment le cheval des coups de cornes. Les taureaux sont tirés au sort et la mise à mort publique est prohibée. Il y a plusieurs catégories de spectacles taurins: *bezerradas* (spectacles avec des jeunes veaux); *vacadas* (avec des vaches); *novilhadas* (avec des taurillons) et *touradas* (avec des taureaux).

troupeaux de vaches, de taureaux et de juments. En fin de parcours et dans certaines grandes exploitations, ils pouvaient se voir attribuer le grade de grand contre maître royal: *maioral real*, *abegão*, *feitor* ou *capataz*.

La profession semble s'insérer encore aujourd'hui dans un système de type féodal ou les *campinos* offrent leurs services à un "seigneur" propriétaire de terre qui en contre partie accorde une protection sociale. La distance hiérarchique entre le propriétaire de l'exploitation et l'employé est importante. Seul le contre maître ou "grand" contre maître était invité à la maison du "patron".

La mécanisation et le développement du transport ont porté un coup fatal aux tâches habituelles des *campinos*: déplacement du bétail encadré par des cavaliers sur de grandes étendues, conduite des taureaux à l'arène, des pâturages au centre de la ville...

Le système hiérarchique est devenu obsolète avec la réduction des effectifs. La profession de *campino* est donc menacée aujourd'hui malgré la reconnaissance de l'équitation de travail au niveau international et la mise en place de divers projets de valorisation.

b) Le cas des propriétaires terriens et des autres catégories socio -professionnels

L'univers des chevaux et des taureaux réunit des hommes et des femmes de milieux sociaux divers. Le gardiennage du bétail à cheval constitue un héritage séculaire et cette tradition séduit de nombreux amateurs disposés à participer à cette activité de manière bénévole. Tout d'abord, les propriétaires de petites exploitations disposant de moyens financiers réduits participent avec leurs enfants au gardiennage des troupeaux familiaux. La formation dans ce cas-là, peut se faire au sein de la famille à travers la transmission d'un savoir de génération en génération.

Certains exploitants encouragent leurs enfants à parfaire leurs techniques équestres dans des clubs hippiques. Avec le développement de l'équitation de travail, certains participent à des concours pour développer leur dextérité, leur maniabilité et leur capacité à dresser un cheval pour le tri du bétail.

Certains grands élevages de bovins et de chevaux, font de l'équitation de travail un outil de sélection des futurs étalons. Ainsi, les enfants suivent des études dans des formations de niveau supérieur dans le domaine équestre (Université de ELVAS qui dispose d'une licence métier du cheval) et bénéficient de conseils d'entraîneurs spécialistes de l'équitation de travail. Les étalons sont rigoureusement testés, entraînés et participent à l'activité de gardiennage pour se

10) Moedas, Anabela. *Maiorais*, Himantopus, 2002, p. 64

11) *Ibid.*, p. 46

préparer à des concours nationaux voire internationaux.

Il faut savoir que le Portugal a été plusieurs fois champion du monde d'équitation de travail. Il est intéressant de constater que les membres de l'équipe nationale portugaise sont recrutés dans des milieux aisés issus pour la plupart de grandes familles d'éleveurs.

En revanche, les *campinos* qui possèdent un réel savoir et une connaissance approfondie du bétail sont exclus de ces compétitions. Ils peuvent juste participer à des jeux équestres organisés lors de fêtes qui leur sont dédiées. L'équitation de travail employée dans le gardiennage était une équitation de paysans, aujourd'hui elle devient une équitation d'élite sociale.

Enfin, le gardiennage des troupeaux attire aussi une population de cavaliers propriétaires de chevaux, membres de clubs équestres prestigieux et issus pour la plupart de milieux socioprofessionnels privilégiés (cadres, entrepreneurs, artisans, professions libérales...). Cette activité ludique se pratique essentiellement le week-end et pendant les vacances. Ils suivent des cours d'équitation avec des maîtres et participent occasionnellement à des manifestations consacrées à l'équitation de travail.

Nous constatons donc que l'ancien modèle du gardiennage à cheval des troupeaux qui avait permis

l'émergence d'une profession, avec ses savoirs, ses codes, son éthique et sa hiérarchie favorisant le développement d'un groupe social de paysans appelés *campinos*, bénéficiant d'un statut particulier, est en déclin au profit d'un modèle élitiste valorisant une équitation de travail à la fois ludique et sportive emblème de groupes sociaux privilégiés.

Il est à noter qu'il n'existe au Portugal aucune structure de formation visant la valorisation du métier de gardien à cheval de troupeaux. Paradoxalement, en France il existe un diplôme d'enseignant d'équitation de travail mettant en avant les savoirs de l'équitation de gardiennage non seulement camargue mais aussi espagnole et surtout portugaise.

Les Portugais semblent prendre du retard dans la reconnaissance de la profession de "gardian". Une formation inspirée du modèle français permettrait sans doute la reconnaissance d'une tradition portugaise et la valorisation du statut de *campino* qui traverse une période d'incertitude. Ce diplôme professionnel permettrait la reconnaissance de savoirs hérités à travers le compagnonnage et offrirait aussi aux gardians portugais un diplôme (sachant que la plupart ont quitté l'école très tôt) et une possibilité de mobilité sociale et une diversification des compétences.

c) Une innovation française: le **BPJEPS** équitation de travail et de tradition portugaise

Le BPJEPS est un brevet professionnel destiné à l'enseignement des activités sportives. Concernant l'équitation, le Ministère de la Jeunesse et du Sport a élaboré un brevet autour de cinq mentions: équitation (sports équestres), tourisme équestre, attelage, équitation western et équitation de tradition et de travail. La dernière mention regroupe trois pratiques équestres: l'équitation de travail camargue, espagnole (doma vaquera) et portugaise. Le BP JEPS se compose de 10 UC (unités capitalisables) qui doivent toutes être acquises:

- 4 UC (n°1 à 4) sanctionnent des compétences transversales communes à tous les BP JEPS.
- 3 UC sont spécifiques des activités équestres.
- 2 UC sont spécifiques de la mention équitation de tradition et de travail,
- 1 UC10 ou UC d'adaptation à l'emploi spécifique au métier et à l'organisme de formation.

Ce sont donc des formations individualisées, caractérisées par une véritable alternance:

- 798 heures en organisme de formation
- 826 heures en entreprises équestres soit un total de 1624 heures sur 12 mois

L'équitation de travail enseignée dans ces formations s'inspire des techniques de gardiennage à cheval française et ibérique mais elle garde une dimension ludique et sportive. C'est une équitation stylisée respectant les canons de l'équitation moderne et adaptée au contexte des loisirs.

Les stagiaires sont encouragés à effectuer des stages dans les manades du Sud de la France ou dans les *ganadarias* ibériques.

L'équitation de travail "sportive" se veut moins empirique et intègre des concepts de l'équitation dite classique enseignée dans les académies d'art équestres (Saumur, Lisbonne ou Jerez de la Fronteira). C'est une équitation de travail dénaturée respectant plus les critères de compétition et d'esthétique équestre. En définitive, c'est une équitation non plus instinctive mais rationalisée.

Dans les UC 8/9 spécifiques de l'équitation de travail portugaise, le stagiaire doit acquérir plusieurs compétences hybrides, c'est-à-dire issues à la fois des techniques de gardiennage portugaises pratiquées par les *campinos* mais aussi de techniques de la tauromachie et de l'art équestre.

Les stagiaires doivent réaliser une épreuve de dressage. L'épreuve se déroule à cheval dans la tenue et le harnachement traditionnel d'équitation portugaise. Les mouvements de tradition portugaise à présenter: citer (appeler le taureau avec le cheval) et exécuter des sortes tauromachiques (figures équestres de tauromachies exécutées face au taureau). La durée: 15 minutes. Les mouvements de la reprise issus de la compétition d'équitation à la portugaise pratiqués au Portugal:

Mouvements au pas

Entrée au galop arrêt salut
Réaliser un 8 par 2 cercles égaux de 10m
½ pirouette à droite
Allongement du pas
½ pirouette à gauche

Mouvements au trot

Contre changements de main sur la ligne du milieu dans l'attitude de l'appuyer

Cercle à droite de 8m maxi hanches en dedans, suivi d'un cercle à gauche de 8m maxi hanches en dedans

Parcourir 2 diagonales en variant l'amplitude

Mouvements au galop

Arrêt sur les hanches à partir du trot, reculer (5 pas minimum) départ au trot, arrêt, départ au galop de l'arrêt

Décrire un 8 de 10m de diamètre avec changement de pied en l'air ou de ferme à ferme(-2) à l'intersection des 2 cercles.

Variation du galop sur le grand côté et sur la diagonale, rejoindre la piste à faux

Réaliser un ½ tour sur les hanches

Changer de pied en l'air ou de ferme à ferme (-2) du galop à juste au galop à faux

Variation du galop sur le grand côté et sur la diagonale, rejoindre la piste à faux

Réaliser un ½ tour sur les hanches

Doubler au galop dans la longueur, arrêt salut sortie au pas rênes longues

Mouvement optionnel obligatoire

Le candidat continue le travail du cheval jusqu'à la fin du temps imparti; il peut reprendre tout mouvement qu'il jugerait mal réalisé dans la partie imposée. Les critères d'évaluation sont les suivants:

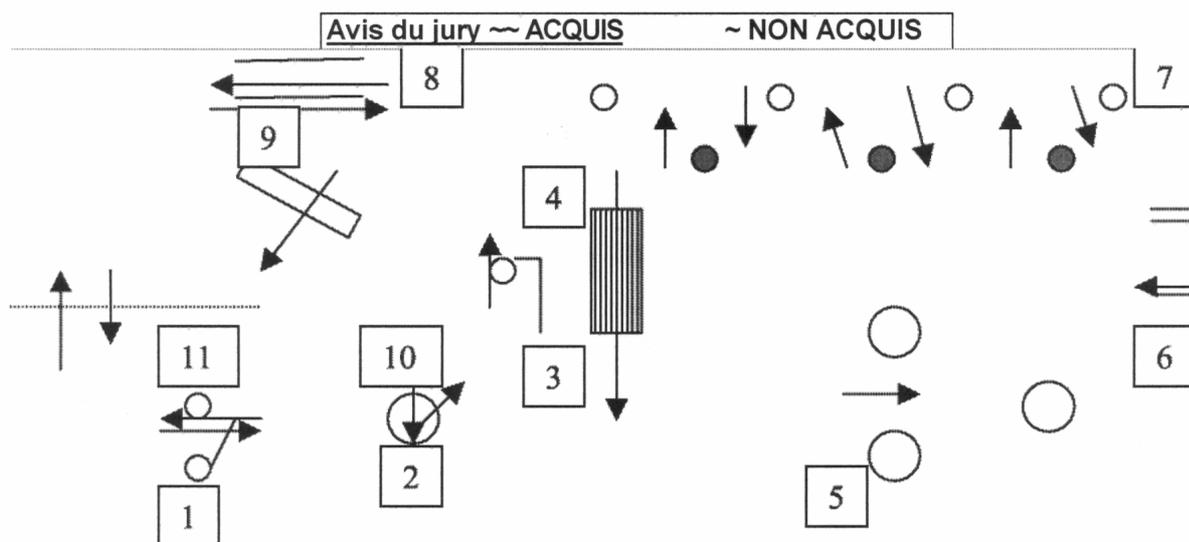
Impulsion, locomotion, harmonie générale
Correction des mouvements et de l'attitude
Spontanéité du travail
Dextérité
Correction du style
Cohérence du travail

La deuxième épreuve est appelée épreuve de maniabilité. On juge la dextérité du couple cavalier/ cheval dans un contexte simulant les obstacles naturels rencontrés lors du gardiennage des bovins à cheval.

consiste en la réalisation d'un parcours de maniabilité dans le temps imparti. Chaque faute aux obstacles entraîne une pénalité de 5 secondes qui s'ajoute au temps de réalisation initial. Le non respect de ce temps entraîne l'élimination du candidat.

L'épreuve se déroule à cheval dans la tenue et le harnachement traditionnels d'équitation portugaise. Elle

Ci-joint le plan du parcours de maniabilité:



Les obstacles utilisés lors de l'évaluation sont les suivants:

N°	OBSTACLES	PENALITES
1	Ouvrir et franchir le portail sans le lâcher	
2	Prendre l'aiguillette	
3	Prendre l'anneau avec l'aiguillette	
4	Franchir la passerelle	
5	Conduire entre les tonneaux	
6	Franchir les barres au sol par déplacement latéral	
7	Réaliser un slalom entre les fanions	
8	Avancer puis reculer dans le couloir de barres	
9	Franchir un obstacles (maxi 0.60m)	
10	Déposer l'aiguillette avec l'anneau dans le tonneau	
11	Ouvrir et franchir le portail sans le lâcher	
	Temps réalisé	
	Temps accordé	2' 30
	Pénalités aux obstacles	
	total	

Tous les obstacles sont à franchir obligatoirement. Un obstacle est franchi lorsque le contrat induit par l'obstacle a été réalisé.

La troisième épreuve concerne le tri du bétail. C'est la seule épreuve mettant en jeu le "sens du bétail".

L'évaluation porte sur la capacité à trier 3 bovins et à en contrôler le déplacement et à coordonner le travail des cavaliers partenaires.

L'épreuve se déroule à cheval dans la tenue et le harnachement traditionnel d'équitation portugaise.

Le candidat se présente accompagné de 2 partenaires expérimentés à cheval fournis par l'organisme de formation. Il doit trier 3 vaches en 6', c'est à dire les sortir de la Zone de parcage pour les conduire dans la zone d'isolement. Les partenaires participent au tri dans le respect de la zone d'action partenaires. Tout franchissement de cette limite (1 pied) entraîne une pénalité de 20". Une fois la vache triée par le candidat, les partenaires peuvent aider à sa conduite jusqu'à la zone d'isolement.

Les bêtes sont tirées au sort et identifiées. Elles sont

triées dans l'ordre choisi par le candidat.

Toute violence avérée sur le bétail ou sur les chevaux, ainsi que toute agression verbale du jury entraîne l'élimination automatique du candidat.

Une quatrième épreuve permet d'évaluer la capacité du candidat à manipuler les chevaux à pied.

Déroulement: Le candidat travaille son cheval dans le temps imparti sur une des trois situations définies ci-dessous, après tirage au sort. Le cheval, tiré au sort, est préalablement équipé et détendu par le candidat.

- travail sur le plat à la longe
- travail sur le plat aux longues rênes
- présentation en main, à l'arrêt, au pas et au trot "Modèles et allures"

Le candidat travaille le cheval ou poney, préalablement détendu, aux trois allures en incluant des transitions et changements de direction, arrêts.

Conclusion

Cette formation unique au monde, bien que dénaturant la véritable équitation de travail rurale portugaise en l'intégrant dans un contexte urbain et de loisirs, permet néanmoins la valorisation d'un savoir séculaire, d'une tradition et ouvre des opportunités économiques et sociales nouvelles pour des régions portugaises comme l'*Alentejo* et le *Ribatejo*.

La demande en France exprimée pour la pratique équestre portugaise augmente régulièrement depuis la mise en place de ce diplôme. A terme, la pratique de l'équitation de travail permettra un développement durable d'activités agro-touristiques et éco-touristiques. Cette initiative française était destinée à l'origine à la valorisation des activités agro-touristiques du Sud de la France. La reconnaissance de la tradition portugaise s'explique par la proximité avec la péninsule ibérique: de nombreux cavaliers du sud de la France achète des lusitaniens (La France est le 2^{ème} producteur européen de chevaux portugais), la Camargue compte de nombreux "aficionados" de tauromachie équestre

de tradition portugaise et il existe même un groupe français de *campinos*!

Les services des Haras Portugais informés de ce projet depuis le début ont hésité à mettre en œuvre le modèle français. La prise de conscience des enjeux agro-touristiques est longue à émerger. Actuellement, il n'existe aucune formation au Portugal visant à valoriser les savoirs du gardiennage à cheval. Ce manque évident est préjudiciable surtout pour les gardiens à cheval des fermes portugaises ou *quintas*. Leur métier est en voie de disparition et leur reconversion peut s'avérer difficile surtout en raison du fait que ces hommes ont quitté l'école très jeunes.

Le Portugal équestre est face à un véritable paradoxe: d'un côté une élite sociale contrôlant les institutions équestres développe l'équitation de travail "sportive" au niveau national et international afin de valoriser les élevages de lusitaniens, de l'autre un groupe social détenteur de savoirs réels et de compétences séculaires se trouve écarté d'un

développement des loisirs équestres et d'une reconnaissance sociale et professionnelle.

Le BPJEPS français a été conçu sous le Ministère de Madame Marie George Buffet. Son souhait était de permettre à divers professionnels, par la voie de la validation des acquis d'expérience, d'accéder à un diplôme, à une reconnaissance sociale et à une mobilité professionnelle. L'expérience et la philosophie française peuvent constituer un modèle pour le milieu équestre portugais et un atout défendable pour valoriser une agriculture portugaise ayant des difficultés à

développer ses potentialités.

Le BPJEPS constitue aujourd'hui un outil de promotion sociale qui doit être exporté car il permettra à un groupe social de survivre et de préserver ses valeurs et ses traditions. Un rapprochement entre la France et le Portugal doit aujourd'hui s'imposer rapidement pour construire une Europe du cheval respectueuse de ses traditions et créatrice d'opportunités pour les plus faibles et pour ceux qui ont choisi les conditions parfois extrêmes du monde rural.

LE GARDIENNAGE, MOMENT CLEF DE L'APPRENTISSAGE DE LA MONTAGNE.

Josiane RIBSTEIN ⁽¹⁾

Résumé: Dans le cadre de la transhumance bovine du massif vosgien et de l'arc alpin, les hommes comme les vaches quittent au printemps leurs quartiers d'hiver pour rejoindre progressivement en été la haute montagne et y revenir à l'automne. Ces hommes suivent depuis des siècles, à travers des parcours coutumiers, le comportement grégaire et nomade des bovins qui se manifeste dès la belle saison venue.

Le troupeau en élevage extensif était gardé jusque dans la première partie du XX^{ème} siècle, par des bergers qui comme le bétail, "apprenaient" la montagne dès le très jeune âge. Pour l'enfant comme pour le veau, cet apprentissage relevait de différentes étapes initiatiques qui validaient des critères de sélection de compétence et d'expérience adaptés à la montagne. Comme nous l'expliquerons dans cet exposé, les gardiennages en moyenne et haute montagne en constituaient des moments clés.

Les pratiques de transhumance bovine qui consistent à faire pâturer le bétail en altitude pendant la saison estivale, concernent les éleveurs bovins des Alpes aux montagnes d'Extrême Orient. Elles présentent dans chaque région des spécificités et des dénominations propres. Dans les Alpes françaises, on parle communément d'"estive" ou d'"estivage"; dans le massif vosgien de "transhumance". Les futurs élus de la haute montagne vont chaque été et depuis des siècles la coloniser; ceci malgré les fortes contraintes qu'elle leur impose. Les connaissances acquises par l'expérience se transmettent d'une génération à l'autre dès le jeune âge et par une participation active. La familiarisation

* * *

La puissance de la haute montagne s'exprime par l'impuissance de l'homme, isolé des siens, à dominer et à faire face aux dangers permanents. Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, l'unité de mesure est le pas. L'homme s'en est longtemps défendu par l'économie de ses efforts, de ses gestes et de ses déplacements; en quelque sorte par la mesure. C'est le cas des parcours de transhumance qui emmènent les hommes et les bêtes jusqu'aux pâturages les plus élevés, sans retour quotidien dans la vallée. Si la haute montagne est perçue comme menaçante par son imprévisibilité, elle affirme aussi sa puissance dans la générosité de ses alpages. C'est là, la raison d'être de ces éleveurs qui avec leurs vaches exploitent depuis des siècles, ce potentiel d'herbe qui reste tendre et printanier tout au long du parcours, du printemps jusqu'à l'automne.

Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, la haute montagne est crainte et souvent perçue comme démoniaque. On y pénètre et on la quitte à des dates précises, que l'on respecte impérativement et en invoquant des rites de protection. Ces dates sont encore véhiculées de nos jours, mais elles sont de moins en moins respectées. La haute montagne est également idéalisée, en tant que montagne mère et nourricière. Grâce à elle, et au travers des vaches, les hommes récoltent le lait, qu'ils transforment en fromages. Ce mode de conservation permet le stockage transitoire en altitude et assure une part essentielle de la nourriture ou des revenus, pour l'année, dans les villages de montagne.

avec les bovins et le milieu de la montagne se fait très tôt. Nous allons voir comment, jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, le gardiennage participe à cet apprentissage, autant pour les veaux que pour les enfants bergers?

Nous allons d'abord brièvement voir comment les sociétés villageoises perçoivent la haute montagne à cette époque-là. On mesurera alors, l'importance et la nécessité des rites qui initient les veaux et les jeunes bergers à la montagne. Ensuite, nous allons les décrire successivement et mettre en évidence certaines méthodes d'apprentissage.

La haute montagne reste pour les éleveurs comme pour les troupeaux, une épreuve. C'est un défi constant et obligatoire au prix de la survie en montagne. Les vachers, pâtres ou bergers constituent les gardiens des troupeaux. Ils sont directement confrontés aux éléments naturels, car ils vivent en permanence à l'extérieur. Les bergers décrivent ainsi la situation: "quand il y avait de l'orage, il fallait rester près du bétail pour pas qu'il s'affole et le lendemain, malgré une nuit blanche, ça recommençait comme d'habitude". Les situations les plus pénibles font référence au mauvais temps: "une fois mouillés, plus rien ne séchait". Le vent est également un facteur perturbateur, surtout en pleine nuit. Le troupeau peut être pris de panique. Les bêtes affolées se mettent à beugler, à ruer les unes contre les autres en jouant de leurs cornes et à courir éventuellement vers les précipices. Le meilleur moyen est alors de les amener vers un territoire non pâturé. (Perrenoud, 1992:183-186) Dans le Valais, on pense alors que les vaches sont dérangées par les âmes des défunts. Au manque de sommeil dont souffrent les bergers, s'ajoutent les chutes de températures fréquentes en altitude et les pluies qui peuvent durer plusieurs jours. Certaines saisons sont pourries. Parfois il peut se remettre à neiger. En altitude, le brouillard est très dangereux car il fait perdre tous les repères. Au début du siècle dernier, les bergers s'abritaient dans les Alpes, dans des abris où il fallait rentrer à plat ventre ou sous un avancement de rocher.

Ils vivent aussi avec les risques de catastrophes, comme les éboulements de rochers ou de pierres et les dérochements des vaches. La montagne est mouvante et sur les alpages les hommes et les bêtes sont confrontés dans leur

1) Docteur en ethnologie, Université Marc Bloch, Strasbourg.
21 avenue G. Clemenceau, 68000 Colmar

destin avec les forces de la nature. Longtemps ces manifestations imprévisibles sont interprétées par des présences démoniaques, dont on cherche à se protéger par des invocations de saints et des prières.

Alors devenir berger de montagne pour un jeune garçon ou devenir vache des alpages pour un veau, relève jusqu'au début du XX^{ème} siècle, de parcours initiatiques qui valident des critères de sélection et de compétences. Ces élus de la haute montagne sont censés pouvoir faire face aux situations précaires.

Comment les hommes initient-ils les vaches, depuis veau et ensuite comment se déroule l'initiation des bergers? C'est à travers des exemples précis, tout en mettant l'accent sur les moments privilégiés que constitue le gardiennage, que nous allons répondre à ces interrogations.

Il y a autant de manières de faire que de groupes pastoraux; mais ce qui frappe c'est qu'il existe des fondements et des principes qui se recoupent dans toutes ces vallées de montagne. Les différences sont l'expression d'adaptations spécifiques à des milieux bien déterminés. C'est pour cette raison que je m'appuie sur des exemples pris dans la première partie du XX^{ème} siècle.

Les vaches sont sélectionnées en fonction de critères physiques et de genres. J'aimerais citer en exemple quelques types de vaches de montagne, que l'on fait se reproduire entre elles, comme les Grauvieh du Tyrol (Klammer, 1999), les Vosgiennes du massif vosgien ou encore les Hérens du Valais. Elles ont toutes la particularité d'être adaptées aux reliefs escarpés et aux rudes conditions climatiques. Elles sont plus petites et donc plus agiles, et plus durantes que les vaches des plaines. Elles connaissent une plus grande longévité. Une vache d'Hérens subsiste sur la moitié du foin et du fourrage nécessaire à une vache Simmental, mais elle fournit proportionnellement plus que la moitié de lait. (Gay, 1989)

Les veaux femelles sont très tôt séparés de leurs mères pour former des classes d'âge. Au Wettstein, dans le massif vosgien, les génisses de première année sont prises en charge par les enfants de la ferme. Dès les premiers jours de la naissance, ce sont eux qui les nourrissent au doigt, avec le colostrum de la mère. Les veaux prennent l'habitude de les suivre partout et jusqu'au pâturage alentour. C'est aussi à ce moment-là qu'il faut les éduquer et surtout, d'après les éleveurs, ne pas trop les gêner. La première année, les veaux restent donc proches de la ferme située en moyenne montagne, en compagnie d'un ou de deux enfants de la fratrie, qui les gardent. On les habitue très tôt à la vie en extérieur.

Nous retrouvons une situation analogue dans le Valais, où les génisses de première année sont gardées dans les pâturages de moyenne montagne ou *mayens*, par un enfant de la famille, pendant que les aînés partent en haute montagne. Comme nous allons le voir plus tard, le gardiennage est un moment privilégié pour se familiariser avec les vaches et avec la montagne.

Dans le Stanzertal, situé dans le Tyrol, les génisses de première année restent également dans les pâturages proches de la ferme. Mais dès le deuxième été, cette même classe d'âge monte à part, sur les alpages qui se situent au dessus du niveau qu'occupent les vaches laitières. Cet étage altitudinal est réservé aux animaux dits stériles ou *Galtvieh*. On y inclut également les vieilles vaches qui ne fournissent plus de lait. Dans ces alpages élevés l'herbe est plus rare, mais aussi plus nourrissante. Les éleveurs parlent "d'école de

la vie". Dans le Beaufortain on les appelle d'ailleurs "les élèves". Avant, il y avait un berger qui les gardait; aujourd'hui elles sont livrées à elles mêmes, dans un grand parc électrifié pour éviter les dérochements. Ces alpages sont souvent escarpés, pentus et même dangereux. Les génisses doivent y chercher l'herbe et savoir grimper. Pour les éleveurs, c'est un moment déterminant: "Il faut leur apprendre quand elles sont jeunes et les habituer à la montagne très tôt, sinon, une fois adultes, elles ne feront pas l'effort de chercher l'herbe." (Un éleveur du Beaufortain). Elles précèdent la montée des vaches laitières et descendent un peu plus tard dans la saison. On ne cherche pas à les ménager. Ce séjour qui les isole géographiquement représente une étape initiatique à la vie en montagne et en groupe. Les génisses ne sont pas mêlées au grand troupeau à qui on offre les meilleures conditions environnementales. On les y intègre après le premier vêlage, lors du troisième été. Elles cherchent alors à narguer les plus anciennes, car elles sont plus fougueuses. Elles se positionnent dans le troupeau par des combats duels. Les Hérens sont particulièrement combattives et lutteuses. Dans le Valais, cet aspect a été largement exploité par les hommes qui s'identifient à celles qui leurs appartiennent. La reine des alpages couronne l'éleveur ainsi que les habitants du même village. Les combats organisés ont valeur de rite initiatique. L'éleveur achète une cloche que la vache va garder toute sa vie. A l'étable, elle va avoir sa place attitrée. Elle a un nouveau statut, celui de vache laitière.

Les jeunes garçons du village sont des bergers potentiels. On apprend sur le tas, soit en suivant l'exemple de son propre père ou en se faisant engager chez un éleveur. On apprend à aimer les vaches et la montagne très tôt. Comme nous l'avons déjà évoqué, les jeunes enfants, garçons ou filles, sont sollicités pour le gardiennage. La transmission des connaissances et des savoir-faire se fait au sein des familles. On est "alpagiste" dans les Alpes francophones, "montagnard" dans le Beaufortain, *Bergbauer* dans le Tyrol, "marcaire" dans la vallée de Munster (massif vosgien); éleveur transhumant, de père en fils. Au même titre que les vaches des alpages, on peut dire que les hommes appartiennent à des lignées. Il n'y a pas d'héritier désigné, comme l'aîné ou le cadet. On nous dit qu'avant tout, "il faut aimer les vaches et la montagne, sinon ce n'est pas la peine. Alors, les choses se font naturellement. On naît là dedans. Tout ça, lie les générations entre elles." On parle aussi de "vaches d'affection" ou encore de "l'amour de la vosgienne", par exemple (d'après les propos d'éleveurs de différentes régions de montagne). Les éleveurs expriment un attachement fort à un type de vache. Ils se positionnent en défenseurs d'un bien acquis grâce à leur travail. Ils ressentent aussi cet attachement à la terre, à leur montagne qu'ils connaissent comme leur poche. C'est leur espace de vie, le fruit de leur travail et de celui de leurs ancêtres.

Le gardiennage en moyenne montagne, est en cela un moment privilégié. Il permet aux jeunes enfants de commencer l'initiation du berger, en compagnie de la mère, d'un grand-père ou d'un cousin et surtout de savoir si l'enfant va aimer cette vie. Les vaches, quand elles sont vieilles, sont généralement paisibles. L'enfant peut apprendre à connaître jusqu'au moindre détail les propriétés familiales, les pâturages, ainsi que les vaches. Le gardiennage se fait par tous les temps, tôt le matin et encore une fois dans l'après-midi. C'est pour certains l'occasion de jouer, de sculpter des

"cornailles" ou tailler des sifflets dans les branches d'aulnes, de creuser des petits canaux ou des barrages sur le ruisseau qui irrigue le pâturage. Dans le Valais et dans le Tyrol, les cônes de sapin simulent des vaches. Les taureaux sont représentés par les cônes endommagés. L'enfant par tous les moyens cherche à reconstituer un troupeau fictif, pour imiter les adultes. Tout est bon pour faire des vaches. Les garçons expriment déjà l'envie de posséder un grand troupeau. Les filles fabriquent plus souvent des poupées. Très tôt elles se projettent, par l'intermédiaire du jeu, dans les préoccupations matrimoniales. Tout est prétexte au jeu, aussi pour tuer le temps. "Certains en oubliaient même les vaches!" (Un éleveur du massif vosgien) Car les enfants doivent impérativement veiller à ce que les vaches n'aillent pas brouter chez le voisin, au risque de représailles.

Certains d'entre eux se sentent comblés d'une telle mission, car ils rêvent de devenir éleveurs. Ils accumulent toute sortes d'expériences et d'observations. Ils vivent ces moments de l'intérieur, en apprenant sur le tas. Ce n'est pas donné à tout le monde. Parfois ils apprennent à traire les chèvres et après seulement les vaches, comme dans le Beaufortain, où, dès l'âge de 16 ans, ils vont compléter leur formation, en apprenant à faire le fromage à l'école de Bourg Saint Maurice. Dans le Tyrol, on envoie ces jeunes bergers dans les Alpes bavaroises pour accumuler les expériences et les aguerrir.

On ne devient donc berger que si on aime, si depuis tout petit on est intégré à ce monde. Cela se fait naturellement par les aînés, l'environnement et le jeu. Le gardiennage permet à l'enfant de se découvrir et de découvrir progressivement la nature tout en l'apprivoisant par de nombreuses expériences. Par le jeu, il se familiarise avec l'environnement de la montagne. Grâce à son imagination, il investit la vie des éleveurs, celle de sa famille et de son groupe. Dès le jeune âge, et tout comme ses grands frères ou ses cousins, il reproduit les schémas culturels qu'il perçoit dans son entourage.

Devenir berger et responsable d'un troupeau, sur les chaumes vosgiennes ou dans les alpages de l'arc alpin, se faisait par étapes, en montant en grade; en fonction de l'âge et des compétences acquises.

Dans la vallée de Munster, jusque vers les années 1920-1930, le marcaire ou *Walker*, monte sur les chaumes et forme une équipe de travail exclusivement masculine, comme dans la plupart des vallées alpines. De grandes fermes, comme au Schmarlgult, prennent en pension un grand nombre de vaches appartenant aux ouvriers-paysans de la vallée. Cette équipe est fortement hiérarchisée, tout comme

* * *

En conclusion, j'aimerais attirer l'attention sur le rôle déterminant que révèlent ces moments de gardiennage, qui sont obligatoires, même pour les enfants à qui ça ne plaît pas à priori. La sélection s'opère de façon empirique. On peut dire qu'aujourd'hui ces pratiques ont totalement disparues et que si des parents veulent actuellement, éveiller un enfant à l'élevage transhumant, il en va de leurs propres efforts et motivations individuels. On ne peut plus parler de rites de passage au niveau d'un groupe, encore moins de combats et

dans les Alpes. Elle est composée du *Kehbua*, le "garçon vacher" qui est le plus jeune. Celui-ci garde le troupeau, et le rassemble le soir, pour la traite. Il est encore scolarisé. Le *Kasbua*, ou "garçon fromager" est un peu plus âgé; il transporte avec son âne les fromages blancs et le beurre dans la vallée; il y ramène aussi le petit lait pour les cochons. Il est celui qui est pris dans un incessant balancement quotidien entre le haut et le bas. Parfois c'est le grand-père encore assez vigoureux qui reprend cette fonction. Le *Walker*, "celui qui traite", est à la fin de son adolescence. Il reçoit en confiance les vaches des paysans qui viennent vérifier la situation au courant de l'été. C'est lui qui transforme les fromages. Il peut avoir des aides ou être à plusieurs sur les grandes fermes.

Cette équipe monte et descend les vaches lors des transhumances, en formant un cortège ordonné. On attend d'elle qu'elle soit compétente, qu'elle descende une bonne récolte de fromages et des vaches en bonne santé. Le *marcaire* met toute son ardeur dans la conception, la transformation des fromages que le *Kasbua* descend dans la vallée. Il mène une vie intense, travaille du matin au soir; c'est une vie indépendante, libre, sans superflu, sans confort. Elle est solitaire, en symbiose avec une nature sauvage ambivalente, parfois rude, parfois idyllique, souvent imprévisible. Ces différentes informations nous ont été rapportées par plusieurs anciens "marcaires" de la vallée de Munster.

On retrouve ces rites de passage dans l'arc alpin, sous différentes formes. En Autriche, les bergers sont en plus, soumis à de rudes épreuves qui leurs permettent de se distinguer les uns des autres. Dans le pays de Salzburg, il y a encore actuellement une véritable tradition de lutte qui s'inspire de très anciennes coutumes de combats entre bergers. Elle a lieu une fois par an, le dimanche qui suit directement le jour de la saint Jacob (25 juillet), patron des bergers, sur une montagne dénommée *Hundstein*, près de Salzburg. De tels combats avaient lieu pour départager les frontières des alpages et pour couronner les meilleurs lutteurs. Ces luttes sont un moyen de hiérarchiser la société des bergers et de mesurer leur bravoure aux yeux de leurs pairs. Il s'agit de mettre et de maintenir l'adversaire à terre par des empoignades qui relèvent de techniques de luttes très anciennes. Pour le paysan qui engage un vainqueur, c'est une grande marque d'honneur et de respect, d'autant plus que la réputation de ce dernier se propage jusque dans le Tyrol; mais il sait aussi que ses vaches sont entre des mains expérimentées et qualifiées. (Mooslechner,2002:59) Aujourd'hui, ces combats ont pris l'aspect d'une coutume à caractère sportif et divertissant.

de luttes entre bergers, à proprement parler. Souvent on a perdu le vrai sens des manifestations qui ont tendance à être folklorisées. L'activité pastorale transhumante se transmet encore beaucoup de père en fils, malgré les conditions de rentabilité de plus en plus précaires. Ces éleveurs deviennent polyvalents et doivent s'ouvrir sur des activités multiples comme le tourisme, ou, comme font beaucoup d'entre eux, abandonner l'activité familiale et s'orienter vers des domaines plus porteurs.

Bibliographie:

Gay M., "L'élevage de l'Hérens", *Le nouvelliste et feuille d'Avis du Valais*, 18 juillet 1989.

Klammer B., *Tiroler Grauvieh, Juwel der Berge*, Innsbruck, Ed. Löwenzahn, 1999.

Mooslechner W., *Almsommer*, Salzburg, Verlag Anton Pustet, 2002.

Perrenoud A., *Paroles de bergers. Alpagnes et mayens du Val de Bagne*, Genève, Ed. Passé-présent, 1992.



Vosgienne au Petit-Ballon

LE GARDIENNAGE DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES ET CENTRALES

Danielle LASSALLE ⁽¹⁾

Résumé: L'art pastoral pyrénéen, art très ancien, combinait l'exercice d'une activité dans un contexte montagnard, à une organisation sociale et politique qui garantissait la pérennité des populations d'éleveurs et de bergers, non sans une certaine inégalité, qui touchait surtout les non propriétaires de troupeau (cadets, domestiques).

Nous avons, à partir d'un matériau historique, essayé de faire une typologie des formes de gardiennage rencontrées du Pays Basque jusqu'en Ariège en mettant en avant deux aspects: l'aspect collectif du gardiennage qui se traduit par la nécessité pour plusieurs éleveurs d'une même communauté, propriétaires de troupeaux (2), de s'entendre pour organiser le gardiennage en estive dans le cadre des règles communautaires en vigueur, puis l'aspect individuel ou particulier du gardiennage, et dans ce cas, l'unité de base reste la famille, la maison, au sein de laquelle par une répartition des tâches, une certaine division du travail, un ou plusieurs membres de la famille vont être affectés à la garde des troupeaux en montagne.

Dans ces systèmes qui mettent en jeu uniquement la famille, la solidarité et l'entraide avec les bergers voisins (s'il y en a) ne sont pas formalisées comme dans les systèmes collectifs qui représentent de véritables institutions sociales. Cela n'empêche pas les bergers gardant le troupeau familial de cohabiter avec d'autres professionnels dans une cabane, chacun restant cependant centré sur les affaires et les produits de la maison. Ce système peut parfois évoluer vers des systèmes semi collectifs où l'on partage équipements et produits (Béarn, Haut-Salat).

Nous analyserons ensuite avec une entrée plus anthropologique les systèmes de gardiennage modernes, en montrant que ces nouvelles logiques sont en fait la traduction contemporaine de règles et de modes d'organisation très anciens, qui restent vigoureux pour des raisons complexes à analyser, mais dont on est bien obligé de constater l'expression et la singularité.

La question du gardiennage en estive reste encore aujourd'hui pour les éleveurs transhumants Pyrénéens une question clé. Elle va de pair avec l'amour et l'attachement portés aux animaux par les éleveurs. Cet élément est central dans la mentalité pastorale pyrénéenne. Ces aptitudes d'un berger très proche de son troupeau, sont encore celles des bergers de l'ouest des Pyrénées, aptitudes confortées par leur confrontation tout au long de leur histoire aux prédateurs, qui requière de faire preuve d'ingéniosité. Cette attention exacerbée portée au troupeau s'est aussi combinée par le passé avec la nécessité de se protéger des nombreuses situations de conflit propre aux affrontements pour l'accès aux pâturages. Cette façon de conduire le troupeau est aussi rendue possible par les relations de voisinage et par la capacité d'observation de ces professionnels. Ces attitudes, d'attention, d'observation, exacerbées aux choses qui les entourent, cette capacité de questionnement (inhérente à ces attitudes) sont caractéristiques des bergers pyrénéens en estive.

J'emploierais le mot art, utilisé ici dans le sens de métier pour parler de l'activité agropastorale dans les Pyrénées et plus particulièrement du gardiennage des troupeaux en montagne. Ce mot renvoie au talent, à la science et aussi à la notion de juste adaptation, évoque l'accord, la mesure dans l'harmonie, l'exactitude dans l'authentique, l'organisation du rite. Les caractéristiques de cet art pastoral combinent l'exercice d'une activité dans un contexte montagnard, à une organisation sociale et politique qui a garanti la pérennité des populations d'éleveurs et de bergers, non sans une certaine inégalité, qui touche surtout les non propriétaires de troupeau. Pour éclairer le présent et comprendre le dynamisme de cet élevage transhumant, en particulier dans les Pyrénées occidentales, il est nécessaire de se pencher sur les différentes formes d'organisation du gardiennage des troupeaux ovins, bovins, caprins, équins et porcins du XIVe au XIXe siècle, sachant que les pasteurs pyrénéens ont su faire évoluer ses pratiques jusqu'à aujourd'hui. Est ce le contexte géographique et local qui explique les différences de forme d'organisation et les particularités de ce système? On peut proposer l'hypothèse de Michel Chevalier qui pense que chaque vallée a adapté son

économie pastorale et s'est organisée grâce à une connaissance profonde, acquise aux prix de tâtonnement séculaires, des possibilités et des aptitudes du milieu. L'observation de ces vallées montagnardes aujourd'hui, nous montre de nombreux signes et artefacts témoignant de la vitalité des pratiques pastorales, cela en dépit des discours programmatiques des uns préconisant l'inévitable transformation de cet "art pastoral" en société multifonctionnelle et environnementale, discours qui s'oppose aux propos eschatologiques des vieux bergers prédisant la fin de leur "Monde".

Nous avons, à partir d'un matériau issu de travaux d'historiens, de géographes, et à partir d'observations personnelles, essayé de faire une typologie des formes de gardiennage rencontrées du Pays Basque jusqu'en Ariège en mettant en avant deux aspects: l'aspect collectif du gardiennage qui se traduit par la nécessité pour plusieurs éleveurs d'une même communauté, propriétaires de troupeaux, de s'entendre pour organiser le gardiennage en estive dans le cadre des règles communautaires en vigueur, puis de l'aspect individuel ou particulier du gardiennage, et dans ce cas, l'unité de base reste la famille, la maison, au sein de laquelle par une répartition des tâches, une certaine division du travail, un ou plusieurs membres de la famille vont être affectés à la garde des troupeaux en montagne. Dans ces systèmes qui mettent en jeu uniquement la famille, la solidarité et l'entraide avec les bergers voisins (s'il y en a) ne sont pas formalisées comme dans les systèmes collectifs qui représentent de véritables institutions sociales. Cela

1) Lycée Professionnel Agricole. Quartier Soeix, Centre de ressources du pastoralisme, BP 144 64400 Oloron-Sainte-Marie

2) Dans les Pyrénées les troupeaux qui montent en estive sont constitués de bovins, ovins, équins. Les éleveurs de brebis laitières montent en général des cochons nourris au petit lait.

n'empêche pas les bergers gardant le troupeau familial de cohabiter avec d'autres professionnels dans une cabane, chacun restant cependant centré sur les affaires et les produits

de la maison. Ce système peut parfois évoluer vers des systèmes semi collectifs où l'on partage équipement et produits (Béarn, Haut-Salat).

Le système général:

Le système familial est présent sur toute la zone d'étude. Basé sur la spécialisation des tâches à l'intérieur d'une maison, il affecte l'un de ses membres au gardiennage des troupeaux en estive. Dans ce système les gardiens de troupeau sont dénommés berger, pâtre, pasteur, éleveur, chef de maison. Ces termes désignent des hommes, cadets domestiques ou les propriétaires des bêtes (principalement brebis) appartenant à une maison casalère (3). Traditionnellement, d'autres bétails bovins, porcins, caprins étaient associés aux ovins. L'usage de l'estive se fait selon un strict respect de la mise en défens des différents quartiers avec utilisation des différents étages de la montagne pour pacager: la période de stabulation se situe de décembre à fin mars, la période correspondant au pacage de la montagne inférieure a lieu d'avril à fin juin début juillet, de juillet août à début septembre c'est la période de pacage de haute montagne, enfin de fin septembre à octobre, il s'agit à

nouveau du pacage de la montagne inférieure. Le mode de gardiennage peut être défini comme étant permanent et serré. Dès qu'il y a un parcours patrimonial suffisant, au moins quelques brebis complètent le cheptel bovin. Plusieurs dizaines de bêtes nécessitent alors la présence d'un berger. A la fin du XIXe siècle, on trouvait un berger pour cinquante à soixante brebis à Aste-Beon. Après la guerre de 1945, cent moutons font vivre un foyer en vallée d'Aspe. Le berger se déplace avec son troupeau après les activités de traite et de fabrication fromagère. Il dort près de son troupeau si nécessaire (abri sous roche, burguet (4)). Les produits de l'élevage (lait, fromage, viande) sont destinés à la consommation familiale. Les produits laitiers à la fin du XIXe siècle sont vendus sur un marché lié au thermalisme et au tourisme des classes aisées. La laine est le produit le plus valorisé et a toujours fait l'objet de transactions au moins jusqu'au XIXe siècle.

Le système de la Mancomunidad del Puerto de Goritz:

La Mancomunidad del Puerto de Goritz se situe dans le Parc National d'Ordesa. C'est la seule exception dans tout le Haut-Aragon oriental d'une organisation strictement individuelle, où les éleveurs assurent eux-mêmes la surveillance de leurs propres bêtes. Il s'agit d'une garde familiale sur des pâturages communaux. La famille délègue comme dans le système classique un de ses membres ou un domestique de ferme vivant sous son toit, pour surveiller mules, bovins et surtout moutons. L'ensemble des estives de Goritz, d'une superficie de cinq mille hectares, est divisé en quatre partidos et quatre-vingt cinq lots dont chacun comprend une "majada ou mallada" (endroit où l'on ramène

chaque soir le troupeau pour la nuit) et une "movida" (terrain de parcours environnant). Chaque famille a l'usage d'un lot (parcours plus lieu de parage du troupeau) qu'on se transmet de génération en génération. On perd tout droit sur sa majada si on ne l'utilise pas pendant tout un été, et l'année suivante un autre éleveur peut demander qu'elle lui soit attribuée. Au Puerto de Goritz, la garde individuelle a longtemps été une règle absolue. Chaque famille surveille elle-même ses mules, bovins et surtout moutons, conduits dans la journée à travers la movida (parcours). Les conditions d'existence pour les bergers étaient très médiocres.

Les systèmes intermédiaires entre les systèmes individuels et les systèmes collectifs: les systèmes d'association

Les associations étaient formées de propriétaires d'animaux. Leurs membres en nombre limité se succèdent ordinairement de père en fils et habitent généralement les mêmes hameaux ou le même quartier. Les associations ne sont pas permanentes. Elles sont dissoutes de plein droit à la descente vers le dix ou quinze septembre. Certaines associations ont comporté jusqu'à quinze membres; de six à dix paraît avoir été l'effectif habituel. Le chef de "cabane" est le majoral, berger âgé et expérimenté chargé de faire le fromage. Chaque association dispose en montagne d'une "cabane"; c'est celle-ci qui donne son nom au système. Ces

"cabanes" étaient loin d'être toutes d'importance égale; le périmètre de montagnes domaniales ou communales qui en dépendaient variait considérablement. On pouvait retrouver des ovins ou des bovins selon le site. L'effectif ordinaire dans le Haut-Salat est de trente ou quarante vaches (moitié vaches laitières) et deux cents à trois cents ovins. Le calendrier pastoral est le suivant: la traite des brebis commence début mai, mais la montée "aux cabanes" ne se fait que vers le quinze juin et l'association commence à fonctionner vers le vingt-cinq mai. Toutes "les cabanes" sont organisées en fonction de l'économie laitière. L'équipe des sociétaires (collo) se réunit dans une auberge le lundi de Pâques; au cours de ce festin, l'on désigne les animaux qui seront "amontagnés" et l'on choisit le chef de "cabane" (majoral). Seuls les propriétaires d'animaux qui mettent en commun les bêtes et en assurent la garde de concert font en principe partie de la "cabane". Ils peuvent également, s'ils sont assez nombreux, constituer deux équipes qui se relaient entre le haut et le bas. "La cabane" était également une sorte d'entreprise d'estivage qui prenait en garde le bétail des propriétaires non associés. Les associés se partagent la garde des trois ou quatre troupeaux (bovins laitiers, vaches suitées et génisses, ovins

3) L'adjectif *casalère* vient du mot béarnais *capsaler* qui désigne le chef de maison, c'est dire l'aîné à qui tout appartenait: la terre, le nom, l'exploitation du bien.

4) Sorte de coffre de la taille d'un homme muni de poignées de chaque coté qui était déplacé tous les soirs en suivant le parc de mouton. I. Mauz dans son ouvrage "Gens, cornes et crocs" note que dans le parc national de la Vanoise, les éleveurs désignent les lits mobiles destinés à dormir près du troupeau pour le protéger des prédateurs ou des voleurs de bétail, sous le terme de botte ou botta, ce qui se traduit par "boîte"

laitiers, moutons). Le bétail mis en commun comprend à la fois des animaux laitiers: vaches, brebis et le cas échéant chèvres et des animaux sans lait.

Dans les vallées béarnaises, on ne recourt à l'association qu'à titre exceptionnel et quand le lait devient moins abondant. En Aspe, à l'époque du séjour en haute montagne, les bergers s'associent à deux ou trois. Chacun fait le fromage à son tour et conserve pour sa part tout ce qu'il a fabriqué lui-même. Son tour revient d'autant plus souvent qu'il a plus d'animaux et qu'il a pu mettre plus de lait dans le fonds commun. Dans la vallée d'Ossau, le procédé est le

Les ramados:

Les ramados (troupeaux communs ovins) pouvaient grouper bétail indigène et bétail étranger transhumant. La taille du troupeau variait de mille à trois mille brebis en général mais en Ariège, un Majoral pouvait être à la tête de trois cents bêtes. Ce bétail était conduit par des bergers désignés par la commune ou par les éleveurs propriétaires. Dans le Haut-Aragon, il s'agit de bergers professionnels (été et hiver). Ils sont issus du village ou du voisinage. Ils sont journaliers ou fils de paysan. Le plus âgé et le plus expérimenté est appelé Majoral. Ce Majoral pouvait avoir sous ses ordres des ayudantes (deux à trois aides par troupeau en Aragon), des aides spécialisées selon le type de bétail en Barousse, des domestiques en Ariège (Regatchous) qu'il

Le majoral en vallée de Barousse

Il s'agit d'une organisation collective entre propriétaires, qui fonctionne sur le mode de l'adjudication des pâturages de haute montagne, procédé que l'on retrouve dans d'autres vallées pyrénéennes (Aspe, Ossau). On appelle aussi ces bergers les Majorau. Ils sont adjudicataires d'un des dix sept cortaux mis aux enchères par le syndicat de Barousse. Les adjudicataires sont toujours des bergers du pays. Si l'un des associés a cent brebis, il prend obligatoirement l'adjudication du cortail. Lorsque le troupeau est très vaste et d'orientation laitière, le majoral (chef berger) qui assure

Les vacheries:

Tout l'est des Pyrénées ariégeoises est le pays des grands troupeaux qui regroupent pratiquement tout le bétail d'un village ou d'un groupe de village. C'est par centaines ou par milliers de têtes que se comptent, encore de nos jours, ces armées de bovins ou d'ovins. L'ensemble des bovins du village part dans les vacheries y compris les bêtes de travail. Seules les vaches laitières restent en principe au village. La haute montagne est fréquentée du mois de juin au mois de septembre. La vacherie utilise les zones basses, jasses (6) encloses dans les bois ou prés frappés de vaine

même. Deux pasteurs, quelques fois mais plus rarement trois, réunissent leurs troupeaux de brebis pendant l'époque du gardiennage en haute montagne. Chacun à tour de rôle garde les troupeaux réunis, fabrique le fromage, le sale dans le saloir attaché à sa cabane. Tous les huit ou quinze jours, ils se remplacent. Le partage des produits se fait en proportion du nombre d'animaux de chaque associé (Cavallès, 1931, p 282). En Soule, le modèle de cayolar souletin est très proche du système "des cabanes" ariégeois comme nous allons le décrire ci après.

devait engager à ses frais. Ce bétail est gardé au-dessus de deux mille mètres de mi-juillet à la Toussaint dans le Haut-Aragon. On le retrouve aussi sur les zones de haute montagne dans les Pyrénées Centrales à partir de début juillet jusqu'à mi-septembre. Il semblerait que ces troupeaux soient conduits en troupe. On note que le Majoral a un personnel important sous sa responsabilité, de façon à contenir et surveiller des troupeaux d'une telle taille. Quand d'autres types d'animaux étaient associés, un surveillant leur était spécifiquement affecté; le vaciner s'occupait des moutons et des brebis non suivies; le vaquer surveillait les vaches et le goder les juments. Les éleveurs payaient les baccades communales qui servaient à rétribuer les bergers.

la conduite de ce troupeau (Artzain Nagusia en souletin) pouvait avoir sous ses ordres: le leitarer c'est-à-dire le laitier qui tient la cabane et prend en charge la fabrication et l'entretien du fromage (5) et comme nous l'avons décrit ci-dessus le vaciner, le vaquer et le goder. Le majoral jouait ainsi le rôle de chef d'équipe. Les trois mois de campagne se clôturaient à Notre Dame de Septembre, aux alentours du quatorze. Chaque cortail reçoit trois cents à quatre cents brebis qui appartiennent à plusieurs propriétaires et sont traitées en vue de la fabrication du fromage.

pâturage en mai et en octobre, les bêtes rentrent alors tous les soirs aux maisons du village. Il s'agit donc de grands troupeaux bovins (non laitiers) groupés par village ou groupe de villages. C'est le principe du nomadisme pastoral: il y a deux cabanes plus ou moins décalées en altitude; la vacherie alterne entre les deux, restant à l'une le temps nécessaire pour que l'herbe de l'autre repousse, commençant et finissant la saison pastorale autour de la cabane la plus basse. La vacherie circule de jasse en jasse durant toute la saison pastorale, se livrant à des déplacements minutieusement réglés. Le vacher fait le tour des montagnes en se conformant aux habitudes établies à ce sujet.

5) Cette fonction correspond aux rôles tenus par les éleveurs en Soule lorsqu'ils travaillent dans un cayolar, la neskatua (servante) et le chef fromager (etxekoanderea).

6) Une *jasse* est une zone de pâturage et de rassemblement pour le

bétail.

Le cayolar souletain ou olha:

Les éleveurs sont membres de l'olha, c'est à dire d'un syndicat à vocation pastorale et fromagère, consistant en un groupe de bergers qui font troupeau commun. C'est une organisation exclusivement masculine. Les bergers ont obligation d'entraide et de coopération. Les membres de l'olha sont des bergers nécessairement propriétaires d'un nombre minimum de brebis appartenant à une famille (obligation de résidence comme membre d'une maison). Dans chaque village, les éleveurs avant le départ vers les hauts pâturages, répartissent leurs brebis laitières en groupe de quarante à soixante têtes; chaque groupe s'appelle un txotx et ceux qui en possèdent quarante ou plus "font txotx" à eux seuls. Ce txotx est l'unité grégaire dans les pâturages d'été. En général, on compte plus d'un txotx par cayolar et leur nombre peut aller jusqu'à dix suivant l'étendue et la fertilité de la zone de parcours de celui-ci (il y avait des cayolars qui pouvaient accueillir dans leurs pâturages jusqu'à mille deux cents brebis et moutons tel Uchurcharra sur le territoire de Larrau). Tous les cayolaristes vont à tour de rôle exercer une des tâches attribuées aux bergers fromagers exerçant leur activité en estive selon le principe d'Üngüru. Le calendrier pastoral se déroule de la façon suivante: la montée à la cabane la plus basse a lieu de début mai à la fonte des neiges pour le pacage des brebis allaitantes, la montée aux hauts pâturages a lieu en juin pour le pacage des brebis laitières et taries, béliers et agneaux antenais.

Les systèmes individuels et collectifs que nous venons de décrire s'appliquent sur un espace géographique qui va des montagnes atlantiques jusqu'à l'extrémité des Pyrénées centrales (Ariège). On ne relève nulle suprématie de telle ou telle organisation selon les vallées, mais partout les systèmes individuels vont cohabiter avec des organisations communautaires. On note également de grandes ressemblances entre certains types d'organisation tel le système "des cabanes" du Haut-Salat et le cayolar souletin. Partout, le chef berger est le majoral, berger âgé et expérimenté chargé dans le système laitier de la fabrication fromagère.

Un autre point de convergence est la forte empreinte des éleveurs propriétaires de troupeau dans les systèmes pastoraux. Quelque soit l'organisation, ils représentent de fait la classe sociale la plus nombreuse, et, la classe qui détient le pouvoir économique et politique. Il est important de noter que dans la période contemporaine les différents procédés visant au gardiennage des troupeaux ont gardé une certaine diversité (les systèmes laitiers sont majoritairement des systèmes familiaux, les éleveurs d'un même village ou les communes continuent à s'organiser en commun pour le gardiennage des troupeaux ovins et bovins, le cayolar souletain continue à fonctionner avec des variantes pour le gardiennage de brebis taries ou laitières, pour les bovins et équins). On observe beaucoup de dynamisme et de vitalité à l'ouest, les Pyrénées centrales traversant une phase de recomposition pastorale qui marque une rupture plus nette avec leur passé prestigieux. Il est vrai qu'une des caractéristiques fortes du pastoralisme pyrénéen est bien la capacité de ses acteurs à réutiliser quotidiennement des connaissances incorporées et transmises familialement et localement, qui se traduisent par la vigueur de certaines pratiques disparues dans d'autres régions. Ces pratiques "fossiles" sont le plus souvent indéchiffrables pour les tenants

d'un rationalisme cartésien ou d'un productivisme bon teint, qui peinent à inscrire un tel concentré d'archaïsme dans une analyse de type technico-économique (7). Une entrée plus anthropologique, nous permet de comprendre que ces logiques sont en fait la traduction contemporaine de règles et de modes d'organisation très anciens, qui restent vigoureux pour des raisons complexes à analyser, mais dont on est bien obligé de constater l'expression et la singularité. Cela s'est traduit au cours du temps par une véritable professionnalisation de la fonction de gardiennage qui s'appuie sur des connaissances et des compétences co-construites par les bergers eux mêmes. Dans l'univers de ces bergers, tous les membres sont à portée de dialogue, et leurs rencontres dans des lieux professionnels (chemins, sentiers, cabanes, saloirs, assemblée générale des cayolaristes), vont être déterminantes dans l'élaboration de leurs réflexions sur le métier. Sur la zone étudiée, nous avons constaté que les activités des bergers sont semblables et constituent la base d'expériences et de préoccupations voisines. On constate en effet une certaine homogénéité des pratiques indépendamment du contexte local. Ce contexte va jouer sur l'organisation et non pas sur les modalités d'exercice du métier. Les bergers ont un point de vue commun sur les choses, c'est-à-dire sur la façon de concevoir l'acte productif, l'étroite imbrication de leur vie familiale et professionnelle, la vision spatiale ou cyclique de leur activité... Enfin, ils ont une conscience partagée de l'existence du groupe et de ses limites. Les bergers ont des domaines de co-activité, des échanges d'informations et d'expériences qui représentent une partie essentielle du métier. Les lieux de rencontre, tels les cabanes sont propices à l'échange et à la circulation d'informations professionnelles et techniques. En raison de l'étroite promiscuité et de la précarité auxquelles les bergers étaient de fait confrontés (il n'était pas rare que plus d'une dizaine de bergers cohabitent), cette vie collective présente des caractéristiques particulières qui ne sont pas sans relation et sans conséquence sur la façon dont les bergers conçoivent leurs pratiques. En effet les interactions entre les caractéristiques de cet habitat temporaire et les conditions d'exercice du métier sont fortes et méritent d'être analysées. C'est aussi un lieu intergénérationnel de production de connaissances, ces véritables villages de berger étant propices à la rencontre de l'ancienne et nouvelle génération. Malgré ces contraintes, les interrelations du métier avec l'environnement, vont en quelque sorte lui offrir la possibilité d'exercer une certaine liberté de penser, pensée qui s'élabore entre le monde de l'intelligible et du sensible. Mais la grande concentration de cette population de montagne, sa forte personnalité conjuguée à l'importance que prend pour la communauté l'attribution des parcours en estive crée un climat fait de jalousie, d'aigreur, d'envie qui va générer des conflits permanents avec les voisins de part et d'autre de la

7) C'est le cas des éleveurs de pottocks ou de bétixos (race de vache qui vit à l'état sauvage) de la montagne basque en Basse Navarre dont le bétail occupe largement les estives et qui ont des motivations complexes (patrimoniales, esthétiques, attachement aux animaux, pur plaisir). Ce type d'élevage est complètement déconnecté de la sphère économique et monétaire (le prix d'un pottock est inférieur au prix d'un agneau) et joue pourtant un rôle social essentiel. Cela constitue un aspect incontournable de la mise en œuvre de toute action de développement sur ce territoire.

frontière. Ces conflits peuvent même être considérés comme générateurs de règles et de genre (les règles disent, sans le dire, ce qu'il convient de faire dans une situation donnée. Ce qui est juste ou non.) dans la mesure ou leur résolution va contribuer au renouvellement des pratiques et à leur vitalité.

Ils vont créer entre les membres du groupe professionnel une connivence, une façon commune d'aborder leur activité, qui reflète la particularité du contexte dans lequel elles ont été écrites.

* * *

En conclusion je souhaiterais insister sur le caractère professionnel qu'a toujours revêtu le gardiennage des troupeaux en montagne. Cette professionnalisation trouve son origine dans la capacité à exécuter des tâches complexes de manière autonome et en s'adaptant en permanence aux aléas. Ces connaissances sont arrivées jusqu'à nous car elles sont issues de la continuité du modèle traditionnel basé sur la transmission intergénérationnelle des connaissances et des pratiques au sein du système familial. La famille dans les Pyrénées occidentales est encore la principale école de

bergers. Dans le prolongement de cette analyse sociologique, il existe depuis 1991 une formation conçue et mise en œuvre dans les Pyrénées-Atlantiques par le CDEO, l'AFMR d'ETCHARRY, et les associations de bergers qui accueillent des apprentis qui ne sont pas issus du milieu local et rural et dont l'objectif en lien avec les professionnels est de former des personnes autonomes et compétentes capables de surveiller, conduire, soigner des troupeaux ovins ou bovins, de traire les animaux et fabriquer du fromage de qualité. Mais ceci est une autre histoire...

Bibliographie

- CAVAILLES, H., *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves de l'Adour et des Nestes*. 1931, Paris: A Colin.
- CHEVALIER, M., *La vie humaine dans les Pyrénées Ariégeoise*. 1980, Tarascon sur Ariège: Résonances.
- CLOT, Y., *La fonction psychologique du travail*. 2000, Paris: Le travail humain PUF.
- DARRE, J., *La production de connaissance pour l'action. Arguments contre le racisme de l'intelligence*. 1999, Paris: Maison des Sciences de L'homme INRA.
- DAUMAS, M., *La vie rurale dans le Haut Aragon Oriental*. 1976, Madrid: Instituto de Estudios Oscenses y de Geografia Aplicada.
- GROSCLAUDE, M., (traduction, notes et commentaires par), *La Coutume de la Soule*. 1993, Pau: Izpegi.
- LASSALLE, D., *Transmettre le métier de berger: présentation du processus pédagogique et de la didactique de l'alternance*. 1998, Etcharry: Association pour la Formation en Milieu Rural.
- OTT, S., *Le cercle des montagnes: une communauté pastorale basque*. 1993, Paris: Editions du C.T.H.S.
- PENE, J., *La Barousse: Le Pays, son histoire, ses moeurs*. 1984, Toulouse: Editions JL Darnet/L'Adret.
- SARRAILH, H., *Des commissions syndicales de la vallée d'Ossau*. 1912, 1^{ère} ed. 1986: Syndicat du Haut Ossau.
- SOULET, J., *La vie quotidienne dans les Pyrénées sous l'ancien régime du XVI au XVIII siècle*. 1974, Paris: Hachette Littérature.



DESSINÉ PAR ROSA BONHEUR

IMPRIMERIE J. CLAYE

GRAVÉ PAR A. LAVIEILLE

PETITES ET GRANDES RACES DES PYRÉNÉES

Louis Gossin, *L'agriculture française*

LA TRANSHUMANCE, DE LA PROVENCE AUX ALPES. LE TRAVAIL DE GARDIENNAGE DU BERGER EN ALPAGES.

Patrick FABRE ⁽¹⁾

Résumé: Le mot transhumance intègre deux informations, trans (au-delà) et humus (le pays), car le voyage qu'il désigne conduit au-delà du territoire d'origine. C'est une forme de vie pastorale étroitement associée aux régions à climat méditerranéen. Elle permet de palier la sécheresse qui sévit l'été et jaunit les maigres pâturages des plaines. Dès le mois de juin, les troupeaux gagnent alors les montagnes les plus proches, où l'herbe renaît après la fonte des neiges. Ils en reviendront entre septembre et novembre, avant que la neige ne les recouvre de nouveau.

Une pratique qui n'a jamais cessé de savoir s'adapter

Dans tous les pays méditerranéens, depuis des millénaires, et pour des raisons à la fois écologiques (le climat mais aussi l'existence de plaines et de montagnes propices à l'activité pastorale), économiques (la production de laine et de viande mais aussi la nécessité d'éloigner les troupeaux, à l'approche des récoltes) et finalement culturelles, la pratique de la transhumance est (ou fut) partout une constante. La transhumance fait à ce titre également partie du patrimoine provençal. Historiquement, elle a tracé son propre réseau routier, les *drailles* ou *carraires*, qui furent les premières voies de communication entre les plaines de Basse Provence et les montagnes alpines.

Tout en s'adaptant aux évolutions de la société, les éleveurs ovins ont depuis su conserver le caractère naturel et authentique de l'élevage de Provence, dont la clé de voûte

reste la transhumance. Le plus souvent, nos sociétés regardent en effet les bergers et la transhumance comme des reliques du passé. Au plan économique et social, cet élevage continue pourtant d'occuper une place considérable dans la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur où, chaque année, quelque 600 000 bêtes estivent en montagne et 100 000, environ, hivernent en plaine. En passant, au début du XXe siècle, de la production de la laine à celle de la viande, en acceptant de renoncer à la transhumance à pied, au profit du train puis du camion, en prenant une part active aux mesures agri-environnementales, en s'organisant pour assumer avec succès de lourdes contraintes sanitaires, la profession pastorale a constamment témoigné d'une remarquable capacité d'adaptation.

De multiples formes de transhumances

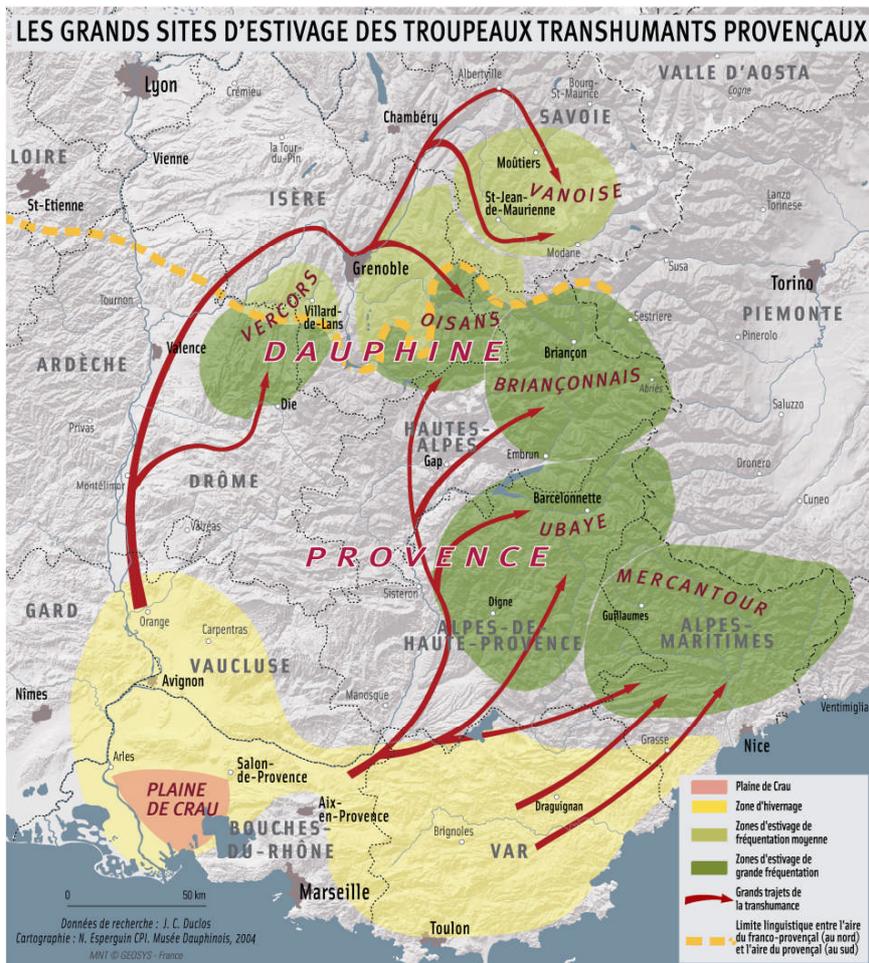
- La "*grande transhumance estivale*", certainement la plus connue, relie à longue distance les basses plaines provençales et le littoral méditerranéen aux pelouses alpines; elle est également parmi les plus vivaces des territoires de transhumance de l'ensemble des pays du pourtour de la méditerranée;
- La transhumance dite "*locale*" désigne la montée en estive, sur des alpages de proximité, des troupeaux des communes de montagne ou des zones de piémonts;
- La transhumance dite "*hivernale*" est pratiquée par certains troupeaux des exploitations montagnardes, qui viennent passer l'hiver dans les plaines ou massifs forestiers littoraux de Basse Provence.

Pour ce qui concerne la transhumance estivale, la taille moyenne des troupeaux varie de 1100 à 1400 têtes, ce qui n'exclut pas certains troupeaux d'effectif nettement plus important. La durée moyenne de présence du troupeau sur

l'alpage varie de 100 à 130 jours, étalée entre les mois de juin et d'octobre. La superficie utilisée est très variable suivant les alpages, allant de quelques centaines d'hectare à plus d'un millier.

Clef de voûte d'un mode d'élevage basé sur le pâturage, la transhumance garantit des productions (viande, laine) de grande qualité, rythmée par les cycles naturels de l'herbe et de l'animal. Les troupeaux sont composés de races dites "rustiques": mérinos d'Arles, préalpes, mouréous, issues de longues et patientes sélections, adaptées désormais aux longs déplacements et à des conditions de climat et d'alimentation difficiles. Le pays d'estivage traditionnel est représenté par les Alpes de Provence (Mercantour, Ubaye, Haut-Verdon...) et les montagnes méridionales du Dauphiné (Vercors, Briançonnais). Avec le développement du transport par chemin de fer puis par camions, les troupeaux gagnent aujourd'hui également les massifs de l'Oisans et de la Vanoise.

1) Chargé de mission de la Maison de la Transhumance (13310 Saint-Martin-de-Crau); site: www.transhumance.org



Carte 1: Les grands sites d'estivage des troupeaux transhumants provençaux. Cartographie N. Esperguin, CPI Musée Dauphinois.

De nos jours, la plupart des cheptels sont en effet transportés dans des bétailières pouvant contenir, sur trois ou quatre étages, près de 400 têtes. Seuls certains troupeaux, représentant environ 40 000 têtes, qui hivernent dans le Var,

les Alpes-Maritimes ou les Alpes-de-Haute-Provence, continuent de cheminer à pied vers les alpages les plus proches.



Photo 1: Transhumance à pied d'aujourd'hui. Route vers Beauvezer (Haut-Verdon). Transhumance du troupeau Laurent Ripert et Yannick Holley depuis la vallée de l'Ubaye vers le Var, octobre 2005.



Photo 2: Bétaillère de transhumance. Pont de la Fleur (Haut-Verdon), juin 2003.

Des plaines du littoral aux montagnes alpines, une action nécessaire sur l'environnement

Attentifs à la préservation des potentialités pastorales des espaces qu'ils utilisent, éleveurs et bergers transhumants mettent en œuvre des pratiques extensives de pâturage d'autant plus respectueuses de l'environnement qu'elles ont très largement contribué à le créer. Aucune autre pratique n'est susceptible d'entretenir à si faible coût une étendue d'une telle importance et d'y maintenir une aussi riche biodiversité. La conduite sagement raisonnée du troupeau contribue à l'enrichissement de la diversité

biologique et à la prévention de l'érosion, de l'avalanche ou de l'embroussaillage.

Les espaces naturels à vocation pastorale, façonnés par le pâturage des troupeaux, occupent, dans les Alpes du Sud et la Provence, des superficies considérables: 800 000 ha environ, depuis les massifs forestiers ou la steppe de Crau de la zone littorale, jusqu'aux alpages des hautes vallées (400 000 ha de pelouses d'altitude), en passant par les landes et garrigues du moyen pays.



Photo 3: Pâturage en alpages. Troupeau C. Reynier, alpages du Queyron, Parc Naturel Régional du Queyras, Hautes-Alpes, août 2005.

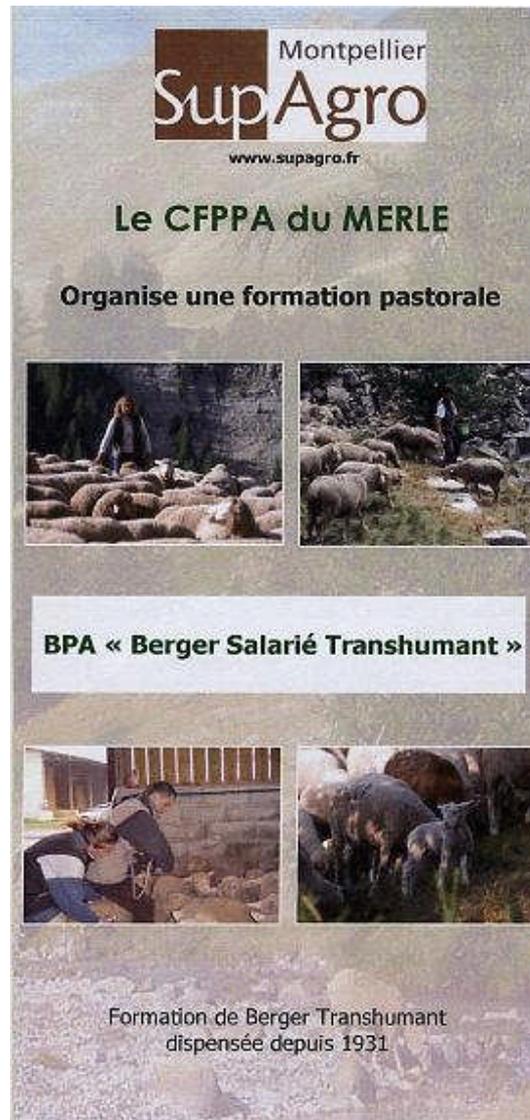
Les bergers d'alpages d'aujourd'hui

L'élevage transhumant de Basse-Provence compte également parmi les régions dans lesquelles les bergers salariés sont les plus nombreux. Les plaines du Pays d'Arles (Crau et Camargue), notamment, avec leurs grands troupeaux transhumants valorisant de vastes espaces, ont de tout temps compté un grand nombre de bergers salariés. Jusque dans les années 50, les bergers étaient le plus souvent des cadets de famille, originaires des vallées alpines, françaises ou piémontaises. S'il fut un temps où l'employé, berger célibataire, oeuvrant toute l'année pour le même patron, faisait partie de la famille, nourri, logé, payé de quelques sous "pour le tabac", cette période est désormais révolue. Les bergers d'aujourd'hui sont le plus souvent des salariés saisonniers pour la période d'estive. Ils ont droit à un salaire, une couverture sociale, des congés payés, mais ils sont également confrontés à de nouvelles contraintes, en particulier celles liées à la prédation. Afin de faciliter l'apprentissage de ces savoir-faire, une formation de bergers salariés est dispensée sur le Centre de Formation Professionnelle Agricole du Merle (CFPPA), près de Salon-de-Provence.

De nos jours, les troupeaux sont majoritairement confiés, durant la saison d'alpage, à un ou plusieurs bergers

salariés; dans une moindre proportion, le troupeau peut directement être gardé par un responsable d'alpage, lui-même éleveur. A noter que, dans ce cas, la présence en alpage n'est pas toujours permanente. Lorsque le troupeau est confié à un berger, celui-ci est généralement salarié saisonnier, plus rarement berger permanent. D'autres statuts existent, notamment les entrepreneurs de garde. Plus rarement, le troupeau peut être confié à un stagiaire de la formation professionnelle.

Parmi les bergers salariés, seulement un quart sont d'origine rurale, notamment les plus âgés, les plus jeunes étant le plus souvent d'origine urbaine; le public féminin, quoiqu'en augmentation significative, reste minoritaire; le célibat reste la situation familiale la plus fréquente, même si l'on trouve de plus en plus de couples en alpages. S'il est souvent seul pour réaliser l'ensemble des tâches, le berger peut néanmoins s'appuyer sur un "collectif d'alpages": l'éleveur responsable de l'alpage, les autres éleveurs si le troupeau est composé de plusieurs marques, des voisins du village, ainsi que la compagne du berger, qui peuvent être là occasionnellement: pour *l'amontagnage*, lors de manipulations ponctuelles (tri des *empoussées*, retrait des *tardons...*) ou pour rendre visite.



Document 1: Brochure de présentation de la formation de bergers salariés transhumants du CFPPA du Merle, printemps 2007



Photo 4: Berger salarié en alpages. Jöel André, alpages de l'Ouillon, Saint-Sorlin-d'Arves, Savoie, août 2006.

L'amélioration des conditions de vie et de travail

Depuis l'adoption de la Loi Montagne en 1972, beaucoup d'améliorations ont été réalisées sur les estives. Ces améliorations, qui s'appuient en Provence-Alpes-Côte-d'Azur sur le Centre d'Etudes et de Réalisations Pastorales Alpes-Méditerranée (CERPAM), ont porté principalement sur les conditions de séjour et de travail des bergers. Des cabanes sont construites, de nombreuses aménagées. Les équipements photovoltaïques sont de plus en plus souvent installés, qui alimentent un point lumineux (suppléant agréablement la bougie ou la lampe à gaz) et permettent l'utilisation d'un petit frigo ou même de disposer de courant 220 volts. Des pistes d'accès sont ouvertes ou améliorées. Des points d'eau, des équipements plus ou moins mobiles pour le tri et la contention des animaux ont été installés.

Quand les cabanes d'estive ne sont pas accessibles



Photo 5: Cabane d'alpage. Cabane de la Blave, Haute-Vallée de l'Ubaye, Alpes de Haute-Provence, juillet 2005.

Le métier de berger d'alpage: un savoir-faire spécifique

La conduite d'un troupeau en altitude est une activité complexe, qui fait appel à de multiples compétences. Le travail de gardiennage varie considérablement d'une estive à l'autre. Les découpages des alpages en différents "quartiers", suivant l'altitude, l'exposition, la pente (...), définissent globalement le calendrier d'utilisation de la montagne. D'origines souvent très anciennes, ils doivent normalement

permettre au berger qui gère bien son herbe de tenir sur l'alpage durant toute la saison, quelles que soient les conditions météorologiques de l'année.

Sur l'alpage, le berger doit assurer un certain nombre de fonctions, que l'on peut décomposer en quatre points:

- **la conduite du troupeau**
 - l'alimentation et la surveillance (par le gardiennage), la distribution du sel, l'abreuvement. Le berger doit également veiller à la reprise d'état corporel des brebis, notamment celles en gestation;
- **la gestion des ressources pastorales**
 - la gestion de l'herbe: évaluation et utilisation des

- le suivi général, notamment la gestion sanitaire (détecter les pathologies, apporter les soins spécifiques, surveiller et soigner les boiteries...) et de la reproduction (soins aux brebis gestantes, mises bas de fin d'estive...).

ressources pastorales sur la saison d'estive, tout en veillant à

leur renouvellement d'une année sur l'autre;

- l'organisation du pâturage: découpage de l'alpage en quartiers (de printemps, d'août, d'automne), définition de

- **la gestion de l'environnement**

- la gestion relationnelle: le berger est de plus en plus amené à expliquer son rôle auprès des autres usagers des espaces pastoraux (gestionnaires d'espaces naturels, propriétaires, forestiers, chasseurs...) et du grand public (randonneurs et touristes, de plus en plus présents);

- la gestion des contraintes agri-environnementales, en cas de mesures spécifiques: application des cahiers des

- **la vie en alpages**

- assurer son ravitaillement et l'intendance (nourriture, bois, eau, produits vétérinaires...);

- réaliser l'entretien de la cabane, du matériel et des

Ces différentes tâches sont notamment réalisées lorsque le troupeau chôme, aux heures les plus chaudes de la journée.

Pour assurer ces tâches, le berger dispose d'un certain nombre de moyens et outils, variables suivant les situations d'alpages:

- une cabane plus ou moins accessible par voie carrossable (parfois deux cabanes, réparties selon les quartiers de l'alpage), en plus ou moins bon état, bénéficiant ou pas d'installations solaires, parfois de toilettes et d'une

secteurs et organisation de circuits de pâturage en fonction de points stratégiques: les *couchades* naturelles, les points d'eau, la ou les cabane(s)...

charges de la Prime Herbagère Agri-Environnementale (PHAE), du Contrat Territorial d'Exploitation (CTE), du Contrat d'Agriculture Durable (CAD), désormais des Mesures Agri-Environnementales Territorialisées (MAE T.), mais également mise en défends de certains secteurs (de tourbières, de secteurs de chardon bleu ou *reine des Alpes*, de zones de nidification de tétras-lyre...).

installations, l'utilisation des équipements pastoraux: parcs de tri ou de contention quand ils existent, clôtures fixes ou mobiles...

douche;

- un parc de contention, fixe (souvent constitué de pierres) ou mobile;

- des moyens de communication en amélioration, notamment avec l'utilisation de plus en plus fréquente du téléphone portable, la couverture du réseau s'étendant sur le massif alpin;

- plusieurs chiens de conduite, d'âge et de race variable (le border-collée étant de plus en plus utilisé).



Photo 6: Gardiennage en alpage. Gisèle Hours, alpages du Peyron, Saint-Paul-sur-Ubaye, Alpes de Haute-Provence, juillet 2001.



Photo 7: Border-Collie, chiens de conduite, et Montagne des Pyrénées (ou "patou), chien de protection, alpages du Mont Aucellier, Parc National du Mercantour, Alpes-Maritimes, août 2002.



Photo 8: Utilisation du téléphone portable. Marie Bouty, alpages du Vallon, Réallon, Hautes-Alpes, juillet 2005.

Le retour du loup dans les alpages: des tâches supplémentaires pour le berger

Suite au retour de ce prédateur dans les alpages, depuis le début des années 90, un certain nombre de fonctions supplémentaires, liées à la prédation, sont apparues dans la gestion de l'alpage:

- gestion de la protection du troupeau: accroissement de la présence humaine au gardiennage, présence humaine de surveillance à la chôme, montage et démontage des filets pour le regroupement nocturne en parc protégé, utilisation des chiens de protection, soins supplémentaires aux brebis (notamment liés à la contention en parc de nuit les années humides);

- gestion des attaques: déclarations des attaques, réalisation des constats, recherche des animaux disparus, soins sur les animaux blessés, comptages du troupeau plus fréquents pour repérer les pertes et en particulier les éventuels animaux disparus.

Il faut noter également une modification de l'organisation de la vie en alpage par un travail d'intendance singulièrement accru (présence d'un aide-berger et de chiens de protection).

Ce travail supplémentaire, considérable, représente

de 6 à 8 heures par jour (sans compter bien sûr l'impact social, familial et psychologique, non abordé ici).

Pour faire face à ces nouvelles fonctions, des moyens supplémentaires ont été mis en œuvre, variables suivant les situations en alpages:

- des moyens matériels: des parcs de contention, fixes ou le plus souvent mobiles, des filets mobiles, des moyens d'effarouchement (visuels et/ou sonores), des cabanes supplémentaires dans certains quartiers éloignés

Le berger assure ainsi aujourd'hui essentiellement les missions de garde, de surveillance, de regroupement des troupeaux, de soins spécifiques. Il ne peut plus assurer son ravitaillement ni l'intendance, car le temps de présence au troupeau a augmenté. Celles-ci, ainsi que les nouvelles tâches directement liées à la prédation, sont assurées en grande partie par les aides-bergers. Toutefois, la présence de ce travailleur supplémentaire permanent sur l'alpage n'est pas sans soulever des difficultés d'ordre relationnel (problèmes de hiérarchie, d'incompatibilité d'humeur, souvent aggravés par la promiscuité), d'ordre matériel (cabanes non équipées pour deux personnes qui ne se connaissent pas et qui, souvent, ont choisi ce métier pour bénéficier d'une certaine solitude et

(notamment les quartiers d'août), certaines cabanes ayant été également réaménagées ou reconstruites;

- Des moyens techniques: plusieurs chiens de protection (de 2 à parfois 6 ou 8); des moyens de communications, notamment la radio dans certains secteurs (comme dans le Parc Naturel Régional du Queyras...), avec une utilisation de plus en plus forte du téléphone portable;
- Des moyens humains: une aide au gardiennage, la présence d'aides-bergers.

liberté d'action) et d'organisation du travail (confusion des rôles entre le berger et l'aide-berger).

La réintroduction des chiens de protection dans les troupeaux pose également des problèmes de cohabitation avec les randonneurs. Les accidents et les plaintes sont nombreux. Des actions de communication auprès du grand public, ainsi que de formations des éleveurs et bergers à l'utilisation de ces chiens sont ainsi indispensables. Ces actions, ainsi que les mesures d'accompagnement pour les éleveurs, sont en partie prises en charge dans le cadre des différents programmes "Life" qui se sont succédés depuis le retour du prédateur dans les Alpes françaises.



Photo 9: Pose de filets mobile. Romain Legland, alpages du Plan Bonmartin, Parc National de Vanoise, Modane, Savoie, août 2005.

L'élevage transhumant: un modèle pour le "développement durable"?

Qualifié souvent de relique du passé, l'élevage ovin transhumant de Provence et des Alpes possède au contraire de nombreux atouts à faire valoir. Basé depuis toujours sur les cycles naturels de l'herbe et l'exploitation des aptitudes naturelles des ovins, il rencontre aujourd'hui la logique de la récente Loi d'Orientation Agricole: produits naturels et de qualité (viande, laine), pratiques respectueuses de l'environnement, maintien du tissu rural en plaine comme en montagne, de l'emploi – berger salarié d'estive – du patrimoine paysager et naturel.

Apte à préserver les conditions d'un rapport équilibré avec le milieu naturel, propre à satisfaire des

exigences de tous ordres, alimentaire, social, environnemental, culturel, voire spirituel, l'élevage ovin transhumant tel que la majorité des baïles et bergers le conduisent depuis des siècles, est à l'évidence un modèle des plus convaincants.

S'il exige toujours des savoir-faire de hauts niveaux autant qu'une grande responsabilité, le métier de berger, notamment pour la conduite du troupeau en alpages, s'est lui aussi modernisé. L'aménagement de points d'eau, le recours à l'hélicoptère, l'usage de l'électricité solaire ou du radiotéléphone, des cabanes mieux aménagées, des clôtures mobiles, des parcs de contention, bref les exemples sont

nombreux pour montrer combien l'élevage ovin transhumant sait mettre à profit les avantages de son temps. Le pourra-t-il cependant longtemps si la société demeure indifférente à ses apports?

Bibliographie succincte

- Brisebarre A-M., *Métiers d'hier et d'aujourd'hui. Le berger*, Berger-Levarault, Paris, 1980.
- Fabre P., 1997. *Hommes de la Crau, des coussouls aux alpages*, Cheminements, Le Coudray-Macouard, 1997.
- Garde L., *Loup Elevage. S'ouvrir à la complexité...* Actes du séminaire technique des 15 et 16 juin 2006. CERPAM - Institut de l'Elevage – SIME / SUAMME, 2007.
- Jallet M., Fabre P., *Organisation du travail face à la prédation: redéfinition des métiers de l'alpage*, in Loup Elevage. S'ouvrir à la complexité... Actes du séminaire technique des 15 et 16 juin 2006. CERPAM - Institut de l'Elevage – SIME / SUAMME, 2007
- Legeard J.P., 1996.: *Bergers d'alpages. Résultats d'enquête auprès des employeurs et salariés en fin d'estive*, CERPAM, 1995.
- Legeard J.P., 2000. *Gardiennage des troupeaux ovins en estive dans les Alpes du Sud: à chaque alpage son berger*. Association Française de Pastoralisme, Editions de la Cardière, Avignon, 2000.
- Silhol et al., 2004. *Accroissement du travail dans les systèmes pastoraux en zones à loups*.

Petit lexique

- *amontagnage*: montée du troupeau en alpages
- *couchade*: lieu de repos nocturne du troupeau
- *empoussée*: brebis en fin de gestation avec la mamelle développée
- *tardon*: agneau de boucherie né au printemps et élevé en alpages

Crédits photos: Patrick Fabre, Maison de la Transhumance

GARDIENNAGE EN BORD DE LOIRE (AMONT D'ORLÉANS) AVEC UNE RACE OVINE RUSTIQUE: LA SOLOGNOTE

Michel CRÈCHE ⁽¹⁾

Résumé: Le pâturage d'été d'un troupeau de Solognotes en bord de Loire, avec les caractéristiques du fleuve, est une expérience originale de gardiennage en milieu difficile, où le rôle de l'homme et celui du chien sont essentiels.

Cette expérience donne la mesure de ce qui est possible actuellement pour entretenir un milieu à risques avec une race locale.

La Loire

En préambule je poserai quelques définitions:

Le lit mineur est celui où coule la Loire jusqu'à un débit maximum (mesuré à la station de Gien) et approximatif de 1000 à 1500 m³/s.

Le lit endigué est l'espace occupé entre les digues et levées lors des crues moyennes et fortes de 3000 à 5000 m³/s.

Le lit majeur est le val naturel et primitif submergé lors des crues importantes, supérieures à 5000 m³/s.

Ce lit majeur est généralement très large, plusieurs kilomètres, surtout dans la région qui nous intéresse (amont d'Orléans) délimitant ainsi un val important aux sols riches enrichis jadis par le limon fertile déposé par les inondations de la Loire.

D'autre part, la Loire présente des variations de débits importantes pouvant aller de 11 m³/s (étiage) à 8000

m³/s lors des grandes crues du XIX^e siècle (1846, 1856, 1866).

Plus récemment en 2003, année caniculaire, le débit est descendu au mois d'août à 45, 50 m³/s et le 7 décembre de la même année il est monté à 3500 m³/s.

Depuis toujours, l'homme a voulu occuper le val et se protéger des crues, d'abord en construisant sur des buttes puis en élevant des turcies (Digues interrompues) et enfin des digues continues (les levées) délimitant ainsi un lit endigué suffisant pour que la Loire puisse continuer à s'écouler à son maximum sans inonder les terres habitées et cultivées.

Il y a donc des espaces importants entre les levées qui sont rarement occupés par l'eau. Ces espaces appartenant principalement à l'Etat, constituent le Domaine Public Fluvial (DPF)

Pourquoi l'idée de pâturage?

Jusqu'aux années 1950 ces espaces du lit endigué (DPF) étaient loués à des agriculteurs et à des éleveurs mais avec la déprise agricole, l'exode rural et l'abandon de l'élevage extensif nous avons assisté à l'embroussaillage croissant des bords de Loire malgré des actions d'entretien ponctuelles.

Des observations faites essentiellement sur le site de Guilly (35 km en amont d'Orléans) par le Conservatoire du patrimoine naturel de la région centre, opérateur du "plan Loire grandeur nature", montrent qu'en l'absence d'entretien mécanique ou naturel, seules quelques espèces végétales survivent voire prolifèrent, les saules et les peupliers croissent ensuite très vite, situation préjudiciable à la bonne gestion des zones inondables avec comme risques:

- obstruction du lit
- banalisation du paysage
- appauvrissement de la biodiversité

D'où l'idée apparue dans le Loiret, de faire pâturer ces espaces du lit endigué par des ovins en tenant compte qu'il est impossible voire interdit de poser des clôtures fixes qui gêneraient l'écoulement de l'eau lors des crues en formant un barrage avec toutes sortes de débris, ce qui implique le gardiennage.

C'est ainsi qu'est née l'Association pour le pastoralisme dans le Loiret.

Ci-après l'extrait du dossier de presse édité par cette association en novembre 1999:

1) Berger, Moulin de la Brèche, Guilly, 45600 Sully-sur-Loire.

L'association "Pour le pastoralisme dans le Loiret", née le 13 décembre 1995, a été créée dans le but d'organiser le pâturage comme moyen d'entretien des berges de la Loire. Ses membres fondateurs sont la Chambre d'Agriculture du Loiret, le Conservatoire du Patrimoine Naturel de la région Centre et le Syndicat ovin du Loiret.

L'objectif de l'association est de mettre en relation et d'animer les différents intervenants concernés par la mise en place du pastoralisme. L'action menée par l'association a été financée, en grande partie, par le Fonds de Gestion de l'Espace Rural (FGER).

La pluridisciplinarité de l'action menée a engagé de nombreux partenaires. Leurs préoccupations sont différentes mais convergent pour la restauration du pastoralisme dans le Loiret.

Membres fondateurs:

Chambre d'agriculture du Loiret, Conservatoire du Patrimoine Naturel de la région Centre, Syndicat ovin du Loiret.

Membres associés:

Association de développement du Sullias, Groupement d'Intérêt Cynégétique Loire, Fédération des chasseurs du Loiret, Environnement 2015, Naturalistes Orléanais, Association Départementale de l'Aménagement des Structures des Exploitations Agricoles, Fédération Départementale des Syndicats des Exploitations Agricoles, Flock-Book Solognot.

Partenaires administratifs, financiers et scientifiques:

Direction Régionale de l'Environnement, Direction Départementale de l'Équipement Subdivision de la Loire, Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt, Agence de l'Eau Loire Bretagne, Office National de la Chasse, EDF-CNPE de Dampierre-en-Burly, Équipe Pluridisciplinaire Plan Loire, Mairies de Sully-sur-Loire, de Dampierre-en-Burly, d'Ouzouer-sur-Loire et de Guilly.

Pour le pastoralisme dans le Loiret Dossier de presse novembre 1999

L'association a pris en charge la concrétisation de ce projet.

Deux sites ont été choisis: Guilly et Dampierre-en-Burly associés à deux troupes de type génétique différente; exigeant et dessaisonné (brebis Ile de France ou croisée FI avec Romanov pour Guilly), par contre une race rustique conduite en extensif pour Dampierre; l'effectif des troupes étant arrêté à 200 brebis. Mise en place d'un parc à moutons pour la chôme et la nuit à proximité du pâturage.

Une aide logistique à la vie du berger a été prévue: forage à Guilly et mise à disposition de douche municipale, prêt d'une caravane, etc.

Un programme de trois ans fut établi: 1997, 1998, 1999.

Le bilan s'est avéré négatif en ce qui concerne les FI et Ile de France: les milieux sont beaucoup trop pauvres pour ce genre de brebis conduites en élevage intensif.

En revanche le bilan est positif pour les Solognotes après deux années de tâtonnement. En effet les deux premières années il était fait appel à plusieurs petites troupes pour atteindre l'effectif voulu de 200 animaux. Les bilans des estives étaient très moyens: perte d'agneaux, perte de brebis, boiteries, etc.

Pour l'estive 1999 aucun propriétaire de solognotes ne voulait plus mettre ses brebis à pâturer en bord de Loire.

Un éleveur du Loir et Cher possédant cet effectif (200 bêtes) a accepté de tenter l'expérience.

Le bilan a été complètement positif: agneaux "profitant" bien, brebis résistant bien aux conditions difficiles de l'été: chaleur et sécheresse.

Depuis cette estive, cette troupe passe 6 mois de l'année en bord de Loire sur différents sites. Le succès est excellent. Les animaux ont un bon développement et sont en excellente santé.

Pourquoi avoir choisi la race solognote?

Le berceau de la race est proche.

C'est une race réputée pour être rustique, elle s'adapte aux conditions extrêmes de climat sur des sites aux

disponibilités d'alimentation peu choisies et variées.

Présentation succincte de la troupe:

Une présentation plus complète est en annexe.

La troupe appartient à un éleveur du Loir-et-Cher. Les animaux sont élevés selon leur potentiel de rusticité. L'élevage est réalisé en plein air, y compris pendant l'agnelage. Aucun apport d'aliment concentré ne complète la ration.

Les brebis sont mises en lutte début octobre pour que l'agnelage se fasse début mars.

La pousse de l'herbe couvre ainsi tous les besoins des brebis mères en lactation.

L'estive en bords de Loire commençant le 20 avril, les brebis arrivent suitées avec leurs agneaux de 1,5 mois environ.

L'estive en bords de Loire commençant le 20 avril, les brebis arrivent suitées avec leurs agneaux de 1,5 mois environ.

Présentation du berger:

Je suis né dans une ferme. J'ai fait des études agricoles jusqu'au BTS (1978).

De 1978 à 1982, j'ai effectué différents stages en élevage ovin (Cote d'Or, Indre, Allier, etc.) et en céréaliculture (Cher, Yonne). Ces stages étaient entrecoupés de périodes où j'étais aide familial sur la ferme de mes parents. Je m'installe en 1982 sur la ferme exploitée en fermage par les parents.

Il s'agit d'une ferme de polyculture élevage (35 ha de SAU, 150 brebis vendéennes inscrites à l'UPRA, un atelier de 8000 poulets label rouge).

Pour des raisons de santé, je suis contraint d'arrêter l'exploitation en 1987.

Tentative de reconversion en électronique: je fais une formation dans ce domaine de 1989 à 1991. Retour à l'agriculture comme salarié agricole: je suis chauffeur de tracteur de 1993 à 1998. Parallèlement à ma vie professionnelle, je me découvre une passion: La Rivière de Loire au travers de sa navigation.

Et au printemps 1999, on me demande si je veux garder une troupe de Solognotes en bord de Loire. J'accepte et depuis je garde une troupe de 200 à 250 brebis solognotes suitées en bord de Loire où je me suis installé.

Expérience intéressante, étonnante et déroutante par rapport à ce que j'avais appris en théorie.

Description générale des sites où sont gardées et évoluent les brebis.

Tous les sites font partie du DPF avec quelques exceptions: dans le méandre de Guilly où une partie est privée. Le tout étant géré par le Conservatoire du patrimoine naturel de la région centre.

Ces terrains sont donc directement en bord de Loire ou à l'intérieur de méandres englobés dans le système de levée pour servir de champ d'expansion des crues (voir photos, voir cartes Guilly et Germigny).

Le climat

Au niveau des bords de la Loire, sur les bancs de sable du lit apparent ainsi que dans le *Grand Rio* (situé dans le méandre de Guilly), les mesures thermométriques montrent que la température superficielle des sables de Loire peut avoisiner 50°C au cours de certaines journées estivales. Ainsi

ces espaces présentent un régime thermique local et temporaire (mois d'été) assimilable à celui de fleuves tropicaux.

Le climat est humide en début de saison et sec pendant l'été.

Les sols

Les sols sont sableux avec très peu d'humus voire pas du tout. Ils sont donc très pauvres et très "séchants" l'été.

Toute la végétation herbacée est grillée à partir du

15 juin.

Malgré l'eau de la nappe du fleuve, les peupliers perdent leurs feuilles à partir du 15 juillet.

La végétation

75 à 100% des surfaces des bords de Loire sont occupées par une végétation principalement ligneuse: buissons (ronces, aubépines, prunelliers...) mais aussi de boisement à base de robiniers faux acacias, chânaie et

peupleraie dégradées.

Les prairies et pelouses sur sable ainsi que les cariages et les roselières au bord de l'eau se partagent le reste des surfaces.

Le gardiennage,

Première expérience

En 1999, le site mis à la disposition de la troupe est une bande de terrain en bord de Loire de 4 à 5 km de long sur 100 à 500 m de large. D'un côté la rive du fleuve délimite ce secteur, l'autre c'est un simple chemin. Une île bordant cette bande de terre, à l'aval sur 1 km, n'en n'est séparée que par un chenal de 100 m de large ayant des hauteurs d'eau de 10 à 30 cm au moment de l'étiage.

Un parc en grillage à mouton, fixe, de 1 à 2 ha est aménagé à proximité, ainsi que l'emplacement pour une

caravane. Avec les brebis arrivent également des claies en bois qui assemblées avec des barres de fer feront un indispensable parc de tri pour les manipulations nécessaires (tonte, passage au pédiluve, traitement antiparasitaire, s'il y a besoin, etc.).

Voilà le cadre où doivent vivre durant 4 à 5 mois, l'été, 250 brebis solognotes suitées (450, 500 ovins au total), un chien et le berger.

Déroulement d'une journée de garde

Au lever du jour départ vers la zone à pâturer.

Quand les brebis sont "*saoules*", avec de gros

bedons, rentrée au parc pour chômer et ruminer tranquillement à l'abri des mouches et de la chaleur.

En fin de journée (4 , 5 heures avant la nuit) elles sont reconduites vers la zone du matin pour manger, jusqu'au

coucher du soleil.

Stratégie au départ, observation, adaptation.

La bande en bord de Loire est découpée en zones de 300 à 500 m de long et pâturées successivement. Les limites de ces découpages sont fixées à l'occasion d'une percée dans la végétation, d'un ancien passage ou autre.

A la sortie du parc, la troupe (brebis et agneaux) est

guidée dans la zone que j'ai choisie et, arrivé dans celle-ci, je me mets en retrait et j'observe humblement le comportement des animaux dans un tel milieu, tout en veillant au non franchissement des limites fixées, bien évidemment.

Premières observations.

Les animaux se dispersent, se déplacent beaucoup tout en ingérant de la nourriture (une bouchée de graminée, une bouchée de broussailles, une bouchée de feuilles sèches, etc.). Pour reprendre une formule d'un personnage estimé, organisateur de cette journée sur le gardiennage j'ai nommé,

Monsieur Louis Reveleau "*elles se font leur menu*". Conséquence d'un tel comportement: tout le monde est rapidement en limite de zone et il faut donc les faire revenir. Elles font ainsi plusieurs demi tours par garde...

Au bout de deux mois d'un tel manège, on s'adapte.

Adaptation.

Vu le comportement de la troupe, j'ai pensé qu'il était nécessaire de leur donner une zone bien plus longue: 1 km environ. C'était la bonne décision. Ainsi les animaux peuvent mieux choisir leur menu.

A une extrémité du parcours, j'ai établi un second enclos en clôture légère électrique et disposé une cabane de

berger à proximité. Chaque zone bénéficie ainsi de son parc à proximité.

J'appellerai "*camp de base*", le camp avec parc fixe et grosse caravane "*bivouac*", celui avec parc mobile et cabane de berger.

Nouvelle stratégie de garde.

A la sortie du parc, je dirige les bêtes vers telle ou telle zone. Elles y font leur circuit tout en composant leur menu.

Je les suis de loin pour veiller au non franchissement des limites notamment pour leur faire faire demi tour en bout

de zone.

Quand elles sont de retour au niveau du parc elles rentrent souvent d'elles mêmes. Pour se reposer et chômer tranquillement.

Comportement alimentaire.

Le comportement des brebis élevées dans ces conditions est atypique, opportuniste, variant d'une année à l'autre en fonction de conditions subtiles pas toujours maîtrisées par l'observateur.

L'observation m'a appris qu'elles ingèrent de tout pour faire leur "*salade*" (y compris du millepertuis, de l'écorce de fusain, du datura, de la ciguë, des glands, etc.) selon un ordre et des quantités bien à elles et qu'elles s'en portent très bien.

Donc broutage de graminées et autres, abrutissement de buissons selon leur bon vouloir... Il leur faut de la diversité, afin qu'elles puissent varier leur menu à loisir: les bêtes ne s'en portent que mieux, sont plus joyeuses et se laissent mener plus gentiment. Donc, elles sont en meilleur état.

Les deux, trois premières années de garde je restais deux semaines dans chaque zone, maintenant je ne reste qu'une semaine.

Comportement par rapport à la diversité de la flore:

Plante recherchée acceptée ou refusée

Ce chapitre est représentatif de leur comportement alimentaire en général. Pour l'illustrer je citerai quelques exemples:

La première année de garde quand les brebis rencontraient des pieds de tanaïs dans leur circuit, elles se précipitaient dessus, en mangeaient quelques feuilles et continuaient leur chemin.

Je me disais: "*elles raffolent de cette plante...*"

Je n'ai plus jamais observé cette précipitation envers la tanaïs.

Pendant sept ans les brebis ignoraient purement et simplement le bouillon blanc.

La huitième année une vieille brebis s'est mise à se délecter de cette plante; notamment de son inflorescence. D'autres brebis l'ont imitée en broutant indifféremment l'inflorescence, les feuilles et même la tige.

Episode montrant l'opportunisme, la capacité d'adaptation à des conditions difficiles.

En 2003, l'année de la canicule, la troupe a été gardée pendant 4 mois (du 15 juillet au 15 novembre) dans le

méandre de Guilly.

Les bêtes ont très bien vécu cette estive dans ce

milieu difficile (au 15 août, même les feuilles de chênes étaient grillées). Sûrement en prévision de cet épisode difficile, les chênes ont plus fructifié que d'habitude. Les brebis en ont bien profité. Ce qui n'a pas rendu la garde des

brebis plus aisée: les glands étant une nourriture euphorisante et excitante. D'autant plus que cette année là, je n'avais pas un chien performant... Sujet que j'aborderai ultérieurement.

Comportement atypique pour abroutir des feuilles trop hautes.

L'attitude classique est de se dresser sur les pattes arrières et de s'appuyer avec les pattes avant sur le tronc ou la branche possédant ces feuilles.

Malheureusement cette technique n'est pas toujours possible, le tronc ou la branche en question étant quelquefois

trop jeune et trop flexible. Qu'à cela ne tienne, les brebis les coincent entre la ganache et le cou et se déplacent avec la mâchoire de côté jusqu'à atteindre les dites feuilles.

Ce qui fait la joie de leurs congénères qui accourent en voyant cette aubaine.

Les îles

Comme déjà spécifié précédemment certains sites présentent des îles.

D'aucun vous diront "mais il n'y a rien à manger sur ces îles"... erreur!... Ces bêtes-là y trouvent leur bonheur. Abrouissage de saules, feuilles de peupliers tombées,

carex, etc.

Ainsi quand je le juge possible et que je peux traverser en bottes (30 à 40 cm d'eau), tout le troupeau y passe. Moi devant, appelant les brebis, le chien derrière, poussant, tout le monde est regroupé puis guidé sur l'île.

Le chien

C'est l'outil et auxiliaire indispensable pour ce type de pratique.

Le chien peut être amené à travailler par grosses chaleurs et doit faire respecter les limites. Il faut qu'il soit résistant à la chaleur, courageux et capable de travailler en ligne droite. J'ai donc porté mon choix vers le produit d'une chienne border collie saillie par un berger beauceron. C'était un bon choix.

Il est important d'avoir un chien de travail efficace, obéissant, courageux; "*Un chien brave.*" Dans ce type de territoire les brebis doivent être contenues dans des espaces côtoyant des cultures, des routes ou simplement des propriétés où elles ne doivent pas aller, les limites étant

matérialisées par de simples chemins une lisière de futaie ou une simple percée dans la végétation buissonnante.

D'autre part il faut faire respecter ces limites dans un milieu couvert, fermé... Dans ces conditions le berger voit rarement le troupeau dans son entier.

Le couple chien-berger doit se déplacer et, dès que des brebis sont repérées hors zone, elles sont rapatriées dare-dare grâce au chien.

Ce rapatriement s'accompagne souvent d'engueulades envers les fautives.

Si le chien est performant, quelquefois de simples haussements de ton suffiront.

Particularité de la garde à l'oreille.

Certaines zones à pâturer sont plus ou moins pénétrables par l'humain. Il a fallu donc mettre en place la stratégie de la garde à l'oreille. Stratégie envisageable suite aux observations de comportement que j'ai cité plus haut et que je rapporte:

- Malgré la dispersion de la troupe, le déplacement général est unitaire: les lignes de dos sont parallèles avec les têtes dans la même direction.

Les sons disponibles sont:

- les sonnailles, une pour 30 brebis.

- les bêlements: en effet dans un milieu fermé, touffu les bêtes s'appellent entre elles constamment.

Concentration aidant, il faut donc diagnostiquer la position et la direction de déplacement de chaque son.

Autre indice nécessaire: les quelques lignes de dos et têtes que l'on peut apercevoir entre les branches ou buissons.

Petites astuces pour savoir si tout le monde est présent dans le parc en fin de garde: il suffit de compter les brebis noires (il y a toujours quelque brebis noires dans la troupe) et les sonnailles.

Utilisation du parc de tri amovible. Pathologies rencontrées. Le parasitisme.

Les diagnostics se font à partir d'observations étayées par 3 à 4 analyses coprologiques durant l'estive.

Les agneaux sont traités une fois, au printemps, contre le ténia.

Les brebis par contre sont peu sujettes au parasitisme.

Les agneaux mâles sont sevrés vers le 20 juillet. La tonte des brebis adultes s'effectue courant juin.

Bilan.

Après dix années de pastoralisme en bord de Loire, différentes études montrent que l'impact de cette pratique est indéniable: c'est un formidable moyen d'entretien du lit endigué de la Loire et un facteur de maintien ou de restauration de la biodiversité.

Ce type de pastoralisme extensif permet de maintenir les milieux ouverts existants (pelouses et prairies d'intérêt communautaire). Ou bien, lorsque ces milieux sont restaurés à la main, les animaux broutent les repousses des buissons et des taillis qui ne se développent plus, laissant la

place à la flore herbacée.

Compte tenu de ces résultats, le Conservatoire du patrimoine naturel de la région centre et la Région sont très

satisfaits des résultats obtenus, mais les contraintes administratives sont pesantes pour l'extension d'une telle opération.

Annexe

Présentation de la troupe, de l'éleveur et de l'exploitation.

Simple berger je laisse la parole à l'éleveur moutonnier Didier Crèche dont la troupe passe l'été en bord de Loire sous ma garde.

Elevé dans une ferme en Sologne à Cour-Cheverny, polyculture-élevage (lait), vigne, asperges, céréales.

Etudes secondaires à Blois.

J'ai effectué plusieurs stages en élevages laitiers et céréales avant de passer un concours auprès d'une école de vacher dans l'Aisne et un autre à l'école de berger de Montmorillon: accepté aux deux, j'ai choisi Montmorillon vu que je ne connaissais pas l'élevage ovin.

Ce fut une révélation.

Tout me plut dans le mouton, même la tonte qui m'a permis de bien vivre pendant 4 ans comme tondeur professionnel.

Après 4 années de pérégrination à travers la France comme tondeur et berger au moment des agnelages le moment de se fixer arriva.

Installé en GAEC avec mon frère en 1980, nous reprenons une ferme orientée vers l'élevage, en Sologne à Chemery.

Nous reprenons avec l'exploitation un troupeau d'une centaine de brebis à base de Berrichons de l'Indre et achetons autant d'agnelles vendéennes inscrites à l'UPRA dans l'intention de monter un élevage de reproducteurs.

Tout le troupeau ovin est conduit en intensif: 3 agnelages en deux ans...

A coté de cela nous engraissons des bovins (génisses, taurillons) et avons repris avec la ferme un élevage de veaux de lait en batterie avec Sanders et un élevage de 100 mères lapins.

Après 5 années, nous sommes en quasi-situation de faillite. Due en partie au potentiel des terres très médiocre, à l'instauration des quotas laitiers qui entraîna une baisse des

cours de la viande, d'une énième crise des veaux aux hormones, des cours du mouton toujours au plus bas et, pour couronner le tout, une grave épidémie de myxomatose dans l'élevage de lapins.

Pour faire face à tous ces problèmes, nous appliquons une thérapie de choc.

- Suppression de tous les ateliers en deux ans.

- Mise totale de l'exploitation en jachère.

- Création d'un atelier de gavage de canards avec transformation et vente directe des foies et des carcasses.

Au bout de cinq ans, nous redressons la barre, vu que nous payons nos premiers impôts.

En 1990 et en 1992 nous réinvestissons dans un très petit troupeau de moutons solognots (7 au départ), cette fois-ci pour meubler la ferme. Les vaches réapparaissent 1 ou 2 ans après et c'est reparti pour un tour.

Aujourd'hui, nous avons 220 brebis solognotes, entre 150 et 200 génisses limousines, 3000 poulets de ferme et nous transformons l'équivalent de 4500 canards environ par an.

Nous sommes toujours deux associés mais nous avons maintenant cinq salariés.

Vu le peu de temps dont nous disposons nous avons choisi un troupeau de moutons solognots conduit en système extensif

C'est un animal rustique, très bien adapté à notre région (très humide l'hiver mais très "séchante" l'été).

De plus c'est une brebis à la couleur rousse qui est très appréciée pour son esthétique.

Dans la mesure où le troupeau de moutons n'est plus l'activité principale, il m'a paru important de sauvegarder notre race locale et depuis 1998, je suis le président du flock-book solognot.

* * *

Le troupeau s'est constitué de la manière suivante:

- Achats de reliquats de troupeaux voués à la disparition chez de petits éleveurs locaux (une quinzaine de brebis en tout).

- Ensuite garde systématique de toutes les agnelles jusqu'à la constitution d'un troupeau de 200 brebis.

Le troupeau est conduit de la manière la plus économique possible sans apport de concentrés pour les brebis et les agnelles. Seuls les agneaux mâles destinés à la boucherie sont complétés à l'herbe après quatre mois.

Les brebis sont sur le siège d'exploitation 2,5 mois environ pour l'agnelage qui se passe en plein air intégral au mois de mars sur des cultures dérobées (ray-grass + navets).

Au 20 avril départ en camion vers les bords de Loire près de Sully/Loire. Début novembre retour en camion en Loir-et-Cher, direction les bord du Cher, plus exactement dans les prairies du Fouzon où elles sont parquées sur des repousses de fauches tardives (fauches effectuées après le 20

juin).

Prairies du Fouzon: Site classé *Natura 2000* pour la richesse de sa flore (plusieurs plantes classées au niveau national et européen) et de sa faune (lieu de nidification du courlis cendré et du râle des genets). Site géré, tout comme certains bords de Loire, par le Conservatoire du patrimoine naturel de la région centre.

Fin janvier: départ à pieds pour regagner le siège d'exploitation distant de 25 km où elles resteront jusqu'au 20 avril suivant.

Les brebis arrivent donc en bord de Loire avec des agneaux de 1,5 mois environ.

La tonte et les soins se passent sur place.

Les agneaux mâles sont sevrés vers le 20 juillet à l'âge de 4 mois et ramenés à la ferme pour y être complétés.

Les brebis sont traitées une fois à l'agnelage contre les strongyloses.

Aucun apport de foin lors de l'estive sur les bord de Loire. La quantité totale de foin consommée par an représente la récolte d'un hectare soit 3 à 4 tonnes.

Dans cette organisation les brebis expriment au maximum leur potentiel de rusticité qui se traduit par des pertes relativement faibles (10 à 15 % sur les agneaux et 2 à 4 % sur les brebis).

Par an, chaque brebis donne en moyenne 1,4 agneaux commercialisés.

La majorité des agneaux mâles est vendue à la boucherie, quelques uns à la reproduction.

Les agnelles non utilisées pour le renouvellement sont vendues pour la reproduction à d'autres éleveurs.

Bibliographie

Jean Raoul Vuillermet: "Sigloy, le Val et la Loire", *Etudes Ligeriennes*, 2006.

Association "*Pour le pastoralisme dans le Loiret*": Orléans. Dossier de presse. 1999.

François Hergott, "*Un exemple de gestion d'un espace naturel alluvial à l'aide du pâturage*", Conservatoire du patrimoine naturel de la région centre. 2001



21 — **En Sologne** - Un Berger

Coutant Daubry, éditeur

GARDIENNAGE DES CHEVRES EN HAUTE-PROVENCE: TEMOIGNAGE

Gérard LOUP ⁽¹⁾

Résumé: Notre installation dans cette région du sud-est date des années 1970.

Le troupeau est composé de chèvres chamoisées croisées et de Provençales.

Le gardiennage tient une large place dans le système de conduite. Nous avons essayé de l'analyser pour l'adapter aux différents milieux.

Le lait est entièrement transformé sur place avec une commercialisation de proximité.

C'est dans la mouvance des années 70, alors qu'originaire de Paris et préparateur en Pharmacie, je change complètement d'orientation et décide avec ma compagne Nicole (de niveau bac) de devenir berger. Pour ce faire je suis d'abord un BPA ovin viande à Carmejane (Alpes de Haute Provence) puis nous choisissons de nous installer sur mon lieu de stage, au village de Puimichel. Nous avons alors la possibilité d'occuper une vieille ferme sur la commune, à St Firmin, et d'exploiter 60 hectares de collines. Comme nous ne pouvons pas nous installer en brebis, nous achetons un troupeau de 14 chèvres rustiques. En 1981 nous achetons une autre ruine et à l'aide de la DJA nous pouvons aussi augmenter le troupeau pour atteindre une cinquantaine de têtes, pour moitié chamoisée croisées et pour l'autre Provençales.

Pour nous il était impossible de faire ce métier sans pastoralisme, avec une race de chèvre rustique, adaptée au climat méditerranéen rude et contrasté: sécheresse presque toute l'année, mistral fréquent et hiver froid. Nous optons donc pour le choix logique de garder en utilisant, par une conduite extensive, la ressource naturelle, à savoir les parcours sur les landes du plateau de Puimichel (700 m d'altitude).

Les premières années aucun complément (céréales) n'était donné. Les chèvres sont gardées toute l'année toute la journée, sauf s'il pleut ou s'il neige, dans ce cas du foin est distribué.

Aujourd'hui l'exploitation comprend 10 hectares de cultivables à Puimichel, 11 hectares (à l'arrosage) dans la vallée de la Durance et 120 hectares de collines, En 2004 un GAEC a été créé avec mon fils qui comprend la culture de luzerne, sainfoin et orge, un troupeau de 120 chèvres laitières (avec une moyenne de lactations chez les adultes de 650 kg) en transformation fromagère et 18 équins. Les collines reviennent à 8 € l'hectare, les restoubles (chaumes), les lavandes et les sauges sont à disposition pour les voisins.

Les chèvres sont maintenant complémentées pendant la traite, à raison de 600 g (2/3 orge et 1/3 maïs) en période de lactation (200 g le matin, 400 g le soir), 200 g en période de tarissement, et en période de gestation on remonte progressivement le dernier mois à 600 g. Les chèvres sont toujours gardées toute l'année, sauf en cas de pluie et de neige, matin et soir. Depuis 10 ans la conduite a été facilitée par la mise en place de parcs (5 fils électrifiés) sur plus de 70 ha qui

permettent de souffler un peu les jours trop chargés ou bien l'hiver... à condition qu'il n'y ait pas d'attaque de chiens! On arrête de leur donner du foin à l'auge fin avril, dès que les feuilles de chênes apparaissent. L'hiver elles consomment surtout l'aphyllante, le genévrier et le thym. On ne donne jamais de foin après la garde pour éviter qu'elles consomment moins en parcours. L'aphyllante est idéale pour l'hiver car très appétente, et excellente pour les bêtes en début de gestation. Une demi ration de foin est donnée en hiver par sécurité, en cas de gelée.

Dans les années 70 la majorité des troupeaux des néo ruraux étaient des Alpines, voire dans quelques cas des Saanen. Nicole et moi étions les seuls à avoir des chèvres du "pays". Pour nous il était inconcevable de vivre de nos collines sans un troupeau rustique Provençal. Puis quelques autres chevieriers se sont intéressés à notre élevage et à cette chèvre. Cette chèvre rustique est bonne laitière, robuste elle est adaptée aux parcours. Dans les années 94/95 avec 3 / 4 éleveurs nous avons décidé de créer l'association de sauvegarde de la chèvre commune Provençale, avec l'aide de Laurent Avon (Institut de l'Elevage). Jean-Jacques LAUVERGNE (INRA) s'est ensuite intéressé à notre race de 1998 à 2002, et plus particulièrement à ses patrons colorés, puis la race a été reconnue d'abord par l'instauration d'un code race (41) et par son ajout à la liste des races reconnues par le ministère de l'agriculture. Elle fait partie des races pouvant bénéficier de la mesure agri-environnementale "race menacée". Depuis 1999 un registre des animaux purs est tenu par l'Institut de l'Elevage (C. DANCHIN-BURGE) et actuellement environ 800 animaux existeraient chez une vingtaine d'éleveurs. Enfin en 2004 nous avons pu bénéficier d'un financement "LEADER" qui nous a permis de développer des outils de communication (plaquettes, affiche, site internet), de cryoconserver la semence de 3 boucs de lignées originales, et de réaliser un inventaire exhaustif (en 2004 et 2005) des derniers éleveurs traditionnels qui auraient pu conserver quelques exemplaires de la race dans les départements du 04, 83, 84, dans le Nord du 06 et dans le 05 à la limite de la Drôme. Malheureusement aucun troupeau d'importance n'a été découvert, tous les anciens éleveurs ont vendu leurs chèvres ou croisé leur cheptel avec des boucs chamoisés ou Rove.

Le fromage: on vend l'image de la Provence, des collines, des senteurs. C'est un produit naturel, authentique, fait à partir d'une lactation naturelle adaptée à l'animal et à la conduite pastorale, qui donne un lait plus riche en matière grasse, avec un caractère chèvre dominant, une douceur de pâte et un rendement intéressant.

1) Les Provins, 04700 Puimichel

Un des fromages que nous fabriquons est le Banon (AOC). Ce fromage est une histoire d'amour entre éleveurs malgré les difficultés rencontrées dans les démarches pour faire reconnaître l'appellation. C'est un produit difficile à fabriquer, à maîtriser sous la feuille de châtaignier mais porteur d'images. C'est le produit phare pour notre exploitation, mais le lactique reste quand même la production principale. Le Banon représente environ 40% du chiffre d'affaires, nous fabriquons entre 500 et 600 Banons par semaine. Les fromages sont vendus à 60% à des affineurs, et nous ne faisons qu'un marché par semaine à 12 km. Nous vendons également à des restaurants et des épiceries situés au maximum à 35 kilomètres de l'exploitation. Enfin le reste part par transport frigorifique hors département. Nous rentabilisons notre litre de lait à 2 € 40, mais cela demande un montant élevé de main d'œuvre et de temps.

La garde de la chèvre est une pratique bien particulière car c'est un animal très sensible et sujet au stress. D'autre part le contact quotidien par la traite la rend très proche de l'homme. Son comportement alimentaire est très capricieux et ce qu'elle aime d'abord... est le meilleur! Elle cherche toujours la diversité, se montrant gourmande et curieuse. C'est donc l'animal idéal pour nos collines, où l'on trouve une bonne complémentarité entre végétation arbustive et herbacée, dont les dominantes sont les aphyllantes de Montpellier, le chêne blanc, et les génévriers.

La chèvre a un rythme et un comportement différent de la brebis sur un parcours. Elle alterne de façon assez régulière les périodes de prélèvements et de rumination. Son comportement capricieux implique une garde active, avec des déplacements fréquents. Je ne reste jamais au même endroit longtemps pour éviter qu'elles ne se lassent. Une garde active comprend des périodes de "relance", où l'on présente des zones nouvelles: zones arbustives (gorges, vallées), puis herbacées, avec aphyllantes et thym etc., l'été la "relance" inclut la présence d'eau pour stimuler l'appétit et éviter qu'elles attendent la fin du livre que lit le berger! les landes doivent être toujours pâturées avant les prairies temporaires composées de luzerne et sainfoin, bien adaptées au plateau. Les prairies de graminées sont difficiles à planter, surtout ces 3 dernières années en raison de la sécheresse. J'utilise mes prairies en *soupage*: après le parcours, c'est un peu la cerise sur le gâteau avant le retour à la chèvrerie. Néanmoins la luzerne est assez difficile à faire manger, elles ne restent guère longtemps, alors j'y vais par séquence landes/luzerne. Cela évite la météorisation (quoique!?!?). Le comportement est très différent avec le sainfoin qui est bien plus appétant, mais attention au goût du fromage: il donne une certaine amertume en vert!

La chèvre est très sensible au stress (bruit, inquiétude, peureuse... et curieuse!), elle préfère rester près ou pas trop loin du berger. Il faut donc savoir être présent et absent pendant la garde. En cas de rupture de tranquillité (hélicoptère, chien errant...) je les appelle pour les rassurer pour éviter la panique. Mon chien est toujours près de moi, au pied, jamais divagant. Il faut rester calme et ne jamais trop intervenir avec le chien ou la voix.

La garde est donc active, avec des déplacements

fréquents, mais il faut éviter qu'elles ne dépensent trop d'énergie: le but est qu'elles fassent du lait! Mon expérience m'a montré qu'entre des chèvres gardées, seules dans les parcs ou gardées en chèvrerie les jours de pluie avec du foin, il y a 20 litres de différence par jour en faveur de la garde. La garde doit être calme et raisonnée. Un bon chevrier paie une bonne partie du salaire par le lait de la garde. Les frais d'alimentation sont peu élevés puisque l'animal prélève le maximum à l'extérieur, nous ne donnons que 200 kg de foin par chèvre et par an (en fonction des sécheresses et des hivers).

Le chien est un outil, un compagnon indispensable à la garde. La chèvre est un animal à comportement assez individuel, capricieuse et têtue: sans chien le troupeau serait difficile à contrôler, surtout près des cultures (et surtout celles des voisins!). Le chien aide à canaliser la garde. Même si les chèvres sont combattives, elles craignent le chien. Il faut avoir des chiens à la fois calmes mais qui sachent s'imposer quand elles agressent. Il faut travailler le stop parfait pour éviter les morsures, surtout sur les mamelles. Il faut pouvoir travailler à distance avec des chiens souples... afin d'éviter de courir après son troupeau, le but étant toujours de faire du lait! Je n'imagine pas une garde sans chien et la relation Homme Chien Chèvre qui s'installe est magique.

Le métier de chevrier est complet et passionnant, il va de "l'animal à l'assiette".

La garde est aussi un moment où l'on se repose, on lit, on prend le temps de souffler (quand tout se passe bien!). Cela casse le rythme de la journée, avec la traite, la fromagerie, le commercial. C'est un moment important de surveillance du troupeau, qui permet d'observer le comportement de chaque individu et de repérer les manques d'appétits, les boiteries.

C'est une passion, un vrai métier. Toute une vie.

L'auxiliaire de gardiennage indispensable est le chien.

Lors de notre installation nous avions un chien de berger aveyronnais, chien noir de taille moyenne.

A l'examen des différentes races existantes, aucune ne nous convenait.

- Le Beauceron, trop gros, trop puissant pour un petit troupeau;
- Le Pyrénéen, trop petit pour se faire respecter, trop vif, trop mordeur avec des aboiements trop importants;
- Le Border-collie, chien de taille idéale, mais trop craintif et trop près du berger.

Nous avons fait un croisement de ces trois races. Un ami éleveur et dresseur nous a offert deux chiots:

- Un mâle, beauceron * Border-collie
- Une femelle pyrénéen * Border-collie

Actuellement nous avons des chiennes de taille moyenne; excellentes pour parer les chemins et les champs, ainsi que pour faire la ligne. Elles sont vives, passionnées, n'aboient pas trop et sont très affectueuses.

VARIA



Chèvre provençale du troupeau de M. G. Loup, photo Mme Guinamard (Institut de l'Élevage) (voir page 113)

L'ELEVAGE OVIN DE M. LECUYER

Louis REVELEAU, Jeanine BEELEN-REVELEAU ⁽¹⁾

Résumé: Cet élevage, marginal dans son fonctionnement par rapport à la majorité des autres, à notre avis, méritait qu'on s'y arrête et qu'il figure dans nos colonnes, pour rendre un hommage, certes modeste, mais appuyé à cette famille d'éleveurs rigoureux qui, quelque part défient certaines règles préétablies en matière de gestion génétique d'une population ovine.

Trois générations se succèdent dans la création et la conduite de cet élevage: tout d'abord Maurice Lécuyer, dans les années 1950, puis son fils Jean-Paul et actuellement son petit-fils Benoît.

Le mode de conduite en circuit fermé de ce troupeau, depuis presque un demi-siècle sans introduction de mâles de l'extérieur, a retenu notre attention.

Historique

Monsieur Maurice Lécuyer exploitait dans l'Oise une ferme de cultures jusqu'en 1951.

En août de cette année-là, il prend une exploitation de 300 hectares en Thiérache, dans le Saint-Quentinois, sur la commune de La Ferté-Chevresis. Les sols en sont des limons profonds sur substrat calcaire. Les cultures traditionnellement pratiquées sont le blé, les betteraves à sucre et fourragères, ainsi que l'avoine pour les chevaux et la luzerne.

Le cheptel vif comprenait une quinzaine de vaches laitières et 400 brebis de type Île-de-France, conduites par un berger polonais et d'une prolificité de 0,8. La reprise atteignait 70 millions de francs de l'époque, en grande partie avancés par le notaire. Il devenait impératif d'intensifier pour honorer les remboursements bien évidemment élevés.

Pour ajouter aux difficultés, il faut noter que pendant un an, M. Lécuyer a dû conduire les deux exploitations en simultané, c'est-à-dire 500 hectares!

Les deux fils de la famille ont dû travailler avec leur père, avec des activités secondaires: élevage de

pigeons et de canards.

M. Lécuyer, par nécessité ou par nature, a le goût de la performance. La ferme, qui comptait 15 vaches à l'origine, est arrivée, quelques années plus tard, à 80. Le type génétique est tout naturellement orienté vers la hollandaise. Traite à la main, trois fois par jour, une vache dans le troupeau, arrive ainsi à 9600 litres dans l'année!

Nous insisterons essentiellement sur l'intensification du troupeau ovine. Soulignons que M. Maurice Lécuyer n'avait aucune formation sur la conduite de l'espèce ovine. C'est le berger qui a initié les membres de la famille à celle-ci, étant entendu, qu'à cette époque, il possédait des brebis dans la troupe, chez lesquelles les naissances doubles étaient fréquentes. Pour faciliter la reconnaissance, on ne coupait pas les queues.

Très vite, M. Lécuyer prend la décision d'orienter la sélection sur les naissances gémellaires, critère technico-économique susceptible d'augmenter rapidement le chiffre d'affaire. Pour mémoire, celui-ci représentait 20% du produit brut de l'exploitation.

Stratégie de gestion du troupeau ovine

Rappelons que la prolificité est de 0,8 alors que celle des brebis appartenant au berger est voisine de 2.

Dans un premier temps, c'est-à-dire dans les années 50, les béliers achetés sont des animaux issus de naissances doubles. Dans les troupeaux d'où viennent ces béliers, M. Lécuyer achète des femelles "triples", même si elles ne sont pas conformes aux canons de la race Île-de-France. Dès cette époque, l'éleveur tourne le dos aux standards de la race. Il participe à des concours itinérants, à savoir: un jury qui se déplace d'élevage en élevage et qui réalise un classement global du troupeau. Les résultats sont décevants: mauvaises toisons, conformations qui laissent à désirer, etc.

En 1963, M. Lécuyer prend alors la décision de se

tenir à l'écart, de pratiquer sa sélection avec ses propres critères, même de ne plus introduire de mâles venant de l'extérieur. Ainsi, depuis 1963 jusqu'à nos jours, aucun reproducteur utilisé dans l'élevage n'est venu d'ailleurs.

Ce type de conduite était totalement novateur: faire reproduire un troupeau en circuit fermé ne s'était jamais vu, aussi contact a-t-il été pris avec M. Ortavant, chercheur à l'INRA, pour savoir comment gérer la constitution de lots et la rotation des béliers dans ceux-ci. La consanguinité restait tout de même l'épouvantail; de plus, aucune référence n'existait dans les conduites classiques.

1) Professeur de zootechnie (ER), 17 rue du Val de Droue, 78120 Orphin

Méthodologie

Les 400 brebis sont divisées en 12 lots, avec un bélier pour chacun d'eux; 10 agnelles de renouvellement sont conservées par bélier, ce qui intègre une forte pression de sélection.

On conserve toutes les femelles issues de naissances doubles, bien évidemment au détriment d'autres caractères morphologiques. Décision est prise de constituer une mémoire pour organiser la reproduction. M. Jean-Paul Lécuyer établit des fiches manuellement (cf. annexes), à partir d'exemples tirés d'un journal anglais. Quatre générations sont répertoriées; on y fait appel pour la mise en lutte.

Ces accouplements raisonnés sont à rapprocher des modèles mis en place pour la gestion du troupeau de mérinos de Rambouillet.

Situation actuelle

En 1968, les deux fils de Jean-Paul Lécuyer reprennent la ferme.

M. Benoît Lécuyer exploite actuellement 80 hectares avec 300 brebis. La conduite est toujours la même, c'est-à-dire aucun apport extérieur de reproducteurs. L'informatisation a peut-être pris un peu d'importance dans le choix, le marché étant devenu exigeant sur ce point.

Les qualités d'élevage sont par ailleurs très suivies pour les animaux de renouvellement, à savoir: la facilité de mise-bas, l'adoption des nouveaux-nés, les qualités laitières

Quelques originalités dans le fonctionnement de cet élevage

Ce troupeau vit en circuit fermé depuis 4 décennies. Preuve est faite qu'avec une sélection ciblée sur la prolificité dans une race comme l'Île-de-France, celle-ci peut se situer actuellement et de façon durable à 2,22 (2,04/2,35). La mortalité néonatale se limite à environ 10% et 12% de la naissance à la vente.

Le revenu de l'élevage ovin représente 30 à 40% de

On peut noter que cet intervalle de quatre générations a été appliqué dans tous les cas de gestion de reproducteurs en circuit fermé.

A la question: "avez-vous remarqué des problèmes liés à ce type de conduite?", M. Jean-Paul Lécuyer répond par la négative.

Tous les facteurs étant mis en œuvre, la montée en puissance de la prolificité, objectif majeur recherché, a été rapide. On peut avancer que de 1953 à 1972, celle-ci est passée de 1,05 à 2 ou plus.

En 1972, suite au départ du berger, il y a une forte diminution d'effectif: on passe de 450 à 150 brebis. Le système de conduite reste le même, la pression de sélection diminue, mais les performances restent stables.

des mères, celles-ci ayant un effet certain sur l'amorce des vitesses de croissance, dont sur le poids des carcasses qui atteignent actuellement 20,260 kg de moyenne, pour un poids vif à la vente de 42,100 kg, à l'âge de 140 à 144 jours.

Pendant les périodes d'agnelage (novembre et avril), la surveillance est très soutenue, y compris la nuit. Avec une chambre bien aménagée au dessus de la bergerie, dotée d'un hublot de surveillance, tout est mis en œuvre, notamment pour les adoptions des agneaux surnuméraires, afin de limiter voire d'éviter l'allaitement artificiel.

celui de l'exploitation, par ailleurs céréalière et betteravière.

Élément important à noter: les phénotypes sont de type "archaïques" au sens intéressant la diversité génétique dans la race Île-de-France, telle qu'elle a évolué par ailleurs. Autrement dit, le standard actuel de la race ne serait plus applicable à ce troupeau. Déjà M. Maurice Lécuyer avait "claqué la porte" aux concours itinérants dans les années 50.

Annexes

Exemples de fiches individuelles établies par MM. Lécuyer, qui stipulent les performances des brebis. Entre autres:

- Les dates de mise-bas

- Le mode de naissance et le sexe

- Une "indexation" de chacune permettant d'indiquer si le produit peut être conservé dans l'élevage en renouvellement, d'autre part d'indiquer son profil de carrière pour la sélection sur le long terme.

DES HOMMES ET DES CHEVAUX AU TRAVAIL AUJOURD'HUI

Bernard BOUILHOL (1), Jean-Louis CANNELLE (2) et Bernadette LIZET (3)

Résumé: En Europe, le développement technologique et industriel a anéanti la traction animale, et sa disparition a été saluée comme un progrès. Le retour au travail du cheval – des ânes et des mulets aussi, voire des attelages de bœufs – va de pair avec la perte de confiance dans le modèle économique industriel. Ce retour symbolise la vague verte et l'utopie planétaire d'un développement qui pourrait devenir "durable", au prix d'un changement de perspective : la quête de rentabilité de l'activité s'accompagnerait d'une prise en compte des effets sur les grands mécanismes biologiques, dans le souci d'une équité sociale, d'une génération à l'autre et à l'échelle planétaire. Ce difficile programme est souvent proclamé, plus rarement pratiqué. La traction animale constitue l'une des figures de ce développement durable, à la croisée des réseaux du "bio" et plus généralement l'agriculture environnementale, de la réinsertion professionnelle et sociale et des nouvelles politiques urbaines avec leurs services d'espaces verts reconvertis à l'écologie. Les auteurs proposent un tour d'horizon français de ces pratiques et une réflexion sur ce travail qui s'accomplit dans une relation à deux, homme et cheval. Une relation qui ne va plus de soi, et qu'il a fallu réinventer.

Les auteurs ont composé un attelage à trois, combinant l'expérience du terrain et la distanciation apportée par la recherche.

À la fin du XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e, la traction chevaline atteint son apogée en Europe occidentale. De l'âne de la petite paysannerie au cheval industriel, dans la ville, à la campagne et sur les routes qui les relie, le moteur animal fonctionne à plein régime. On peut croire les forces animales et mécaniques complémentaires. Mais la machine a finalement raison de l'animal, aussi perfectionné soit-il. La civilisation du cheval de trait a vécu.

Au début du troisième millénaire, des équipes de travail composées d'hommes et de chevaux continuent pourtant d'exister. Elles sont en petit nombre, mais on les remarque parce qu'elles sont de retour au-delà la grande rupture qu'on croyait définitive. Le développement technologique et industriel avait anéanti la traction animale, et sa disparition a été saluée comme un progrès. Le retour au travail du cheval – des ânes et des mulets aussi, voire des attelages de bœufs – va de pair avec la perte de confiance

dans le modèle économique industriel. Il symbolise la vague verte et l'utopie planétaire d'un développement qui pourrait devenir "durable", au prix d'un changement de perspective: la quête de rentabilité de l'activité s'accompagnerait d'une prise en compte des effets sur les grands mécanismes biologiques, dans le souci d'une équité sociale, d'une génération à l'autre et à l'échelle planétaire. Ce difficile programme est souvent proclamé, plus rarement pratiqué. La traction animale constitue l'une des figures de ce développement durable, à la croisée des réseaux du "bio" et plus généralement l'agriculture environnementale, de la réinsertion professionnelle et sociale et des nouvelles politiques urbaines avec leurs services d'espaces verts reconvertis à l'écologie.

Nous proposons un tour d'horizon de ces pratiques, où le travail s'accomplit dans une relation à deux, homme et cheval. Une relation qui ne va plus de soi, et qu'il a fallu réinventer.

Du cheval agricole aux Traits divers

Les statistiques agricoles répertorient 3 222 000 équidés en 1913, année du maximum historique (4). Après une remontée dans l'entre-deux guerres, c'est la régression, qui s'accélère dans les années 1960. Avec l'intensification de l'activité et la motorisation, la cavalerie de travail afflue aux abattoirs de Vaugirard. Les deux facteurs décisifs sont

l'arrivée des petits tracteurs américains du Plan Marshall (les "Farmall") et la mesure de détaxation du carburant agricole (5). Quelques îlots résistent: les charretiers continuent de marcher dans les sillons du maraîchage breton et méridional, où des façons culturelles méticuleuses apportent de la valeur ajoutée. La polyculture de montagne n'a pas non plus remisé son matériel hippomobile: elle conjugue les (modestes) bénéfices de l'agriculture, de l'élevage et la forêt. Mais l'évolution est implacable. L'année 1968 marque le passage sous la barre du million. Pour le service des Haras, des courses et de l'équitation, l'institution en charge des destinées chevalines depuis Louis XIV et Colbert, c'est l'assise populaire et la masse agricole qui se déroberont (6).

1) Directeur du syndicat des éleveurs du Cheval breton.

2) Paysan, responsable de la commission Cheval de la Confédération paysanne nationale, vice-président de l'association nationale des éleveurs du Cheval comtois, président de l'association Hippotèse, président fondateur du syndicat national des Cochers et utilisateurs d'animaux attelés et bâtés.

3) Ethnologue, directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (UMR 51-45, Éco-Anthropologie et Ethnobiologie, Muséum national d'histoire naturelle).

4) Michel Baumet, 1985, tableau 10.

5) Informations données par François Coatalem, lors d'un entretien réalisé le 25 janvier 2002.

6) "Les chevaux lourds, jusque vers 1968, représentaient encore près de 90% de l'ensemble des chevaux. Ce pourcentage est tombé à

Sursaut dans les années 1980, par la conjonction de divers mouvements. L'agriculture néorurale s'est réapproprié la traction animale. Ses militants en affichent le caractère d'innovation expérimentale. Ils s'organisent en associations (7) pour fédérer les énergies et capitaliser les expériences, notamment dans le débardage du bois. Certains s'emploient à forcer la grande frontière entre les mondes du "trait" et du "sang", les deux grandes catégories chevalines qui hiérarchisent statuts, valeurs et moyens matériels des hommes et des chevaux depuis la création de l'administration centrale des Haras au XVII^e siècle. La compétition sportive d'attelage qui gagne en audience et en puissance s'ouvre alors au "trait". Les "néos" ont inventé la traction animale à des fins productives, métissée par le sport. Côté éleveurs et associations de race (8), une autre réactivation s'opère. Le cheval de trait de l'ancien temps est mort: va-t-on enfin affirmer, valoriser, professionnaliser "la chevaline", construire l'image du cheval agricole comme bête à viande et réaliser le dessein des hygiénistes de la fin du XIX^e siècle (9)? Sous l'impulsion des nouveaux éleveurs du Massif Central qui considèrent le cheval comme "un bœuf sans cornes", l'association nationale du "Breton" entraîne la communauté du cheval de trait dans un "processus économique de produit carné". Le modèle est productiviste; aux antipodes du mouvement néorural, on parle et on pratique "ateliers de production", "allotements", flux européen de la viande de cheval.

À la croisée de ces deux tendances (traction moderne et production pour la viande) et dans une relation toujours très tendue avec les groupes qui les portent, les Haras nationaux conçoivent une politique de "relance", de recherche d'un développement diversifié (10). Mais le cheval est rebaptisé "lourd" et ce qui pèse dans la balance, c'est la finalité bouchère. Les subventions se concentrent sur un système permettant de produire d'énormes modèles, d'ouvrir ou de contrôler des berceaux dits secondaires (les "zones de

58% en 1975, contre 42% de chevaux de sang" (Rossier et Coléou 1977: 13).

7) HIPPOTESE (Association hippomobile de technologie et d'expérimentation du Sud-Est) est née en 1986, PROMMATA (Promouvoir le machinisme moderne agricole à traction animale) en 1991. La première se donnait pour rôle de "promouvoir le développement de la traction animale moderne appropriée aux activités agricoles et rurales en montagne et dans les régions difficiles dans la perspective de la revitalisation du tissu économique et social de ces régions et de création d'emplois" (extrait des statuts). La seconde se pensait "salutaire, tant pour l'environnement que pour les petits paysans", sous l'impulsion de Jean Nolle, inventeur de matériel hippomobile destiné aux pays en voie de développement. Les deux associations existent toujours. Voir BOURDON, dans LIZET et al. (1999).

8) Neuf races: Ardennais, Auxois, Boulonnais, Breton, Cob normand, Comtois, Mulassier poitevin, Trait du Nord, Percheron.

9) Voir Éric Pierre (2000).

10) La réflexion est confiée au CÉRÉOPA (Centre de recherche sur l'économie et l'organisation des productions animales). Sa cellule Études et recherches pédagogiques sur le cheval, partenaire contractuelle des Haras nationaux, développe des recherches appliquées pour dynamiser les filières du cheval (courses, sport, loisir, boucherie). Après une étude sur "L'utilisation de la traction chevaline en France" (Rossier et Jégo, 1985), le CÉRÉOPA suscite la création d'un "groupe traction animale" et organise une série de rencontres, en salle et sur le terrain d'un bout à l'autre de la France.

multiplication") dans les montagnes françaises, Massif Central et Pyrénées, de créer une filière technique intégrant la production de poulains, la mise en marché et la consommation. Quant aux "néos", ils reçoivent des encouragements sous la forme d'appui à la réflexion (groupes de travail, colloques avec démonstrations techniques, publications), à l'expérimentation et à la formation (stages et ateliers). La traction animale entre dans l'enseignement agricole en Savoie dès le début des années 1980: épaulé par le Comité d'études et de propositions de l'association Peuple et culture (11), le lycée agricole de la Motte Servolex monte des formations sur l'auto-construction de matériel et la confection de harnachement. En Franche Comté, le Centre de formation professionnelle pour adultes (CFPPA) de Montmorot signe une convention avec Hippotèse en 1986. La première "UCAR" d'attelage (Unité capitalisable d'adaptation régionale), intégrée au BPREA (Brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole (12)) voit le jour. La même année, le lycée agricole vosgien de Mirecourt instaure son cursus "exploitant travaux forestiers" (EPF), avec spécialisation en traction animale. L'établissement de Noirétable (Loire) suivra quelques années plus tard.

On n'observe pas d'impulsion comparable dans les métiers de la boucherie. L'embellie hippophagique est de courte durée: après avoir établi des accords qui protègent une production nationale nécessairement coûteuse face à la filière mondiale, "l'interprofession" (13) les dénonce. Décidément à l'écart, le cheval ne rejoint pas le bestiaire ordinaire de la boucherie: la viande chevaline n'a jamais bénéficié des accords de la politique agricole commune. Les cours et la consommation stagnent ou régressent. La communauté des éleveurs se referme sur le système des concours de race, pratiqué comme un hobby, tendu vers un idéal de "monument de viande" désaccordé du fragile marché hippophagique. Les Haras nationaux subissent l'épreuve de la sortie des Trente glorieuses, décennies de l'argent facile liées à la reconstruction d'après-guerre. Menacés de réforme, ils communiquent sur le thème des ressources culturelles du monde rural, du lien ville-campagne. Le trait d'union, le héros médiatique, sera le cheval de trait "utilisé", c'est à dire attelé. Le service public du cheval reprend et valorise pour son compte l'expérience néorurale pionnière du trait de sport de la décennie précédente. Du concours d'Utilisation rustique désormais imposé aux éleveurs (14) au trophée des salons (du Cheval, de l'Agriculture) et à la "Route", spectaculaire compétition annuelle d'attelage, le monde du cheval de trait est absorbé par le système du sport. Le processus est d'autant plus irrésistible que la greffe du "lourd" a bien pris sur les épreuves fédérales d'attelage organisées par le ministère de la Jeunesse et des sports (15).

11) Un "réseau d'associations d'éducation populaire" qui "mène depuis 60 ans un même combat: la lutte contre les inégalités culturelles et pour le droit au savoir toute la vie" (www.peuple-et-culture.org).

12) Équivalent du bac professionnel: qualifications nécessaires pour une installation agricole aujourd'hui.

13) Association regroupant les producteurs, les transformateurs, les distributeurs et les consommateurs.

14) Conçues spécifiquement pour les éleveurs des berceaux, ces épreuves conditionnent l'attribution des primes.

15) En France, c'est l'AFA (association française d'attelage, créée

Le paysage associatif s'enrichit en 1991 d'une nouvelle structure, Traits de génie, qui se donne pour mission de faire le lien entre les réseaux diversifiés des amateurs du "lourd" (chevaux de trait? De travail? D'utilisation? D'attelage?) et attire rapidement de nombreux adhérents (16). Le programme d'action d'Hippotèse, l'association néorurale, se radicalise dans le sens d'une défense des métiers de la traction animale à ancrage agricole. Il faut investir les Routes, dont le succès médiatique galvanise le milieu du cheval de trait. Après la grande épopée de 1991, dédiée au poisson et aux petites mareyeuses boulonnaises sur le parcours Boulogne-sur-Mer et Paris, déplacée en Bourgogne l'année suivante (Route du vin et des écluses portée par Traits de génie, de Dijon à Lyon, avec une épreuve de débardage), l'association de promotion du trait comtois (APTC) (17) et Hippotèse conçoit sa Route des vins et du comté, un événement manifeste qui fait la part belle aux démonstrations de la compétence professionnelle dans sa diversité. Le salon de l'Agriculture de 1999 accueille l'assemblée constitutive du Syndicat national des cochers. Reconnu "professionnel" (SNCP) en 2002, il se donne l'ambitieuse visée de fédérer les énergies, il mise sur l'échange et l'interconnaissance, entend capitaliser l'expérience et le savoir-faire pour organiser la défense du métier et obtenir sa reconnaissance (18).

En 2006, la réforme des Haras nationaux est accomplie. L'État s'est désengagé des affaires chevalines, son monopole du contrôle de la reproduction et de la sélection, assorti d'aides diverses dont le monde du Trait était l'un des principaux bénéficiaires, a été jugé trop coûteux. Les éleveurs serrent les rangs, l'association France-trait, regroupant les neuf associations nationales de races (19), voit le jour en 2004. Lors de l'assemblée générale de mai 2006, une politique est adoptée pour concevoir un "développement commun": sélectionner les animaux qui correspondent à un marché. Un dossier prioritaire est identifié: faire en sorte que la jument de trait apporte à l'éleveur un revenu équivalent à celui qui vient d'une vache allaitante. Pour atteindre ces

en 1974) qui est à l'origine des compétitions, conçues au départ sur le modèle anglais, belge et hollandais. La première manifestation sur le territoire français a été le championnat d'Europe (haras du Pin 1978, AFA et Haras nationaux), suivi la même année du premier championnat de France (AFA et Fédération française des sports équestres). Depuis 1987, la Fédération française des sports équestres est seule gestionnaire des compétitions d'attelage.

16) Près de 400 dès la première année (200 de plus aujourd'hui).

17) Association créée en 1996 par un petit groupe issu du syndicat d'élevage du cheval comtois, pour préparer la première route régionale. Représentant la branche "attelage" du syndicat d'élevage, elle a pris en charge l'organisation des concours d'utilisation, et la mise au point des équipes de race comtoise pour toutes les routes.

18) Le Syndicat national des cochers et des utilisateurs professionnels d'animaux attelés et bâtés compte une centaine de membres aujourd'hui. Un certificat de spécialisation "cocher", accessible aux niveaux bac professionnel et brevet d'études professionnelles, est venu compléter la gamme des qualifications existantes (spécialisations fromagères, conduite d'engins...).

19) En 2003, les divers syndicats de race sont rebaptisés "associations nationales de races", leurs statuts sont modifiés pour intégrer des représentants d'éleveurs hors berceaux. Des crédits substantiels leur sont attribués pour une phase de transition. Après 2008, elles devront avoir trouvé les partenariats pour subvenir à leurs besoins.

objectifs, les "races fortes" (de leurs effectifs (20)) s'engagent à "tirer" les autres, pour "faire filière". L'opération d'identification obligatoire de tous les équidés, au-delà du cercle des races, a été conduite à son terme²¹. Ce phénomène épisodique autant qu'artificiel dope tous les effectifs, dont les chiffres des naissances, mais l'avenir est incertain. Dans l'atonie persistante du débouché à la viande et face à l'étrangeté de la situation de vide occasionnée par la fin du vis-à-vis historique avec les représentants de l'État pour l'achat d'étalons nationaux, moteur de tout le système des berceaux de race, l'intérêt des éleveurs reste fixé sur les modèles imposants. Ils sont lucratifs, mais pour les seuls concours, objet d'une passion exclusive qui peut pousser à faire des choix dangereux (22). Fait nouveau et peu rassurant, la fièvre des concours a gagné les nouveaux éleveurs de montagne. Le fossé se creuse entre les poulains et les pouliches faits au moule des critères des jurys et la seconde classe ramassée par le commerce de la viande. Les concours ne jouent pas leur rôle de laboratoires où devraient s'opérer la sélection et l'encouragement à produire le modèle qui se vend. Ils sont devenus une finalité en soi.

L'effet d'entraînement économique d'une implication dans le système du sport n'a pas opéré. L'estimation des ventes de jeunes chevaux de trait pour le loisir et pour le sport n'est pas à la hauteur des espérances (23). Elle s'avère très insuffisante pour offrir une véritable alternative au marché du poulain de boucherie, qui présente l'intérêt d'enlever les jeunes de l'année, assurant la régularité du commerce et la reproduction de l'ensemble du système (juments mises chaque année à la saillie). Sur le plan culturel, le problème d'identité reste à vif dans la confrontation inégale entre les mondes du cheval de trait d'ancrage agricole et celui du "lourd" attelé, sous influence directe du modèle sportif émanant de la culture équestre urbaine élitiste. Dans ce monde du cheval de trait plutôt désenchanté, le mouvement de la traction animale apporte relief et couleur. Pour modeste qu'elle soit numériquement (une centaine de personnes et trois cents à quatre cents chevaux), l'expérimentation conduite par les charretiers d'aujourd'hui prend une valeur symbolique au regard de la société globale. La dimension sensible et émotionnelle de la relation de l'homme au cheval dans un partenariat de travail et dans une activité professionnelle en quête de reconnaissance ne compte pas pour rien dans le tableau.

20) Tout est relatif cependant... Pour la race comtoise: 7317 juments comtoises ont été saillies en 2005 (annuaire de la monte 2005, "selon la race jument"), 6902 l'avaient été en 1998, et 1930 dix ans plus tôt. En Breton: 6699 saillies en 2005, 4792 en 1998, et 3217 en 1987). Les chiffres de la monte 2005 viennent du site des Haras nationaux, les autres du document intitulé "Les chevaux de trait de 1987 à 1998", SIRE.

21) La généralisation de l'identification a été revendiquée par la Fédération nationale du cheval, l'organisation syndicale créée en 1949 dans le sein de la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA). L'objectif était d'avoir une vision claire des naissances, de la mortalité, de l'abattage, des importations et des exportations. Jusqu'alors, les procédés d'identification apparentaient le cheval à l'animal de compagnie bien plus qu'à l'animal de rente.

Travailler avec des chevaux

Repérer et caractériser ces activités n'est pas chose aisée. Un trait commun de l'entreprise attelée est son caractère pionnier, individualiste et par là même éphémère. Le travail avec les chevaux s'apparente souvent à une sorte de far west où l'on s'engage avec passion pour exploiter une "niche" économique fragile, en sous-estimant les risques d'un métier autour duquel tout doit être réinventé. Quel cheval pour quel service? Quel niveau de dressage? Quel matériel (harnais, outils agricoles, véhicules...)? Quelle organisation

En forêt

En France, l'économie forestière est depuis longtemps intégrée dans une filière mondialisée et la modernisation poussée du matériel a très tôt réduit les possibilités d'y gagner sa vie décemment avec un cheval (24). Le débardage animal y a pourtant conservé une place, sous deux formes très différentes. La tradition montagnarde des paysans éleveurs et utilisateurs de chevaux s'est perpétuée, tandis que le mouvement néorural faisait du débardage à cheval son "installation" canonique, à l'instar de l'exploitation chevrière.

En Franche-Comté et en Savoie, la culture du cheval de travail agricole a continué de se transmettre d'une génération à l'autre par le bois, envers et contre tout. Dans un berceau de la race comtoise fort de ses effectifs et de son dynamisme, la plupart des propriétaires de poulinières (25) font encore valoir des petites fermes en polyculture et élevage. Ils dressent leurs poulains durant l'hiver en "tirant des perches" et ils vendent ce savoir-faire à des marchands de bois, en apportant de la valeur ajoutée aux jeunes chevaux. La "tire au bois" n'est qu'une facette de leur activité, tandis que les nouveaux débardeurs sont des spécialistes. Ou s'affirment comme tels: le travail au bois ne constitue pas l'essentiel de leur chiffre d'affaire, mais il les qualifie comme professionnels. Ils ont attaqué la forteresse de la filière industrielle du bois, exigeant d'eux des tâches délicates. Les fagots doivent être minutieusement confectionnés pour être repris à la pince et au tracteur et les jeunes arbres doivent être absolument respectés dans les parcours en forêt. Pour exécuter ces gestes précis, l'Ardennais belge a été préféré aux races françaises. Les débardeurs allaient en stage professionnel en Belgique et revenaient avec leur cheval. Excellamment dressé dans une communauté professionnelle de débardeurs encore relativement structurée, il est aussi

dans le travail, quelle communication face à un environnement qui a perdu l'habitude de l'animal et qui impose un rythme, une technicité, des contraintes très différentes de celles auxquelles les engins motorisés nous ont accoutumés? Comment concilier le travail et le bien-être animal? Quel revenu, quelle sécurité prétendre tirer d'une activité mal balisée, faiblement reconnue si ce n'est pas du tout?

beaucoup moins cher. Car le débardage à traction animale s'appuie en Belgique sur un bricolage social généralisé (26), le professionnel déclaré bénéficiant de l'aide discrète, et donc très bon marché, d'agriculteurs retraités et de leurs chevaux. Les "néos" se sont par ailleurs heurtés à l'organisation industrielle de la chaîne forestière, qui exigeait la globalité du service, impliquant des équipements lourds et onéreux: abattage, bûcheronnage et débardage. D'où l'instabilité des petites entreprises sans capitaux, résistant deux ans en moyenne à des conditions de vie trop difficiles et insuffisamment rémunérées. Mais un noyau dur d'installations de la grande époque (les années 1980-1990), une quinzaine, a tout de même traversé toutes les épreuves. Ces fondateurs ont œuvré pour sortir d'une impasse de la représentation syndicale. Après l'échec de la construction d'une association professionnelle spécifique (27), un collège "débardeurs en traction animale" a été ouvert en 2005 dans le Syndicat des cochers.

Cette année-là, la Fédération européenne de la traction animale utilitaire (FECTU) (28) et l'APTC (l'association du cheval comtois) organisaient en Franche-Comté un concours et un colloque, accueillant des praticiens français, belges, luxembourgeois et anglais. Ces rencontres ont permis de comprendre les spécificités nationales et les tendances de l'activité. Quinze mille chevaux tirent du bois en Suède, sur un modèle économique et technique un peu comparable aux "paysans-éleveurs" du berceau comtois, mais à une toute autre échelle, parce que les agriculteurs exploitent leur propre forêt. L'Allemagne abandonne sa traction animale forestière, la Belgique est sur le déclin.

En France, une trentaine de petites entreprises possédant un numéro de siret (29) (impliquant déclaration

22) Dans une exploitation bretonne en difficulté par exemple, réserver l'herbe aux poulinières au détriment des vaches laitières.

23) 5 à 600 chevaux "partiraient pour le loisir dans les neuf races" (c'est une estimation).

24) Voir Les attelages du Morvan (Bernard Lavault), 1993. Cette étude financée par le parc naturel région du Morvan (et plus largement la Fédération nationale des parcs naturels régionaux) défendait l'idée d'une forêt à "jardiner" avec le cheval, en rupture avec la gestion industrielle. Un concept qui a fait son chemin dans les espaces forestiers périurbains et dans les espaces protégés, mais pas dans les forêts ordinaires.

25) 120 à 130 poulinières travaillent occasionnellement sur l'exploitation, en forêt notamment. À peu près autant de poulains sont dressés tous les ans.

26) La division Nature et forêt (équivalent de l'ONF en Belgique) impose en principe l'utilisation du cheval dans les premières, deuxièmes et troisièmes coupes d'éclaircie, mais aucun contrôle n'est pratiqué. Il serait par contre intéressant, dans l'actuelle démarche de certification des bois en Europe, d'intégrer la composante "traction animale".

27) L'ANDTA (Association nationale des débardeurs en traction animale), créée dans les années 1990.

28) Association mise en place en 2003, à l'initiative d'un petit nombre de Français et de Luxembourgeois habités par la même passion et la même philosophie de l'attelage de travail.

29) Pour les promoteurs d'une traction animale professionnelle, le numéro de SIRET constitue un indicateur infaillible, distinguant les gens de métier et les amateurs dont les activités (mariage, Père Noël, etc.) s'apparentent à un loisir.

d'impôts, comptes certifiés et salariés) vivent à des degrés divers du débardage avec leurs chevaux. La plupart jouent sur la diversité des activités et des employeurs. Elles effectuent des travaux pour les marchands de bois mais aussi pour des collectivités territoriales qui ont la charge d'assurer la gestion forestière et le nettoyage des berges de rivières des zones "sensibles" (forêts domaniales, réserves naturelles, parcs naturels régionaux, Conservatoire du littoral...), tâches pour lesquelles elles sont de plus en plus sollicitées aujourd'hui. Un débardage qui s'accomplit à cheval plutôt qu'avec les matériels géants de l'industrie forestière, cela fait image. On communique beaucoup sur le cheval au travail en forêt, les Villes et les écoles ne sont pas en reste (les débardeurs sont souvent requis pour expliquer leur travail dans les cours de récréation). Et beaucoup d'entre eux, dit-on, cherchent dans la pédagogie, la démonstration et la communication des voies de sortie d'une activité fatigante, hasardeuse et peu lucrative.

Une évolution différente se dessine dans la forêt bretonne. Un partenariat déjà éprouvé (30) entre un débardeur et un technicien de l'Office national des forêts vient de déboucher sur une expérimentation encourageante. Un rouleau de pierre de maraîcher du pays léonard a repris du service pour écraser les ronces dans les jeunes peuplements de feuillus. Ainsi traitées, elles rejettent vigoureusement, mais beaucoup moins armées. Les chevreuils s'en délectent, prenant ainsi le relais dans une chaîne technique qui pour être douce, n'en est pas moins efficace et rentable. La traction chevaline est également pratiquée pour se débarrasser des plastiques de protection des jeunes plants. Inesthétiques et indestructibles, ces bâches posaient problème. L'ONF et le Conseil général du Finistère sous-traitent désormais avec le

Le retour du cheval à la décavaillonneuse

"Décavaillonneuse: labourer les cavaillons (à l'aide d'une *décavaillonneuse*)" explique le Petit Robert dans sa version 1998. Le renvoi à "cavaillon" dévoile l'intéressante étymologie du mot. Tiré du provençal *cavalhon*, évolution du latin *caballio* (cheval), le "cavaillon" fait son apparition en 1922 et désigne "la bande de terre entre les pieds de vigne, que la charrue ne peut labourer". Il y a charrue et charrue, la décavaillonneuse en est bien une, mais c'est un outil étroitement spécialisé, comme l'impose le traitement des pieds de ceps. À l'époque où la décavaillonneuse faisait son apparition dans la langue selon le Petit Robert, le commerce organisait la livraison de chevaux pas tout à fait comme les autres pour répondre aux grandes exigences des viticulteurs méridionaux. Les maquignons leur offraient des sujets bretons ou comtois triés sur le volet: des ouvriers, " fins, intelligents", des "chevaux de jardin", "avec beaucoup de chef", des "jolis postiers avec beaucoup de gueule". Mais dans les années 1960, la viticulture est devenue, tout comme le maraîchage, l'une des productions les plus intensives qu'il soit. Dans le processus d'artificialisation croissante des pratiques, elle a très tôt évacué le cheval et multiplié par là même les traitements chimiques.

La décavaillonneuse est aujourd'hui de retour, tractée par des petits chevaux auxois, comtois, bretons aussi, de race indifférente en fait, et même parfois croisés avec des ânes (pour obtenir mules et mulets). Ce qui compte aujourd'hui dans ces prestations viticoles, c'est le savoir-faire

30) Voir "Débardage-bûcheronnage dans les bois littoraux de Landevennec (Finistère)", dans Lizet et al. (1999).

cocher-débardeur qui les soulève avec une bineuse (un peu transformée). L'équipe a l'esprit fertile: une troisième pratique a été mise au point en forêt, avec l'aide d'un cocher qui opère dans les vignes catalanes. Une désoucheuse à ceps permet de neutraliser le laurier palme (*Prunus laurocerasus*), arbuste exotique envahissant, issu des haies pavillonnaires.

Dans le bois de Vincennes, la première fonction de "l'atelier chevaux de trait" – des chevaux fonctionnaires – est de véhiculer auprès du public une certaine idée du rapport que la Ville de Paris entretient avec le patrimoine vert de la capitale. Les tâches matérielles viennent en second: entretien et propreté (vidange des poubelles et transport de leur contenu, vidange des grilles installées sur le parcours des petites rivières), projet de hersage des pistes cavalières... Pour les entreprises de débardage qui vivent de leurs "prestations de services", le bricolage est encore plus inventif, car la demande et les partenariats sont instables. Il s'enrichit d'autres variantes: promener des mariés, des Pères Noël, des touristes en roulottes pour la randonnée ou en calèches sur des hauts lieux de la fréquentation (activité hautement instable, le partenariat avec les Syndicats d'Initiative s'avérant peu fiable), mais aussi produire des poulains croisés avec des races de sport, mis au travail et trouvant acheteur auprès de meneurs de l'attelage de loisirs, ou encore dresser à façon pour d'autres débardeurs, ou des charretiers qui exercent leurs talents dans les vignes. Dans la vigne, comme dans le maraîchage ou dans l'horticulture urbaine des Services d'espaces verts, s'opère une certaine remise en cause de la "culture diesel", une activité intensive et polluante, jusqu'alors bien établie dans les pratiques et dans les esprits (voir l'encadré "Chevaux des villes").

partagé de l'homme et du cheval. L'image publicitaire de ce couple au travail compte aussi. Et elle divise. Un clivage se dessine entre les stratégies de Traits de génie (opération baptisée "Équivinage" coordonnée avec le syndicat de la race auxoise (31)), et du Syndicat des cochers, qui accompagne le redémarrage d'équipes de "décavaillonneurs" dans un réseau de vignes bourguignonnes et méridionales. "Équivinage" joue à fond la carte de la communication, la mouvance néorurale investit la dimension de l'efficacité technique du cheval "comme outil de travail", dans la prestation accomplie et dans ses effets (une recherche pédologique financée par la célèbre maison Romanée Conti a démontré l'augmentation de l'activité microbienne dans les sols remués au cheval, plutôt que désherbés au glyphosate (32)). Sur le terrain, les scènes de travail au cheval dans les vignes jouent tout de même parfois sur les deux tableaux, calcul technique de la rentabilité de l'action, et valorisation de son image, particulièrement sensible. Il en est ainsi de ce viticulteur bourguignon qui nettoie les cavaillons avec un cheval, dont il a fait son emblème sur l'étiquette de ses bouteilles. Ses voisins, tous motorisés, l'appellent "la jument verte". On précise: "Couleur tracteur" (John Deer).

Six spécialistes offrent aujourd'hui leurs services

31) L'impulsion pour le retour du cheval de trait dans les vignes a été donnée en Auxois, par un éleveur enseignant au lycée viticole de Beaune. Il a senti le vent favorable et fait le lien avec des viticulteurs prestigieux (domaine de la Romanée Conti) en quête d'image promotionnelle et qualitative, et il a obtenu les soutiens scientifiques à l'INRA de Dijon.

aux vignerons de Bourgogne. Certains ont monté des micros entreprises employant un, deux ou trois salariés. Même chose en Provence Alpes Côte d'Azur et en Roussillon. Les vignobles "qui vendent leur vin", ceux dont les revenus n'ont

cessé de monter ces dernières décennies, peuvent s'offrir ces prestations et proposer des prix à faire pâlir d'envie les débardeurs (de 50 euros de l'heure à 75 pour certains très bons coteaux).

Maraîchage breton en perdition, niches nouvelles en "bio", dans l'insertion...

Profondément ébranlée par la réorganisation européenne des productions, la zone légumière du Finistère, toujours citée comme un bastion de la traction animale, a bel et bien lâché ses chevaux. Face à la concurrence européenne, le quatuor végétal vedette des petites parcelles (artichaut, chou-fleur, carotte de sable et pomme de terre primeur) ne fait plus recette. L'instabilité s'est installée, avec la quête permanente de nouveautés pour accrocher le marché: choux brocoli et romanesco, petit violet... La nécessité d'élargir et de renouveler la gamme des produits est allée de pair avec une concentration des exploitations. Dans les années 1980, des forgerons de village ont trafiqué les premiers tracteurs enjambeurs importés des zones de vignoble, qui ont peu à peu éliminé les belles poulinières de concours, entretenues jusqu'alors avec passion. Aujourd'hui les tracteurs à vitesse rampante évoluent sans conducteur au milieu des parcelles, menant huit rangs de chaque côté; les choux-fleurs sont récupérés sur des tapis convoyeurs. Sur les deux cent cinquante Traits bretons travaillant en 1980 dans le Léon et le Trégor, une petite dizaine subsiste. Tout porte à croire que le système breton légumier à traction chevaline va s'éteindre, une perspective qui ne mobilise d'ailleurs pas le syndicat des éleveurs de la race.

Mais de nouvelles pratiques se font jour, portées par les vagues "bio" et "écologique" en pleine diversification. Elles sont diffuses, individuelles et par là même difficiles à cerner. En 2006, la Fondation de France a accordé une bourse "défi jeune" à un Breton désireux de consolider une installation en viticulture biologique jusqu'au-boutiste au pays du Gaillac (Tarn), reposant sur la traction animale pour "nous épargner le bruit et le tassement du sol" et visant la diffusion en cave et en restauration (33). Au siège de l'association des éleveurs bretons, on a entendu parler d'autres initiatives: un nouveau genre de maraîchage paysan de plein champ en Loire Atlantique par exemple, basé sur la formule des ventes directes de paniers de légumes de saison à des abonnés (34). On signale aussi une installation néo-

pépiniériste de plantes d'ornement et de haie. Sur le stand des Bretons au salon de l'Agriculture en mars 2006, un visiteur est venu parler "mulets". Installé en maraîchage dans le département de Loire-Atlantique avec des ânes, il veut passer au "cran supérieur", et pencherait pour un croisement avec une jument bretonne. Idée très exotique pour les éleveurs bretons, parfaitement inexpérimentés en matière de production mulassière, et assez peu intéressés ("les gens préféreraient encore laisser les juments vides que faire ces machins..."). Pourquoi un mullet plutôt qu'un cheval? "Un cheval c'est trop large, ça passe à peine dans l'inter rang". Le maraîcher est dirigé vers les boxes où sont présentées de célèbres mules, dressées comme des chevaux de sang, excellent dans le spectacle comme dans le travail. D'origine bretonne, elles sont nées dans les Pyrénées (35). Elles donneront une idée du modèle obtenu.

"Dans le Midi, beaucoup de gens partent sur l'âne et le mullet en maraîchage, en bio, souvent": la recherche de terrain est à faire dans cette nébuleuse de petites installations démarrées sans capitaux, avec des animaux modestes, qui présentent l'intérêt certain d'une grande longévité et d'une intelligence au travail lorsque le dressage est correctement fait. Une longue carrière de l'animal de travail ne fait évidemment pas l'affaire du naisseur! Le raisonnement sur le choix de l'animal est encore différent pour Yprema, l'entreprise finistérienne de recyclage de mâchefers destinés aux "fonds de route". En 2002, le directeur (finistérien) de l'antenne de Lagny-sur-Marne, à trente kilomètres à l'est de Paris, choisit de tester une "option écologique et pas anti-économique de transport fluvial". Trois chevaux de trait (bretons bien sûr, mais achetés dans un élevage angevin) effectueront le halage sur un parcours de 800 mètres entre l'usine d'incinération et la plate-forme de recyclage des "déchets des déchets". Yprema embauche un batelier et un cocher pour cette tâche précise, investit dans l'achat d'une péniche neuve de vingt mètres construite en Vendée, baptisée Rosily, et de trois postiers bretons. L'opération est technique: "Il faut normalement cinq ou six camions qui roulent trois ou quatre kilomètres chacun pour un seul voyage de la péniche", mais elle est aussi médiatique et publicitaire, sous la bannière écologique (la maîtrise du flux des déchets industriels, l'énergie douce) (36). Voilà sans doute le seul exemple d'investissement important dans la traction chevaline par une entreprise industrielle (37).

L'activité est aléatoire, diverse et instable. Des fenêtres s'ouvrent, il faut saisir des opportunités. Les principales caractéristiques du métier de cocher sont la

32) Analyse effectuée par Claude et Lydia Bourguignon (Laboratoire d'analyse microbiologique du sol, Marey-sur-Tille, Côte d'Or). Claude Bourguignon a été chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique avant de monter un centre de recherche privé.

33) Pour sa première expérience d'exploitation de 5 hectares, le lauréat ne s'est pas équipé de chevaux; un vieil agriculteur gaillacois lui prête deux Percherons. *Dossier Déclics 2006. Les bourses déclinées de la Fondation de France.*

Cette bourse de fondation de France "aide les jeunes de 18 à 30 ans à réaliser leur vocation dans les domaines les plus divers (art, artisanat, culture, sciences, techniques, action sociale, humanitaires, environnement...)"..

34) Une filière courte particulièrement prisée des citadins, sans doute apparentée aux AMAP (Association pour le maintien de l'agriculture paysanne), un mouvement mondial basé sur le principe d'une petite agriculture soutenue par le consommateur, en vente directe. Les AMAP sont apparues dans les années 1950 au Japon, en Suisse et en Allemagne, puis en 1985 aux USA (depuis la Suisse). En 2004, 500 à 1000 structures existaient au Japon, 1700 aux USA,

90 en GB, 60 au Canada et 50 en France.

35) Bien loin de la culture du berceau de race bretonne, une production pyrénéenne de mules "bretonnes" a bien existé. Aux achats de reproducteurs de Landerneau, les étalonniers des vallées pyrénéennes choisissaient des mâles de robe sombre, noire parfois, pour produire des mères de mulets se fondant dans la nuit des activités de contrebande.

36) *Ouest France*, 11 mars 2004, et le site internet Ypremer.

polyvalence des savoir-faire et la fluidité des pratiques, des modes d'insertion institutionnels et des statuts professionnels (responsabilité d'une petite entreprise, salarié de ville ou d'institutions de réinsertion...).

L'itinéraire des hommes est transversal, celui des outils – certains outils – l'est également. On l'a déjà constaté pour la désoucheuse catalane qui commence une nouvelle carrière dans la forêt bretonne. En 2004 et 2005, lors de stages de formation à Vincennes pour les agents de la Ville de Paris utilisant des chevaux, une décauvilleuse jurassienne a été testée sur une piste cavalière du bois de Vincennes. Le sable est constamment chassé sur les bords des

Un parcours d'obstacles

Réinventer la traction animale ne va pas sans problèmes. Le matériel ancien est devenu rare, et il ne correspond pas forcément aux besoins actuels. Un brocanteur traque la charrue Garnier, particulièrement appréciée par les spécialistes... qui apprennent à leurs dépens qu'un point de détail fait toute la différence dans le quotidien du travail: entre l'outil qui porte le numéro de série 251 et qui a une tenue moyenne dans la terre, et le numéro 1580 commercialisé une dizaine d'années plus tard qui réalise une véritable chirurgie, c'est toute l'histoire du perfectionnement empirique par ajustements successifs. La mise au point de nouveaux matériels bute sur des coûts d'autant plus élevés que le marché est étroit. Les machines commercialisées sont des prototypes qui n'ont pas bénéficié d'expérimentation scientifique. Sauf exception, les tests dynamométriques de traction n'ont pas été réalisés. Les fabricants sont souvent des passionnés, la réalisation d'un appareil est une reconnaissance sociale. Ainsi réinvente-t-on très souvent la roue, et quelquefois un peu moins ronde que celle qui existait déjà.

Autre problème: le dressage. "On vend beaucoup de chevaux à des gens qui ne sont pas animaliers, ils arrivent chez toi pour acheter un cheval de sept cents kilos, avec un chien qui pèse deux kilos et demi, et c'est lui qui commande". Cette petite phrase dit beaucoup de choses. Elle évoque la distance creusée entre le monde rural et le monde urbain, et elle exprime une certaine défiance des éleveurs envers les citadins qui se sont approprié un cheval de trait porté par la mode, entraîné dans la sphère du sport et des animaux de compagnie. Elle évoque aussi la différence culturelle sidérale entre le rapport "animalier" dans le travail ordinaire, voilà quelques dizaines d'années, dans une très grande proximité et sur le schéma d'une hiérarchie simple et claire, l'homme dominant la bête, et la relation ambiguë avec le cheval de

37) Il existe une autre utilisation remarquable du cheval de trait (au pâturage) par un groupe industriel aux activités sensibles sur le plan de l'environnement (mais il ne s'agit pas de traction chevaline): SITA Ouest, filiale du groupe Suez spécialisée dans le traitement des déchets ménagers et industriels, "communiqué" depuis le printemps 2006 avec des poulains bretons dans une belle prairie sur l'innocuité de son activité. À Gueltas, dans le centre du Morbihan, vingt-trois futurs étalons en testage tournent en pâturage rationné sur quatorze hectares bien équipés (clôture efficace et esthétique, abreuvoirs...), jouxtant un site d'enfouissement. Le contrat établi avec le Syndicat des éleveurs du cheval breton comporte aussi la prestation d'une surveillance quotidienne. SITA Ouest et Yprema ont tous deux des visées pédagogiques, accueillant des groupes scolaires pour expliquer la maîtrise des flux de déchets.

allées, il faut le ramener vers l'intérieur. L'expérimentation a donné complète satisfaction technique. Mais le médecin chef de la médecine du travail de la Ville de Paris, invité lors du deuxième stage, s'est interposé. Effort trop important pour charger l'outil sur la remorque, posture corporelle incorrecte dans le travail: il a demandé des modifications.

La réintroduction de la traction animale en ville s'effectue sous la contrainte d'une grande exigence de sécurité et de confort dans le travail pour les hommes. Elle se double d'une pression nouvelle: le souci du bien-être de l'animal.

trait réinventé, y compris chez nombre de ceux qui se lancent dans une installation professionnelle avec lui. Le cheval occupe une position singulière et instable, entre les animaux de rente "technicisés", mis à distance dans une visée productive et les animaux de compagnie intégrés dans la famille, dans une extrême proximité, et même parfois dans un état fusionnel.

Pourtant il n'est pas si difficile de dresser un cheval de trait, car les tâches à accomplir sont répétitives et les neuf races ont en commun d'offrir à l'amateur des tempéraments plutôt tranquilles, surtout par comparaison avec les races de selle et de sport. Cette diversité de modèles, de gabarits, de caractères et de robes est une richesse où puiser selon ses besoins. D'autant qu'à la grande famille des neuf races de chevaux de trait français s'ajoutent les ressources asines et mulassières, qui ont trouvé ces dernières un public passionné, dans le réseau du loisir et aussi du travail. Si l'éducation d'un poulain de trait s'accomplit vite et facilement en général, elle reste à faire la plupart du temps lorsque la transaction se conclut entre l'éleveur et l'utilisateur. Après nombre de débats et d'expériences, une position se dessine: il vaut mieux vendre un cheval dressé "clé en mains" un peu plus cher, et intégrer une formation à l'acheteur dans ce prix de vente.

Pour répondre au fragile marché de la traction animale, la communauté des cochers – des charretiers et des laboureurs, plus ou moins meneurs – s'organise et se structure. Elle cherche à créer des liens, de la compétence et de la cohérence là où la fin d'une civilisation du cheval de travail avait constitué des mondes enclins à se refermer sur eux-mêmes et sur le passé pour se préserver. Les cercles d'éleveurs des berceaux de race ont ainsi maintenu leur activité contre les vents et les marées de l'industrialisation, on leur doit la conservation du capital des races et d'une jumenterie qui n'a pas son équivalent en Europe. Mais l'histoire des éleveurs de chevaux de trait n'est pas linéaire, et l'intensification agricole a revêtu pour eux deux aspects très différents: la motorisation a transformé leur activité en hobby, puis est intervenue la tentative de professionnalisation bouchère. Ce dernier épisode a marqué. Des efforts ont été accomplis ces dernières années pour modifier les critères des jugements en concours – les jury accordent notamment une attention accrue à la qualité des déplacements et des aplombs – mais l'idéal du modèle monumental des années 80 résiste. La masse du cheval prime encore, pour une rentabilité très incertaine des sujets à naître. En dehors des poulains d'exception qui permettent la reproduction du système, la vente pour la viande rapporte en effet "trois fois moins cher" que pour l'attelage ou la traction. Or la viande reste le

débouché principal. Il est vrai que la notion de rentabilité doit être élargie. La vente des poulains pour l'Italie, principale destination pour l'engraissement, permet le maintien sur le territoire de milliers d'élevages et d'éleveurs de chevaux de trait. En montagne, les troupeaux valorisent et entretiennent des secteurs souvent inexploités par les autres espèces. Dans les berceaux de race, beaucoup de ces chevaux de trait sont encore (ou de nouveau) attelés (les juments surtout, parfois les poulains). Les éleveurs en tirent parfois un revenu complémentaire et la plupart d'entre eux font vivre les fêtes de villages, festivals de moisson et des vieux métiers dont le succès reste vif depuis les années 1980.

Si l'on prend quelque recul pour considérer la situation sur les terrains de concours et dans la filière toute

Conclusion

En 1985, Emmanuel Rossier et Y. Jego avaient mené une enquête sur l'utilisation de la traction chevaline en France dans les exploitations agricoles et auprès d'artisans spécialisés, bourreliers, maréchaux-ferrants, fabricants d'outils. Les auteurs avaient pris du champ pour analyser la situation dans le pays, considérant l'ensemble des sources d'énergie (travail manuel, travail des animaux et tracteur) à travers le monde. Revenant à la France et sur la base de leurs propres résultats, ils constataient une certaine persistance dans l'agriculture et en forêt, voire un "retour" chez de jeunes exploitants, qu'ils expliquaient par "la flambée brutale et encore récente (1973) des prix des produits pétroliers et donc des prix des produits énergétiques utilisés en agriculture". Cette brève étude n'apportait pas de précision sociologique sur ces jeunes agriculteurs, qu'on peut supposer néo-ruraux pour une partie d'entre eux, ce qui dénoterait déjà une emprise de la ville et des citadins sur les manières d'utiliser l'énergie du cheval de trait. Elle n'a cessé de se renforcer depuis, par l'attelage de sport et de loisir, dont le succès ne se dément pas. Doit-on considérer l'entrée en scène des femmes dans ce monde masculin – tous les berceaux de race ont recruté de jeunes animatrices, et certaines entreprises d'attelage (comme les Calèches de Versailles) ont fait le choix massif de cochères – comme le signe d'une intégration dans la culture équestre urbaine et sportive dominante? La féminisation des sports équestres est un phénomène général avéré (Digard, 1995, Tourne-Mallen, 2002). Sous l'emprise d'une "sportisation" accélérée, le milieu du cheval de trait ne ferait pas exception à la règle générale.

Si l'on affine la comparaison des contextes d'aujourd'hui et des années 1980 observés E. Rossier et Y. Jego, la différence se creuse, même si des filiations se dessinent. Le pétrole était alors devenu rare et cher, une tension qu'on retrouve et qui n'est pas prête de se desserrer. Faits nouveaux, le travail est difficile d'accès et il n'est plus assuré, le lien social est fragile dans une société hautement concurrentielle qui marginalise les moins armés, et la planète terre s'avère bien fatiguée. Cette inquiétude écologique et

entière, un point de blocage apparaît tout de même. Un gabarit polyvalent cherche la reconnaissance: c'est le "ragot" des anciens marchands, petite bête d'ampleur modeste, rustique et fertile, apte à porter des poulains beaucoup plus développés qu'elle en masses musculaires, qui vaut à la fois pour le marché de la viande et de l'attelage, en travail et en loisir. Sur les terrains de concours de modèles et allures, ces sujets-là sont toujours dépréciés. Et ils ne peuvent même pas accéder aux épreuves où s'évaluent les races françaises les plus imposantes, Trait du Nord, Auxois, Ardennais, qui se mettent du coup hors jeu du nouveau marché. Comment concilier l'identité de la race et des éleveurs, et la souplesse à l'égard de la clientèle extérieure?

sociale pousse à la réhabilitation de la traction animale. De la forêt aux services d'espaces verts des villes, de l'agriculture aux aires protégées, la traction chevaline a reconquis un certain droit de cité et une certaine visibilité sociale. Les nouveaux cochers sont des convaincus, dotés de fortes personnalités, soutenus par des idéaux, animés par le désir de former et de transmettre. Mais l'activité reste précaire sur tous les plans: la rentabilité économique est toujours en question, l'image et la communication ont tendance à primer sur le travail concret, on attend toujours la mise au point d'un matériel moderne, fiable et efficace, et l'identité professionnelle doit être consolidée. Les réussites sont liées à la conjonction de volontés politiques ou stratégiques et de la présence d'acteurs compétents et réactifs: ingrédients nécessaires au bon fonctionnement d'une petite entreprise du secteur marchand.

Après la grande rupture de la mécanisation, l'utilisation du cheval de trait comme source d'énergie est longtemps restée le fait de passionnés bricolant l'activité, seuls ou en réseaux associatifs. Les demandes émanant des villes et des communes (services d'espaces verts), des conseils régionaux et généraux, de l'Office national des forêts, du Conservatoire du littoral ont imposé une professionnalisation de la pratique. Encore anecdotique, la réappropriation de l'énergie animale par le monde de l'entreprise industrielle constitue un enjeu important. Autre enjeu, la capacité des éleveurs à se relier souplement aux nouveaux mondes du cheval de trait, de travail ou de sport, sans perdre leur identité et leur spécificité. Pour les berceaux de race, la situation est stressante, mais on peut voir les choses sous un autre angle: c'est aussi une richesse d'avoir à se confronter à des pratiques différentes, d'avoir à renouer avec une demande marchande extérieure, d'être amené à considérer le modèle du cheval à produire en relation avec la principale utilisation qui en sera faite en dehors du cercle des éleveurs (production bouchère dans des conditions extensives, compatible avec l'attelage et le travail).

Bibliographie

BAUMET Michel, 1985. *Le cheval en France. Situation, évolution, localisation, production, bibliographie analytique et commentée*, C2 d'études agraires, Université de Bordeaux 1, Institut de géographie.

DIGARD Jean-Pierre, "Cheval, mon amour", Terrain, 25, 1995: 49-60.

LES ATTELAGES DU MORVAN (Bernard Lavault), 1993.- *Le cheval qui cache la forêt*, Fédération nationale des parcs naturels

régionaux et parc naturel régional du Morvan.

LIZET Bernadette, BOUJOT Corinne, BOURDON Anne et PORTET François, 1999.- *Chevaux de trait, le retour? Atteleurs, compétition et tradition, ministère de la Culture, (mission du Patrimoine ethnologique)*, APSONAT/CNRS, rapport de fin de programme, programme "Tradition, relances et revitalisations" (en ligne sur le site hippotese.free.fr).

PIERRE Éric, "La viande de cheval au secours des classes laborieuses", Communications, Bienfaisante nature, F. Dubost et B. Lizet (éds), 74, 2000: 177-200.

ROSSIER Emmanuel et COLEOU Julien, 1977.- *Économie et développement du cheval en France*, André Leson, Paris.

ROSSIER Emmanuel et JEGO Y, 1985.- *Note sur l'utilisation de la traction chevaline en France*. Premiers résultats d'enquête, CÉRÉOPA, Paris.

TOURRE-MALEN Catherine, "Les femmes à cheval: une révolution culturelle", dans Patrice FRANCHET-D'ESPEREY éd., *Apprendre le cheval autrement. Diversification des pédagogies et des pratiques d'enseignement*, Belin, Paris, 2002: 122-139.

Chevaux des villes

Il faut bien distinguer "cheval dans la ville" du "cheval des villes". Le premier travaille avec un cocher privé qui offre ses prestations aux services techniques. Le second est un employé municipal entre les mains d'autres employés humains, il appartient à la ville et à la commune au même titre que les engins motorisés et tout le matériel nécessaire à l'entretien de l'espace public. Les chevaux municipaux et les employés qui les conduisent sont moins nombreux que leurs collègues prestataires de services. Les uns et les autres accomplissent des tâches variées, sur des lieux divers. Ils emmènent la "calèche", un terme générique désignant des véhicules hétéroclites, mais dont la fonction commune est de faire plaisir aux touristes. L'activité domine la scène des pratiques, et donne sens au choix du terme de "cocher" (celui qui transporte des passagers payants dans sa voiture), pour désigner le métier d'utilisateur de la traction animale. La calèche anime les centres villes patrimoniaux et touristiques (Carcassonne, Quimper, Tours...), mais aussi les grands jardins et les parcs de châteaux (Besançon, Caen, Mulhouse, Nice, Rennes, Saint-Germain-sur-Livet, Versailles...). Il existe une variante hivernale: les traîneaux d'Avoriaz, de Barcelonnette, des Deux-Alpes, de Megève Les chevaux tirent ce qui fait office de tombereau (voitures modernes à roues dotées de pneus le plus souvent) pour débarrasser les lieux publics des déchets et poubelles (Cabourg, Lyon, Rennes, Saint-Pierre-sur-Dives, Trouville, Vincennes,...), conduisent la tonne à eau pour arroser avec régularité et précision les arbres (Vincennes) et les fleurs des bacs suspendus sans réserve et vite assoiffés, une mode tyrannique dont il faut payer le prix (Saint-Bonnet en Champsaur) débardent le bois des parcs périurbains (Lyon, Vincennes, Yerres...). Plus rare, expérimental: ils ramènent le sable au milieu des allées cavalières dans le bois de Vincennes.

Entre cent cinquante et deux cents chevaux, et peut-être deux cent cinquante cochers travaillent dans l'espace urbain, régulièrement ou épisodiquement, tranquillement ou plus durement. La traction animale est en réapprentissage, les contraintes particulières de l'environnement urbain (le bruit, l'agitation, la dangerosité liée à l'omniprésence des automobiles et des conducteurs stressés, pressés) n'ont pas encore nivelé les façons de faire: elles sont diverses sur tous les plans: races et types de chevaux, harnachement, véhicules, activité... L'écurie se compose d'un seul cheval (Saint-Pierre-sur-Dive), ou d'une vraie cavalerie (trente-six pour les Calèches du château de Versailles en 1999, une centaine à Avoriaz et Mégève).

Ceux qui accèdent à la ville – les grandes villes en particulier – sont de véritables professionnels, car les difficultés, les risques et les contraintes sont plus élevés qu'ailleurs. La visibilité de l'action est aussi très grande et la prise de responsabilité est collective: à travers son propre savoir-faire, c'est un peu la grande famille du cheval de trait qui agit. L'action urbaine mobilise une énergie militante et pédagogique. Agir pour soi, mais au nom de tous les convaincus; travailler à convaincre, transmettre et former. Les médias sont les partenaires obligés, souvent empressés, de cet effort de communication. Les villes (grandes ou petites) sont de plus en plus nombreuses à afficher une politique verte et durable, à prendre des engagements contractuels en ce sens (agenda 21 par exemple) et le travail avec des chevaux figure parmi les actions entreprises.

De la communauté de l'Arche aux Jardins de Cocagne

Réseau national de réinsertion sociale par la culture du légume bio, les Jardins de Cocagne ont recours à l'énergie animale sur trois de leur quatre-vingt sites: à Peyrins (Drôme), à Laragne (Alpes de Haute-Provence) et à Saint Just-Saint Rambert. Le responsable de la traction animale de la ferme de Peyrins possède une grande expérience. Il a passé vingt-cinq ans dans la communauté de l'Arche, l'organisation non violente fondée par Lanza del Vasto, où il est entré en 1975. Il a d'abord dirigé le secteur agricole de la Borie Noble, dans les contreforts du Larzac (un groupe de 7 à 8 personnes, et le même nombre de chevaux) avant de créer une nouvelle structure dans la Sarthe, La Grande Chouanière, qui héberge en 1992 les deuxièmes rencontres de la traction animale animées par le CÉRÉOPA. Changement de cap en 2000. Un article paru dans Hippobulle, la feuille d'information de l'association Hippotèse, l'informe sur l'intérêt que le vignoble Chapoutier (Tain l'Hermitage, côte du Rhône) porte à la traction animale. Il y travaille jusqu'en 2003, avec ses propres juments percheronnes, qui l'ont suivi depuis la Sarthe. À la ferme drômoise de Cocagne, il en utilise deux (la troisième est en pension dans une ferme pédagogique) "au service du maraîchage social en bio", pour la préparation du sol et surtout l'entretien de culture, en complément du tracteur. Depuis le début de l'année 2005, il s'est équipé d'un camion pour véhiculer son attelage et son matériel sur les divers sites d'intervention. Son activité principale, le maraîchage, est basée sur la Ferme de Cocagne; mais il participe aussi à des chantiers "environnement" extérieurs pour effectuer du débardage, du défrichage de berges et, au début de juillet 2006, un halage de barque de pêcheur à fond plat chargée de jussie (une plante amphibie d'aquarium originaire d'Amérique du Sud qui devient très envahissante dans les rivières françaises). Il effectue également des prestations pour des petits vigneronnes de Tain et d'autres communes voisines. Le lycée agricole du Valentin (Bourg-les-Valence) l'a sollicité cette année pour animer deux semaines de formation pour une douzaine de personnes (UCAR "Traction animale"), qui concluaient leur initiation par un projet d'installation en ferme maraîchère avec des chevaux. Quant aux journées de formation organisées depuis 2003 pour les encadrants des jardins, elles n'obtiennent qu'un succès mitigé. Ce "paysan utilisateur", comme il tient à se définir, découpe ainsi son activité: 30 % de maraîchage, 25 % de vigne, 20 % de débardage, 10% en formation, et le reste en maintenance et réunions. Il préside le CIVAM (Centre d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le monde rural) "traction animale" de Drôme-Ardèche.

Parcours d'un cocher, histoire d'une entreprise

L.M. s'initie à l'attelage avec de chevaux de sang au début des années 1980, pour diversifier l'activité d'un centre équestre qu'il dirige en région parisienne. En 1990: coup de foudre pour le cheval de trait, plus précisément Boulonnais. Il monte un élevage dans l'Oise et développe une activité de prestations diverses en attelage. En 1992, il entre chez Disney pour participer au dressage des Percherons destinés à tracter les tramways. Il crée alors une petite entreprise dont les objectifs sont le dressage de chevaux et la location d'attelages. En 1993 l'entreprise tente une expérience de promenade hippomobile au château de Chantilly. Cette activité ne durera qu'une saison, l'Institut de France leur interdit l'accès au parc, et la petitesse imposée des véhicules en limite la rentabilité. Nouvelle expérience avec le "Para-club" d'Épernay: "Le Parattelage" (traction d'un parachute ascensionnel à l'aide d'un attelage à deux chevaux). Premiers essais sur l'hippodrome de Chantilly, première prestation lors du championnat de France de Polo organisé sur le même hippodrome en 1993, puis sur l'hippodrome de Vincennes pour l'arrivée de la Route du Poisson, à Conty lors de concours internationaux d'attelage...

En 1995, acquisition d'Ésope, un étalon Boulonnais de robe noire (exception française à cette époque). L.M. représente la race boulonnaise dans les divers concours promotionnels organisés par le Syndicat hippique boulonnais. Ésope et ses coéquipiers remporteront à plusieurs reprises le grand prix de Paris du cheval de trait au salon du Cheval de Paris, ainsi que le trophée national et international organisé au salon de l'Agriculture. L'équipage participe aussi à de nombreuses "Route du Poisson".

En 1996, le Parc départemental de La Courneuve le sollicite pour organiser des promenades à l'aide d'un attelage appartenant au Conseil Général de Seine-Saint-Denis. Ce client lui est fidèle depuis dix ans. Depuis longtemps passionné par les "grandsattelages", L.M. maîtrise bien l'équipage à quatre, et il se lance dans la préparation d'un attelage de sept chevaux qu'il présente au festival international du cheval de trait de Saumur en 1996 (troisième place au classement général). En janvier 2001, un équipage de six chevaux tire le podium de remise des prix au Prix d'Amérique à Vincennes. Les années suivantes, L.M. passe à huit chevaux. Deux ou quatre Boulonnais noirs assurent les mêmes prestations pour le Prix de l'Arc de Triomphe à Longchamp, le Prix du Jockey-Club et le Prix de Diane à Chantilly, et sur d'autres hippodromes. L'attelage à sept participe aussi à la "bataille de fleurs" du carnaval de Nice en février 2002.

L'élevage prenant de l'ampleur, un domaine herbagé de 40 ha est acquis en Seine Maritime. La société "écuries du Petit Hautier" développe les activités de la micro structure initiale. L'office de tourisme de Forges-les-

Eaux, à quelques Km de là, propose un partenariat pour l'organisation de visites touristiques pour groupes.

La ville de Beauvais a conçu un projet d'envergure autour du cheval de trait, qui accomplira différents travaux sur les communes environnantes. Les "écuries du Petit Hautier" devraient mettre en place des navettes expérimentales en centre ville. Enfin, les Boulonnais noirs font du cinéma, avec les "écuries Hardy" (tournages de films et de télé-films).

Prestation d'entretien dans le vignoble méridional

Olivier Pichaud et Joyeux au binage sous le rang le domaine de l'Oratoire Saint Martin, Cairanne (Vaucluse), propriété de François et Frédéric Alary. Le travail se fait à la voix. Photos: François Alary (08/04/2006)



Vieille vigne



Vigne plantier

Olivier Pichaud est "cocher-laboureur". Ses activités principales sont les travaux viticoles en traction animale (labours d'automne et de printemps, décavaillonnage, binages et hersages, et aussi pulvérisations et poudrage chez certains clients). S'y ajoutent, en été et en hiver, des tâches d'enseignement, de dressage et aussi des contrats d'attelage (avec une école de Cirque, une association spécialisée, pour promener des handicapés tétraplégiques et des colonies de vacances). Installation professionnelle en juillet 2005.

Voici ce qu'il dit de ses prestations d'entretien des vignes avec des chevaux de trait:

"Il s'agit de domaines produisant des vins à forte valeur ajoutée (avec ou sans mention A.O.C., Bio...). Mon secteur s'étend sur une ligne de 150 km, de l'A.O.C Pic-St-Loup (Hérault) aux Côtes du Rhône méridionales: Rasteau et Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). Mes clients font appel à mon savoir-faire et mes équipements pour atteindre leurs objectifs d'amélioration de la qualité à un coût acceptable.

Points forts:

1- Offre d'une solution technique quasi unique adaptée à des zones accidentées (terrasses, banquettes...) où le travail motorisé est impossible ou dangereux, le travail manuel trop coûteux et le travail chimique néfaste aux sols.

2- Tassement des sols quasi nul. Gain: taux d'activité biologique des sols supérieur de 40% par rapport aux sols travaillés avec des engins lourds motorisés.

Prestations viticoles dans le Jura



Vincent Dubois à la décavaillonneuse en mai 2004 avec Kénya dans le domaine de la Pinte, à Arbois (Jura). Cette exploitation vinicole en "bio" testait alors le travail du cheval, notamment pour régler le problème de la gestion de l'herbe (interdiction des désherbants, recherche d'une alternative au désherbage mécanique au tracteur chenillard qui tasse le sol et laisse les pieds de vigne enherbés).

Photos: Association pour la promotion du cheval comtois.



V. D. exerce une double activité: ramasseur laitier et prestataire de service en viticulture. Il crée son entreprise en juin 2006, et travaille actuellement chez une dizaine de vigneron. Deux d'entre eux sont en production biologique, un troisième en "qualité". Les autres sont de petits propriétaires de vigne non professionnels (nombreux dans le Jura), qui réalisaient auparavant eux-mêmes le désherbage mécanique au moyen de motoculteurs, ce qui est dur physiquement et présente le désavantage de favoriser certaines mauvaises herbes. Les demandes affluent, et il forme un deuxième cheval.

Il intervient dans les vignes au printemps et en automne. Au printemps, la décavaillonnage permet de reprendre de la terre sous les pieds de vigne et de la déplacer vers l'intérieur du rang (opération qui enlève l'herbe sous les ceps et recouvre l'herbe de l'inter-rang); puis c'est le binage des inter-rangs, réalisé avec une charrue adaptée, qui empêche la repousse de l'herbe. Le nombre de binages dépend des conditions météorologiques, plus ou moins favorables à la pousse de l'herbe. Un seul binage a par exemple suffi au printemps 2006 sur certaines parcelles séchantes. À l'automne vient le buttage des vignes: il faut remonter la terre de l'inter-rang sur les pieds de vigne pour les protéger durant l'hiver.

Chevaux et cocher industriels



Hélène et Anthony avec Cadou, le 17 août 2006.

Deuxième halage sur le site de la société d'Ypréma de Lagny, en Seine-et-Marne.

Photos: Bernadette Lizet



Hélène, Anthony et Cadou "sont Ypréma". Créée en 1984, cette entreprise multi-sites (plusieurs implantations en Île-de-France et une dans le Finistère, 84 employés) est liée au développement des villes nouvelles et aux fronts d'urbanisation parisiens (Émerainville et Marne-la-Vallée, Saint-Quentin en Yvelines et le port de Gennevilliers, chantier du TGV Atlantique de Massy). Elle est spécialisée dans le recyclage des déchets. Dans un premier temps, c'étaient des déchets "inertes", provenant de la démolition de bâtiments, de routes, d'ouvrages du génie civil, récupérés et broyés pour constituer des matériaux de construction de routes; puis YPREMA a créé une activité complémentaire: les mâchefers, résidus de la combustion des déchets ménagers non recyclables, brûlés dans les usines d'incinération et transformés en granulats. La plus grande partie des mâchefers provient d'Ivry-sur-Seine (une des grandes usines de traitement des déchets parisiens); mais c'est dans les relations de voisinage avec l'usine de Saint-Thibault-des-Vignes (SIETREM) qu'YPREMA a peaufiné son concept d'écologie industrielle.

L'entreprise raisonne et communique "développement durable" et flux d'une matière indésirable à réhabiliter: "le déchet des uns est une ressource pour les autres". Pur produit de la société d'abondance et de consommation croulant sous ses déchets, le mâchefer est devenu le matériau d'appel de l'entreprise, symbolique de l'effort d'intégration écologique. Une tractation a présidé à la mise en place du halage animal: consommatrice d'eau industrielle, l'usine d'incinération de Saint-Thibault prenait les "eaux d'égoût" qu'Yprema expédiait jusqu'alors par camion vers un centre d'épuration. Deux flux de matière se croisent aujourd'hui, en surface et en sous-sol, le long des 500 mètres du vieux chemin de halage réhabilité. Les mâchefers accomplissent un transit spectaculaire avec chevaux, cochers et mariniers tandis que les eaux d'égoût circulent dans les canalisations enterrées.

Les deux cochers sont arrivés au halage industriel à partir d'une pratique équestre sportive. Chevaux et cochers développent leur activité dans l'extrême souci de la maîtrise du risque industriel, particulièrement sensible autour de leur activité très médiatique, "note verte de la production industrielle".

Les chevaux sont bretons, le président directeur général aussi.

**NOTES
COMPTES-RENDUS
ANALYSES
ET
COURRIER DES LECTEURS**

Professeur Jacques BOUGLER

Jacques Bougler (1er octobre 1936 - 22 août 2007) nous a subitement quittés en cette fin d'été. Pour tous ceux qui ont eu la chance de le côtoyer, il laissera le souvenir d'un enseignant de grande classe et d'un scientifique dévoué au développement de l'élevage.

Jacques BOUGLER est né dans une famille d'agriculteurs, en Picardie, à une époque où l'élevage était encore très présent dans les exploitations de grande culture. Après son baccalauréat, il entre en classe préparatoire au Lycée Henri IV à Paris puis intègre l'Institut national agronomique (INA) à Paris, dont il sortira major de promotion en 1959. Il complète sa formation en 1960 à l'ENSAA de Dijon, établissement d'application pour les ingénieurs se destinant à l'enseignement agricole et agronomique, puis, en 1965, par un DEA de génétique appliquée.

Recruté en 1960 comme Assistant à l'INA par le professeur Jacques DELAGE, il est promu Maître de Conférences (l'équivalent aujourd'hui de Professeur de 2^{ème} classe, ou PR2) en 1969, et Professeur (aujourd'hui PR1) en 1982. Dans une notice rédigée en 1994, il résumait ainsi le fil conducteur de sa carrière: "*sélectionner les races et étudier comment elles sont exploitées à travers le monde, telles sont les deux principales orientations que l'on retrouvera en permanence dans mes activités d'enseignement, de recherche et de développement.*"

Jacques BOUGLER a enseigné à de nombreuses générations d'étudiants les bases de la génétique quantitative, les méthodes de sélection et les fondements de la mise en œuvre d'un programme d'amélioration génétique. Avec son maître, Pierre CHARLET, il a développé un enseignement original de zootechnie comparée. Ces enseignements étaient délivrés avec un souci constant de l'illustration par des exemples concrets et des applications. Jacques BOUGLER a également marqué l'enseignement de la génétique animale en France par la création, en 1969, d'un cours de formation continue, le CSAGAD, qu'il a continué d'organiser et d'animer jusqu'à son départ à la retraite en 2001. Ce cours a touché une majorité des cadres des entreprises et organismes de sélection animale en France, ainsi qu'un nombre substantiel d'enseignants des lycées agricoles.

Au-delà de son enseignement, Jacques BOUGLER fut un acteur majeur de l'organisation de la sélection animale en France et de la mise en œuvre de la Loi sur l'Elevage de 1966. Pendant plus de trente ans (du début des années 60 à la fin des années 90), il a dirigé l'Union Nationale des Livres Généalogiques (UNLG, devenue ultérieurement France UPRA Sélection). Il a largement œuvré au passage des anciens livres généalogiques à des structures de type UPRA et, aujourd'hui, du type organismes de sélection. Il fut un membre assidu de la Commission Nationale d'Amélioration Génétique (CNAG) du Ministère de l'Agriculture, où ses avis pondérés étaient écoutés. Il agît activement pour la promotion des races animales françaises, par une présence régulière aux jurys du Concours Général Agricole et en accompagnant régulièrement la SOPEXA dans des missions à l'étranger.

Jacques BOUGLER fut aussi un fidèle compagnon de route du Département de Génétique Animale de l'INRA. Très proche des chefs de Département successifs, il a été un membre assidu du conseil scientifique, où il apportait ses compétences, sa grande culture zootechnique et un indéniable sens du terrain. Il a joué un rôle de premier plan lors de la création du GIE Labogena. En tant qu'enseignant-tuteur, il a accompagné les premiers pas dans la recherche de nombreux thésards du Département.

Les activités de Jacques BOUGLER le conduisirent à s'intéresser de près à une gamme diversifiée de situations, en France bien sûr et aussi à l'étranger. Il fit preuve d'un grand éclectisme dans le choix de ses terrains d'étude et dans ses actions de développement. Il était à la fois convaincu de la nécessité de doter les "grandes" races d'une organisation solide et de programmes de sélection performants et de la nécessité de préserver les races menacées dans leurs effectifs. Il contribua à des synthèses internationales sur quelques races ubiquistes, comme par exemple les races bovines Charolaise, Limousine et Frisonne devenue ultérieurement Holstein. Il encadra également de nombreux travaux sur la gestion et la valorisation de races locales: cheval Boulonnais; races bovines Parthenaise, Tarentaise, Bretonne Pie-Noir; races ovines Solognote, Mérinos Précoce; etc. Jacques BOUGLER eut ainsi, dès le début des années 1970, un rôle majeur dans l'émergence en France de la notion de ressources génétiques animales et dans le développement d'actions et de programmes pour la caractérisation, la gestion et la conservation de ces ressources. C'est lui qui coordonna le premier inventaire des ressources génétiques animales françaises, en 1985, inventaire qui fut intégré à la base de données de la FEZ, à Hanovre, et fut ensuite régulièrement actualisé sous la responsabilité du BRG.

Jacques BOUGLER était un pilier de la Société d'Ethnozootechnie, dont il était depuis longtemps membre du conseil d'administration. Il participait régulièrement aux journées d'étude de la société et en organisa plusieurs. Comme rappelé dans la dernière édition de notre lettre, il "*se reconnaissait bien dans les engagements de la Société d'Ethnozootechnie*". La variété des sujets abordés et la diversité des points de vue (la zootechnie dans toute son acception, les sciences sociales, ...) le stimulaient. La convivialité et le côté "familial" qui furent toujours une marque de fabrique de la société convenaient parfaitement à son tempérament.

Au sein des équipes qu'il dirigeait, à l'INA ou à l'UNLG, comme dans les instances et groupes de travail auxquels il participait, Jacques BOUGLER faisait preuve de profondes qualités humaines. Convaincu de la valeur de l'engagement, il poussait ses collaborateurs à prendre des initiatives et à accepter des responsabilités. Respectueux d'autrui, très à l'écoute, il veillait scrupuleusement à la cohésion du groupe et faisait preuve d'une patience infinie dès lors qu'il s'agissait d'aplanir quelque difficulté. Interlocuteur apprécié et respecté, il fut un véritable créateur de liens, notamment à une époque où les structures chargées

de l'interface entre les équipes de recherche et les acteurs de la sélection étaient peu ou pas développées. La réussite professionnelle de Jacques BOUGLER fut grande, elle ne l'a pas détourné d'une discrétion et d'une modestie qui étaient une seconde nature chez lui.

Avec Jacques, nous perdons un maître aimé et estimé, un ami. Puisse-t-on faire vivre et évoluer ce qu'il a bâti avec tant de détermination, et retenir et valoriser ce qu'il nous a transmis avec tant de générosité.

Etienne VERRIER

Professeur Jean-Louis TISSERAND

L'hommage qui suit a été rédigé par A. AUMAÏTRE et Cl. BÉRANGER et diffusé notamment aux membres de l'AFZ (Association française de Zootechnie) et de l'Académie d'Agriculture. Nous le reproduisons ici avec l'autorisation des auteurs. J.L. TISSERAND était membre de longue date de la Société d'Ethnozootechnie.

Le professeur Jean-Louis TISSERAND, qui participa sans relâche à la vie de notre Association Française de Zootechnie, est décédé le 8 juin 2007 à Dijon. Ce fut un des zootechniciens renommés de ces cinquante dernières années.

Né à Nancy en 1932, il fit ses études à Paris à l'Institut National Agronomique (1953-1956) et à l'Université Paris-Sorbonne en Biologie et Physiologie; il fit ensuite une brillante carrière de chercheur et d'enseignant en zootechnie.

D'abord assistant, puis chargé de recherche à l'INRA auprès de M. Zelter (1955-1962) il fut ensuite chef de travaux, puis maître de conférence en Zootechnie à l'INA (1966). Il quitta ensuite en 1967 Paris pour Dijon où il fut nommé professeur de Zootechnie à l'École Nationale des Sciences Appliquées (ENESAD) récemment créée et y enseigna jusqu'à la fin, même après sa retraite (1998).

Dans le domaine de la recherche, sa spécialité fut l'alimentation et la nutrition des herbivores de différentes espèces (ovins, bovins, caprins, camélidés et équidés notamment). Il étudia en particulier l'utilisation des fourrages pauvres, la conservation des fourrages par ensilage, l'utilisation de l'azote non protéique par les ruminants, la digestion des aliments par les équidés, la valorisation des protéagineux. Auteur de 49 publications et de 82 communications scientifiques, il encadra 24 thèses et de nombreux mémoires d'étudiants.

Il consacra aussi une part importante de son activité au développement de l'élevage dans sa région de Bourgogne et en Franche-Comté (systèmes laitiers et systèmes de production de viande, valorisation des fourrages et des sous-produits, élevages caprins, porcs coureurs) en relation directe avec les éleveurs et avec leurs organisations (Chambres d'Agriculture, Instituts techniques...) ou avec les organisations territoriales (Parc régional du Morvan...). Il participa à de nombreux groupes de travail nationaux avec les Instituts techniques agricoles (ITEB, ITOVIC, ITCF...).

Il apporta toute sa compétence, son dévouement et une partie de son temps aux activités et à l'animation de diverses associations françaises dans son domaine de recherche et d'enseignement: zootechnique (AFZ, dont il fut secrétaire pendant plusieurs années), fourragère (AFPF, nutritionnelle (AFN); ainsi qu'à l'Académie d'Agriculture de France dont il fut correspondant (1987) puis membre (2002).

Il fut appelé comme conseiller technique, en charge de l'enseignement supérieur agronomique, au cabinet de

Ministres de l'Agriculture (1968-1972: B. PONS, J. CHIRAC).

Son action internationale fut également considérable. A la Fédération européenne de Zootechnie (FEZ), il fut un participant régulier des réunions annuelles dans les divers pays, assurant la permanence de l'AFZ au sein de cette association et en s'y engageant pleinement. Il fut secrétaire, puis président de la commission de nutrition (1984-1994), membre du conseil d'administration (1994-1998), président du comité des publications (1998-2000), président de plusieurs groupes de travail (1996-2005) sur l'enseignement supérieur, les élevages alternatifs ou les contacts méditerranéens.

Il s'impliqua aussi très fortement au Centre International des Hautes Etudes Agronomiques Méditerranéennes (CHIEAM), comme enseignant au centre de Saragosse (1968-1998), expert, conseiller scientifique, responsable de programmes et membre du comité consultatif scientifique (1987-1992). Il fut également membre ou responsable de plusieurs groupes de travail de la FAO (1990-1999). Il aborda ainsi une diversité de thèmes et de situations, à la demande des autorités concernées, dans de nombreux pays (production de lait et de viande en zone méditerranéenne, utilisation et gestion d'espaces steppiques et d'oasis par l'élevage, élevage et protection de l'environnement – en Italie, Espagne, Portugal, Grèce, Algérie, Tunisie, Maroc, Egypte, Syrie, Palestine, Ethiopie, Somalie, Burkina-Faso).

Son activité enthousiaste et son dévouement furent inlassables dans toutes ces diverses actions au service des étudiants, des éleveurs de France et du monde, de la science agronomique et des diverses associations auxquelles il apporta son précieux concours. Grand pédagogue, il a marqué de son empreinte un grand nombre d'étudiants et de collaborateurs. Sa voix puissante ne retentira plus dans nos assemblées. Il savait attirer l'attention et développer ses convictions avec force, tout en restant modeste et simple avec tous. C'était un ami discret mais solide pour ceux qui l'ont bien connu et lui ont fait confiance.

Il était officier de la Légion d'Honneur (2001) et chevalier de l'Ordre National du Mérite (1971). Ses obsèques religieuses ont été célébrées le 12 juin en l'église St Michel à Dijon, en souvenir aussi de son épouse et de son fils qu'il avait eu la douleur de perdre au cours de sa vie. Ses nombreux collègues et amis ne l'oublieront pas.

Marie-Claude CHAUDIÈRE, avec la participation de J.-L. MAILLARD, J.-P. CILLIARD et Alison CLARKE – RACES DOMESTIQUES DE L'OUEST. LE CHEPTEL DE L'ÉCOMUSÉE; LIVRET PÉDAGOGIQUE DE L'ÉCOMUSÉE DU PAYS DE RENNES, LA BINTINAIS, 2006. (12,5 €)

On sait que l'Ecomusée du Pays de Rennes, qui vient de fêter son 20^{ème} anniversaire, participe, par d'importantes activités d'élevage et par une animation de terrain, à la conservation des races locales. Le visiteur peut y voir près d'une vingtaine de races –toutes espèces confondues - élevées autrefois en Bretagne et dans ses marges. Des livrets pédagogiques fort bien conçus ont commencé d'être édités en 1995. Celui-ci est le dernier paru dans la série. Le public ciblé est d'abord celui des enseignants qui viennent à l'Ecomusée avec leurs élèves mais il a bien entendu une portée plus générale.

Les auteurs ne se sont pas limités à une succession de monographies: ils ont opté pour une sensibilisation à la zootechnie, en replaçant la question des races locales dans le contexte général des relations hommes-animaux domestiques et de l'élevage de chaque espèce. Une évocation de la domestication, de la formation des races et de l'histoire de l'élevage précède une argumentation en faveur de la sauvegarde des populations animales domestiques locales et du rôle de l'écomusée en la matière. Le témoignage d'une agricultrice retraitée d'Ille et Vilaine sur l'élevage des animaux à la ferme tel qu'il était il y a une cinquantaine d'années, introduit les études par espèce. Pour chacune d'entre elles se succèdent les mêmes rubriques: ancienneté de l'élevage, caractérisation zoologique, importance traditionnelle de l'espèce en Bretagne et relations avec l'homme, les races conservées à l'écomusée, le langage lié à l'espèce.

Le texte est simple à comprendre, le souci pédagogique transparaissant à chaque instant. Il s'y ajoute une très belle iconographie, réunissant des documents anciens et contemporains, beaucoup de ces derniers étant en couleur. L'intérêt ethnologique a présidé à leur choix, l'évolution de l'animal et de ses relations avec l'éleveur étant bien mis en valeur.

Nous avons noté avec plaisir la reproduction d'un document qui ne concerne pas directement la Bretagne mais possède une valeur générale pour illustrer l'histoire des races: il s'agit d'une "poya", c'est-à-dire d'une peinture populaire propre à certaines régions de la Suisse, qui représente une montée à l'alpage. Celle qui est reproduite remonte à 1850 et nous montre un important polymorphisme de la robe des bovins, tel qu'il était juste avant que les éleveurs choisissent de retenir une seule couleur pour caractériser leur race. La diversité des robes, plus ou moins importante, fut en effet une règle générale avant la standardisation, à laquelle la Bretagne n'a pas échappé.

Le but pédagogique de cet ouvrage est à l'évidence atteint et les personnes qui maîtrisent déjà le sujet éprouveront, elles aussi, un grand plaisir à le consulter. On ne peut que féliciter les auteurs et souhaiter que cet ouvrage donne l'idée à d'autres structures de faire quelque chose d'équivalent dans leurs propres régions.

Bernard DENIS

Anne LAUVIE – GÉRER LES POPULATIONS LOCALES À PETITS EFFECTIFS: APPROCHE DE LA DIVERSITÉ DES DISPOSITIFS MIS EN ŒUVRE; THÈSE DE DOCTORAT D'AGROPARISTECH, DISCIPLINE: "GESTION DES RESSOURCES GÉNÉTIQUES ANIMALES", SOUTENUE LE 15 JUIN 2007.

Sous la direction d'Annick AUDIOT et Etienne VERRIER, Anne LAUVIE s'est efforcée de caractériser les dispositifs qui ont été mis en œuvre pour assurer la sauvegarde et la valorisation des races locales à petits effectifs. La thèse, volumineuse - 375 pages- est divisée en quatre parties et huit chapitres.

La première partie est consacrée à la problématique. L'auteur brosse à grands traits l'évolution de ces cinquante dernières années, rappelle les bases théoriques de la gestion de la variabilité génétique et les moyens de sa mise en œuvre, discute de la notion de race en intégrant notamment la très pragmatique mais peu scientifique nouvelle définition légale, et présente les acteurs –nationaux, régionaux, locaux et raciaux – de la conservation. On y apprend entre autre, pour s'en réjouir, que "parmi les établissements d'enseignement et de formation professionnelle agricole, une quarantaine possède des races locales au sein de l'établissement ou dans

son propre entourage". Anne LAUVIE explique aussi comment le sujet de son travail a évolué pour, non seulement décrire la manière dont la gestion des races menacées s'est organisée mais l'intégrer à une véritable dynamique de développement local. Elle expose alors sa démarche, dont elle discute largement la pertinence au plan méthodologique. Elle avait identifié 132 dispositifs de gestion/valorisation de races à faibles effectifs –ce qui, là encore, incite plutôt à l'optimisme- et en a retenu 20, représentatifs, pour une étude transversale de la diversité des trajectoires. Cette étude, largement fondée sur des entretiens, ne permet pas de détailler les processus de construction des choix techniques et les formes d'organisation pour la gestion d'une population, et elle a été complétée par une analyse approfondie de trois cas.

La deuxième partie s'intitule "L'analyse de 20 dispositifs de gestion: la diversité donnée à voir". Elle comporte tout d'abord, longuement (près de 120 pages) les

"récits" comprenant les 20 races et populations étudiées, dont il est intéressant de donner la liste: cheval Boulonnais, âne Grand Noir du Berry, poules Coucou de Rennes, Géline de Touraine, porcs Blanc de l'Ouest, Corse, Gascon, chèvres des Fossés, poitevine, moutons Landais, Mérinos Précoce, Solognot, races ovines des massifs, races bovines Bretonne Pie-Noir, Casta, Maraîchine, Mirandaise, Rouge Flamande, Gasconne. Suit alors une analyse de la diversité des formes de gestion dans les dispositifs, au travers de trois éléments du "tryptique" de la gestion d'une population: conservation, valorisation, définition de l'orientation. Un certain nombre de controverses sont identifiées dans les dispositifs, d'ordres très divers, n'ayant pas toutes la même importance, s'étalant plus ou moins dans le temps, et générant ou non des conséquences au niveau du dispositif. Elles touchent plutôt à la légitimité des instances impliquées (des éleveurs ne se reconnaissant pas par exemple dans l'UPRA, le syndicat ou l'association), tantôt aux critères de gestion (discussions sur le système d'élevage, les objectifs de sélection etc...), tantôt aux épreuves de qualification mises en œuvre (contrôle laitier simplifié par exemple).

La troisième partie est centrée sur trois études de cas et vise à analyser "la construction des choix techniques et des configurations organisationnelles dans des cas exemplaires". Le choix des espèces et races retenues a été fonction, d'abord de la présence effective de controverses identifiées, ensuite d'assurer un minimum de diversité en termes d'espèces, d'effectifs concernés et de types d'instances impliquées. Ont été retenus: le porc Blanc de l'Ouest, qui se confronte à des difficultés de valorisation; le mouton Landais, où la présence d'un éleveur disposant d'effectifs importants et souhaitant faire reproduire son troupeau sur lui-même souligne les conséquences des situations de déséquilibre dans la

répartition des effectifs entre troupeaux; la race bovine Rouge Flamande, qui connaît les trois types de controverses et s'interroge fortement sur son orientation puisque s'y pose la question du croisement avec une autre race. Pour chacun des trois cas, les limites de l'étude et les questions qu'elle suscite sont exposées.

La quatrième partie est consacrée à une discussion générale. Les clés de lecture des dispositifs de gestion des populations animales à petits effectifs selon les trois pôles "conservation, valorisation, orientation" sont confirmées mais modulées. Une difficulté centrale inattendue est celle de la définition de la race, souvent considérée comme donnée mais qui, en réalité, n'est pas forcément consensuelle. La pertinence des actions mises en œuvre est discutée, étant entendu que le problème se pose surtout lorsque l'existence de multiples points de tension implique de trouver un équilibre. Le rôle de l'Etat et l'articulation des différents niveaux d'intervention sont évoqués dans le contexte actuel d'évolution du dispositif génétique français.

Au total, le travail d'Anne LAUVIE est une très intéressante approche, entre zootechnie et sciences sociales, de la situation actuelle des races à faibles effectifs, considérée sous l'angle de la manière dont elles sont gérées. Très riche d'informations originales, il devrait permettre aux différents dispositifs de se situer par rapport aux autres et, ce faisant, de mieux s'auto-évaluer et, éventuellement, d'évoluer. Souhaitons donc qu'une diffusion suffisante des informations contenues dans le document soit assurée dans les milieux concernés.

Bernard DENIS

FÊTE DE LA VACHE NANTAISE ET DES RACES LOCALES ("PAS BÊTE LA FÊTE"), LE DRESNY (LOIRE-ATLANTIQUE), 8-9 SEPTEMBRE 2007

Les 7, 8 et 9 septembre dernier, l'association "Pas bête la fête" organisait la 5^{ème} fête de la race Nantaise et des races locales, au DRESNY sur la commune de PLESSÉ en Loire-Atlantique, dans le pays de Redon, aux confins de deux autres départements: le Morbihan et l'Ille-et-Vilaine. Ce fut un grand succès populaire qui attira plus de 20 000 visiteurs.

L'espace "animaux"

S'y exposaient une trentaine de races à faibles effectifs, toutes issues du Grand Ouest:

- les races bovines: Nantaise, Maraîchine, Saosnoise, Bretonne Pie Noir, Armoricaïne, Froment du Léon,
- les races ovines: Bleu du Maine, Roussin de la Hague, Avranchin, Ouessant, Belle-Île, Landes de Bretagne, Solognote,
- les races caprines: Chèvre des Fossés, Poitevine,
- les races porcines: Porc Blanc de l'Ouest, Bayeux,
- la race équine: Breton,
- les races asines: Grand Noir du Berry, Normand, mule des Pyrénées,
- les races avicoles: Coucou de Rennes, Challans,
- les races cunicoles: Blanc de Hotot, Normand,

Dans le cadre de la fête, la race bovine BPN tenait son concours interdépartemental. 9 éleveurs y présentaient

une quarantaine d'animaux répartis en 6 sections. La Chèvre des Fossés organisait son premier concours national et mettait en place les éléments de réflexion (mensurations, variation des couleurs de poils,...) nécessaires à l'établissement d'un standard de race. Elle était représentée par une trentaine d'animaux appartenant à 12 propriétaires. Le Porc Blanc de l'Ouest y déroulait également son concours spécial avec des effectifs comparables.

Terroirs et Tourisme en Puy-de-Dôme

La race Ferrandaise, représentée par 4 vaches et 2 bœufs, était l'invitée d'honneur de la fête. Elle était présentée sur l'"Espace Planète Puy-de-Dôme" où elle était accompagnée de 2 vaches Salers laitières suivies de leur veau, de 8 moutons Rava et de 4 chèvres du Massif Central. Sur cet espace, étaient aussi mis en valeur les fromages laitiers locaux (Saint-Nectaire, Fourme d'Ambert) et les activités agro-touristiques du département. Le Conseil Général du Puy-de-Dôme et l'Agence Départementale du Tourisme appuyaient financièrement cette opération de promotion.

Les forums

Ils se sont déroulés sur deux jours et ont attiré un nombreux auditoire sur des thèmes aussi variés qu'intéressants: terroirs et tourisme en Puy-de-Dôme, traction

animale: savoir-faire d'hier pour besoins de demain, consommer autrement: c'est possible, diversité des plantes sauvages et cultivées: des ressources pour notre avenir, construire autrement: l'habitat écologique en milieu rural.

L'espace découverte

Des stands mis à disposition d'associations diverses présentaient des réalisations et des animations sur des sujets variés ayant tous trait au thème: la biodiversité: facteur de développement local. Ainsi, *Slow Food* animait un atelier de promotion de produits de races locales, le GAB 44 (Groupement des AgroBiologistes) présentait d'anciennes variétés potagères, les CIVAM (Centres d'Initiatives pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural) renseignaient sur les énergies renouvelables, la phytoépuration et les isolations faisant appel aux biomatériaux, la Coop ARAIS (Coop d'études et de conseil en développement durable et innovation sociale) initiait le public au commerce équitable et à la consommation responsable, l'association "Traits de Génie" montrait l'utilisation de la traction animale pour les labours et le débardage, l'association "Essaimons les arbres" traitait des bocages et des paysages.

D'autres animations ludiques (telle la finale nationale du concours du cri du cochon), musicales et autres

auront aussi égayé la fête. Dans ces domaines, la projection en plein air, le vendredi soir, du film "Paul dans sa vie" ou les présentations de différentes confréries gastronomiques (la Châtaigne de Redon, le Saint-Nectaire,...) auront constitué quelques moments forts.

L'on peut s'interroger sur les raisons du succès d'une telle fête. Plus de 20 000 personnes y ont participé. Le charme du site, sa facilité d'accès, le beau temps, le renom acquis lors des 4 premières éditions ne peuvent tout expliquer. Incontestablement, on a senti un large public intéressé par l'illustration de thématiques ayant trait à l'agriculture paysanne, à l'agriculture des terroirs, aux solutions alternatives des problèmes rencontrés par l'agriculture conventionnelle, à la protection de l'environnement, aux énergies renouvelables, aux biomatériaux,... Par ailleurs, le mélange heureux des genres: du ludique au professionnel, du local à l'ouverture sur le monde, du festif au sérieux, de l'action à la réflexion,... a rallié les suffrages. Enfin, on ne peut qu'être admiratif devant l'implication, le savoir-faire, la fidélité, le dévouement, et la qualité de l'accueil des 700 bénévoles qui ont assuré le succès de la fête du DRESNY. Bravo!

Pierre QUÉMÉRÉ

VOYAGE DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE DANS LE NORD DU PORTUGAL, 19-23 SEPTEMBRE 2007

Envisagé il y a quelques années, ce voyage put être organisé grâce à l'expérience qu'avait Mouette BARBOFF du Portugal et aux nouveaux contacts qu'elle y a établis, spécialement en la personne de Miguel MACHADO, spécialiste des races animales au nord du Portugal. Ce voyage était ouvert aux membres de l'AFMA (Association Française des Musées d'Agriculture) et de l'ECP (L'Europe, Civilisation du Pain), ce qui permit de fructueux échanges sur les thèmes d'intérêt des uns et des autres. Nous étions logés à Porto, dans un superbe hôtel de bord de mer. Le mercredi, une mini-croisière sur le Douro et la visite d'une importante cave de vin de Porto ont précédé le voyage proprement dit.

Jeudi 20 septembre

Départ pour le nord du Portugal, direction Barcelos sur des routes qui traversent un paysage magnifique. Le marché qui se tient dans ce gros bourg tous les jeudis depuis le XIII^e siècle est, paraît-il, une véritable attraction aux allures de foire.

Arrivée vers 10 heures 30 et immersion immédiate dans le tourbillon chamarré d'une foule de citadins, paysans et touristes.

Odeurs, cris, ombres, effluves, appels, exclamations, lumières, parfums, clairs-obscur, clameurs, éclairs, piailllements, senteurs, couleurs, parfums, les sens sont immédiatement saturés. Et les yeux découvrent la diversité des étals, depuis le camion flambant neuf, spécialement aménagé, au simple pliant sur lequel va s'asseoir la paysanne qui propose des oignons et quelques plantes vertes qu'elle a soigneusement rempotées pour l'occasion.

Ici c'est le coin des textiles et des vêtements:

rouleaux de tissus multicolores, robes modernes ou noires, traditionnelles, tabliers, fichus, gaines et soutien-gorge (peut-on les essayer?), chaussons, chaussures en plastique, en cuir, en tissu, en ficelle, en raphia, des nappes, du linge de table, des dentelles, du tissage, ...

Là c'est le coin des meubles: lits, tables, penderies, commodes, vaisseliers, pétrins, chaises, fauteuils, vitrines, bibliothèques, guéridons, armoires, le tout en bois noir, en bois jaune, rouge, beige, brun, acajou, ...

Puis un véritable souk, entre deux rangées de toiles de tentes, étalant depuis le sol jusqu'aux armatures supérieures en passant par les tables sur tréteaux, toute une gamme d'outils, (de gadgets?) d'ustensiles pour la cuisine, le jardin, l'atelier, en acier, bois, fer blanc, fer forgé, plastique, cuivre: entonnoirs, chaînes, râpeaux, tamis, grills, tire-bouchons, manches de pioche, colliers de chiens, cloches, arrosoirs, pièges à mâchoires, sabots, jougs sculptés, éventails, tonnelets, ...

Vient le secteur des fruits et légumes: des prunes comme des tomates, des carottes comme des betteraves, des choux aussi divers et variés qu'une serre horticole, des poivrons, des courgettes, navets, poireaux, ails, oignons, en vrac ou en tresses fabriquées sur place, des haricots, des fèves, des melons jaunes, verts, brodés ou lisses, des courges, potirons, pastèques, coloquintes, potimarrons, citrouilles, ...

Et les volailles, poules pattes attachées, présentées sur un lit de paille, dans des caisses ou dans des cartons, dindons et coqs perchés sur les cages qui retiennent les oies et les canes, canetons et poussins en vrac par centaines dans des nasses en grillage; et empilées sur cinq à six hauteurs des

cages de canaris et perruches aussi bruyants que colorés, ...

Brusquement au sortir d'une allée, l'odeur des pains chauds et celle, salée, des plaques de morue séchée; et un nouveau secteur avec de la vaisselle, des alambics, des pressoirs, des batteries de cuisine, des bibelots, des sacs, de la verroterie, des poteries, de la faïence, de la vannerie, des statuettes en bois, des terres cuites locales ocres à points blanc, ivoire, paille, des figurines religieuses et l'inévitable coq de la légende, noir à crête flamboyante, décliné dans toutes les dimensions,...

Midi sonne au clocher tout proche: il est maintenant temps de gagner le "Bagoeira" tout proche pour satisfaire les appétits.

Impression de retour sur terre.

L'après-midi commença par une visite à l'Ecole supérieure d'Agriculture de Ponte de Lima, à laquelle s'ajouta une parenthèse architecturale: l'Ecole est en effet aménagée dans une ancienne abbaye de Chanoines réguliers de St Augustin, dont la fondation remonte au 12^{ème} siècle et les bâtiments actuels, presque intacts, au 17^{ème}. Un havre de paix qui donne envie d'y refaire ses études ... Appartenant au système de l'enseignement polytechnique, bien distinct de l'Université, l'Ecole prépare actuellement à la licence (bac + 3) mais propose aussi des enseignements professionnels. Elle espère être autorisée prochainement à former aux mastères. Les orientations thématiques sont diverses: agronomie, environnement, assistantat vétérinaire, informatique, biotechnologies, marketing agro-alimentaire etc ... 400 étudiants y reçoivent un enseignement dispensé par 35 professeurs (dont 4 en production animale). Si le système polytechnique forme beaucoup plus d'élèves que l'Université, il dispose de nettement moins de moyens financiers et ne peut donc pas conduire de véritables recherches. Il est donc contraint à un partenariat régional et à mener des actions de développement. L'Ecole d'Agriculture de Ponte de Lima s'investit, entre autre, dans l'aide aux races locales, nombreuses dans la région, au travers de stages d'étudiants et rédaction de mémoires. Les techniciens qui oeuvrent dans le secteur des races locales sont volontiers recrutés parmi les anciens élèves de l'Ecole. L'établissement dispose de 16 ha de terres, réservées surtout aux productions végétales, avec toutefois quelques moutons et chevaux, et de presque autant de forêts, qui ont d'ailleurs assez largement brûlé l'an passé.

Il nous fut proposé un exposé sur l'agriculture et l'élevage dans la région. Celle-ci fait 31% de la superficie du Portugal, contient 360 habitants/Km² (contre 113 en moyenne nationale), est à peu près aux deux tiers en "zone défavorisée", avec un large espace forestier, et comprend le seul parc national portugais. Elle contribue à la production nationale à hauteur de 12% pour les végétaux et 18% pour les animaux, obtenus sur des exploitations majoritairement de très petite taille. C'est un point qui a beaucoup retenu notre attention: un attachement psychologique très important à la terre fait que les ventes sont rares et les modifications de la structure foncière, problématiques. La question se pose alors de l'avenir de l'agriculture portugaise dans le contexte concurrentiel que l'on connaît actuellement. 117 000 vaches laitières, de race Frisonne-Holstein surtout, sont entretenues en stabulation permanente car les surfaces fourragères disponibles sont petites et réservées par conséquent au maïs et à l'ensilage d'herbe. 47 000 vaches entretenues en système mixte et 6 700 vaches allaitantes appartiennent pour une part importante aux races locales Minhota, Cachena, Barrosa...

Elles servent à produire de jeunes animaux, appelés couramment ici des "veaux", âgés de 6 à 9 mois. Ce sont des animaux de ce type qui sont préférentiellement consommés dans la région, tandis que le sud du Portugal préfère des jeunes bovins de 18 mois environ. La région est particulièrement riche en ressources génétiques autochtones: aux bovins précités s'ajoutent le porc Bísaro, la poule Pedrês, le cheval Garrano, le mouton Bordaleira et la chèvre Bravia. La suite du voyage nous permit de voir une partie d'entre eux.

La visite du musée agricole de Vairão (près de Vila do Condé) était ensuite au programme.

Le Musée Agricole de Entre Douro et Minho, plus connu sous le nom de Musée de Vairão est installé dans une ancienne propriété agricole datant de 1880. La maison de maître (*palacete*) et les bâtiments attenants appartenaient à un émigrant ayant fait fortune au Brésil. A la fin du 19^e siècle on avait coutume de désigner ces constructions -signes ostentatoires de richesse-, par "*casas de Brasileiro*" (maisons de Brésilien). Cette propriété dédiée à l'agriculture, est devenue en 1967 propriété d'Etat, avec pour objectif d'y développer des travaux expérimentaux dans le domaine de l'élevage.

Le musée, inauguré en 1989, devait montrer aux visiteurs l'évolution du monde rural et les activités agricoles les plus importantes de la région, à travers la collection d'instruments agricoles (ceux utilisés auparavant dans la *quinta*), les granges, deux greniers à épis, - l'un en bois tressé (*canastro*), l'autre en pierre (*espigueiro*) -, le pressoir à olive, les aires à battre, les bâtiments annexes transformés en salles thématiques.

Ainsi, nous visitâmes successivement la salle du vin vert, celle du lait, celle dédiée au cycle du maïs avec des instruments agricoles traditionnels à traction animale ainsi qu'un magnifique joug à planche sculpté (*jugo de tábua*), mais aussi un tracteur Walls, des photos et des affiches des années 1950. Et pour finir, la dernière salle plus récente consacrée à la culture du lin avec toutes les phases de traitement de la fibre jusqu'au filage et au tissage.

La visite se termina dans la cuisine où les travailleurs agricoles prenaient leur repas.

Le musée est actuellement fermé pour cause de restructuration et de rattachement institutionnel, mais nous pûmes le visiter grâce à Henrique ARTEIRO. Cet homme, passionné par son métier de guide et désireux de transmettre aux autres les différents aspects de ce patrimoine agricole, nous avait réservé une surprise, histoire de finir cette journée en beauté! On le vit sortir du pétrin une petite guitare (*cavaquinho*), et se mettre à jouer et à chanter avec une telle fougue que tous les auditeurs furent conquis. Le concert improvisé se poursuivit en duo, entre le père et la fille, dans une émotion partagée.

L'époque n'est pas si lointaine où les chants accompagnaient tous les travaux agricoles... eux aussi font partie de ce patrimoine que notre musicien cherche à préserver.

Vendredi 21 septembre

La journée commença par une visite du "Conservatoire portugais de semences végétales" (Banco português de germoplasma vegetal), qui existe depuis une trentaine d'années, a centré ses activités sur les espèces cultivées, les plantes aromatiques mais également des espèces

sauvages susceptibles d'une utilisation économique. De gros efforts ont été accomplis en faveur du maïs, dont il existe de nombreuses variétés régionales, du haricot et du lin. De multiples collectes ont été effectuées sur le terrain, y compris pour le maïs, et se poursuivent encore; à leur occasion, des informations ethnobotaniques ont été recueillies, spécialement pour les plantes aromatiques. Le travail s'effectue en collaboration avec les parcs régionaux et plusieurs autres structures. La conservation se fait ex situ (au froid ou par congélation dans l'azote liquide). Un laboratoire de génétique moléculaire permet d'étudier le génome des diverses espèces et variétés, y compris les plantes médicinales, pour lesquelles on dispose de très peu de données actuellement. Le conservatoire, à la demande de l'Etat, a commencé d'élargir ses activités il y a trois ans aux ressources génétiques animales, limitées pour l'instant aux bovins (congélation de la semence et d'embryons, les prélèvements étant effectués dans un centre d'insémination et non pas sur place). Il fut remis aux participants un superbe livre sur les races loco-régionales, édité en collaboration avec la Galice espagnole et publié récemment, qui confirme la richesse du Nord-Portugal en ce domaine.

Suivit la visite d'une exploitation de bovins Minhotas. Cette race blonde (robe fauve à extrémités claires), apparentée à la Rubia Gallega, compte environ 8 000 vaches et voit ses effectifs augmenter. De format moyen et dotée d'une bonne valeur laitière pour l'allaitement, elle affiche des résultats technico-économiques intéressants, qui ne s'éloignent pas de manière importante de ceux des races améliorées. Les veaux restent à l'étable tandis que les vaches passent la journée au pâturage; l'allaitement a donc lieu la nuit. Ils sont la plupart du temps vendus comme veaux de boucherie à l'âge de quatre mois, à un poids de 100 kg de carcasse (à six mois, celui-ci passe à 200 kg). Comme ils n'ont consommé alors que très peu de foin, leur viande est claire. Dans l'esprit des éleveurs, ils n'ont rien coûté pour leur nourriture puisque c'est la vache qui s'est chargée d'eux... Très appréciés du consommateur, ils viennent conforter un système de production traditionnel. La vache Minhota adoptant facilement un veau étranger, les éleveurs font volontiers profiter un autre veau des deux derniers mois de lactation (il est rare que celle-ci dépasse six mois) tandis que certains d'entre eux préfèrent procéder à la traite. Ajoutons que les vêlages sont répartis sur toute l'année, ce qui permet de répondre en permanence à la demande. Enfin, la longévité des vaches est excellente, en moyenne de douze ans.

Après un repas de morue (*bacalhau recheado*) pris dans un restaurant traditionnel, et agrémenté d'une aubade donnée en notre honneur par deux jeunes musiciens portugais étudiants à la Sorbonne, nous nous rendîmes à Soajo, village de montagne auquel on accède par une route traversant des paysages splendides. Pour voir les superbes vaches Barrosa, il était nécessaire en cette période de l'année de gagner les estives, auxquelles elles se rendent toutes seules au printemps et qu'elles exploitent librement. De petit format (les veaux pèsent 20 kg à la naissance), elles sont dotées d'un faible potentiel de croissance (100 kg de carcasse à six mois) mais d'une extraordinaire rusticité: on pouvait s'en rendre compte en voyant les vaches pâturer sur des landes couvertes de fougères. La longévité est excellente, les éleveurs ne s'intéressant pas à la valeur bouchère des reproductrices en fin de carrière. La Barrosa possède un cornage très développé, de type primigène, ce qui peut laisser supposer une lointaine

origine africaine, et un surprenant profil céphalique concave. La race Cachena est une proche parente, voire une variété de la précédente, encore plus petite, que nous avons également rencontrée lors de notre déplacement en montagne. Les estives sont exploitées de surcroît par une très ancienne race de poneys, la Garrano (1,35 m au garrot), appréciée pour le confort qu'elle offre au cavalier, mais dont le débouché essentiel est la production de jeunes poulains de boucherie.

Dans un système où les vaches et les juments suitées sont laissées sans surveillance autre qu'épisodique de mai-juin à septembre-octobre, on se doute que les loups, présents dans la région, même s'ils ne sont pas très nombreux, posent des problèmes. Nous avons été surpris d'entendre un discours très différent de celui que les médias tiennent volontiers en France, selon lequel les éleveurs de notre pays doivent apprendre à re-vivre avec les loups, étant entendu que tout se passe bien ailleurs. Là où nous étions on nous a annoncé une mortalité de 50% des poulains du fait des loups! Un éleveur nous a annoncé que, sur la précédente campagne, alors qu'il avait envoyé 40 juments en estive, quatre d'entre elles ont été tuées et seulement douze poulains ont été récupérés. La politique de gestion du gibier par les responsables du parc national, sur le territoire duquel tout cela se situe, a été mise en cause: les forêts ne seraient pas suffisamment giboyeuses, d'où les attaques d'animaux domestiques.

Après cette escapade à l'estive, nous redescendîmes à Soajo où deux surprises nous attendaient: la fournée domestique de Maria do Rego et la séance d'effeuillage du maïs.

Le pain domestique

A Soajo, les femmes peuvent pétrir et cuire leurs pains sans avoir à sortir de la cuisine. Le pétrin de bois à couvercle et la possession d'un four domestique en granit permettent à chacune d'agir à sa guise, en respectant toutefois l'interdit du dimanche.

La culture du maïs était essentiellement consacrée à la confection du pain "*broa*". Et pour obtenir un pain plus développé, les femmes mélangent de la farine de seigle (20%) au maïs, mais pas n'importe lequel... il s'agit du maïs blanc, celui que l'on appelle "*o milho do pão*" (le maïs du pain) ou encore "*o milho da familia*" (le maïs familial), "*o nosso*" (le nôtre), par opposition aux variétés hybrides achetées en ville.

Le pétrissage de la pâte se fait en deux temps: on commence par ébouillanter la farine de maïs avec une pelle à pétrir, ce qui permet de gélatiniser l'amidon pour améliorer la cohésion de la pâte, puis, après une pause, on ajoute la farine de seigle suivi d'un pétrissage manuel et dès que la température de la pâte le permet, le levain.

Après un temps de fermentation, on procède au façonnage des pains à l'aide d'une écuelle en bois; chaque pain façonné est immédiatement déposé sur la pelle à enfourner et mis au four. Les femmes encastrent une dalle de granit dans l'ouverture qu'elles colmatent avec de la bouse de vache. Après la cuisson, on ouvre le four, mais les pains restent à l'intérieur pour ressuer et refroidir, opération qui peut durer plusieurs jours.

C'est à ce stade que nous découvrièmes ceux de Maria, de couleur sombre et craquelés, serrés les uns contre les autres dans le four, une fournée conçue spécialement à notre intention. J'appris que Maria était la dernière femme de Soajo à faire son pain (que de changements depuis mon

dernier passage en 1995...).

A 84 ans, Maria est toujours le maître à bord! Elle empêche ses filles de pétrir sous le prétexte qu'elles ne savent pas... et continue de rénover le levain qu'elle a hérité de sa mère à l'époque où elle s'est mariée! Comme je lui demandais pourquoi elle était la seule à pétrir, elle me répondit sans hésitation: "si je m'arrête, qui va donner le levain à celle qui voudra pétrir?".

Après avoir défilé à la queue leu leu dans sa cuisine, nous promîmes de repasser plus tard prendre les pains.

L'effeuillage du maïs

Après les semailles du maïs en mai, le sarclage et le binage en juin, l'irrigation en juillet-août, septembre est le mois de la cueillette et de l'effeuillage. C'est ce que nous constatâmes dès notre arrivée. Les tiges coupées au ras du sol à la faucille sont rassemblées en moyettes (*medeiros*) éparpillées sur toute la surface du champ. A Soajo, c'est au nombre de moyettes que le cultivateur évalue la récolte de son champ.

Puis, au bout de plusieurs jours, les moyettes sont renversées pour procéder à l'effeuillage des épis, travail qui s'opère à deux, de part et d'autre des tiges. Dans la vallée, on se contente de détacher les épis en laissant les tiges en terre. Une autre caractéristique de Soajo, c'est la hauteur des tiges récoltées. En effet, et contrairement à ce qui se pratique ailleurs, l'écimage du maïs n'existe pas, de même qu'on ne cueille pas les feuilles avant la récolte: "les vaches sont à l'estive, le fourrage ne manque pas, on le garde pour alimenter le bétail en hiver" disent les agriculteurs.

L'effeuillage du maïs consiste à extraire l'épi de son enveloppe de spathes, opération que l'on désigne de différentes façons: les unes font allusion aux feuilles "esfolhar", "desfolhar" (effeuiller); d'autres associent l'enveloppe de feuilles à une chemise "*escamisar*" (pour *descamisar*= ôter la chemise); un vêtement "*fatanar*" (*fato*= habit, vêtement, hardes); à une écorce ou pelure "*estonar*"; "*casçar*" (pour *descasçar*= écorser, éplucher); à la peau "*escanar*" (écharner), "*despojar*" (dépouiller); aux ongles "*escarpelar*" (égratigner, écorcher avec les ongles); aux cheveux "*arrepelar*" (tirer, crêper, arracher les cheveux).

Pour déchirer l'enveloppe de spathes avec plus de facilité, on utilise un poinçon, un clou, la clé d'une boîte de sardines, un bâtonnet pointu, ou tout simplement les ongles... c'est un exercice auquel les plus courageux d'entre nous se soumirent...là encore il y a plusieurs façons de procéder... déchirer l'enveloppe avec l'ongle du pouce, écarter les feuilles et casser le pédoncule par une torsion du poignet... amorcer l'ouverture de l'enveloppe en tirant sur les soies, replier les spathes d'un côté et de l'autre, prendre l'épi à pleines mains, le pousser d'avant en arrière jusqu'à le détacher... écarter les spathes, les maintenir pliées avec la main gauche, et casser le pédoncule d'un coup sec de l'arrière vers l'avant. Et en principe, pour ne pas faillir à la tradition, l'apparition d'un épi rouge (*milho rei*) donne à celui qui le trouve le droit d'embrasser la ou les personnes de son choix.

A Soajo, l'effeuillage se fait sur le champ même, souvent la nuit pour éviter la chaleur qui durcit la paille. C'est une activité collective, car le travail doit se faire rapidement, et si possible accompagné d'un groupe de musiciens pour rompre la monotonie et soutenir le rythme. Ceci explique l'apparition de nos accordéonistes, et comme

toute récolte est synonyme de fête, celle du groupe folklorique de Soajo "comme au bon vieux temps!"

Les épis sont jetés à terre en tas, puis transportés dans les cours intérieures des maisons avant d'être stockés dans les greniers à épis taillés dans le granit (*espigueiros*). Certains sont construits près des maisons, d'autres sont regroupés sur une aire collective et appartiennent parfois à deux ou trois propriétaires. Ainsi, nous pûmes admirer un ensemble de 23 greniers à épis datant du 18^e et du 19^e siècle, dont la beauté vaut à elle seule le déplacement. C'est dans ces greniers, à l'abri des rongeurs et exposés au vent, que s'opère la dessiccation et la conservation des épis tout au long de l'année.

Les épis sont ensuite battus au fléau ou égrenés à la machine ou à la main selon les quantités et les circonstances.

Les bottes de paille sont érigées en meules sur le champ où pousse déjà l'herbe semée dans le maïs selon l'alternance champ-pré. C'est là que les vaches iront paître en premier au retour de l'estive. Après l'effeuillage du maïs, les Soajeiros commenceront les vendanges, celles des vignes suspendues (*em latadas*) sur le pourtour des champs.

A l'approche de la nuit, nous fûmes conviés à nous rendre sur le champ voisin où un dîner festif en plein air nous était offert conjointement par la commune de Soajo, l'Association de protection de la race Minhota, Maria do Rego (*broa*) et Miguel (*aguardente*). Au menu, viande grillée (Minhota), sardines frites aux oignons, vin vert, pain de maïs, *pão de ló* (sorte de Gênoise) et eau de vie maison. Repas suivi d'un bal villageois et l'échange de cadeaux.

Samedi 22 septembre

Nous avons d'abord longuement admiré les magnifiques paysages de la vallée du Douro, jusqu'à Régua, avant de nous intéresser à la race bovine Maronesa, sous la conduite du professeur Virgílio ALVES. Celle-ci nous a été présentée comme la plus ancienne race portugaise. Réputée pour ses qualités de travail – elle servait traditionnellement pour le transport des paniers et des tonneaux au cours des vendanges – elle est utilisée aujourd'hui pour la production du veau de boucherie. Le système est le même que celui que nous avons déjà évoqué: les veaux sont en boxe et têtent leur mère pendant la nuit seulement, celle-ci étant à l'extérieur dans la journée, pâturant en des zones souvent marginales, les veaux ne consomment que du lait pendant trois mois; ils reçoivent ensuite des céréales et autres produits de l'exploitation seulement, et ils sont abattus à 7-8 mois et 100 kg de carcasse. Il nous a été dit que tous les morceaux de la carcasse avaient la même qualité et que la viande était vendue 30 à 40 % au-dessus du prix du marché. 1600 éleveurs entretiennent 7000 vaches, soit une moyenne de 3-4 vaches par éleveur! Le veau Maronesa bénéficie d'une IGP. Il est commercialisé par une coopérative, qui certifie 60 % de la production, le reste correspondant à l'autoconsommation. Des contrôles de filiation par tests ADN assurent la traçabilité du produit. Les circuits courts sont privilégiés, la consommation étant essentiellement locale.

L'un des moments forts de notre voyage devait suivre: la pose d'un joug sur deux vaches Maronesa et leur mise à l'attelage, le joug et les pièces de harnachement traditionnels étant particulièrement beaux. Est-il autorisé de penser que les vaches s'étaient prêtées de bonne grâce à cette démonstration, que l'éleveur était très fier du spectacle qu'il nous offrait, et que l'auditoire s'était pris à rêver ...?

Halte à Sabrosa (ville natale de Magellan) où le repas fut pris chez un restaurateur également exploitant agricole, qui s'efforce de promouvoir les produits du terroir et, notamment, la viande de bovins Maronesa.

Le voyage se poursuivit vers le Trás-os-Montes, dans le Nord, pour visiter un élevage de porcs blancs de race Bísaro, en compagnie d'une spécialiste, Dra Carla Alves, Les animaux sont de type celtique mais ont vraisemblablement aussi une composante ibérique dans leur ascendance. Ils sont de grand format, de type longiligne chez les truies, gras, évoquant ce qu'étaient beaucoup de nos races régionales de la moitié Nord avant qu'elles ne disparaissent. Les truies mettent bas, deux fois par an, 11 porcelets en moyenne, qui sont castrés à un mois et sevrés à 45 jours. L'abattage se fait à 18 mois et 150 kg de carcasse. La base de l'alimentation est composée de résidus de toutes les cultures non valorisées sur le marché (courges, choux...) et autres produits de l'exploitation. L'association regroupe 1700 truies, organise la sélection (les éleveurs pouvant utiliser un verrat ou recourir à l'insémination artificielle) et la promotion de la race, dont la viande se vend actuellement 2,5 €/kg de carcasse (contre 1,25 € dans le même temps en Bretagne!).

La visite de l'élevage fut suivie par celle d'une entreprise privée de salaison, qui transforme une partie des porcs Bísaro certifiés mais également d'autres races. Le Bísaro est travaillé de novembre à avril seulement. Chaque semaine, 20 carcasses sont découpées et transformées par une dizaine de salariés. La présence sur place d'un fournil ne manquait pas de surprendre mais s'explique par la fabrication d'un produit régional: une saucisse à base de pain et légèrement fumée. Les jambons du porc Bísaro subissent comme seul traitement, cinq jours de sel, puis sont séchés pendant 18 mois. Des essais de séchage de longue durée sont tentés: nous avons vu des jambons de trois ans! On nous a dit que le porc ibérique, exploité au sud du Portugal, faisait l'objet d'un séchage de deux ans.

Un atelier familial de transformation était ensuite au programme. Une vingtaine de petits élevages de la commune de Vinhais (15 à 20 truies) ont bénéficié d'aides de l'Union Européenne pour investir dans une petite unité de fumaison-salaison et se former professionnellement. Ces unités destinées à promouvoir la race Bísara et offrant toutes les garanties d'hygiène et de qualité, sont regroupées sous l'appellation "*Cozinhos Regionais do Fumeiro*", et sont confiées aux mains des femmes. Deux animaux sont traités par semaine de novembre à avril, ce qui correspond à un maximum de trois tonnes de carcasses, lesquelles servent à fabriquer six sortes de produits, commercialisés en vente directe à la ferme, à la foire annuelle de Vinhais et sur les marchés locaux. Le repas du soir nous permit de déguster et d'apprécier tous ces produits de charcuterie à base de porcs Bísaro.

Le retour à l'hôtel fut effectif à deux heures du

matin! Cela confirme à ceux qui en douteraient que, dans ces voyages, et selon un slogan devenu classique, "on n'est pas là pour rigoler!".

Le voyage ayant nécessité parfois de longs déplacements, conformément à nos habitudes, des participants se sont succédé au micro pour nous faire part de leurs connaissances. Marianne TAINÉ-MONOD intervint, une première fois pour nous exposer les nouvelles dispositions, européennes et françaises, relatives à l'agriculture biologique, une seconde fois pour évoquer l'évolution en matière de signes de qualité. Dominique POULAIN nous fit presque un cours, fort apprécié, sur le maïs et qui suscita des questions en prise directe avec l'actualité. Jean BILLAULT nous parla de la définition du veau telle qu'elle est retenue maintenant au plan européen et des problèmes que cela pose à la filière française.

Ce voyage revêtit plusieurs caractéristiques qui le distinguaient de ceux auxquels nous sommes habitués à la Société d'Ethnozootechnie. Peut-être une part importante donnée aux déplacements et aux paysages, particulièrement beaux et originaux. Une dimension ethnologique et même folklorique, dans laquelle la musique, les chants populaires et les danses tinrent une grande place, nettement plus importante que d'habitude. Un intérêt également renforcé pour le secteur végétal. Mais aussi la découverte de plusieurs races locales aux effectifs de quelques milliers de têtes dans la même région, produisant de la viande d'excellente qualité, comme nous avons pu nous en rendre compte lors des différents repas, et qui paraissent suffisamment valorisées pour permettre aux systèmes d'élevage de perdurer. Souhaitons bien sincèrement que les portugais parviennent à préserver cette richesse ethnozootechnique. Ajoutons que l'accueil fut partout excellent et que beaucoup de Portugais parviennent encore à s'exprimer, plus ou moins bien, en français: manifestement, le lien est fort entre nos deux pays.

Tel fut donc le 33^{ème} voyage de la Société d'Ethnozootechnie, un certain septembre au Portugal, que notre "bon barde" René FREDÉT ne manqua pas de chanter sur l'air d' "Avril au Portugal". Une manière supplémentaire de remercier Mouette BARBOFF qui eut à cœur de faire en sorte que ce voyage soit un succès.

Bernard DENIS, Mouette BARBOFF

avec la participation de Dominique POULAIN

Une partie des appels téléphoniques, l'envoi de courriers, ont été facilités grâce au soutien de la Maison des Sciences de l'Homme, siège social de L'Europe, Civilisation du Pain dont Mouette BARBOFF est la Présidente

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE

5, Avenue Foch, F54200 TOUL

COTISATION ANNUELLE DE 30 €

donnant droit à deux numéros de la revue et quatre lettres d'information. Selon les possibilités, il arrive que des numéros supplémentaires soient édités.

Photocopie des sommaires des numéros parus 7 €

1975-1 Races domestiques en péril (1re journée)	10,5 €	41 La chèvre	13,5 €
1975-2. Quelques aspects de la transhumance	10,5 €	42 Etat sauvage, Apprivoisement, état domestique	11,5 €
15 Le Yak	10,5 €	43 Les chiens de troupeau	12,0 €
16 Le Porc domestique	10,5 €	44 Varia (n° 1)	12,0 €
18 L'Élevage en Grèce	10,5 €	45 La couleur du pelage des animaux domestiques	13,5 €
20 L'Ethnozooteche	7,5 €	46 Evolution des rapports hommes-animaux en milieu rural	14,5 €
21 Les débuts de l'élevage du mouton	8,5 €	47 Milieux, société, et pratiques fromagères	15,5 €
22 Les races domestiques en péril (2e journée)	10,5 €	48 L'homme et la viande	15,5 €
24 Zones marginales et races rustiques	10,5 €	49 Le dindon	15,5 €
25 Le chien	10,5 €	50 Varia (n° 2)	12 €
26 Le petit élevage des animaux de ferme	10,5 €	51 Le logement des animaux domestiques	15,5 €
27 Le lapin (1re journée)	10,5 €	52 Races domestiques en péril (4° journée)	10,5 €
28 Les concours de bétail	10,0 €	53 La faune sauvage	11,5 €
29 Le concept de race en zooteche	10,5 €	54 La zooteche et son enseignement	15,5 €
30 Le cheval en agriculture	10,5 €	55 La transhumance bovine	13,5 €
31 Les animaux domestiques dans les parcs naturels et dans les zones difficiles	9,0 €	56 L'âne (2° journée)	13,5 €
32 L'évolution de l'élevage bovin	11,5 €	57 Varia (n° 3)	10,5 €
33 Races domestiques en péril (3e journée)	12,0 €	58 Le coq	12,0 €
34 La médecine vétérinaire populaire	11,5 €	59 L'Élevage médiéval	12,0 €
35 Foires et Marchés	10,0 €	60 Les Boeufs au travail	13,5 €
36 Les éleveurs de brebis laitières	12,0 €	N° 61 Varia n° 4 (1998)	12 €
37 L'âne (1 ^{re} journée)	10,5 €	N° 62 La Poule et l'œuf (1998)	12 €
38 Les femmes et l'élevage	10,5 €	N° 63 Premices de la sélection animale en France (1999)	12 €
39 Les palmipèdes domestiques et sauvages	10,5 €	N° 64 Poneys (1999)	13,5 €
40 Le Chat	13,0 €	N° 65 Varia n° 5 (2000)	13,5 €
N° 66 L'alimentation des animaux: aspects historiques et évolutifs (2000).....		HS n° 1 L'habitat rural traditionnel français (2000)	15,5 €
N° 67 L'élevage en agriculture biologique (2001).....			
Hors série n° 2 L'animal et l'éthique en élevage (2001).....			
N° 68 Élevage et enseignement pratique de la zooteche (2001).....			
N° 69 Varia n° 6 (2002).....			
Hors série n° 3 Éléments d'histoire des races bovines et ovines en France (2002).....			
N° 70 La chèvre, son rôle dans la société au XX ^{ème} siècle (2002).....			
N° 71 Animal domestique, espèce domestique, domestication: points de vue (2003).....			
Hors série n° 4 Du lait pour Paris (2003).....			
N° 72 Le Mulet (2003).....			
N° 73 Animaux au secours du handicap (2003).....			
N° 74 Varia n° 7 (2004).....			
N° 75 Le Lapin (2° journée) (2004).....			
Hors série n° 5 La vie et l'œuvre de F.-H. Gilbert (1757-1800) (2004).....			
N° 76 Races en péril: 30 ans de sauvegarde; Bilan et perspectives (5° journée) (2005).....			
N° 77 Varia n° 8 (2005).....			
N° 78 Le chien: domestication, raciation, utilisations dans l'histoire (2006).....			
Hors série n° 6 François Spindler, Souvenirs ethnozootecniques (2006).....			
N° 79 Les bovins: de la domestication à l'élevage (2006).....			
Hors série n° 7 Josiane Ribstein, La transhumance bovine dans le massif vosgien et l'arc alpin (2006).....			
N° 80 Le gardiennage en élevage (2007).....			
N° 81 Les aides animalières: les animaux au service du handicap.....			(à paraître)
N° 82 Histoire des courses et des compétitions équestres.....			(à paraître)

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE

Association loi 1901

étude:

les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques.

Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention:

- l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races
- l'histoire de l'élevage
- l'évolution des techniques et du langage des éleveurs
- leur adaptation aux conditions socio-économiques
- la conservation du patrimoine génétique animal
- la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles

organise

- des colloques et journées d'étude

publie

- les textes des communications présentées aux journées d'étude
- des articles et mémoires sur thèmes divers
- des informations, comptes rendus et analyses

dans son bulletin semestriel

ETHNOZOOTECHE

et sa

Lettre d'information trimestrielle

RENSEIGNEMENTS - ADHÉSIONS:

Le Président
M. le Pr. Bernard DENIS
5 Avenue Foch
F54200 TOUL
Téléphone: 03.83.43.06.45

Le Secrétaire-trésorier
Jean BLANCHON
15 rue Antoine Dorat
F63170 Pérignat-lès-Sarliève
Téléphone: 04.73.79.10.26

Site Internet de la Société d'Ethnozootechnie: <http://www.ethnozootechnie.asso.educagri.fr>



BULLETIN D'ADHÉSION ET/OU DE COMMANDE

NOM et PRÉNOM:

ADRESSE:

DÉSIRE ADHÉRER A LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE
 RECEVOIR LES NUMEROS SUIVANTS.....

Les commandes sont expédiées **après règlement** par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 17885-33 N) à l'ordre de la Société d'Ethnozootechnie